LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

Division I

Section 7

671

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIX, 14.

QUINZIÈME ANNÉE.

PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CHEZ L.-R. DELAY, LIBRAIRE,

RUE BASSE-DU-REMPART, N° 62, BOULEVARD DE LA MADELEINE.

1840.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

STATION DE THABA-BOSSIOU. — Journal de M. Casalis, daté du 15 avril 1839.

Opposition des Engakas aux progrès de l'Evangile. — Instruction religieuse particulière donnée à environ quarante natifs. — Noms de plusieurs Bassoutos réveillés.

Messieurs et très honorés frères,

« Les progrès remarquables que la cause de l'Evangile a faits dans ces contrées et dont j'ai eu le plaisir de vous rendre compte, il y a quelques mois (1), paraissent n'avoir point échappé à l'œil pénétrant du prince des ténèbres. Les Engakas, ses agents les plus actifs, ont pris l'alarme et pour la première fois nous avons eu à lutter publiquement contre ces dépositaires des superstitions de la tribu. Un Engaka cumule les emplois de devin, de faiseur de pluie, de sacrificateur et de médecin. Les charmes mystérieux qu'il porte sur sa personne, le mettent en rapport avec les morts, qu'il a la puissance d'évoquer. Il est l'allié naturel du prince, dont il consacre les actes arbitraires, le précepteur de la jeunesse qui passe plusieurs mois sous ses soins à se préparer à la circoncision. Sa science occulte fait l'espoir du malade obsédé de

(1) *Voy.* XIVe année, p. 85 et suiv.

la pensée qu'il est la victime d'un maléfice; du cultivateur qui désire mettre ses blés à l'abri de la sécheresse, de la grêle ou de la voracité des oiseaux; du berger désolé de voir les hyènes insulter à son bâton et à ses chiens. Les jeunes femmes auxquelles les douceurs de la maternité ont été refusées s'assemblent effarées et haletantes autour de la demeure de l'astucieux magicien qui ne prétend à rien moins qu'à la toute-puissance. On conçoit que des fonctions aussi importantes apportent quelque profit à ceux qui en sont revêtus; nos oracles béchuanas quoique moins raffinés dans leurs appétits que ceux auxquels il fallait des trépieds d'or, peuvent se vanter d'une cupidité au moins égale à celle qui de tout temps a distingué leurs pareils.

« Tant que la prédication de la vérité n'a porté aucune atteinte sensible à leur influence, les Engakas n'ont eu garde d'élever la voix. Quelques-uns d'entre eux ont même essayé de se concilier notre amitié par des flatteries et des petites manœuvres parfois assez adroites, mais une cruelle expérience leur a appris que Dagon doit tomber devant l'arche de l'Eternel. De cette découverte aux hostilités, il n'y avait qu'un pas, et il ne fallait qu'un prétexte pour qu'on se décidât à le faire.

« Ce prétexte fut une coqueluche opiniâtre qui se déclara parmi les enfants de Thaba-Bossiou. Dans la matinée du 22 novembre dernier, Chapi, l'Engaka suprême de la tribu, passa devant ma porte d'un air menaçant. Il avait peint tout un côté de son corps avec de l'argile blanche et augmenté la noirceur naturelle de l'autre moitié par une couche assez épaisse de charbon, délayé dans de la graisse. Il s'annonçait ainsi comme le messager des *barimos* (1), dont les ombres redoutables sont, à ce

(1) Les morts, auxquels les Bassoutos rendent une espèce de culte.

qu'on dit, à demi transparentes et à demi opaques. Il portait pour tout vêtement, une peau de panthère, jetée négligemment sur les épaules, et dans sa main brillait une sagaie extrêmement acérée. Le costume extraordinaire de Chapi attira bientôt l'attention, il gravit la montagne avec un nombreux cortége. Arrivé au centre des huttes de Moshesh, il somma le chef de paraître devant lui.

« Fils de Mokachane, lui dit-il, ton grand père Pété et la mère de Létsié me sont apparus, je les ai vus ce matin assis devant ma porte. Je disais : « Chapi, tes yeux mentent, » mais Pété pour dissiper mes doutes, s'est jeté sur moi, et m'a presque écrasé sous son poids. J'ai cherché inutilement à me débarrasser de lui, il n'a consenti à s'éloigner qu'après m'avoir donné un message pour toi. Pété dit : « Les enfants de Thaba-Bossiou meurent parce que Moshesh est souillé et parce que l'école du *Moruti* (le missionnaire) et les prières du soir offensent les *Barimos*. Le dimanche doit être observé, mais plus d'école, plus de prières particulières. Que Moshesh immole une génisse noire et se purifie avec la graisse et le sang de la victime. » Cette apostrophe inattendue surprit le chef, il garda le silence et se retira, sans doute pour aller réfléchir en particulier à la conduite qu'il tiendrait, dans cette circonstance difficile. Cependant une vingtaine de jeunes gens célébraient ensemble leur culte domestique, non loin du lieu où l'imposteur s'était assis. Ils venaient de terminer le chant d'un cantique et l'un d'eux commençait à répéter quelques portions des Saintes Ecritures que lui fournissait sa mémoire, lorsque Chapi leur ordonna de se disperser. «Prophète du mensonge, » repartit le jeune Matlaga, « la Parole de Dieu ne se taira point devant toi. Tu veux nous instruire et tu viens la sagaie à la main ; descends la montagne, tu verras notre maître nous instruire avec amour ; son arme à lui, c'est un livre. »

« Force fut cependant au petit troupeau d'interrompre ses dévotions et de venir chercher auprès de ma maison la tranquillité et la liberté qu'on lui refusait au village. J'appris vers le soir que la génisse noire avait été immolée. On avait choisi pour célébrer la cérémonie, la maison d'une des femmes de Pété qui a survécu à son mari. Ce sacrifice me donna au fond peu d'inquiétude, rien ne m'autorisait encore à regarder cet usage national comme aboli. L'arrêt prononcé contre l'école et les manifestations individuelles de religion, m'inquiétaient bien davantage. Je fus rassuré à cet égard par Moshesh. Il vint de lui-même le lendemain m'assurer que l'école était à l'abri de toute attaque sérieuse, et que loin de s'opposer à la conversion de ses sujets, il souhaitait de tout son cœur voir nos efforts couronnés de succès. « Quant au sacrifice, » dit-il, « il avait un but purement médical : nos pères ont eu recours à ces cérémonies de temps immémorial, pour dissiper les maladies dangereuses. Je sais bien que vous m'en avez démontré la folie, mais j'ai encore des doutes sur ce point. »

« Ainsi se dissipa l'orage ; notre œuvre a depuis lors continué à prospérer. Chapi honteux de sa défaite et peu confiant en ses ressources, lorsqu'il s'agit de lui-même ou des siens, vient de temps en temps s'asseoir à ma porte et me demander des remèdes pour sa pauvre femme qui est atteinte d'une pulmonie.

« J'arrive maintenant, Messieurs, à la partie la plus agréable de ma lettre : nos progrès proprement dits. La sûreté du camp est d'un grand prix sans doute, mais on préfère parler de quelques pas gagnés sur l'ennemi.

« Depuis trois mois à peu près nous avons ouvert un cours régulier de religion, qui a lieu deux fois par semaine. Il est suivi par environ quarante personnes des deux sexes. Elles me réjouissent toutes par leur assiduité, leur sérieux

et les progrès étonnants qu'elles font. Nous étudions ensemble les premiers chapitres de la Genèse, qui sont autant l'histoire du cœur humain que celle de l'origine des choses. Nous nous arrêtons à chaque fait pour en retirer autant d'instruction pratique que nous pouvons y en découvrir. Et ces faits qu'ils sont éloquents ! Les arguments les plus forts contre la polygamie deviennent insignifiants pour le Mochuana auprès de cette observation si simple, que Dieu lorsqu'il s'agissait de produire le genre humain ne créa qu'une femme, et que le nombre des personnes des deux sexes destinées à repeupler la terre après le déluge, était égal dans l'arche. « Sans doute, si la polygamie a été interdite à l'homme dans de pareilles circonstances, elle doit toujours l'être, répètent ensemble toutes les voix, et la conviction est produite. » Les Bassoutos sont en général doués de beaucoup d'intelligence, ils possèdent surtout à un haut degré l'art de rendre leurs idées avec simplicité et précision. Dans l'une de mes dernières catéchisations je fus amené à parler de la Trinité et de ses opérations; ce sujet étant difficile, je voulus m'assurer si j'avais été compris et j'invitai l'un de mes auditeurs à me rendre compte de ce qu'il venait d'entendre. Voici ce qu'il dit : « Je n'ai pas de langue pour « parler de choses aussi hautes, cependant je dirai dans « ma folie : L'homme était malade; Dieu l'a guéri. Dieu « le Père *a pensé le remède* et l'a donné, Dieu le Fils *a* « *fait* le remède avec son sang, Dieu le Saint-Esprit *fait* « *boire* le remède à notre âme mourante. »

« Je ne saurais décrire le plaisir avec lequel nos catéchumènes voient revenir le jour où nous nous asseyons autour du *Grand-Livre*. « Oh ! quand l'aurons-nous donc ? me disent-ils souvent, ce livre où se trouve toute sagesse ! Nous n'aimons plus à voir nos pasteurs s'occuper de travaux manuels. Traduisez ; ne nous laissez pas vieillir avant

que le *livre* habite dans nos maisons. » J'entendais dernièrement deux d'entre eux s'entretenir des divers états des Européens. « Le plus beau de tous, » s'écrièrent-ils à la fois, « est celui de l'homme qui imprime la Bible. » — Un de mes catéchumènes m'entendant parler des diverses langues dans lesquelles nos Saintes-Ecritures sont déjà traduites se tourna vers l'un de ses amis et lui dit avec un sourire d'espérance inexprimable : « Le séchuana sera la première langue qui ajoutera une unité à la liste. »

« Le bien produit par ces instructions ne se borne pas aux personnes qui les suivent régulièrement. Chez un peuple simple et communicatif tout se répète. Aussi les lumières se répandent-elles d'une manière qui nous étonne souvent nous-mêmes. Nous observons autour de nous un remuement qui nous fait bien espérer de la tribu en général. Elle a certainement subi en masse un changement préparatoire.

« De Thaba-Bossiou au fleuve Orange on s'occupe des doctrines révélées, on cherche à les connaître, et chacun s'essaie à répéter le nom vénéré de ce Dieu qui a bien voulu se souvenir de l'ignorant Mossouto. C'est là surtout, Messieurs, ce qui nous apprend que nous avançons ; ce sont les premiers mouvements d'un homme qui va se réveiller d'un profond sommeil, mouvements vagues, indéterminés et par cela même difficiles à décrire, mais toutefois réels. Nous espérons qu'avant longtemps, nos progrès se révèleront par des faits qui se laisseront supputer.

« Je suis heureux cependant de pouvoir dès aujourd'hui sortir un peu des généralités ; je sais que l'amour chrétien cherche l'individu dans les masses et que les personnes qui s'intéressent à nos travaux aimeront à trouver ici quelques noms propres. Peut-être se rappellent-elles celui de Makoniane, ce chef des guerriers de Moshesh qui

se fit dans le temps passer pour prophète (1). Il est maintenant revenu de ses erreurs; ses cinquante ans ne l'ont pas empêché d'apprendre à lire et j'ai la joie de le compter parmi ceux qui s'enquièrent le plus diligemment du chemin du salut.

«Ramaséatsané est un de ces hommes à mœurs douces et agréables dont le commerce est recherché de tout le monde. Sa figure calme et sereine porte le cachet d'une intelligence supérieure. Le soin qu'il prend de sa personne, le sourire bienveillant qui accompagne chacune de ses paroles, font presque de lui un être à part au milieu de ses concitoyens. Il lit couramment quelque main que ce soit, il a appris à écrire sa langue en fort peu de leçons. L'aisance dont il jouit lui permet de passer la plus grande partie de son temps à s'instruire auprès de moi. Je lui suis personnellement très redevable pour l'assistance qu'il me donne dans mes traductions. Il ne connaît que le séchuana, mais il le possède à fond et le parle avec élégance. La réserve de son caractère lui permet rarement d'exprimer ses sentiments intérieurs de vive voix, il a communément recours à son ardoise pour s'ouvrir à moi. Je trouvai dernièrement cet interprète muet de sa pensée sur ma table, et j'y lus avec plaisir ces paroles : « Ramaséatsané apprend à lire à son frère et à sa famille, il désire ardemment que tous les Béchuanas puissent lire la Parole de Dieu, et parvenir à la connaissance de Celui qui *Est* (2). Jusqu'ici cet homme intéressant avait paru uniquement occupé à s'instruire, mais je commence à découvrir avec joie, que la vérité passe de son intelligence à son cœur. Je l'ai souvent surpris répandant des larmes

---

(1) *Voy.* XIIIe année, p. 3 et suiv.

(2) Cette définition est de lui. Je ne sache pas en avoir fait usage dans mes prédications.

secrètes sur ses péchés et l'angoisse de son âme l'amène de temps en temps dans mon cabinet où nous nous agenouillons ensemble pour prier le Seigneur d'avoir pitié de lui. L'obstacle qui l'arrête encore est la polygamie; il faut pour qu'il trouve la paix qu'il renvoie une de ses femmes, je ne lui en ai jamais parlé, mais sa conscience le lui dit. Le Seigneur saura l'aider à faire ce pénible sacrifice.

« Cette force a été accordée à notre cher Entlaloé, que nous n'hésitons plus à regarder comme un frère. Sa conversion date déjà de quelques mois; ce fut en novembre qu'il commença à recevoir de sérieuses impressions. Il vint un jour, avec quelques-uns de ses amis, me demander de lui faire le récit des souffrances du Sauveur; il m'écouta avec une profonde attention et se retira fort ému. Le lendemain je le trouvai assis dans un coin à part, il sanglottait vivement, sa figure était tellement défaite que j'eus peine à le reconnaître. « Entlaloé, lui dis-je, pourquoi pleurez vous? » Il fit un effort sur lui-même, et répéta plusieurs fois, « Mes péchés! mes péchés! Ce cri de Jésus sur la croix, *J'ai soif*, m'a percé l'âme. O Jésus, tu avais soif et on t'a refusé une goutte d'eau! Misérable que je suis, ce sont mes péchés qui ont livré le Fils de Dieu à ces méchants!!! » Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage; je m'agenouillai auprès de lui et suppliai le Seigneur de secourir cette âme repentante. — Plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'Entlaloé trouvât la paix; ses péchés lui paraissaient trop grands pour pouvoir être pardonnés. L'histoire de Marie-Madelaine l'encouragea cependant à s'adresser au Sauveur avec confiance; insensiblement ses larmes tarirent et le sourire de la joie la plus pure vint ranimer ses traits défigurés par de longues angoisses. Il ne se sentit pas plus tôt délivré des tourments de la conscience qu'il désira faire profession publique de sa foi et renvoyer sa deuxième femme. Je lui

conseillai d'attendre encore quelque temps et de s'assurer préalablement de la sincérité de sa conversion. Il suivit ce conseil et se borna à discontinuer ses relations avec sa concubine, sans la répudier en forme et sans cesser de pourvoir à son entretien. Ce temps d'épreuve est maintenant expiré; pendant plus de quatre mois Entlaloé s'est conduit de la manière la plus chrétienne et m'a constamment réjoui par son humilité, sa droiture et son zèle pour la gloire de Dieu. Il vient de se déclarer ouvertement disciple du Sauveur. Il a lui-même marié sa concubine à un jeune homme pour lequel elle se sentait de l'inclination et s'est ainsi mis exprès dans l'impossibilité de jamais retourner vers elle. Dimanche prochain la bénédiction nuptiale sera prononcée sur lui et sa femme légitime. Son plus grand plaisir est de lire des portions de l'Ecriture-Sainte que je lui donne en manuscrit. Il admire surtout le cinquième chapitre de saint Matthieu. Dernièrement un homme de Morija qui a commencé à sentir le poids de ses péchés, vint lui demander des conseils. « Mon ami, « lui dit-il, je suis aussi ignorant que toi; je sais cependant « une chose, c'est que Jésus a eu pitié de moi; prie ce « bon Sauveur, dis-lui tout ce que tu es et il te recevra.»

« Ces détails sont si intéressants pour moi, Messieurs, qu'ils m'ont entraîné plus loin que je ne pensais. Il est temps que je termine en me recommandant à vos prières avec mon troupeau et ma famille.

« Je demeure votre dévoué frère en Jésus-Christ,

« E. Casalis. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

TURQUIE D'ASIE.

Mission américaine : — Voyage de M. Goodell à Trébizonde; description du pays, détails de mœurs, et conversation avec les Mahométans. — Fanatisme des prêtres et des ermites grecs. — Etat de plusieurs âmes converties.

L'œuvre que le Conseil américain pour les missions étrangères a entreprise dans la partie de l'Asie soumise au Grand-Seigneur, rencontre toujours de nombreuses difficultés ; le peuple par son ignorance, le clergé par sa haine, le gouvernement par son despotisme ont, jusqu'à ce jour, opposé une dure résistance aux progrès de l'Evangile, et il n'est peut-être pas de pays au monde où les missionnaires aient à acheter par de plus pénibles efforts le succès de leurs travaux. Triste et singulière destinée des choses d'ici-bas ! Ces lieux éclairés d'abord du flambeau de la foi et puis arrosés du sang des martyrs renient aujourd'hui jusqu'au souvenir de leur bonheur et de leur gloire. C'est bien la maison que le prince des ténèbres a reprise et remplie de démons aussi méchants que lui. Mais plus fort que lui est le Prince de la vie, et quoique lente dans ses progrès, l'œuvre dont nous parlons, marche pourtant vers un triomphe assuré. Elle s'étend peu à peu : le nombre de ses soutiens augmente ; elle compte quatre postes principaux, Smyrne, Brouse, Constantinople et Trébizonde, dans chacun de ces postes plusieurs ouvriers fidèles et des âmes régénérées, et par la lumière qu'elle répand là et ailleurs, elle s'assure la chance de s'étendre davantage et de se consolider mieux. Nos lecteurs connaissent la nature des travaux des douze missionnaires répandus

dans ce pays (1); ils n'ont pas des églises proprement dites; ils vont de maison en maison, annoncer le conseil de Dieu, sur les places publiques faire entendre des paroles chrétiennes, dans la retraite silencieuse du pauvre ou auprès du lit de la souffrance négligée, apporter les consolations de la foi; par tous les moyens possibles ils provoquent l'attention d'un peuple sans énergie; à cet effet, ils font une distribution abondante des Saintes-Ecritures et entreprennent fréquemment des voyages dans les campagnes. La relation de ces excursions faisant connaître tout à la fois l'état du pays, les mœurs des habitants, l'ignorance du peuple, le caractère de l'œuvre missionnaire, le zèle des missionnaires eux-mêmes, nous mettrons d'abord sous les yeux de nos lecteurs un rapport de cette nature.

Deux bateaux à vapeur font régulièrement le trajet de Constantinople à Trébizonde; le voyage dure environ trois jours. Les missionnaires établis à Trébizonde ne voient presque jamais d'Européens; au moral, cette ville ressemble pour eux à la solitude des déserts. Autant pour se procurer un repos devenu nécessaire après de grandes fatigues, que pour se ménager l'occasion de faire une visite à ses amis, dans leur lointaine retraite, M. Goodell, missionnaire à Constantinople, entreprit le voyage qu'il a lui-même ainsi raconté.

« Aux environs de Sinope, de Samsoun et de Trébizonde, le pays est magnifique. Jamais la nature n'offrit à mes yeux de scène plus belle. Constantinople même le cède, en sites ravissants, à cette contrée délicieuse. On ne peut sans doute refuser une vive admiration aux beautés du Bosphore; les aspects des lieux voisins de la ville sont

(1) Le personnel de la mission comprend en outre: un imprimeur, douze femmes missionnaires, neuf aides indigènes, en tout trente-quatre personnes.

variés, riches, magnifiques; cependant leurs charmes sont rehaussés par ces bois, ces avenues couvertes d'ombrages, ces majestueux palais et tant d'autres édifices publics que l'orgueil, l'art, la piété des Musulmans ont répandus comme par enchantement sur un lieu qui est ainsi devenu riche des dons de la nature et des monuments de l'industrie humaine. Ce pays, au contraire, a reçu de la même main toutes les beautés dont il est couvert; semblable à la nature elle-même et d'autant plus beau qu'il est moins embelli, il brille du seul éclat de sa simplicité. Comme ceux de Constantinople, ses charmes ne sont pas réduits à un petit nombre d'éminences remarquables par les agréables retraites qu'elles cachent, et les aspects qu'elles offrent; ils se prolongent, étendus sur une échelle beaucoup plus grande, quelquefois au-delà de l'espace mesuré par l'œil de l'homme. Cette longue suite de montagnes et de vallons couverts, ou prêts à le devenir, les unes d'abondants troupeaux et les autres de riches moissons, ce ravissant tableau que le spectateur peut embrasser d'un seul de ses regards, présente des beautés qui tiennent du prodige. Pour moi, je m'écriai dans le transport de mon admiration : O Dieu ! tu as fait l'homme un peu moindre que les anges; tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu l'as établi seigneur sur toutes les œuvres de tes mains; tu as mis toutes choses sous ses pieds, les brebis et les bœufs, oui toutes les bêtes des champs, les oiseaux des cieux et les poissons de la mer. Ici, sans contredit, dans l'une des plus belles parties du monde, Dieu pourrait habiter avec l'homme sur la terre, ses créatures pourraient jouir d'un doux bonheur sous le gouvernement et le règne de Christ, être les unes envers les autres bienveillantes et charitables, et du sein d'une fraternelle concorde saluer avec joie, le retour glorieux du Sauveur qui les transporterait des scènes magnifiques d'une si belle nature, dans un lieu plus ravissant

encore et dont les charmes d'Eden dans son premier éclat, n'étaient qu'une pâle figure.

« Mais hélas ! contraste pénible, là où Dieu a tant multiplié les merveilles de sa puissance, l'homme montre le triste spectacle de sa misère, de sa cupidité et de ses passions corrompues. Partout où nous nous arrêtions, nous nous voyions immédiatement entourés de canots dont les bateliers, animés de la plus terrible rivalité, criaient, vociféraient, sifflaient, se maudissaient, se poussaient, se battaient, et par l'emportement d'une ardente colère mettaient en danger, non seulement le bagage, mais aussi la vie des voyageurs. C'eût été exposer ses jours que d'entrer dans l'un des canots, avant que ces hommes furieux n'eussent cessé leur lutte, et que les plus emportés n'eussent reçu des effets pour les transporter au rivage. Je ne vis jamais de pareil désordre. Le capitaine me dit qu'il fait quelquefois jouer les pompes et lancer sur les bateliers des torrents d'eau froide, mais ceci ne tempère nullement leur ardeur ; il n'y aurait qu'une eau bouillante ou quelque chose d'aussi dangereux qui pût empêcher ces déplorables conflits. Et c'est pour avoir quelque peu d'argent, que ces hommes vomissent les uns sur les autres d'affreuses injures, déchirent le ciel du bruit de leurs clameurs, compromettent les biens et la vie d'autrui, et arrachent leurs âmes, en quelques sorte, à l'héritage d'une vie éternelle ! L'homme peut se nourrir de la nourriture des anges, s'asseoir chaque jour dans les lieux célestes à côté de Christ, vivre éternellement heureux en lui, et préalablement se conduire sur la terre avec toute la dignité d'un héritier des cieux ; mais le serpent mange la poussière de la terre, et l'homme jadis séduit par lui, et depuis soumis, dans un autre sens, à la même punition, n'a pas d'autre nourriture, en effet, que la poussière d'ici-bas. Jamais auparavant je n'avais reçu d'impression aussi forte de cette terrible malédiction : Tu marcheras

sur ton ventre et tu mangeras la poussière de la terre, tous les jours de ta vie. Oui, l'homme aussi avale la poussière, soupire après la poussière, et borne ses désirs à la poussière; jamais il ne relève sa tête pour dire : Quel autre ai-je au ciel que toi, quel autre aussi puis-je désirer sur la terre? Plus nous nous éloignons de l'influence des lois et du règne de Christ, plus nous pénétrons dans les régions ténébreuses du royaume de Satan, plus nous sommes frappés du malheur que sa ruse provoqua. Combien sont légères les consolations de ce peuple ! combien sont profondes et vastes sa dégradation et sa misère ! Il aime la vanité, il marche dans la vanité, il se confie dans la vanité, il brûle de l'encens à la vanité, il a hérité de la vanité et chaque jour il se fatigue pour la vanité. Oh ! quand la divine bannière sera-t-elle arborée en ces lieux? quand répété par l'écho des montagnes le cri du messager de paix arrivera-t-il jusqu'aux captifs de la plaine, et leur fera-t-il entendre du ciel ces charitables paroles : Pourquoi employez-vous votre argent pour ce qui ne rassasie point, et votre travail pour ce qui ne satisfait point? Pourquoi ne consentiriez-vous pas maintenant à croire à l'amour de Dieu et a être heureux par Celui en qui toutes les familles de la terre doivent-être bénies ?

« La navigation par la vapeur, depuis peu connue dans le pays, exerce une grande influence sur les Turcs, quoiqu'ils n'aient jusqu'ici été chargés que des emplois secondaires. Habitués depuis des siècles à fumer leurs pipes avec beaucoup de gravité et à lire en même temps le Coran, sans qu'aucune distraction vînt rompre la monotonie de cette manière d'être, ils doivent aujourd'hui être plus alertes et considérer autre chose que la fumée qui s'élève de leurs bouches et tourbillonne devant leurs yeux. Un bateau arrive et menace d'en heurter un second qui s'avance avec la même rapidité; vite il faut changer de direction et prévenir le danger. A peine les nouveaux ma-

telots se sont-ils mollement accroupis sur leurs talons après avoir bien allumé leurs pipes, qu'un nouveau bateau survient et les oblige ou de rester debout sur leurs jambes, les yeux ouverts sur tous les incidents de la navigation, la pipe éteinte et le Coran abandonné, ou de céder honteusement la place à d'autres plus agiles et plus vigilants.

« Les bateaux sont ordinairement chargés d'un grand nombre de voyageurs. Nous avions parmi nous des Parthes, des Mèdes, des Elamites, des habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphilie, des Européens, des Circassiens et des adorateurs de malignes divinités. En venant à bord tous ces hommes divers de mœurs, de noms, de pays et de rang, se soumettent aux mêmes lois; mis en contact avec les Européens et témoins de leur supériorité, ils sont forcés de voir et de contracter de nouvelles habitudes. Les guerriers avaient déposé leurs armes, les bourreaux les instruments de la mort, et les officiers les marques de leur charge. Tous étaient appelés à la même exactitude. A notre arrivée à Sinope, on indiqua aux voyageurs la durée précise de la halte; on leur exposa à plusieurs reprises les conséquences du moindre retard. Quelques-uns néanmoins furent laissés dans la ville et perdirent en même temps l'occasion de poursuivre la traversée et l'argent qu'elle devait leur coûter. Pareille chose arrive presque à chaque voyage. Nos voyageurs s'en vont tranquillement aux bains, craignant tout aussi peu de voir le bateau partir avant leur retour que de voir le soleil s'arrêter en sa course. Mais impitoyablement négligés, ces hautains seigneurs qui ne pensèrent jamais qu'il fût midi avant qu'ils n'en eussent donné l'ordre, apprennent pour la première fois de leur vie, que le temps et les marées n'attendent pas après l'homme.

« Plusieurs fois pendant le voyage je fus frappé de l'idée que quelques-uns de ces bateaux pourraient devenir

une excellente station missionnaire. En allant à bord, j'entrai en contact avec des hommes de toute nation, langue et religion, et j'en vis quelques-uns empressés à s'entretenir avec les Européens qui pouvaient comprendre leurs paroles. Plusieurs Arméniens venus de l'intérieur et qui avaient vu notre frère Hohannes et son école, avaient appris quelque chose de l'œuvre de Dieu à Constantinople; ils furent réjouis des nouveaux renseignements qu'ils reçurent de moi. Les Grecs me demandèrent des Traités et des Nouveaux-Testaments; les Perses et les Turcs me prièrent de décider la grande question qui les divise, et qui consiste à savoir si nous verrons ou non Dieu dans l'autre monde. Les Perses, qui la décident négativement, m'assurèrent, en même temps, avec la plus grande satisfaction d'eux-mêmes, que leurs prières ne pouvaient qu'être très agréables à Dieu, et ils voulurent savoir de moi, si je ne les croyais pas meilleures que celles des Turcs. Je leur expliquai la nature de la vraie prière, je leur rappelai l'impossibilité de tromper, par de vaines formes, le Dieu qu'il faut invoquer. Ils dirent que les Perses sont bons, et les Turcs méchants. Par les rapports des voyageurs qui ont visité leur pays, par les mots de leur langue, par les habitudes de leurs compatriotes, par les précautions des gens honnêtes parmi eux, je leur montrai qu'ils ne sont pas meilleurs que les autres, je leur arrachai l'aveu qu'il y a des prisons en Perse, et que quoiqu'ils se connaissent fort bien les uns les autres, ils ne s'inspirent pourtant pas de confiance. Les Turcs goûtaient fort mes arguments, et tandis qu'ils se rassemblaient en plus grand nombre autour de moi, je m'adressai encore à leurs orgueilleux antagonistes et je leur demandai s'ils ne voudraient pas rester davantage dans ce monde, y vivre mille ans même si Dieu leur en accordait le pouvoir, malgré tous les maux attachés à la présente existence; et si, animés du même sentiment,

leurs compatriotes ne considéraient pas la mort et surtout une mort précoce, comme un grand malheur; ils firent un pénible aveu sur ce point. Je continuai : Pourtant vos livres sacrés vous annoncent que le paradis, où va, au sortir de ce monde, tout Musulman fidèle, est un lieu infiniment meilleur que celui où nous sommes; votre attachement à la vie qu'est-il donc, sinon une preuve flagrante que vous êtes une nation infidèle? Car enfin, si vous ne croyez pas vos livres sacrés, dites-moi, je vous prie, ce que vous croyez encore.

« Mes interlocuteurs changèrent de terrain, et me demandèrent brusquement, à leur tour, de leur dire ce qu'est la nature de Dieu. Un mystère, leur répondis-je, qu'il faut croire comme tant d'autres naissant des moindres phénomènes, de la croissance d'un brin d'herbe, par exemple. Mais pensez-vous que Christ est Dieu, me demandèrent-ils enfin, arrivés au but où ils n'avaient cessé de tendre. Au lieu de leur faire une réponse qui ne les eût ni convaincus, ni touchés, je cherchai à dissiper leurs préjugés, à réveiller leurs pensées, à provoquer leur attention, jusqu'à ce que les chrétiens qui m'entouraient manifestèrent de l'inquiétude et trahirent la peine que leur faisait l'idée de me voir esquiver la question. Par déférence pour un scrupule aussi respectable, je dis aux Perses que je croyais que Christ est Dieu. Aussitôt mon principal interlocuteur ferma ses lèvres, fit un demi tour sur ses talons et me quitta, sans daigner faire la moindre réflexion sur ces dernières paroles. Ses compagnons le suivirent bientôt après.

« Quand les Musulmans, Turcs et Perses, se levèrent pour faire leurs prières, je sentis la nécessité de me recueillir en moi-même pour prier aussi. Je savais qu'ils ne priaient pas pour moi; je savais aussi qu'ils ne connaissent en aucune manière, la nature de la vraie prière.

Mais si ces hommes prient cinq fois le jour sans avoir ni l'intercession d'un Médiateur, ni les secours du Saint-Esprit, les chrétiens assurément qui ont l'un et l'autre, doivent être toujours disposés à prier par toutes sortes de supplications et d'actions de grâce.

« On m'a souvent parlé des Musulmans comme des hommes les plus sincères, les plus dévots, les plus persévérants dans la prière; on ajoutait que le zèle qu'ils mettent à garder toujours et partout leurs observances, doit être proposé à l'imitation des chrétiens protestants. Paroles contradictoires d'une incrédulité mal déguisée! Ces mêmes censeurs d'habitudes qu'ils ne suivent pas, nous trouveraient et bigots, et fanatiques, et hypocrites, s'ils nous voyaient prier, comme le stupide Musulman, dans les rues, dans les boutiques, dans les places publiques, dans tous les lieux où nous appellent nos convenances ou nos devoirs. Voici la vérité : le Musulman ne rougit pas de prier où qu'il soit; chez nous, non plus, un homme ne rougit pas de se laver les mains quelque part qu'il se trouve. Si l'eau jetée sur les mains, sur la figure, sur le reste du corps était un symbole et signifiait que celui qui l'épanche sur sa personne veut craindre Dieu, se conserver pur des souillures du monde, mener une vie chrétienne et agir toujours en vue de l'éternité, beaucoup d'hommes, d'ailleurs estimables, rougiraient autant d'une action aussi simple que des véritables cérémonies de la religion de Christ. Un Européen aurait honte de ne pas se laver, un Musulman aurait honte de ne pas prier. La prière pour lui est une habitude, une convenance, une loi, une condition indispensable de l'influence, de l'honneur, des dignités, de toute prospérité collective ou individuelle. Mais elle n'est rien de plus; parce qu'un homme prie, personne ne s'imagine ici qu'il soit plus spirituel dans ses goûts, plus bienveillant envers ses sem-

blables, plus compatissant envers les malheureux, plus honnête envers ses amis; chacun sait qu'il est également fourbe, menteur, meurtrier, et que les personnes ou les biens qui tombent en son pouvoir au moment où il vient de finir ses prières n'en sont pas exposés à de moins grands dangers. Et ce sont là les hommes que l'incrédulité propose en exemple aux disciples de l'Evangile? Hélas! l'impiété des Musulmans et le triste aveuglement de leurs admirateurs doivent inspirer la même compassion, et c'est à détruire l'un et l'autre que nous devons tendre par tous nos efforts. » Voilà l'état des Turcs, voyons quel est celui des Chrétiens.

Sont ils au dessus, sont ils au dessous des Musulmans? Nous n'oserions résoudre la question; leurs préjugés sont aussi nombreux, leur ignorance est aussi grande, leur apathie aussi profonde, leurs superstitions aussi absurdes. Ces deux peuples sont tombés malgré deux noms et deux tendances différents, dans le même état d'avilissement et de corruption, et quoique empreinte de nuances diverses, leur piété porte le même cachet de fausseté et d'hypocrisie. Le Mahométan répète sans cesse le nom de Dieu sans le craindre; le chrétien le nom des saints sans les aimer; le Mahométan est cruel dans sa religion, le chrétien frivole et léger; l'un hait les progrès par préjugé, l'autre par apathie; l'un prie cinq fois le jour, l'autre use sans cesse de vaines redites; l'un oublie Dieu pour son prophète, l'autre le Sauveur pour sa mère; le premier rejette l'Evangile, le second le dénature; le premier se complaît dans sa sombre piété, le second dans ses superstitions puériles : l'un et l'autre sont sans lumières, sans foi, sans vie, comme deux sépulcres blanchis au dehors, vides au dedans et où retentit inutilement le bruit des vaines prières d'une piété sans amour.

Jaloux d'une puissance fondée sur l'ignorance et l'er-

reur, le clergé surtout se montre l'ennemi ostensible des missionnaires. Il combat vivement jusqu'aux moyens indirects du succès de leur œuvre. Les écoles placées sous leur influence éveillent ses soupçons et ses craintes. La petite île de Halki en avait une excellente ; elle comptait trois années d'existence, et elle était prospère. Les prêtres résolurent de la détruire : « En vérité, dit un missionnaire à cette occasion, ils paraissent livrés à un excès de folie et décidés à détruire, avec le secours de tous les saints, jusqu'aux derniers vestiges des moyens d'instruction. » Le motif de leur frénétique emportement était l'influence des missionnaires sur l'école et le danger pour les enfants de devenir protestants. Trop lâches néanmoins pour braver les suites de leur colère, ils allèrent arracher à leurs montagnes, à leurs déserts, à leurs grottes sauvages des ermites qu'ils amenèrent dans la ville à moitié nus, maigres, affamés, pour recevoir les confessions du peuple durant le carême, et le détacher des missionnaires. Ces hommes de la solitude cherchèrent surtout à agir sur l'esprit faible des mères. Ils leur demandaient dans quelle école elles envoyaient leurs enfants, et quand ils apprenaient que c'était dans celle dont nous parlons, ils poussaient des cris horribles, ils assuraient que cette école était un lieu d'infâme corruption, et ils protestaient à ces femmes effrayées que si elles n'en retiraient aussitôt leurs enfants, non seulement les enfants, mais tous les membres de la famille seraient précipités dans un abîme de perdition. Les pères, moins superstitieux, ne partageaient pas ces craintes, et voulaient fournir à leurs enfants les moyens de s'instruire. Entre les pères indifférents, les mères épouvantées, les prêtres en fureur éclatèrent de pénibles conflits qui troublèrent la paix de plusieurs familles. Plus intrépide que les autres, l'un des ermites se rendit à l'école pour confesser élèves et instituteur. Il commença par ce der-

nier, il lui ordonna de s'agenouiller et de se relever ensuite lentement cinq cents fois tous les soirs avant de se coucher, et cela durant tous les jours de sa vie. L'instituteur eut beau dire que les muscles de ses genoux ne suffiraient pas à cette épreuve, l'ermite fut inexorable. Quelque arriérés que soient les Grecs dans la voie des progrès, ils ont pourtant devancé leurs prêtres; ils se moquent ou s'indignent des instincts brutaux d'une piété par trop surannée. Dans cette circonstance, l'un des soutiens de l'école si grossièrement attaquée, déclara que s'il ne pouvait pas, à Constantinople, faire élever ses enfants à son gré, il les enverrait en Angleterre, en France ou en Amérique, et les laisserait libres de devenir protestants et tout ce qu'ils voudraient.

Quelques jours plus tard, l'un des fougueux habitants du désert poussa la témérité jusqu'à afficher sur la porte de la grande église à Péra, un papier par lequel il appelait le peuple à se soulever et à détruire entièrement le corrupteur de la jeunesse et le destructeur de la religion. Un grec vit l'affiche : également indigné et effrayé, il courut chez l'évêque et le supplia de la faire enlever. Si le sultan la connaît, dit-il, il pourra penser qu'elle est dirigée contre lui, puisqu'elle ne porte le nom de personne. Enlevée incontinent, l'affiche n'en produisit pas moins une grande rumeur; le dimanche suivant plusieurs grecs se rendirent à l'église, décidés à punir cette dangereuse imprudence; le prêtre coupable ne prêcha pas; s'il eût du haut de la chaire, donné à qui que ce fût le nom odieux d'hérétique, ils l'auraient jeté en bas et chassé dans la rue. Le gouvernement eut connaissance du délit, il y vit une provocation contre la personne sacrée du monarque; ce ne fut pas sans difficulté que le patriarche mit fin à une affaire aussi malheureuse. Que les temps sont changés! Où sont ils de nos jours les vrais

pénitents du désert? On les voyait dans les mêmes lieux, descendre autrefois de leurs saintes retraites, quand les cris du peuple interrompaient leurs pieuses méditations, et appelaient les consolations de leur auguste ministère. Peu préoccupés de leurs souffrances, ils avaient des larmes pour celles d'autrui, et ils aidaient à soutenir les maux publics. Après avoir répandu la paix autour d'eux, ils retournaient au désert accompagnés de la reconnaissance et des vœux de la cité consolée. Aujourd'hui, la religion de leurs successeurs est une sombre piété, leur force est un fougueux emportement; semblables au désert qu'ils habitent, ils en apportent des habitudes grossières, des mœurs sauvages, des passions bruyantes, et leur ministère aussi bien que leurs personnes est un objet de crainte et de dégoût.

Toutefois la puissance de Dieu est toujours la même, et elle se signale par de fréquents triomphes remportés sur la rebellion la plus obstinée. Parmi les membres de ce clergé superstitieux, il est des hommes respectables, amis des lumières et instruits eux mêmes; ils deviennent les collaborateurs des missionnaires, et ils secondent de leurs efforts les progrès de l'Evangile et de l'instruction. Il en est d'autres animés d'une plus grande piété, et même tout-à-fait évangéliques. Leur nombre est peu considérable, mais leur foi est profonde, leur conduite édifiante, leur exemple encourageant. Ils ont trouvé la croix au début de la carrière chrétienne; ils l'ont d'abord prise avec humilité, ils la portent aujourd'hui avec courage. Deux prêtres ont été proscrits, d'autres ont été jetés en prison : c'est la marque d'un progrès réel. Trois hommes vivent dans une douce union, aux environs de Constantinople; ce sont deux prêtres évangéliques et le traducteur employé par l'un des missionnaires; seuls fidèles dans le village, ils se rassemblent deux ou trois fois la semaine et

ils implorent d'un commun accord le Sauveur de leurs âmes. Les deux ecclésiastiques soutiennent des relations avec les missionnaires; ceux-ci ne peuvent douter que le Saint-Esprit ne fasse une œuvre dans le cœur de leurs amis. Ils les voient profiter de toutes les occasions d'annoncer à leurs semblables les vérités qui ont apporté la vie dans leurs âmes. Leurs maisons leur servent d'église, les amis qui vont les voir deviennent leurs auditeurs, et ainsi les visites sont un moyen d'instruction et de salut. Un jour que la cloche appelait les deux ecclésiastiques à l'église, l'un d'eux envoya son collègue faire le service; quant à lui, il continua son entretien avec les gens qui l'écoutaient; de sorte qu'il y eut au même moment prédication à la maison et culte à l'église : tant il est vrai que le zèle multiplie toujours ses devoirs et ses efforts. Dans une autre circonstance, les deux amis avaient fait rouler la conversation sur des sujets sérieux ; à la suite de l'entretien, un membre de la société agita une question sur les affaires du monde : Hé quoi ! lui dit-on, en faisant une heureuse application d'une grave censure, après avoir commencé par l'esprit, voulez-vous finir par la chair? On le voit, la conversation de ces deux dignes serviteurs de Christ est sérieuse et instructive; on comprendra dès lors que leur piété soit profonde et intime, leur vie exemplaire, leur caractère respectable; ils vivent dans la communion avec Dieu et un esprit sérieux de prière; ils se joignent avec joie aux missionnaires le premier lundi de chaque mois, pour implorer sur toutes les nations de la terre les lumières de la foi.

Plusieurs laïques sont animés des mêmes sentiments. Une jeune fille arménienne a fidèlement rempli, pendant les dernières années de sa vie, les fonctions d'institutrice. Atteinte de bonne heure d'une maladie mortelle, elle en a supporté les douleurs avec patience; jusqu'au dernier

moment résignée et humblement confiante, elle est morte avec joie; pleurée par ses parents, regrettée de ses amis, elle jouit aujourd'hui de ce repos qu'elle avait plus d'une fois appelé, du sein de ses souffrances, et dont une espérance vive lui montra toujours la consolante perspective. D'autres femmes suivent son exemple et servent Dieu avec le même zèle et la même fidélité.

L'une d'elles avait perdu un enfant, plusieurs parents et plusieurs prêtres assistèrent aux funérailles; comme de coutume, on but des liqueurs; après s'être servi déjà une fois, l'un des assistants se leva pour boire de nouveau et s'adressant au principal ecclésiastique : « Mon père, lui dit-il, pardonnez-moi. » Celui-ci fixa ses yeux sur un chrétien bien connu de toute la société, et il dit de manière à être entendu de tous : « Qui peut pardonner les péchés, sinon Dieu seul? » La conversation s'engagea et roula sur des sujets sérieux; plusieurs membres de la société furent agréablement surpris de se trouver avec d'autres convives dans les mêmes sentiments de foi et de piété. Des découvertes de la même nature, fréquemment renouvelées, prouvent aux amis de l'Evangile que leur nombre s'accroît de jour en jour dans tous les endroits du pays. « Hier, écrit le missionnaire Goodell, M. P., mon traducteur, alla voir l'école supérieure de Hass Koy, il en revint dans des transports d'allégresse, et en s'écriant : « Ils sont tous évangéliques. » Comme notre ami, l'estimable évêque B. se trouva à l'école en même temps que M. P., qui est lui-même depuis longtemps converti au Seigneur, mon traducteur eut l'indicible plaisir de voir réunis ensemble, un évêque chrétien, un prêtre chrétien, un instituteur chrétien, des directeurs chrétiens, et des banquiers chrétiens; ils s'entretenaient tous de vérités chrétiennes dans une grande école chrétienne. Et c'est ce spectacle qui avait inondé son cœur de joie.

Les missionnaires trouvent donc de la sympathie; leurs persévérants efforts obtiennent des succès : si les uns brûlent leurs livres, les autres les lisent, et tandis que dans un endroit l'on rejette l'Evangile, ailleurs on le reçoit, on l'aime, on l'honore, on le répand. Nous pourrions citer des traits d'un zèle admirable; le lecteur croira qu'il nous reste plus à dire que nous n'avons dit. Deux grandes circonstances pourront hâter les progrès de la mission : la propagation des Saintes-Ecritures, que les missionnaires travaillent activement à traduire, à imprimer et à répandre, et qui survivant aux flammes du bûcher, et triomphant une seconde fois, sur les mêmes lieux, des mêmes ténèbres et des mêmes passions y feront briller d'un nouvel et plus grand éclat le flambeau de la foi, de l'espérance et de l'amour. C'est un point de vue purement chrétien, en voici un second à la fois chrétien et humain. Le grand Sultan a promis une charte au pays, par cette charte une nouvelle série de lois, par ces lois une nouvelle ère de liberté (1). Déjà le gouvernement avait interrompu son odieux prosélytisme, rassuré les provinces toujours effrayées de ses tyranniques projets, laissé respirer dans le sentiment d'une sécurité inespérée, les Juifs et les Chrétiens, préparé peu à peu par besoin ou par calcul l'état de choses qu'il veut amener, et dont ces améliorations préalables montrent la possibilité. Or, si des lois empruntées à l'Europe sont implantées en Turquie, qu'arrivera-t-il? Que les préjugés du peuple se dissiperont, que la croyance au prophète s'affaiblira, que les missionnaires seront plus libres dans l'exercice de leurs fonctions, que les âmes touchées pourront sans crainte manifester leurs nouvelles convictions, que de plus grandes écoles seront fondées, des lieux de culte ouverts,

(1) *Voy.* XIVe année, p. 496.

des prédications évangéliques établies, et ces efforts de la piété secondés du secours d'en haut pourront dans le mouvement général amener d'importants résultats, et ouvrir une ère nouvelle de lumières et de progrès. Le triomphe du christianisme dans la Turquie doit au moins suivre celui de la civilisation; les Turcs ont plus besoin encore de convictions que de lois; en construisant à frais nouveaux leur politique, il faut surtout retremper leurs âmes profondément abâtardies, et les élever à la hauteur de leurs nouvelles institutions. Pour tous les pays, sans aucun doute, mais pour la Turquie principalement, la civilisation sans l'Evangile est un funeste présent; nous dirons de ces deux grands bienfaits de la Providence et de la miséricorde divine qu'il ne faut pas les séparer, car Dieu les a joints; mais la philantropie donne le premier, et c'est à l'Eglise à répandre le second.

EGYPTE.

Progrès de la Mission et des écoles. — Établissement d'une école au sein de la famille du vice-roi, et premiers succès de miss Holliday.

Nous transportons le lecteur de la Turquie en Egypte, parce que dans les lieux intermédiaires, l'œuvre présente les mêmes caractères qu'aux environs de Constantinople, comme on l'a pu voir dans un précédent article. (1) Personne n'ignore aujourd'hui les efforts tentés dans ces derniers temps par Méhémet-Ali, pour introduire la civilisation dans le pays soumis à son pouvoir. Ce qu'on n'a peut-être pas aussi bien observé, c'est le rapport de ces amé-

(1) *Voy.* XIVe année, p. 335 et suiv.

liorations avec les progrès de l'Evangile. Déjà, par suite des changements opérés sous le régime actuel, la position des missionnaires s'est considérablement améliorée. Le fanatisme ne marche plus la tête haute, comme auparavant; l'Evangile n'est plus persécuté, et l'on ne voit plus des hommes ambitieux passer d'une religion à l'autre, poussés par le seul appât du gain. La même liberté est accordée à chaque croyance, et le gouvernement couvre de la même protection les Juifs, les Mahométans et les Chrétiens.

La mission d'Egypte fut fondée en 1826; la Société des Missions épiscopales de Londres y envoya plusieurs ouvriers à la fois; il n'en reste plus que deux, MM. Lieder et Krusé, élevés dans l'Institut de Bâle. Leur début fut décourageant; les prêtres soulevèrent la haine du peuple contre eux, et empêchèrent, pour aussi longtemps que durèrent les préjugés, le succès de leur ministère. Peu à peu, le spectacle constant d'une conduite chrétienne, contrastant aux yeux de tous avec la vie de leurs ignorants accusateurs, leur acquit d'abord l'estime, puis l'affection de ceux qui les entouraient. Dès lors, ils purent se mettre à l'œuvre avec l'espoir de plus de succès. Le peuple leur confia ses enfants; de là, la création d'une première école en 1828. Cette école fit sentir la nécessité d'instituteurs; de là, la fondation d'une école supérieure ou normale placée, en 1833, sous la direction de M. Krusé. Comme pendant à l'école de garçons, il fallut fonder une école de filles, et on parvint à le faire, non sans beaucoup de difficultés, en 1835.

Les missionnaires avaient déjà accès dans les maisons, et ils profitèrent de cette circonstance pour y annoncer l'Evangile. M. Lieder exerça la médecine, qu'il avait précédemment étudiée; les secours de son art lui attirèrent l'affection et la reconnaissance des malades qui en avaient été les objets. MM. Lieder et Krusé firent un der-

nier pas, plus difficile peut-être, que ceux qu'ils avaient déjà tentés; ils établirent des réunions dans leurs maisons et eurent le bonheur de rassembler quelques auditeurs. Ils avaient déjà auparavant entrepris la distribution de livres de piété et du volume sacré surtout, et ils la continuent encore aujourd'hui avec succès. Le voyageur chrétien trouve souvent, en parcourant les rues de la ville du Caire, dans l'humble boutique de l'artisan, un homme lisant à plusieurs amis rassemblés autour de lui, l'un ou l'autre des livres missionnaires.

Le gouvernement connaît, approuve, et soutient les écoles de la mission. Les enfants de toutes les autres écoles, chrétiennes ou mahométanes, sont continuellement en danger d'être pris dans les rues par les agents du pouvoir, et d'être emmenés dans des manufactures ou d'autres établissements publics, pour y travailler au service du gouvernement. Les élèves des missionnaires reçoivent d'eux un certificat qui les soustrait à ce danger.

L'école supérieure dont nous avons déjà parlé reçoit, outre des pensionnaires réguliers qui se forment à l'état d'instituteurs, d'autres jeunes gens à qui des circonstances souvent fort pénibles rendent infiniment précieux cet établissement. Un nombre considérable d'enfants mahométans, catholiques, protestants et coptes y ont trouvé une instruction qu'ils n'eussent pu se procurer ailleurs. On y enseigne l'arabe, l'anglais, la géographie, le dessin, l'histoire, l'arithmétique et la musique, et l'on y donne jusqu'à quarante sept leçons par semaine. Les dévotions journalières sont dirigées par M. Krusé, sous la forme du culte domestique. L'influence de madame Krusé est des plus heureuses. Il se fait dans cet humble établissement un bien caché, mais réel, et l'on doit beaucoup attendre de ces tendres enfants qui y grandissent dans une atmosphère chrétienne en ouvrant leurs jeunes cœurs aux émo-

tions de la piété et leurs esprits aux premières lumières de la science.

Le nombre des élèves dans l'école primaire de garçons était de quatre-vingt-seize : soixante-quinze enfants coptes, quatre arméniens, trois grecs, deux catholiques, et douze mahométans. En général, ces enfants sont pauvres; le passant les trouverait dans les rues, mendiant leur pain, si la charité chrétienne ne leur avait ouvert un asile, d'où ils sortent capables de pourvoir à leurs besoins. Ils reçoivent, chaque semaine, un grand nombre de leçons d'écriture, de lecture, de langues, d'histoire et de chant. La prière ouvre et termine chaque classe; on lit tous les jours deux chapitres des Saintes-Ecritures; l'un tiré de l'Ancien-Testament pour le matin; l'autre tiré du Nouveau pour le soir.

Le succès de l'école de filles dépassa de bonne heure l'attente de ses pieux fondateurs. Le nombre des élèves alla croissant chaque année. A la fin de 1836, c'est-à-dire un an après sa fondation l'école en contenait déjà quatre-vingt cinq; l'année suivante, quatre-vingt-douze; quelques mois plus tard, cent quarante-quatre. La matinée est employée à l'instruction; l'après-midi, à la confection d'ouvrages manuels. Les leçons se donnent en arabe, quelques jeunes filles pourtant apprennent l'anglais. Les différentes branches d'études sont les mêmes que celles enseignées dans l'école des garçons. Vingt-trois filles peuvent lire le Nouveau-Testament; quinze, un catéchisme chrétien; dix-huit, des extraits de la Bible. Les habitudes du pays empêchent les élèves de se rendre régulièrement à l'école; leurs parents sont riches, ou jouissent d'une douce aisance; leurs mères vont fréquemment aux bains, à la promenade, en visite, et elles se trouveraient malheureuses, si elles n'étaient dans la société de leurs jeunes enfants.

L'œil pénétrant du vice-roi ne pouvait laisser passer inaperçue l'heureuse influence des missionnaires sur leurs nombreux élèves. Sa pensée se porta de ses sujets à ses enfants, et il conçut le désir de procurer à sa famille les moyens d'instruction qui lui ont jusqu'ici manqué. Une jeune dame anglaise était depuis quelques années arrivée au Caire; destinée à l'éducation de jeunes filles, elle instruisait celles dont nous venons de parler. Le vice-roi se promit de trouver en elle, l'institutrice qu'il souhaitait, et il lui envoya, pour sonder ses intentions, un homme de sa cour. Nous laissons miss Holliday raconter elle-même les heureux commencements de son œuvre.

« Mardi dernier, dit-elle, (c'était le 7 mars 1838), je reçus une visite officielle de l'un des ministres d'état, Hekekyan Effendi que son altesse Méhémet-Ali m'avait directement envoyé. Il me demanda si je voulais me charger de l'éducation de la famille royale, composée de plus de cent membres, tous très proches parents du prince. « Ceci ne sera, ajouta-t-il, que le commencement de l'éducation des femmes en Egypte; le pacha a des vues beaucoup plus larges, mais il désire faire les premiers essais au sein de sa famille. Le succès de l'œuvre dépendra beaucoup de l'approbation de sa fille aînée; tâchez de gagner seulement sa faveur et son amitié, et vous réussirez ensuite au gré de vos désirs. »

« Je demandai quelques jours pour réfléchir, je sentais que j'étais déjà engagée dans une œuvre importante, qu'aucun avantage terrestre ne devait me faire négliger, pas même des présents de prince. Mes amis me persuadèrent qu'aux yeux de Dieu, je ne faisais que passer d'un champ missionnaire à un autre, et qu'au surplus je pourrais allier les deux vocations et les remplir à la fois jusqu'à l'arrivée de nouveaux secours. Je résolus alors de mettre la main à l'œuvre aussitôt que j'aurais fait les préparatifs néces-

saires. Je prendrai pour assurer le succès de mes efforts, toutes les mesures que je croirai compatibles avec les lois de la prudence et l'accomplissement de mes devoirs de chrétienne ; je resterai libre de revenir sur mes pas, si je trouve quelque chose qui répugne à mes principes. L'un des désirs du pacha est que je forme en comité les plus âgées de ses filles, afin qu'elles cherchent les meilleurs moyens de répandre l'instruction parmi les femmes d'Egypte et des pays qui s'y rattachent; le prince veut, en outre, donner des institutrices anglaises aux futures écoles qu'il espère fonder. J'ai déjà, sous ma direction, cent quatorze jeunes filles; l'année passée, je n'en avais que quatre vingt-cinq. Cet accroissement dans le nombre de mes élèves a été si prompt, que nous avons dû occuper deux chambres au lieu d'une. Je suis aidée par une femme anglaise depuis quelques mois. Mes petits orphelins font plus que combler mes souhaits, par leurs progrès de chaque jour. »

Quelques jours plus tard, Hekekyan Effendi adressa à Miss Holliday une lettre dont nous rapporterons les passages suivants.

« Avant son départ pour le Saïde, le vice-roi m'a chargé de vous informer qu'il a examiné les spécimen de travail à l'aiguille et de dessin que vous avez eu la bonté de lui envoyer; son altesse a exprimé le désir que vous rendiez deux ou trois visites par semaine à sa fille Nazly Hanum, qui est à Castel-Giubarra, et que vous lui donniez vos avis sur la meilleure manière de commencer l'éducation de ses enfants.

« Je vous félicite de l'occasion qui vous est donnée, d'étendre le bienfait de l'instruction dans les plus hautes familles de ce pays ténébreux. Il est impossible de prévoir l'importance des conséquences qui peuvent résulter de l'introduction de la *civilisation*, au milieu de la famille du prince. Nazly Harum elle-même témoigne la plus

grande déférence pour les volontés de son illustre père, et je n'imagine pas qu'aucun obstacle puisse être suscité par elle, à moins qu'elle ne soit blessée de quelque impolitesse chez les institutrices elles-mêmes.

« En secondant, dans cette œuvre, mon illustre prince et bienfaiteur, j'ai été conduit par la nature même de mes devoirs, à réfléchir sur les moyens d'en hâter les progrès. Jusqu'ici je n'ai su attribuer d'autre cause à l'avilissement de mon pays, que l'absence d'une éducation morale et forte chez les femmes. Je crois qu'à proportion qu'on élève l'âme, en l'initiant à la science des beautés et des mystères de la nature, par l'étude de la géographie, de l'astronomie, de la botanique, de la géologie, de l'histoire naturelle, etc., etc., et qu'on devient plus capable de comprendre le pouvoir, la sagesse et la bonté de cette grande et première cause qui a tout fait, on acquiert le désir et la force d'abandonner ses erreurs. En occupant l'esprit et le corps des femmes à ces innocents, utiles et nombreux travaux que la nature a particulièrement confiés à leur sexe, nous les mettons à même de fuir ces dangers et ces malheurs, où les entraînent d'ordinaire les désordres de l'ignorance et de la paresse. Des habitudes de travail, de propreté, d'ordre et d'économie ne contribueront pas seulement à nous rendre meilleurs en créant le bonheur domestique au sein de nos maisons; mais elles procureront aussi à nos enfants, cette éducation maternelle qui est peut-être le plus fort soutien du voyageur dans ce bas monde, et sans laquelle on essaie vainement de détruire les mauvaises impressions qui flétrissent de bonne heure le cœur.

« Les ouvrages que vous recommanderez pourront être promptement traduits dans les langues turque et arabe, et imprimés par la presse de Boolac, qui est sous la direction du ministre de l'instruction publique, et qui a servi à

l'impression des ouvrages français employés dans toutes les écoles d'Egypte. Nous avons un collége de traducteurs, composé de cent cinquante jeunes arabes, dont plusieurs connaissent assez le français pour pouvoir traduire tout ouvrage populaire écrit dans cette langue. Nous avons aussi des traducteurs anglais, qui ont été élevés à Londres par ordre du pacha. Il est donc probable que nous trouverons peu ou point de difficultés à nous procurer les ouvrages nécessaires. »

Ces sages et encourageantes paroles réjouirent la digne institutrice à laquelle elles étaient adressées; depuis longtemps l'Egypte n'avait vu un ministre exprimer des vues aussi élevées avec autant de justesse et de clarté, ni les amis des lumières dans ce pays trouvé une occasion aussi favorable de les répandre autour d'un trône que les événements semblent vouloir affermir et illustrer. La porte s'était ouverte d'elle-même, et il n'y avait qu'à entrer. Miss Holliday n'hésita pas. Elle écrivait le 27 mars 1838.

« Ce jour comptera parmi les plus remarquables de ma vie. Ce matin, vers les dix heures, mesdames Krusé, Kekekyan et moi, nous nous sommes dirigées vers le harem, montées sur des ânes. Chemin faisant, nous avons demandé le janissaire du capitaine Lyon; le vice-consul, M. Walm, que nous avons rencontré dans ce moment, nous a dit : « Prenez le mien aussi, pour l'honneur de notre vieille et chère île (l'Angleterre). » Précédées de ces deux janissaires, couverts de leurs plus beaux habits et ornés de leurs éperons de parade, nous nous sommes avancées de Casa Debara; mon cœur sans cesse élevé au Seigneur, le priait de dresser le chemin devant mes pieds.

« Agitées de diverses craintes, nous arrivâmes à l'une des extrémités d'une longue avenue, qui est comme la première porte du harem. Nous trouvâmes bientôt une grande porte, où nos janissaires et les conducteurs de

nos montures durent rester. Plusieurs eunuques nous attendaient; ils nous firent traverser une troisième porte et nous introduisirent bientôt dans un grand et beau salon, où plusieurs dames étaient attentivement occupées de divers travaux. Nous passâmes dans une autre pièce et l'on nous y servit du café, dans des tasses magnifiques, et couvertes des plus beaux diamants que j'aie jamais vus. Les jeunes filles qui nous servaient étaient des esclaves fort belles et évidemment grecques, georgiennes, ou circassiennes d'origine. L'une nous apporta du café, l'autre du sorbet, une troisième du sucre; chacune avait plusieurs esclaves qui se tenaient auprès d'elle et l'aidaient. Après le repas, une superbe pipe, avec l'extrémité supérieure d'ambre et ornée de diamans, fut apportée à madame Kekekyan. Cette dame la refusa, plus amie de nos habitudes que des usages de son pays. Deux jeunes filles furent amenées en notre présence; elles s'approchèrent de moi et s'amusèrent sans la moindre crainte, comme si elles eussent été habituées à mes caresses. Elles sont sans doute membres de la famille du pacha, s'il faut en juger par leur ressemblance avec lui.

« Environ un quart d'heure après, une dame âgée et évidemment placée dans une haute position, vint nous prendre pour nous introduire auprès de la princesse, sa maîtresse. Nous la suivîmes dans une chambre placée à côté de celle où nous étions, et nous fûmes présentées à la fille aînée du pacha. Nous trouvâmes Nazly Hanum assise sur un divan élevé, dans un coin de la chambre. Madame Krusé et moi nous la saluâmes à la manière européenne; mais madame Kekekyan dut se prosterner à ses pieds, et baiser le bord de ses vêtements. La princesse nous salua obligeamment de sa main, et avec un gracieux sourire, nous invita à nous asseoir auprès d'elle sur le divan.

« Nazly Hanum est petite de taille, plutôt grasse que

maigre, et, d'après sa figure, âgée d'environ quarante ans. Son extérieur est extrêmement remarquable ; ses yeux le sont davantage encore que les autres parties de son corps ; je n'en vis jamais de plus perçants. Elle passe pour avoir une grande ressemblance avec son père. Sa toilette était très simple, mais riche.

« Elle ne tarda pas à demander qui d'entre nous était l'institutrice; après avoir appris que c'était moi, elle me fit plusieurs questions en turc, que madame Kekekyan traduisit pour moi. Toutes mes craintes se dissipèrent. Ses questions étaient sages et montraient qu'elle avait à cœur le bien de sa maison. Elle me témoigna un vif désir de me voir demeurer dans le palais, et elle m'assura que je jouirais d'une parfaite liberté. Naturellement je dus, à cause de mes autres devoirs, refuser cette offre aimable ; je remerciai la princesse de l'honneur qu'elle me faisait. Nous convînmes pourtant que durant les cinq premiers mois je donnerais quatre heures de leçon par jour dans sa famille. Connaissant à peine la langue turque et c'est la seule qui soit parlée dans le harem, je pensai que je devais me borner à enseigner la confection de divers ouvrages d'ornement, en attendant que je puisse entreprendre des ouvrages plus utiles. La princesse fuma durant toute la conversation; une foule de dames se tenaient à côté d'elle pour la servir. Nous prîmes congé d'elle vers midi.

2 Avril 1838. — « Je me suis préparée de bonne heure, ce matin, à entrer dans mon nouveau champ de travail. J'ai pris avec moi tous les objets que j'ai crus propres à intéresser la princesse. Je suis partie en priant le Seigneur de me donner la force que mon infirmité réclame dans ce mode étrange d'enseignement. J'ai trouvé mon hôte auguste occupée avec ses dames à faire nettoyer le grand salon. Assise sur un tapis turc, elle donnait des ordres à des servantes empressées à lui obéir. A mon arrivée, elle

a quitté cette occupation, et me saluant, elle m'a conduite dans sa chambre privée. Je me suis assise loin d'elle, mais elle a voulu que je m'approchasse. Alors, au nom de Dieu très miséricordieux, très haut etc., elle m'a demandé des nouvelles de ma santé; nous nous sommes fait les salutations d'usage. Je lui ai présenté mes boîtes et mes paniers; elle a appelé plusieurs dames pour les engager à examiner avec elle, les objets qui y étaient renfermés; chaque article a été l'objet d'une grande attention. J'avais pris des livres avec des estampes pour voir quel serait leur goût dans le cas où je pourrais m'occuper avec elles de lecture. Mais toutes également ont négligé mes livres, et je me suis convaincue qu'elles n'y tiennent en aucune manière. La princesse désira se mettre à l'œuvre sur le champ; je lui donnai mes directions, et elle me parut trouver un grand plaisir dans ce premier essai de son adresse, où elle débuta réellement avec habileté. »

Une maladie cruelle causée par un excès de travail et des courses fatigantes faites, par une grande chaleur, à travers les sables du désert, obligea Miss Holliday de suspendre ses utiles travaux, et même de se retirer à Rosette. Elle y courut le danger de perdre la vie; son état ôtait presque tout espoir, et cependant elle laissait, à peine commencée, une œuvre importante, que la Providence semblait avoir confiée à ses soins. Sa présence au harem avait produit les plus heureux effets; elle y était reçue avec amitié, traitée avec honneur, considerée comme un membre de la famille. Pendant son séjour à Rosette le vice-roi lui-même faisait obligeamment demander de ses nouvelles, et en ordonnant à l'effendi gouverneur de prendre d'elle tout le soin possible, il disait que lui, personnellement, attachait un grand prix au rétablissement de sa santé et que le reste de sa famille éprouvait la même sollicitude. Miss Holliday recouvra heureusement ses

forces, et elle se hâta de retourner auprès de ses illustres amis. Elle reçut le même accueil et se vit l'objet des mêmes attentions, de la même bienveillance, de la même estime. Touchée de tant de bonté, et désirant y répondre, elle demanda à ses amies d'Angleterre un assortiment d'objets pour servir de modèles à ses élèves. Le vice-roi voulut les voir le premier ; il indiqua le jour où il se trouverait à Casa Debara. Miss Holliday passa la veille en prière; elle allait pour la première fois, se présenter devant ce grand prince ; elle voulut marquer l'époque la plus importante de sa vie, par de plus ferventes supplications. L'entrevue eut lieu, en présence de la famille réunie; le prince par ses manières obligeantes et les marques d'une vive satisfaction, la rendit aussi douce qu'encourageante pour Miss Holliday. Sans rien augurer d'un avenir que Dieu peut modifier à son gré, mais qui nous est inconnu, nous faisons les vœux les plus sincères pour que les vues sages et nobles du ministre de Méhémet Ali se réalisent, et que Miss Haliday voie ses travaux couronnés des succès que cet homme éclairé et estimable lui a tout ensemble prédits et souhaités.

VARIÉTÉS.

Le Buriat colporteur.

La foi produit partout le zèle, le zèle se manifeste partout de la même manière. Et pour n'en citer qu'une preuve entre mille autres tout aussi frappantes , qui ne verra entre le pauvre Buriat qui suspend ses travaux pour distribuer les Saintes-Ecritures et le paysan de nos provinces qui se voue à la même œuvre pendant les mois d'hiver, une ressemblance parfaite pour les sentiments, pour le zèle, pour la méthode et pour les résultats? Voici

ce qu'écrivait dernièrement un Buriat à l'un de ses amis :

« Je désire vous parler d'un voyage que j'ai fait, il n'y a que peu de temps. Je passai deux semaines dans la ville de Verchney Udinek, et j'y distribuai plusieurs livres : une foire y avait réuni beaucoup de monde. Les gens parlant ma langue et mes frères par conséquent étaient très nombreux. Un jour, prenant avec moi des livres, je me rendis au marché. Sur mon chemin je trouvai un Lama. Assis sur un traîneau couvert de peaux, il trafiquait avec les hommes rangés autour de lui. Je lui demandai si je pouvais m'asseoir sur son traîneau, à côté de lui ; il me pria de le faire. Bientôt après, une grande foule se rassembla autour de nous ; j'y voyais plusieurs Russes. Rompant un silence que j'avais gardé depuis que je m'étais assis, je lus le premier psaume à haute voix ; j'ajoutai quelques paroles à cette lecture. » « Vous le voyez, mes amis, Dieu est un ; ce livre contient les préceptes de Jéhovah. Nous avons péché contre lui, mais nous pouvons être sauvés, par l'aspersion du sang de notre Sauveur Jésus-Christ. » Je lus ensuite une partie du 17e chapitre des actes des Apôtres ; j'ajoutai encore quelques paroles, et je leur dis que cet homme que Dieu avait destiné pour nous juger est Jésus-Christ, et qu'il est ressuscité des morts pour mieux nous convaincre de la vérité de ses paroles. Comme le nombre de mes auditeurs était devenu très considérable, « Bien, mes amis, ajoutai-je ; qui de vous sait lire ? » Immédiatement plusieurs voix se firent entendre à la fois ; « Je sais, je sais, » criait-on de tout côté. Plusieurs amis reçurent des livres. Quelques-uns disaient : « Ne me connaissez-vous pas ; ne vous souvenez-vous pas de m'avoir vu ? s'il vous plaît, donnez-moi un livre. » Je ne me souvenais pourtant pas de les avoir vus. Plusieurs de ces hommes appartiennent aux tribus parmi lesquelles habite le cher M. Yuille. Ils acceptèrent mes livres avec le plus grand plaisir, disant :

« Jamais nous ne vîmes des livres aussi beaux; nos tentes sont bien loin d'ici, et nous devons être d'autant mieux pourvus. » Ceux qui avaient reçu des livres revenaient quelquefois; ils les avaient ouverts, mais ils ne les avaient pas compris, et ils me disaient: « Ami, que signifie ceci, que veut dire cela? » ils avaient pu lire, mais sans bien entendre le sens. Quand tous mes livres furent distribués, je rentrai chez moi. Quelques personnes me suivirent; un homme continuait à me demander instamment un livre, m'assurant que de retour dans sa tente, il le lirait soigneusement, et s'efforcerait d'en comprendre la signification. Je lui offris et à quelques autres avec lui, les proverbes de Salomon; ils furent vivement réjouis de ce don.

« Je revins au marché; plusieurs individus m'y attendaient. Le bruit avait couru d'un lieu à l'autre que j'avais distribué des livres, et tout le monde voulait en avoir. Ceux qui en avaient déjà reçu étaient assis en différents endroits; ils lisaient leurs livres, et le peuple groupé autour d'eux les écoutait attentivement. D'autres venaient à moi et me disaient: « Nous venons d'apprendre que tu distribues ces livres; nous sommes sur le point de rentrer dans nos maisons, mais auparavant, nous sommes venus en toute hâte te demander un livre pour nous. » D'autres encore se rendaient auprès de moi, accompagnés d'amis qui avaient été plus heureux qu'eux. Tous étaient réjouis et s'écriaient : « Quelle bonne chose est maintenant venue jusqu'à nous et quelle nouvelle chose n'est-ce pas de voir tant de livres! » Un homme âgé et respectable dit que les livres contenaient plusieurs choses belles et bonnes, et que si les hommes les lisaient et les comprenaient, ils se conduiraient bien. Plusieurs fois encore j'allai de ma maison au marché, chargé de livres, jusqu'à ce que je m'aperçus enfin tout à coup qu'il ne m'en restait plus un seul. D'autres amis m'en demandèrent

néanmoins, et il m'était pénible de les renvoyer sans leur en donner. J'écrivis à M. Swan pour m'en procurer, si possible, de nouveaux dans un délai convenable. Au moment indiqué, je reçus une lettre qui m'annonçait les livres que j'avais demandés et je vis arriver un ami qui me les apportait. Ce fut un temps de joie pour moi et pour ceux qui les attendaient. Le lendemain je me rendis au marché; il y avait beaucoup d'étrangers; ils étaient émerveillés à la vue de mes livres; ceux qui les avaient déjà lus pouvaient aisément raconter ce qu'ils contenaient. Je pourvus de livres beaucoup de personnes et, en particulier, plusieurs Lamas. Autour de moi se tenaient toujours des Russes qui paraissent prendre un vif intérêt à ce qui se passait. Ils disaient : « quels hommes zélés ne sont donc pas les missionnaires anglais! leur œuvre est vraiment bonne. »

« Mes livres furent de nouveau épuisés; il ne m'en restait plus que deux, et je voulais les conserver pour les distribuer sur mon chemin, en revenant à la maison. Le lundi cependant, un Lama de quelque rang vint dans mon quartier, accompagné de ses amis, pour se procurer aussi des livres. Je lui dis que je les avais tous distribués, de sorte qu'il ne m'en restait plus. Il répondit : « Mon ami, n'y a-t il pas là deux livres posés sur la table, et attendant après moi? N'est-ce pas par une faveur de Dieu que je les trouve? Je vous ai vu déjà, mais je ne me souciais pas de livres auparavant. Un soir, cependant, je remarquai un livre de Psaumes appartenant à un ami; j'en lus une partie, et je vis qu'il contient plusieurs bons commandements. Vraiment, ami, vous devez me donner ces deux livres. Nous sommes des gens venus de loin. » Je lui laissai prendre les deux livres; il me remercia beaucoup et dit à ses amis : « Ces livres n'ont-ils pas, par la faveur de Dieu, attendu après moi? »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.—Journal de M. Lemue, sous la date du 21 septembre 1839.

Impression du missionnaire à son retour à Motito; précieuse assistance de M. Hagenbach. — Etat réjouissant de la station de Mékuatling. — Baptême de sept candidats et de deux enfants de missionnaires. — Progrès des autres stations. — Etat de Motito; vaste champ ouvert au nord de cette station; appel de M. Lemue.

Messieurs,

« J'ai enfin la joie de vous écrire de Motito, où nous sommes heureusement arrivés le 8 juillet dernier. Nous y avons retrouvé nos chers amis Lauga, jouissant d'une assez bonne santé, et nous attendant depuis longtemps. Jugez quelle émotion nous avons éprouvée en embrassant nos amis, et en saluant la foule de Béchuanas qui se pressait pour nous toucher la main. Nous avons vu bien du pays, visité bien des stations intéressantes, mais aucune n'a pour nous l'attrait particulier de Motito. C'est ici, en effet, que nous avons vécu plusieurs années; nous avons vu cet établissement naître et grandir, nous en connaissons, pour ainsi dire, tous les habitants. C'est ici que nous avons été sous la verge d'un Père qui ne châtie que pour consoler, que nous avons vu les premiers

rayons de la lumière d'en haut pénétrer dans quelques âmes; nous n'y pouvons pas faire un pas sans y trouver un objet, une plante, qui ne soient étroitement associés, dans notre pensée, à quelque événement passé; et où trouverions-nous un lieu qui eût pour nous tous ces charmes, si ce n'est sur le sol qui nous a vus naître? L'hirondelle qui revient visiter au printemps le nid qu'elle avait quitté l'automne précédent, fait retentir le voisinage de ses chants joyeux; nous de même, en revoyant nos amis et la station en bon ordre, nous avons adoré les voies du Seigneur envers ses pauvres serviteurs, en disant : *Sa bonté demeure à toujours.*

« Notre retour nous a été grandement facilité par l'assistance de notre cher frère Hagenbach, qui a consenti à nous accompagner de Mékuatling jusqu'ici. J'espère que vous ne me saurez pas mauvais gré, non plus qu'à mon frère Daumas, d'avoir privé Mékuatling de ses utiles travaux, pour quelque temps. Les circonstances étaient telles, que sans cet heureux arrangement, nous aurions pu être retenus fort longtemps chez nos amis. Je n'avais à ma disposition qu'un seul wagon; or, il n'aurait pas pu suffire pour transporter une famille, nos effets, plusieurs articles appartenant à la station, et les livres de frère Lauga, qui étaient restés à Béthulie. Un wagon de rencontre s'était présenté lorsque nous étions à la veille de notre départ, mais c'était à condition que nous suivrions l'individu auquel il appartenait, partout où il lui plairait de nous mener. Ayant découvert qu'il avait l'intention de se joindre à la caravane d'Abraham Kok qui, disait-il, allait à la chasse, je refusai de conclure le marché à cette condition, et bien m'en prit; car, à peine fûmes-nous arrivés à Motito, qu'un messager de Mosheu vint nous apporter la nouvelle que Kok avait massacré environ dix personnes sur sa route, fait leurs femmes et leurs enfants captifs, et enlevé leur

bétail. Trois raisons principales engagèrent mon cher frère Daumas, qui voyait mon embarras, à proposer à Hagenbach de nous accompagner. Ses travaux assidus avaient un peu ébranlé sa santé, on pensait qu'un voyage lui serait salutaire. Mékuatling était encore dépourvu d'arbres, et la saison était favorable pour en transporter de Motito, où il s'en trouve abondamment. C'était aussi le moyen d'éviter les frais qu'un wagon de louage pourrait occasioner. Enfin, entraînés par leur générosité, ces chers frères voulaient nous rendre un service aussi éminent qu'agréable. En effet, nous avons beaucoup joui de la société de Hagenbach, d'autant plus que c'est le premier des missionnaires français qui soit jamais venu nous visiter. Il est reparti trois semaines après notre arrivée, accompagné de nos vœux les plus ardents pour son heureux retour, et, afin d'utiliser encore plus son voyage, s'il était possible, il a pris la route la plus directe, résolu de frayer un nouveau chemin entre nos deux stations. Nous ne savons pas encore quel a été le résultat de cette tentative.

« Le voyage que nous venons de faire, bien qu'accompagné de sacrifices, de dures fatigues quelquefois, et de grandes incommodités durant les rigueurs de l'hiver (1), a produit les plus heureux changements dans la santé de ma femme. Ce n'est pas le seul avantage que nous en ayons recueilli; il a aussi servi à resserrer les nœuds d'amitié qui nous unissaient à plusieurs de nos collaborateurs, à nous connus depuis longtemps, et nous a fait contracter des rapports plus intimes avec d'autres que nous n'avions jamais vus précédemment, et en particulier avec nos amis de Mékualting. Nous n'oublierons pas faci-

(1) La rougeole qui a régné dans tout le pays et qui a été fatale à beaucoup de monde, s'est aussi communiquée à notre parti. Aucun de nos enfants et de nos domestiques n'y ont échappé ; mais Dieu a permis que tous recouvrassent leur santé.

lement les douces émotions que notre rencontre nous a procurées (1) les jours d'édification que nous avons passés au sein de leur société, et les marques d'affection qu'ils nous ont prodiguées. J'ai vu chacune des stations occupées par vos missionnaires; j'ai trouvé tous ceux-ci heureux dans leurs postes respectifs, zélés pour leur œuvre, et remplis d'une sainte émulation pour amener les âmes à la connaissance de notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ. La bénédiction de Dieu repose sur les travaux de tous; déjà plusieurs ont la joie de compter de nombreuses conversions. Le jour même que notre jeune nièce de Mékuatling et notre fils Calédon ont été baptisés (2), j'ai pris part au baptême de sept adultes, les prémices de la prédication de notre bien aimé frère Daumas. Les ayant examinés, à son invitation, sur les doctrines fondamentales de notre très sainte foi, j'avais pu me convaincre de leur aptitude au baptême, en ce qui concerne la connaissance, avant de prendre part à leur réception. Et quelle scène touchante que celle dont nous fûmes témoins lorsqu'ils s'agenouillèrent pour recevoir les eaux du baptême! Leurs nombreux amis présents semblaient envier le bonheur de confesser Christ à leur exemple; la vérité évangélique étant rendue plus sensible par le sacrement qui la représentait, une impression profonde se communiqua à toute l'assemblée, et les pleurs de tous étaient un commentaire frappant de ces paroles de Jean-Baptiste : *Pour moi, je vous baptise d'eau en signe de repentance.* Tel est le début d'une œuvre qui sera, je l'espère, couronnée de grands succès. Ceux de nos frères qui n'ont encore admis personne dans

---

(1) Voyez le récit de cette rencontre, XIVe année, page 418.

(2) Ces enfants naquirent quelque temps après que M. Lemue eut quitté Mékualting, pour descendre dans la colonie. Voyez la naissance du jeune Calédon, XIVe année, page 334.

l'Eglise visible, ne cultivent pas non plus un sol infructueux. L'intéressante tribu de Moshesh avance à grands pas vers le Christianisme, et il faut savoir gré à nos frères de ne s'être point hâtés de baptiser leurs candidats avant que la foi ait jeté de profondes racines dans leurs cœurs, et qu'ils soient entièrement capables de comprendre les devoirs à l'accomplissement desquels ils sont appelés par la profession de l'Evangile : trop de précipitation aurait pu nuire au succès de l'œuvre.

« Les Bassoutos nous ont fait l'effet d'être un peuple singulièrement bienveillant envers les étrangers. Ils montrent un grand respect pour leurs missionnaires, et n'ont que fort peu ou point de préjugés contre les vérités que ceux-ci leur enseignent. Cela provient sans doute de l'estime que les chefs ont toujours eue pour leurs missionnaires. Une autre cause qui m'a paru hâter le développement de cette mission, ce sont les rapports de ce pays avec la colonie. La plupart des Bassoutos pauvres vont se mettre au service des colons, où ils restent jusqu'à ce qu'ils aient acquis un nombre de têtes de bétail suffisant pour leur faire mener une vie aisée dans leur patrie. Accoutumés à voir la supériorité de la religion et de la civilisation européennes sur leurs mœurs et leurs superstitions grossières, et doués d'ailleurs, comme le sont tous les peuples sauvages, d'un grand penchant à l'imitation, de retour chez eux, ils aiment à raconter ce qu'ils ont vu (1); ils en parlent même quelquefois avec enthousiasme, et ils fréquentent ordinairement l'Eglise. La station de Béerséba est presqu'entièrement composée de ces gens; or, vous avez vu avec quel succès notre frère Rolland a tout récemment travaillé.

(1) Je mentionne un fait général, mais qui est malheureusement sujet à des exceptions, puisqu'il est constaté que plusieurs ne copient que les vices des Européens.

« C'est un avantage qu'ont nos frères sur nous, qui sommes refoulés au centre de la nation des Béchuanas; aussi voyons-nous qu'à proportion que l'on avance dans l'intérieur de l'Afrique, on trouve les natifs plus opiniâtrement attachés à leurs anciens usages. Mais il est un fléau qui menace la nation des Bassoutos et des tribus environnantes, auquel ce pays paraît devoir échapper; je veux dire l'émigration des fermiers. Leur beau pays est presque constamment traversé en tous sens par des caravanes de ces émigrants, dont un grand nombre sont déjà établis dans leur voisinage (1). Les empiètements de ces fermiers sont à craindre, et ce pourrait bien être une épine qui causera plus tard du malaise aux vrais amis des missions.

« Il me serait bien doux de vous entretenir des souvenirs agréables qui me sont restés de toute les stations que j'ai visitées; j'aurais pu vous dire bien des choses encourageantes sur la tribu des Batlapi, par exemple, au milieu de laquelle M. Pellissier continue à obtenir des succès réels et solides, et sur le chef Lepui, en particulier, image de la simplicité et de la candeur, ainsi que l'indique son nom, je pourrais ajouter, l'ornement des missions françaises; mais ceci m'entraînerait au-delà des limites d'une lettre, et me ferait faire un livre : je reviens donc à Motito.

« Quelques familles de Baharutsi ont quitté la station pendant mon absence. Ces hommes étaient adonnés au vol, et conséquemment vus de mauvais œil du reste des habitants ; c'est donc un bien qu'ils aient pris ce parti. On nous racontait l'autre jour qu'ils souffrent de la faim, et se repentent d'avoir abandonné Motito ; mais, pour prévenir leur retour, leurs jardins ont été distribués à d'au-

(1) Voyez Journal des *Missions Evangéliques*, XIIIe année, page 365 et suivantes, et XIVe année, page 315 et suivantes.

tres. Une femme, membre de l'église, qui se distinguait comme garde malade, et qui nous a rendu de grands services durant la maladie de madame Lemue, a dû obéir à son mari, qui l'obligea à le suivre, ainsi que sa mère, qui était candidat au baptême depuis quelque temps. Nous espérons que ces personnes ne cesseront pas pour cela de servir Dieu, mais qu'au contraire elles seront la bonne odeur de Christ parmi leurs compatriotes dépravés. D'autres individus sont venus se fixer auprès de nous, de sorte que la population n'a pas souffert.

«Depuis mon retour, j'ai repris la direction de l'école, afin de laisser plus de temps à M. Lauga pour les travaux matériels. Cinquante écoliers adultes et enfants y assistent très régulièrement, et font des progrès encourageants dans la lecture et l'écriture. M. Pellissier m'ayant remis 40 exemplaires de l'Evangile selon saint Matthieu, de 100 que je lui en avais rapportés de Graham's-Town, ils ont été distribués dans l'école à ceux qui savent lire, et il ne nous en reste plus un seul de disponible. Dernièrement, une femme me racontait que sa petite-fille, qui fréquentait l'école, la suppliait de ne jamais l'envoyer à la *Boyale*, pratique semblable à celle de la circoncision, « parce que, disait-elle, je veux servir Dieu. »

«Je visite Lattakou tous les quinze jours alternativement avec le frère Lauga; nous y prêchons dans trois villages différents. Deux femmes de Motito viennent de se présenter comme candidats au baptême. Une autre femme, qui était venue plusieurs fois me parler de son âme, a été retirée de ce monde pendant mon absence ; elle disait à ses enfants avant de mourir : « Dieu me rappelle à lui, je m'en vais je ne sais où; je vous exhorte à fréquenter l'école et à être attentifs à ce que les missionnaires enseignent. » Ma femme a pris sa petite orpheline à son service.

« M. Owen, missionnaire appartenant à l'église anglicane, ayant échoué à cause de l'émigration de Boers, dans

la mission commencée chez Dingan (1), vient de diriger son attention sur le pays des Baharutsi, et en particulier sur Mosika, que nous avons naguère occupé. Nous venons d'apprendre qu'il est en route avec deux de ses coreligionaires, et qu'il doit arriver ici incessamment.

« La tribu guerrière et dévastatrice de Mousélékatsi est entièrement dispersée. Les uns se sont débandés pour chercher un asile chez les peuples voisins, les autres ont péri par la faim. Quant à lui et au petit nombre de ses adhérents, on ne sait pas encore quel coin du monde les recèle. Ces vastes espaces qu'il avait dépeuplés et asservis sont enfin rendus à la liberté. Ainsi s'ouvre devant nous un beau champ où les missionnaires sont invités à déployer leur zèle et leur activité. Des chasseurs qui arrivent des environs de Mosika y ont trouvé une population considérable. Le pays des Waketsi, pour lequel vous aviez autrefois mis à part M. Pellissier, est aussi rendu à ses enfants. Ségoatsane, frère de Sébékoa, est allé en reprendre possession, et Sébékoa lui-même, ayant entendu du fond du pays des Kalliharri l'écho de la chute de Mousélékatsi son antagoniste, se prépare à aller rejoindre son frère. Il a, dit-on, envoyé des messagers aux chefs Barolong de Motito, et aux autres principaux chefs du pays, pour leur demander la paix. Ces hommes sont attendus de jour en jour. Vous vous souvenez peut-être qu'il y a environ deux ans Ségoatsane m'avait témoigné le désir d'avoir des missionnaires. Le moment de répondre à cet appel est arrivé. Si donc vous pouvez disposer de deux ou trois ouvriers, qu'ils viennent sans tarder (2).

Agréez, Messieurs, etc.

P. LEMUE.

---

(1) Voyez Journal des *Missions Évangéliques*, XIIIe année, page 378 et suivantes.

(2) Ces ouvriers sont en route; MM. Pfrimmer et Bouchaud, destinés à la station de Mosika, viennent de partir de Londres, à bord du CAPE-PACKET. (*Rédacteurs.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Etat des colonies de Sierra-Léone et de Libérie. — Excursion missionnaire à l'île des Plaintains. — Traduction des Saintes-Ecritures par un prince converti. — Souvenirs de John Newton. — Mission américaine au cap Palmas. Vues du Conseil américain sur l'extension de ses travaux. — Voyage d'exploration de M. Wilson le long de la côte. — Mission wesleyenne à Cape-Coast. — Voyage de M. Freeman dans l'intérieur du pays. Vaste champ ouvert devant les missionnaires.

La partie occidentale de l'Afrique attire vivement aujourd'hui l'attention de plusieurs Sociétés de missions; elles sont jalouses d'apporter la divine charte de l'Evangile sur cette terre de la servitude, et plusieurs circonstances encouragent leurs efforts. Deux colonies, connues de nos lecteurs et destinées à recevoir, à protéger les victimes échappées de l'esclavage, existent dans ce pays : l'une, au nord, fondée par le gouvernement anglais, l'autre, au sud, soutenue par des chrétiens d'Amérique. L'une et l'autre, filles de la même charité, régies par des lois diverses, mais chrétiennes, grandissent, prospèrent, et comblent les vœux de leurs pieux fondateurs. Protestant par leurs travaux contre des crimes trop fréquents encore dans ces lieux, elles paraissent destinées à devenir, sous la favorable assistance du Seigneur, comme la double couronne de la philantropie et de l'Evangile. Les habitants de Sierra-Léone s'accroissent d'une manière rapide. Les vaisseaux anglais y amènent des centaines d'hommes, de

femmes, d'enfants enlevés aux vaisseaux négriers. A peine répandus dans les différentes localités qu'on leur assigne, les nouveaux venus se trouvent dans la société des missionnaires, pères naturels de ces enfants du malheur, ils écoutent leurs paroles, ils reçoivent leurs instructions, et dans peu de temps quelquefois ils servent de membres utiles à la société et d'ornement à l'Eglise. La sage et bienveillante protection du gouvernement anglais, ses préférences marquées pour la faiblesse et l'infortune, attirent dans la colonie des milliers de natifs qui viennent librement chercher à Sierra-Léone une paix et une prospérité qu'ils sont impuissants à créer et à maintenir ailleurs. Ils y trouvent, à leur insu, quelque chose de plus précieux encore, ces lumières, cet Evangile qui les rendent en même temps chrétiens et citoyens fidèles. Par ce contingent simultané, continuel, croissant d'esclaves et d'hommes libres amenés dans la colonie pour leur commun bonheur, celle-ci s'étend et se fortifie, le champ missionnaire se couvre de blanches moissons parmi lesquelles le soleil de justice fait mûrir plus d'un fruit, à la gloire du Père. Les seuls missionnaires de la Société des Missions wesleyennes comptent deux mille âmes converties ou réveillées et devenues membres de leurs églises. Les succès de la Société des Missions épiscopales sont considérables aussi. Tout marche bien dans cette mission, les réunions, les écoles, les nègres convertis. Nous avons sous les yeux un tableau réjouissant de l'état des stations; nous mentionnerons une seule circonstance qui ne nous paraît pas être sans portée. L'année dernière, le gouverneur de Sierra-Léone inaugura une liste de souscriptions en faveur de l'œuvre missionnaire, en y plaçant son nom le premier; plusieurs officiers suivirent son exemple, et les missionnaires wesleyens recueillirent 2,500 fr. de cette première et noble source. Les nègres firent comme

leurs généreux protecteurs, et donnèrent de leur pauvreté plus de 5,600 fr. Huit mille francs et au-delà fournis par l'élan de la charité chrétienne aux missionnaires d'une seule Société, dans le cercle étroit d'une colonie naissante, c'est un beau témoignage rendu à l'importance, aux succès et à l'avenir de leurs travaux.

Les missionnaires de Sierra-Léone cherchent à répandre l'Evangile, au dehors de leurs stations respectives. C'est ainsi que M. Dove fit l'année dernière une visite à la petite île des Plaintains, dont il raconte ce qui suit : « Peu éloignée de la côte, l'île offre un bel aspect; le bétail qu'elle nourrit ne le cède en rien à celui que j'ai vu dans ma patrie. Elle appartient au roi Calker, qui nous reçut et nous traita avec une grande bonté; nous fûmes logés dans sa royale demeure, et le lendemain, nous eûmes l'honneur de dîner à sa table. Ce prince est un homme sensé et paraît affranchi de ces habitudes dégradantes encore répandues dans le pays. Il nous exprima le désir d'avoir un missionnaire auprès de lui. Nous eûmes la grande satisfaction de le voir lire une Bible anglaise. Son frère est réveillé; il reçut dans sa jeunesse quelques instructions à Free-Town; aujourd'hui il emploie les talents que Dieu lui a donnés, à instruire des enfants et des adultes. Quand nous vîmes les premiers résultats de l'humble fidélité de cet homme, nous ne pûmes nous défendre d'un vif sentiment de joie. Il a déjà traduit, sans autre impulsion que celle de son zèle, ni d'autre encouragement que son désir de faire du bien, plusieurs portions des Saintes-Ecritures, des catéchismes, et quelques-uns de nos meilleurs cantiques; il me pria de faire imprimer ses manuscrits pour l'usage des païens qui l'entourent. C'est dans cette île que le célèbre John Newton habita pendant plusieurs années; c'est ici qu'il fut engagé dans l'horrible métier de vendeur d'esclaves. Je me suis pro-

curé un morceau d'un tilleul que l'on croit avoir été planté par lui. » Qui eût dit à Newton que la même nation qui envoyait alors dans ce pays des hommes qui en devenaient le fléau, y enverrait quelques années plus tard et quand il aurait lui-même été converti, des messagers de la Bonne Nouvelle qui en seraient la lumière et les bienfaiteurs, et que l'île des Plaintains en particulier, verrait bientôt après, un roi lire la Bible, un prince la traduire, un missionnaire l'expliquer ? Ce fait réalisé dans une île obscure et lointaine, nous est un garant d'autres faits plus importants, qui se produiront en dépit de tous les obstacles, sur une plus vaste et plus haute échelle, et dont notre foi n'a pas toujours, ni un désir assez vif, ni des vues assez claires.

Voici ce qu'on lit dans un rapport annuel sur Libérie : « Notre colonie, c'est le gouverneur John J. Mathias, qui parle, prend peu à peu l'attitude et l'importance d'un gouvernement régulier. Si vous pouviez voir nos tribunaux, nos exercices militaires, l'activité de notre commerce et tout le développement de notre prospérité, vous oublieriez tout-à-fait la couleur de nos colons, et les désavantages qu'on a faussement crus attachés à leur nature, et vous auriez la conviction aussi intime que bien motivée, que l'esprit d'un nègre, quand la servitude ne l'abrutit pas, vaut l'esprit d'un homme blanc. Nous avons acheté sept ou huit mille acres de bonne terre, sur un point élevé de la rivière Saint-Jean, pour y former un nouvel établissement. Mardi prochain je dois m'y trouver avec six ou huit chefs, pour conférer sur l'acquisition du territoire qui leur appartient. Ils désirent être voisins de notre colonie pour se couvrir de notre protection. Ils sentent l'avantage qu'il y a pour eux à se donner l'appui de notre gouvernement, et il leur tarde de se rattacher à nous en nous vendant leurs terres et en se rapprochant de nos établissements. Il nous faudrait quelques missionnaires

fidèles, qui voulussent aller vivre parmi eux et leur annoncer l'Evangile. Il est beaucoup plus aisé de voyager dans leur pays et d'y faire du bien, qu'il ne l'était autrefois de s'établir au milieu des sauvages de l'Amérique.

« J'ai visité Monrovia, un des établissements de la colonie, ajoute le docteur Turk, chirurgien à bord d'une frégate des Etats-Unis. Notre chapelain et moi, nous acceptâmes l'invitation qui nous fut faite d'assister au culte public, et l'on eut l'obligeance de différer le service jusqu'à notre arrivée. Je n'ai jamais vu dans une assemblée plus d'ordre, plus d'attention, plus de piété; tout le monde y était habillé décemment, quelques personnes même avec élégance. En promenant mes regards sur cette vaste réunion, en réfléchissant à l'état précédent des nègres qui la composaient, à ce qu'ils sont devenus depuis; en voyant ces hommes naguère si malheureux et si dépravés, former une colonie libre sur les rivages mêmes de l'Afrique, adorer Dieu, d'après les propres inspirations de leurs cœurs et se gouverner par les lois qu'ils se sont faites, je ne pus m'empêcher de rendre grâces au tout-Puissant de tout ce qu'il a fait pour relever de son abaissement et de ses souffrances, cette race si longtemps opprimée et malheureuse.

« Il y a seize ans à peine que la colonie de Libérie fut fondée; aujourd'hui déjà, et malgré les malheurs de ses premiers commencements, elle compte neuf colonies distinctes, neuf villages, une population d'environ cinq mille natifs, nègres ou mulâtres. Elle a dix-huit églises et quarante ecclésiastiques; un cinquième de la population professe le Christianisme, et nulle part le dimanche n'est plus rigoureusement observé. Il existe déjà deux bibliothèques publiques, l'une de douze cents volumes, l'autre de quinze cents, un journal s'imprime à Monrovia et paraît une fois chaque semaine. »

Ce n'était pas assez de gagner à l'Evangile, les nègres que d'affreux malheurs ont jetés entre les bras de la charité chrétienne; tandis que ceux-là se civilisent, s'améliorent, se convertissent, à la faveur des efforts réunis de la foi et de la philantropie, d'autres, en beaucoup plus grand nombre, périssent privés de tout moyen de salut. Pour attaquer le mal par sa racine, et combattre efficacement un horrible trafic que la volonté des nations est impuissante à détruire, c'est au cœur même de ce royaume de ténèbres que les missionnaires évangéliques doivent descendre, le flambeau de la vérité à la main. Ils se préparent, nous sommes heureux de le dire, à ce grand effort, et leurs premières tentatives sont d'un bon augure.

Le Conseil américain a, comme on le sait, fondé depuis plusieurs années, une mission au cap Palmas; cette mission compte aujourd'hui deux missionnaires, que secondent sept autres ouvriers. Un nombre considérable de pages d'impression circulent parmi le peuple, qui apprend à les lire dans les écoles qu'on a fondées pour lui; l'église compte vingt-neuf membres, et l'école supérieure des missionnaires trente-cinq élèves. Le Conseil américain désire faire de cette station, soit le centre, soit l'avant-poste de celles qu'il se propose d'établir plus tard dans le pays. Nos lecteurs aimeront à faire la connaissance de ces lieux et de ces hommes que l'Evangile doit un jour renouveler, et sur lesquels M. Wilson présenta, l'année dernière, au Conseil américain le rapport qu'on va lire et que nous nous permettrons d'abréger.

« Partis, écrit ce missionnaire, du cap Palmas, le 27 février 1839, nous arrivâmes à Rockboka, le lendemain matin. C'est la limite orientale de ce qu'on appelle la colonie de Maryland (1), elle est située à environ vingt-cinq

(1) Dans la Libérie.

milles du cap Palmas. Le lendemain de notre arrivée, mes compagnons de voyage s'occupèrent activement à recevoir et à peser des marchandises que Krako avait achetées pour le compte de notre capitaine. Cet homme a donné son nom à la ville; il l'a, je crois, fondée, il y a peu d'années. Chassé du lieu qu'il habitait précédemment par la brutale avarice de son peuple, il préside à cette ville avec l'espérance de pouvoir jouir avec plus de sécurité, de la fortune qu'il travaille à acquérir. C'est l'homme le plus important, non seulement de cette localité, mais de tous les lieux environnants; c'est même l'un des natifs les plus remarquables que j'aie jamais vus sur toute la côte. Mince de taille et d'une couleur noir jais, il mène en général une conduite sobre et digne. Il porte toujours des habits à l'européenne, et sa garde-robe doit être bien fournie, car nous ne le vîmes jamais deux fois de suite habillé de la même manière. La dernière fois qu'il vint à bord, il avait un air imposant; il était paré de ses plus beaux vêtements, il avait mis un pantalon bleu, une jolie veste de marin, un chapeau neuf de soie cramoisie, mais il était d'ailleurs nu-pieds. Pour un sauvage, il est aussi remarquable par son honnêteté et ses procédés obligeants que par le soin qu'il apporte à sa mise. Notre capitaine lui confie sans aucune crainte des objets dont la valeur s'élève à plus de mille dollars. Sa manière de vivre est au dessus de celle de la généralité des natifs. Nous le trouvâmes très hospitalier. Sa maison a la même forme que les autres, mais elle est plus grande; elle est divisée en trois pièces d'une égale dimension, destinées à différents usages; dans l'une nous vîmes un orgue français très joli, et notre hôte complaisant nous fit entendre les doux sons d'un air qu'il joua lui-même. En général, les constructions, les habitudes, la langue de ce pays ressemblent fort à celles du cap Palmas. Le village contient environ

soixante-dix maisons et plus de trois cents habitants; ceux-ci font le commerce de l'huile de palmier et de l'ivoire. Nous quittâmes la ville de Krako deux jours après notre arrivée.

«Quand nous eûmes côtoyé le pays de Tahou, nous arrivâmes dans celui de Drewin, et nous nous trouvâmes au milieu de gens qui nous étaient véritablement étrangers. L'aspect du pays, la nature de ses productions, la figure des indigènes, leurs vêtements, leurs livres, leur langage, la forme de leurs canots, tout était nouveau, intéressant pour nous. La terre, dès le bord de l'eau, s'élève en hautes et sombres montagnes; leurs sommets courent parallèlement et coupent la côte en angles droits; la plupart de ces masses imposantes sont presque perpendiculairement suspendues sur l'abîme et semblent le menacer de deux ou trois cents pieds de haut. Contemplé de la mer, cet aspect est pittoresque et sauvage. Le caractère des habitants correspond à celui de la nature. De temps immémorial, ils ont eu, non seulement auprès des étrangers, mais aussi parmi les peuples voisins, la réputation d'être plus cruels et plus sauvages que tous les autres natifs de ces contrées. Ils inspirent à ces derniers une grande frayeur. Peu de navires, même aujourd'hui, se hasardent à commercer avec eux; quand ils l'osent ce n'est qu'avec de grandes précautions. Notre capitaine possède leur confiance, mais il ne laissait pas venir à bord un trop grand nombre d'individus à la fois. Leur pays s'étend le long de la côte; il peut y avoir d'une extrémité à l'autre environ vingt milles; l'espace est couvert de petits villages; les hautes forêts qui les entourent m'empêchèrent d'en apprécier le nombre. Je pense que la population est éparse sur cette étendue de terrain; les natifs que nous vîmes ont une taille un peu plus qu'ordinaire; ils sont très pauvrement vêtus.

On dit que ceux qui habitent la partie orientale du district sont plus sauvages encore que les précédents, qui portent néanmoins sur leurs figures les marques frappantes d'un caractère féroce. Cette dernière partie du district contraste avec la première; c'est un sol semblable à une table par sa superficie plate; il paraît cultivé. Les habitants s'approchèrent dans leurs canots de notre navire, tandis qu'il longeait la côte; ils voulurent faire des échanges avec nous, mais nous dûmes refuser leurs offres, sachant fort bien qu'ils avaient, peu de temps auparavant, essayé de s'emparer d'un brick anglais.

« L'après-midi, à quatre heures, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Saint-André; quelques minutes après nous fûmes entourés de quarante à cinquante canots. Il nous fallut prendre des précautions, car ici les natifs sont presque aussi cruels qu'à Drewin. Plus nombreux, ils sont plus puissants, et ils ont dans ces dernières années capturé deux vaisseaux et massacré leurs équipages. Ils sont maintenant dans de meilleures dispositions; mais malgré tout leur désir de faire le commerce avec les Européens, ils ne peuvent encore inspirer que peu de confiance à ces derniers. Saint-André est situé à l'embouchure d'une grande et belle rivière qui porte le même nom; c'est sans contredit l'établissement le plus important entre le cap Palmas et le cap Lahore. La population doit être considérable; les circonstances ne me permirent pas de prendre tous les renseignements que j'aurais voulu pouvoir me procurer. Les natifs qui vinrent à bord nous parurent honnêtes et intelligents; deux hommes surtout, le roi et son frère, nous firent un bon accueil. Le chef et notre capitaine étaient de vieilles connaissances; le premier ne fit pas grâce à son ami; couvert d'habits qui partout ailleurs l'eussent fait prendre pour un mendiant, il lui donna un baiser royal, que par

bonheur il n'appliqua pas sur la figure, mais sur le milieu du corps du capitaine, et s'il faut tout dire, moi aussi je reçus de la même bouche une semblable faveur. Le commerce de Saint-André consiste surtout en huile de palmier et en ivoire, on y trouve aussi des vivres plus abondants que sur tout autre point de la côte. Quelque dépravés que soient les natifs, je crois que ce lieu serait très propre à la fondation d'une station missionnaire. Le peuple désire avoir une école, et rien n'est plus propre à adoucir les mœurs sauvages des habitants de l'Afrique que la marque de confiance que leur donne le généreux étranger qui leur abandonne pour leur faire du bien sa personne et sa vie. Ces hommes sont intelligents et actifs; peu de secours et de directions suffiraient pour les rendre l'un des peuples les plus heureux du monde.

« Le cap Lahore, vers lequel nous fîmes voile après avoir quitté Saint-André, est à environ quatre vingt-dix milles à l'est de ce dernier établissement et à environ deux cents du cap Palmas. On l'a mal nommé; il n'y a rien ici qui ressemble à un cap; mais cet établissement, le plus considérable de tous ceux que les natifs ont fondés sur la côte, est aussi celui qui exporte le plus d'or et d'ivoire, si l'on excepte une ou deux colonies anglaises. Les indigènes taxent très cher leurs marchandises, les étrangers ne peuvent pas y gagner au-delà de vingt ou vingt-cinq pour cent. La ville est située sur les deux bords d'une rivière qui porte le même nom; un bocage ou plutôt une forêt de noix de coco en indique le lieu au voyageur qui s'en approche. Elle paraît s'étendre trois ou quatre milles le long de la côte, bien qu'il y ait un petit espace de terrain intermédiaire qui n'est pas occupé par les maisons. Un homme qui s'appelle le roi Pierre est à la tête d'une partie de l'établissement; il semble avoir sur son peuple plus d'influence et d'auto-

rité que les autres chefs dans ce pays; son gouvernement paraît mieux organisé. Agé de cinquante ou soixante ans, grand et un peu gros, parlant passablement anglais, distingué par sa personne, affable dans ses manières, il a la direction des affaires commerciales et civiles, on le croit très riche, et je l'ai vu moi-même donner pour un cordon fait en perles de corail, quatre onces d'or, c'est-à-dire soixante-six dollars. Le peuple est comparativement civilisé et intelligent, mais il est adonné à la boisson et livré au vol. Les natifs s'opposèrent toujours à la fondation de tout établissement européen dans leur pays, jaloux de conserver le monopole du commerce; mais ils ne mettraient pas d'obstacle à la fondation soit d'une école, soit d'une station au milieu d'eux. Saint-André et le cap Lahore sont deux postes dignes d'attirer notre attention; leur isolement est un encouragement de plus; tous les deux, placés à l'embouchure de deux grandes rivières, offriraient un libre et constant accès dans l'intérieur, où de grandes nations vivent inconnues. »

M. Wilson visita encore d'autres établissements sur la côte; arrivé à Cape-Coast, il ajoute : « Le nombre des Européens établis dans cet endroit est de dix-sept ou vingt, celui des natifs est, dit-on, de six mille. Le sol est partout plus ou moins couvert de poussière d'or. Je ne fus pas peu surpris de voir dans tous les endroits où nous abordâmes les femmes laver du sable pour en retirer de l'or; on les trouve souvent occupées à balayer les rues et les jardins privés, pour se procurer la poussière d'où elles savent ensuite extraire le précieux métal. L'intérieur du fort a un aspect tout-à-fait militaire. Un corps de deux ou trois cents Fantis en forme la garnison. Je n'ai guères vu de musiciens plus habiles que les leurs, bien qu'il n'y en ait aucun qui connaisse la théorie de cet art des sons, où ils excellent. Le gouverneur, par la rectitude de son jugement et les

efforts de son zèle infatigable, a introduit un ordre parfait dans la ville et réalisé des améliorations importantes parmi les tribus voisines. L'école, fondée par ses soins et placée sous sa direction éclairée, n'a jamais compté moins de cent cinquante enfants. Beaucoup de jeunes gens, élevés dans cette école, savent lire aujourd'hui. La juridiction du digne gouverneur embrasse une étendue de trois milles carrés ; mais des tribus habitant au-delà de ces limites lui soumettent constamment leurs disputes et le prennent pour l'arbitre de leurs débats. Je suis heureux de vous annoncer que cet homme respectable a cordialement accueilli la proposition que je lui ai faite de fonder une mission sur quelque point de la côte ; il promet la protection des autorités locales. Il aurait voulu la future mission pour cet établissement même ; mais la Société des Missions wesleyennes y entretient un missionnaire et se propose d'étendre le cercle de ses travaux dans ce pays. Dix's Cove et Accra sont deux points inoccupés et placés à cinquante milles du Cape-Coast, le premier à l'ouest, le second à l'est ; le gouverneur les recommande à notre attention et les croit propres à devenir le siége de la mission projetée.

«Il y a, je pense, environ cinq ans que la Société des Missions wesleyennes commença ses travaux dans cette station ; bien qu'elle n'y ait eu jusqu'ici qu'un seul missionnaire, elle a obtenu d'encourageants succès. Je prêchai pour le missionnaire absent, à la prière des membres de son troupeau ; je fus réjoui de trouver ici un auditoire attentif, et beaucoup d'hommes capables de se servir de leurs livres de cantiques. Quoiqu'on ne puisse pas encore remarquer de changement général dans la vie et les habitudes des natifs, considérés comme corps, j'en crois plusieurs réellement pieux et un plus grand nombre avides d'instruction.

« Les Fantis, inférieurs, non seulement par leur taille, mais aussi par leur caractère, à d'autres peuples africains, ont néanmoins plus que ceux-ci contracté les habitudes des Européens ; ils cherchent surtout à se procurer des vêtements semblables aux nôtres, mais ils n'ont point encore dépouillé la férocité de leur caractère. Nous apprîmes que quelques jours avant notre arrivée, un chef voisin, épouvanté par une éclipse de soleil, qui lui avait paru de mauvais augure, s'était imposé le devoir de faire brûler plusieurs de ses sujets tout vivants. D'autres victimes attendaient le même sort. Dans l'Ashantie et dans toutes les principautés environnantes, on offre fréquemment des sacrifices humains. Il n'y a que quelques années que le roi d'Ashantie envoya au gouverneur du Fort 60 os de mâchoires d'hommes qu'il avait tués; c'était une marque du pouvoir despotique du prince; c'était aussi, dans sa pensée, un présent fort précieux. Ce qu'on rapporte du roi de Dahomy n'est point fabuleux : cet homme a en effet pavé de crânes humains la cour de sa maison. Plusieurs Européens qui l'ont vue de leurs propres yeux ont constaté la réalité du fait. »

Pendant que M. Wilson visitait Cape-Coast, le missionnaire fixé dans cet établissement s'était absenté, comme on l'a vu. Vers quels lieux le messager de paix avait-il dirigé ses pas ? Vers ce pays même où la cruauté fait couler à flots le sang humain, vers ce peuple abruti et sauvage, vers ce roi despote et sanguinaire qui ne l'avaient point appelé, mais qui le respectèrent pourtant, et même lui firent un bon accueil. Muni d'une lettre de recommandation du gouverneur du Fort, accompagné de deux hommes qui devaient le conduire, il s'était avancé jusque dans la Coumassie. « Par un effet de la bonté de Dieu, dit-il, j'ai surmonté toute espèce de difficultés, et j'ai remporté l'intime conviction que même le sangui-

naire royaume d'Ashantie est prêt à recevoir la Parole de Dieu, et que lorsque le Comité aura envoyé un nombre suffisant de missionnaires dans ma station, nous réussirons à fonder une mission au sein de cette grande nation. Pendant mon voyage, je dus souvent traverser des rues teintes de sang humain, j'eus sous les yeux plus d'une scène d'horreur. Si jamais pays mérita votre attention, c'est bien l'Ashantie, où plusieurs hommes sont chaque jour offerts en sacrifice. L'on ne mange pas ici la chair humaine, comme aux îles Fidji, mais on laisse les cadavres se putréfier dans les rues; après qu'ils sont morts, les hommes sont abandonnés comme les chiens. Mon journal contiendra le récit de plusieurs scènes épouvantables (1). Le monarque fut rempli de bonté pour moi, et j'ai lieu de croire que si nous parvenons à bien nous faire connaître de lui, nous verrons tous ses soupçons se dissiper. Le nombre des habitants de la Coumassie est d'environ trente mille, la population entière de l'Ashantie s'élève au moins à sept ou huit cent mille. C'est un vaste champ ouvert à l'œuvre des missions! — Plusieurs chefs puissants de Fantis établis entre Cape-Coast et l'Ashantie sont favorables à l'établissement d'une mission au milieu de leur peuple; ils ont eux-mêmes dit qu'ils seront prêts, quand on voudra, à recevoir des missionnaires. Je vous en supplie, envoyez-nous donc un bon nombre de collaborateurs. »

Il résulte de ces rapports que presque toute la Guinée supérieure s'ouvre devant les misssionnaires. Les peuples qui demeurent sur la côte et ceux qui habitent dans l'intérieur sollicitent également les secours d'un ministère dont ils ne comprennent sans doute pas encore la nature, mais

(1) Nous aurons peut-être lieu de faire connaître ce journal, que le missionnaire n'avait point encore envoyé.

(*Rédacteurs.*)

dont un secret pressentiment leur fait néanmoins désirer les bienfaits. Quels hommes en eurent plus besoin? Par leurs mœurs, par leur ignorance, par leur misère, par leur cruauté même et leur affreuse barbarie ne doivent-ils pas exciter notre sympathie, notre compassion, nos prières, nos larmes?

INDE AU-DELA DU GANGE.

EMPIRE BIRMAN.

Persécution contre les Karens. Patience et fidélité de ces derniers. Leur délivrance.

Les Karens, établis depuis une époque inconnue dans l'empire Birman, sont un peuple intéressant par leurs souvenirs, par leurs croyances, par leurs mœurs. Nous avons déjà eu occasion d'en parler (1). Les missionnaires qui sont allés leur annoncer l'Evangile dans ces derniers temps ont trouvé des cœurs bien disposés et obtenu, dans peu d'années, d'encourageants succès. Mais les âmes converties ont dû porter la croix dès le début même de leur nouvelle vie. Le gouvernement du pays combat violemment en elles ce christianisme qu'il a précédemment combattu dans ses propres sujets. Voici ce qu'écrit un missionnaire au sujet de quatre Karens :

7 *juillet* 1839. — « Aujourd'hui les Karens ont été traduits devant des officiers supérieurs; on leur a demandé où ils vivent, pour quel objet ils sont venus dans la ville, quels sont leurs noms, leurs parents, leurs frères, leurs sœurs, les noms de ceux-ci, combien d'hommes parmi eux ont appris à lire, combien ont été baptisés et

---

(1) XIIe année pag. 56 et suiv. pag. 239 et suiv.

sont devenus les disciples d'un « étranger; » en un mot, toutes les choses relatives au royaume de Christ : tous mes efforts au milieu des Karens sont parvenus à la connaissance des officiers, et ont été consignés dans le Livre Noir. Les pieds deux fois entourés de fers, dépouillés de tout vêtement, sauf un morceau de vieille étoffe qui leur servait de ceinture, les Karens ont été jetés dans la prison commune et confondus avec les voleurs et les brigands.

8. — « Ce matin, de bonne heure, l'affaire des Karens a été portée devant un magistrat supérieur par l'officier même qui les a mis en prison. « Où sont-ils à présent, a demandé le juge ? » En prison, » lui a-t-on dit. « Qu'ils y restent donc, » a répondu le magistrat, et ç'a été toute l'attention qu'il a donnée à cette affaire. J'ai envoyé Taunach à la prison pour demander des nouvelles de nos amis. Sujet anglais, il n'a eu qu'à dire qu'il habite Maulmain, les gardes n'ont osé ouvrir la bouche, mais l'ont laissé entrer. Les pauvres prisonniers lui ont raconté comment ils ont passé la nuit : les pieds chargés de lourdes chaînes, le bas des jambes serré dans des ceps, les mains ramenées au-dessous de la tête, la tête elle-même soulevée, ainsi que les jambes, et ne touchant à terre qu'avec le milieu du corps. « Ceci n'est rien, ont-ils dit, en comparaison des piqûres des cousins qui ont déchiré nos corps nus pendant toute la nuit. »

10. — « Taunach a visité les prisonniers comme de coutume; il leur a apporté quelques secours pour rendre leur position moins triste. Dans ce pays, tous les prisonniers doivent mendier ou mourir de faim. Nos amis ont chargé Taunach de dire à l'instituteur et à l'institutrice (1) qu'on ne doit plus éprouver d'inquiétude pour eux; qu'ils n'ont

(1) Le missionnaire lui-même et sa femme.

(*Rédacteurs.*)

cessé de prier depuis leur emprisonnement, et que, quoique fort tristes et craintifs dans le premier moment, ils sont heureux maintenant, parce que Dieu a exaucé leurs prières.

11. « Aujourd'hui les Karens ont été conduits à la grande pagode, située à deux milles de la ville; ils ont été offerts en sacrifice, pour ainsi dire, aux dieux qu'on y sert. Le jeune chef et l'un de ses compagnons d'épreuve étaient liés ensemble par d'énormes chaînes fixées à leurs pieds; les deux enfants qui partagent leur sort étaient couverts de fers aussi, mais non attachés l'un à l'autre. Ils devront désormais arracher l'herbe qui croît sur le vaste terrain où se trouve la pagode; quelquefois, les Birmans eux-mêmes s'imposent cette tâche, comme une espèce de pénitence. Les Karens seront forcés de demander, jour par jour, du riz à la pitié des passants. Toutefois, ils sont là beaucoup mieux qu'en prison; ils prennent de l'exercice, ils respirent un bon air, et, la nuit, ils n'ont pas le corps serré dans des ceps; mais ils sont profondément déshonorés aux yeux des Birmans. Ce châtiment n'est infligé qu'aux hommes les plus pervers, et à ceux qui, voués à mort, ont reçu une commutation de peine, et ont été condamnés, eux et leur postérité à jamais, au vil métier « d'esclave des dieux. » Ce qu'étaient anciennement les lépreux en Israël, les esclaves des dieux le sont à peu près dans ce pays; et de fait, le maître actuel des Karens est appelé « le gouverneur lépreux. » Ces foules immenses qui se rendent à la pagode aux jours de fête penseront, en voyant les Karens chargés de fers, et condamnés à ce vil travail, que ces hommes ont commis quelque crime épouvantable; quand on leur dira que tout leur crime a été de croire en Jésus-Christ, ils s'informeront sans doute de la religion de ce divin Sauveur.

13. « J'ai visité moi-même la pagode; c'est la première fois que j'ai vu les Karens depuis leur emprisonnement. J'ai dû passer devant eux sans leur parler; de leur côté, ils n'ont pas pu m'adresser la parole. Tous ceux qui connaissent le caractère des Birmans m'ont conseillé de paraître, pour le moment, parfaitement indifférent au sort des esclaves. Il est prudent sans doute de m'imposer cette gêne.

14. « J'ai encore visité la pagode, et comme il n'y avait que peu de monde aux environs, je me suis hasardé à parler avec les prisonniers; l'un des enfants m'a dit : Maître, les officiers Birmans disent que, si nous sommes délivrés, nous ne devons plus jamais adorer le dieu d'un étranger. Je lui ai demandé ce qu'il a répondu. Je leur ai assuré, m'a-t-il dit, que si on nous met en liberté, nous adorerons encore notre Dieu, et même avec plus de zèle que jamais ! »

La bienveillante intercession du consul anglais rendit la liberté à ces hommes captifs, auxquels la foule n'avait pas laissé que de témoigner de la sympathie, après avoir été informée de la cause de leur condamnation. Le même missionnaire ajoute :

« J'ai conduit les Karens chez moi, je leur ai donné de l'eau pour nettoyer leurs corps remplis de poussière, et des vêtements propres pour les couvrir. Nous avons remercié Dieu de leur délivrance. Ils témoignent moins de joie de leur mise en liberté que de regret de ne pouvoir plus, sans danger, se procurer des livres dans la ville, et les transporter chez eux. Le jeune chef, en particulier, dit qu'il ne tient aucun compte des souffrances qu'il a endurées, des vêtements qu'il a perdus et qu'il ne doit plus espérer de recouvrer, mais qu'il ne peut se consoler de l'idée que les Birmans lui enlèveront ses livres. Il était venu à la ville dans le but d'acheter

des livres pour les Karens qui habitent ailleurs, et qui ne savent pas lire; et maintenant il doit retourner au milieu d'eux, sans rien leur apporter de ce qu'il leur avait promis. Voilà son plus grand sujet de tristesse. » C'est ainsi que ces chrétiens simples, mais fidèles, savent s'élever au-dessus des souffrances, du déshonneur et de l'opprobre, et faire planer, par-dessus leurs convenances et leur bonheur, les grands intérêts du royaume de Dieu.

VARIÉTÉS.

Considérations de M. Williams sur la formation des îles de la mer du Sud, et description préalable des beautés et des caractères physiques de ces îles.

M. Williams est, parmi les missionnaires de nos jours, l'un des plus zélés, des plus actifs et des plus entreprenants. Son âme vive et forte semble plus propre à seconder les intérêts de l'Evangile et de la civilisation, que ceux de la science proprement dite. Cependant, dans son ouvrage sur les îles de la mer du Sud, et alors qu'il avait tant de faits, de progrès, de triomphes à rapporter, M. Williams a examiné avec soin plusieurs questions d'histoire naturelle et d'ethnographie générale; cette partie de son ouvrage, par sa valeur intrinsèque aussi bien que par les habitudes intellectuelles qu'elle suppose chez l'auteur, nous a paru être une nouvelle réponse à l'accusation d'indifférence pour l'avenir de la science, que l'on intente encore aujourd'hui contre les missionnaires, comme si chaque enfant de Dieu n'était pas ami

né de toute beauté, de tout progrès, et comme si, dans un homme pieux, la qualité de missionnaire pouvait effacer celle de chrétien, et interdire à l'âme qui les aime ces nobles et pures émotions de la contemplation, qui rendent, et le chrétien plus fidèle et le missionnaire plus capable! Mais écoutons M. Williams.

« Pour se faire, dit-il, une idée exacte de la formation des îles en général, il faut les ranger sous trois chefs, et puis décrire successivement chacune de ces classes. La première comprend les îles qui sont couvertes de montagnes; ces îles, à peu d'exceptions près, sont vraiment magnifiques dans la mer du Sud; prolongeant leurs bases jusque sur le rivage, des montagnes immenses élèvent progressivement leurs gigantesques sommets, jusqu'à ce que le ciel les couvre de ses nuages. Ces faîtes orgueilleux présentent quelquefois mille formes bizarres; ici, tel qu'une haute pyramide, un pic semble monter perpendiculairement jusqu'au firmament, et le percer; quelquefois un nuage lui sert de ceinture, et laisse son sommet s'élancer vers les cieux, gracieusement détaché du fond qu'il domine; là, un roc sauvage élevant sur lui-même sa masse prodigieuse, offre un aspect solennel et semble, de son faîte, menacer le passant, comme les fortifications croulantes d'un immense château. Une riche verdure tapisse d'ordinaire les flancs de ces belles montagnes; les ombres de leurs pierres ou de leurs bois en augmentent les charmes et l'aspect imposant. La beauté, la grandeur, la rudesse, la sublimité de cette nature, tantôt harmonisent, tantôt contrastent d'une manière si fantastique, que le spectateur ne peut se défendre des émotions les plus douces et les plus diverses. Du haut de la montagne, il promène ses regards sur ce vaste Océan, aux rivages inconnus, et qui mêle, à l'horizon, son azur à l'azur des cieux; il voit, sous ses pieds,

des vallées fertiles étaler l'éclat de leur luxe et de leur beauté, des arbres au riche feuillage, au faîte élevé, couvrir d'ombres infiniment variées ces vallées, ces champs, ces fleurs et ces fruits. Le cocotier domine la scène; majestueusement agitées par les brises de la mer, ses feuilles se balancent, comme des panaches, sur le promontoire dont elles couronnent l'aspect ravissant.

« Les parties élevées de ces îles sont de deux mille à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer; on croit que les montagnes de Hawaii ont environ quinze mille pieds de haut. Toutes ces montagnes portent des traces évidentes d'éruptions volcaniques. On trouve dans quelques-unes des rocs composés de basalte à grains noirs et fins; les natifs en font leur *penus*, espèce de pilons destinés à broyer et à réduire en pâte des fruits nutritifs. Lorsqu'ils ne connaissaient point encore nos outils, ils se servaient aussi de cette pierre pour faire leurs haches. Ailleurs on trouve de la pierre ponce et d'autres espèces de pierres qui ont évidemment subi l'action du feu. Je ne saurais résoudre la question de la formation de ces îles, qui ont une hauteur de mille à quinze cents pieds et une circonférence de cinquante à quatre ou cinq cents milles. J'ignore si elles doivent entièrement leur existence à des éruptions volcaniques. On pourrait croire que c'est le cas pour quelques-unes, et supposer que les autres sont les restes d'un continent enseveli sous la mer; peut-être quelque convulsion violente de la nature les a-t-elle arrachées du fond de l'Océan et jetées sur les lieux qu'elles occupent aujourd'hui. Il est évident du moins que toutes les îles que nous connaissons ont, à une époque quelconque, été sous l'eau; car les sommets de leurs plus hautes montagnes sont couverts de coraux, de coquillages et d'autres substances marines. Le sauvage et romantique aspect des rochers, leurs formes brisées, a-

bruptes et irrégulières semblent aussi annoncer soit un tremblement de terre, soit une irruption volcanique, soit l'influence de tout autre agent également énergique et puissant.

« Les îles de la seconde classe sont couvertes plutôt de collines que de montagnes proprement dites. Ces collines ont de cent à cinq cents pieds de hauteur. Les îles de la seconde classe sont, sous certains rapports, aussi favorisées que celles de la première; elles ont autant de beauté dans leur aspect, autant de luxe dans leur végétation, sans être aussi imposantes par leur forme. Dépourvues de rochers à pic, et de montagnes pyramidales, elles ne remplissent pas l'âme de cette admiration et de ces émotions puissantes dont tout ami de la nature se trouve comme accablé, quand des hauteurs gigantesques lui montrent pour la première fois le spectacle nouveau de leur grandeur, de leur richesse et de leur sublime magnificence. Dans les îles de la seconde classe, on remarque l'absence d'un grand nombre de phénomènes volcaniques qu'on trouve dans celles dont nous avons parlé. Ici les rochers sont composés de carbonate de chaux cristallisé. On pense que ces rochers furent d'abord du corail, mais que l'action de l'air jointe à celle de l'eau qui s'infiltrait dans les parties moins dures, a enlevé toute la portion calcaire et fait du reste des masses dures et brillantes.

« Les îles de la troisième classe sont composées de corail; le plus souvent elles ne s'élèvent que peu de pieds au-dessus du niveau de la mer. Elles sont généralement peu étendues; cependant Tongatabou, qui appartient à cet ordre, a environ cent milles de circonférence. Leur sol est souvent fort léger, aussi ne produisent-elles qu'une pauvre végétation, sans force et sans hauteur. Tongatabou et en général les îles des Amis font exception; sur leur terrain très profond on retrouve en grande abon-

dance toutes les productions des îles de la première et seconde classe; Mauke aussi est une jolie petite île bien fertile.

« Toutes les îles de la Société et d'autres encore sont entourées d'une ceinture de corail, qui a de deux à vingt *yards* (1) de largeur, et qui se montre à différentes distances du rivage; quelquefois elle n'en est séparée que par quelques *yards*; d'autrefois elle s'en éloigne peut-être de deux milles. L'immense Océan pacifique jette avec violence ses vagues bruyantes contre ce merveilleux rempart. Les vagues s'élevant en vaste feuille d'eau à une hauteur prodigieuse, passent et roulent sur ces rochers écumants, avec une impétuosité majestueuse. Elles brisent leur violence contre la dureté invincible du roc et elles bornent leur fureur à sa surface, qui reste immobile sous leur choc impuissant. Les éclats qui s'en échappent s'élèvent souvent si haut, qu'ils forment en l'air comme un magnifique arc-en-ciel maritime. Les eaux qui remplissent la distance du rivage aux récifs sont paisibles et transparentes; sur chaque côté de ces bancs, dont l'œil suit le cours sous l'eau, ainsi qu'au milieu, l'on découvre le tableau le plus enchanteur; des coraux de toute espèce, de toute forme, de toute couleur, s'y mêlent dans une riche variété : on dirait un jardin de fleurs d'une exquise beauté. Sur les cours sinueux du madrépore, sur les branches immenses d'autres coraux, des poissons sans nombre, se jouent, se chassent, se poursuivent par les mille mouvements aisés et fantastiques dont la nature les a seuls rendus capables.

«Les savants pensent aujourd'hui que les îles de la troisième classe ont été formées par ces petits animaux qu'on appelle saxigènes (faiseurs de pierre) dans le lan-

(1) Mesure anglaise valant à peu près notre verge.

gage scientifique, et vulgairement polypes. Ces insectes choisissent pour s'y fixer un lieu convenable, le sommet d'un volcan, ou le haut d'une montagne cachée par la mer. On a observé qu'ils ne demeurent pas dans une eau profonde. Après le choix du lieu, des milliers innombrables de polypes travaillent avec une incroyable diligence, jusqu'à ce qu'ils atteignent, par la hauteur progressive de leur construction, la surface de l'eau, au-dessus de laquelle ils ne peuvent point bâtir. Les bois flottants et les autres substances que les courants et les vents entraînent en leur cours s'arrêtent là ; le sable que les vagues de la mer apportent vient les cimenter, et leur donner de la consistance ; les oiseaux visitent l'île naissante ; ils y apportent des semences ; le sol les reçoit, les féconde, les multiplie, et se couvre lui-même d'une prompte végétation. C'est alors que s'offrant aux yeux du voyageur, l'île nouvelle l'étonne par le phénomène inattendu de son existence.

« Quant à la seconde classe d'îles, c'est-à-dire celles qui ont des collines élevées depuis 50 pieds jusqu'à 300, et dont la partie pierreuse est du corail crystallisé, on suppose, comme on l'a vu, qu'elles furent d'abord des rochers ou des îles basses, et que dans la suite des tremblements de terre, l'infiltration de quelque matière volcanique placée à leur base ou la secousse d'une force inconnue, mais expansive, leur ont donné l'étendue, la hauteur, la forme que nous leur connaissons. Cette dernière hypothèse me paraît fort probable quant aux deux ou trois îles de la seconde espèce, que j'ai eu occasion de visiter. A Aitu et à Mauke, j'ai trouvé plusieurs cavernes considérablement prolongées. Une masse étendue de corail crystallisé forme leur toit, en quelque sorte, et a 15 pieds d'épaisseur. J'ai marché dans l'une de ces jolies demeures souterraines pendant deux heures sans arriver à ses dernières

limites. Cette circonstance, jointe à l'absence complète de toute scorie, de toute lave et de toute autre matière volcanique dans cette classe d'îles, peut faire supposer qu'elles doivent leur forme actuelle à quelque force expansive ou à quelque agent volcanique et qu'elles ne se rattachent à aucune irruption violente. Dans l'île de Mangaia, où se trouve aussi quelques basaltes à grains fins, l'on remarque une communication souterraine avec la mer, qui se prolonge, autant que je puis m'en souvenir, jusqu'à plus d'un mille dans l'intérieur du sol. Une pièce de bois ou telle autre substance légère jetée dans un trou, au milieu même des rocs, où est un petit lac, reparaît dans peu de temps flottant sur la surface de la mer. L'île de Maiatea, qui est la plus grande des îles de la Société, et qui appartient à la première classe, renferme de même une communication souterraine avec l'Océan. Au sommet d'une montagne de plusieurs centaines de pieds de haut, il existe un trou qui a plusieurs *yards* de dimension. Si l'on y jette, par un fort vent de nord-est, une pièce d'étoffe de la grandeur d'un drap de lit et roulée en une forte boule, le courant d'air qui passe dessous, la prend, l'ouvre, la rejette sur le haut de l'ouverture, semblable à un parachute.

« Quant aux îles de la première classe, je dois répéter ici qu'elles trahissent, sur plusieurs points de leur étendue, l'influence d'un agent volcanique. Dans quelques-unes des îles Sandwich, des Amis, des Nouvelles-Hébrides, plusieurs volcans existent encore et agissent avec une grande force.

« D'après les questions nombreuses qui m'ont été faites depuis mon retour en Angleterre, et d'après ce que j'ai entendu de la bouche même d'hommes bien informés, je suis porté à croire que l'on se fait une idée inexacte de la formation du corail. On suppose que de nouvelles terres sortent incessamment du sein des eaux,

et cela avec tant de rapidité, que dans la suite des temps toutes les îles seront jointes les unes aux autres, et l'océan Pacifique changé en un vaste continent. Dans son dernier ouvrage sur la géologie, le docteur Buckland soutient également la théorie de l'existence de nouvelles îles et l'hypothèse de la prompte formation du corail. « La tendance des polypes, dit-il, à se multiplier dans les mers des climats chauds est si grande, que nos mers entre les tropiques sont toutes couvertes de ces innombrables créatures, toujours activement occupées à construire leurs petites, mais solides habitations. Presque chaque cône, chaque faîte placé sous l'eau entre ces latitudes devient le centre d'une colonie de polypes. Les secrétions calcaires de ces insectes s'amoncellent en bancs énormes de rochers de corail, dont l'étendue quelquefois est de plusieurs milles. Ces rochers élevés jusqu'à fleur d'eau et auparavant inconnus, rendent la navigation difficile. » Maintenant il s'agit de savoir si les phénomènes observés dans les îles de la mer du Sud donnent de la probabilité à cette opinion. Je répondrai que non, en aucune manière. On a de beaucoup exagéré la prétendue rapidité avec laquelle se forme le corail. Je puis assurer ici que dans toute la suite de mes voyages à travers les îles de la mer du Sud, je n'ai rien remarqué qui prouve que les polypes peuvent former une nouvelle île, ou une roche de quelque étendue, même dans l'espace de plusieurs milliers d'années. Lyell, raisonnant d'après les hypothèses du capitaine Beechy, qui a visité les mêmes lieux, suppose que, dans l'intervalle d'un siècle, les polypes peuvent former six pouces de corail ; il faudrait alors 3000 ans pour la formation d'un rocher de quinze pieds d'épaisseur. Le capitaine Beechy a visité une île que l'on croit être un rocher prolongé, ayant 80 pieds de hauteur. M. Stuchbury et moi nous avons fait un voyage à Rouroutou ; nous y avons vu des rocs, composés de

la même matière, qui s'élèvent à 150 pieds de haut, tandis que ceux de Mangaia, calcaires aussi, s'élèvent à environ 300. Or, si l'on suppose que c'est du fond des eaux et par l'effort des polypes que ces rochers sont parvenus à une telle hauteur, et s'il faut un siècle pour la formation d'un roc de six pouces, trente siècles pour la formation d'un roc de quinze pieds, il aura fallu dix-huit mille ans pour la formation de l'île visitée par le capitaine Beechy, trente mille ans pour la formation des rochers de Rouroutou, cinquante ou soixante mille pour la formation de ceux de Mangaia, et il n'est question ici que de la partie de ces rochers qui paraît au-dessus de la mer.

« Je dois ajouter que j'ai recueilli des traditions du pays presque sur tous les sujets, et particulièrement sur le compte des anciens navigateurs insulaires. Je trouve parmi ces traditions les noms de toutes les îles qui ont été découvertes plus tard dans tout l'intervalle de deux milles à la ronde; mais nulle part il n'est fait mention de la formation d'une île nouvelle. Une tradition entre autres qui montre la succession au trône d'une famille régnante pendant trente générations, garde le plus profond silence sur la question de la formation de nouvelles îles.

« J'ai trouvé une autre erreur répandue au sujet des coraux. Plusieurs personnes supposent que les polypes travaillent toujours jusqu'à ce qu'ils atteignent la surface de l'eau. On voit rarement, au contraire, une pièce de madrépore ou de toute autre espèce de corail qui ait plus de deux ou trois pieds de hauteur, quelque enfoncée qu'elle soit d'ailleurs dans la mer.

Disons un mot maintenant sur la matière même du corail et sur les substances que les polypes emploient pour le former. Il existe trois théories distinctes sur ce sujet. Les uns pensent que le corail est formé des dépouil-

les des polypes, c'est-à-dire de tout ce qu'ils rejettent en se transformant et en se développant; les autres d'une certaine matière qu'ils ont la vertu de secréter. Leurs corps gélatineux, dit Buckland, peuvent secréter du carbonate de chaux, dont ils se servent ensuite pour former la base sur laquelle ils bâtissent et vivent. D'autres supposent que les polypes se changent en corail après leur mort. Cette opinion paraît avoir été adoptée par plusieurs hommes éminents. Lyell assure que la décomposition des zoophytes produit un limon calcaire doux et blanc, qui ressemble à de la craie. Stuchbury remarque également que le carbonate de chaux dont plusieurs masses solides de pierre à chaux semblent être formées, peut provenir d'une décomposition de coraux et de testacées.

«En me hasardant à exprimer sur ce sujet important une opinion différente de celle de plusieurs hommes distingués, je dois solliciter la bienveillance de ceux dont le profond savoir découvrira dans mes jugements un manque de justesse que je n'aurai pas moi-même aperçu.

« Qu'il y ait dans l'eau salée une portion considérable de matière calcaire ou de carbonate de chaux, c'est un fait constaté depuis longtemps. J'avoue pourtant qu'il m'était resté inconnu jusqu'à ce que dans une circonstance particulière, je fus, sur mer, forcé de m'en procurer en faisant bouillir de l'eau puisée dans l'Océan. Je trouvai chaque fois que l'expérience fut renouvelée, qu'il restait un fond de chaux dans le vase où l'eau avait bouilli. Ce fait bien constaté, me suggéra une suite de réflexions sur lesquelles je suis revenu depuis mon retour en Angleterre et pendant que je poursuivais mes recherches sur ce sujet. J'ai trouvé dans toutes les fabriques de sel qu'il reste invariablement une couche épaisse de sulfate de chaux au fond des vases que l'on emploie; au surplus, notre magnésie est formée de cette manière.

« Ces expériences prouvent suffisamment le fait que je

mentionne pour les personnes qui ne le connaissaient point encore. Nous n'avons pas à rechercher d'où vient cette matière elle-même; le docteur Buckland dit que quelques personnes la croient entièrement composée de corps marins, mais il fait entendre que quant à lui, il penserait plutôt qu'elle est formée des substances entraînées dans la mer par les fleuves qui s'y jettent. Mais où sont dans les îles de la mer du sud, les rivières assez grandes pour imprégner d'éléments hétérogènes toute la masse d'eau de l'immense océan Pacifique? Cependant, comme entre les tropiques, les chaleurs produisent une évaporation beaucoup plus forte que sous d'autres latitudes et comme l'évaporation enlève toujours des corps calcaires, ne pouvons-nous pas supposer que ces particules innombrables de la même matière qui flottent sans cesse au dessus de l'eau y sont apportées par cette évaporation si puissante? Quoi qu'il en soit, puisqu'il y a dans l'eau salée du carbonate de chaux, puisque les coraux sont formés du même corps, et puisqu'ils abondent surtout entre les tropiques, où la force de l'évaporation fournit aux polypes d'abondantes substances pour former leurs petites habitations, je pense que ces insectes ne fournissent en aucune manière ni à aucun degré, la matière du corail, mais sont seulement les industrieux architectes que la nature emploie pour apporter dans des corps épars ces belles et riches formes, dont Dieu veut les parer. J'ai été confirmé dans mon opinion par ma dernière visite au musée de Liverpool. En examinant la collection de coraux qu'on y trouve, j'en vis un morceau un peu différent des autres; son étiquette m'apprit que c'est un cristal calcaire formé par le moyen de l'évaporation dans l'une des fabriques de sel du roi de Prusse. Si j'osais pousser plus loin mes investigations, je demanderais si la théorie que je viens d'exposer ne serait pas applicable aux coquillages, et s'il ne vaudrait pas mieux admettre que l'animal jette

une substance visqueuse quelconque, à laquelle des corps calcaires s'attachent ensuite pour former le coquillage, plutôt que d'attribuer à ces êtres eux-mêmes la vertu de secréter la substance qui doit plus tard leur servir d'abri sous une forme nouvelle.

« Je crois donc que les polypes concourent à la formation des coraux et peuvent produire même ceux qui ressemblent à une masse grisâtre de sucre brut; mais je ne saurais admettre que ce soit à leur action qu'on doive rapporter l'existence des rochers considérables dont nous avons déjà parlé. Trois circonstances me paraissent rendre peu probable cette opinion; les deux premières sont connues du lecteur. Les polypes ne pouvant pas séjourner dans une eau profonde, les rochers qui descendent bien avant dans la mer n'ont pu être produits par ces petits animaux. Le travail de ces derniers étant à peine perceptible après plusieurs siècles, et les masses de coraux que l'on a observées étant hors de toute proportion avec ce que les polypes ont pu faire, même depuis la création du monde, non seulement les mers ne se couvrent pas de nouvelles îles par l'activité incessante des saxigènes, mais ceux-ci ne peuvent nullement être les artisans de celles qui existent déjà. Voici une dernière considération qui confirme celles-là. Tandis que le madrépore et les espèces semblables de corail sont remplis de raies qui ont pu servir à loger les polypes, les grands rochers paraissent être des masses compactes de pierre à chaux cristallisée, et ne présentent aucune trace du séjour des polypes en leur sein. Ne pourrait-on pas croire que ces rochers où rien n'annonce le passage des saxigènes, ont été formés de ces particules de calcaire dont j'ai parlé, et qu'un phénomène physique quelconque aurait condensées et réunies en un corps compacte? ou bien les dernières expériences chimiques faites dans l'Institution philosophique de Bristol ne jetteraient-elles pas quelque lumière

sur la question ? Là, M. Cross, en faisant circuler du fluide électrique à travers l'eau, en détache les parties silicieuses et calcaires, dont il fait ensuite différentes sortes de pierres. Entre les tropiques, les éclairs sont très fréquents et très brillants ; ils exercent peut-être sur divers phénomènes une influence qui n'aurait point encore été observée. Le fluide électrique surtout pourrait être formé, en grande quantité, par les volcans qui, sous l'eau et ailleurs, abondent dans le grand océan Pacifique ; il pourrait produire des effets correspondants à la formation de ces énormes et prodigieux rochers que l'on rencontre partout. J'ai vu M. Cross obtenir ses cristaux, non par un choc violent de l'électricité, mais par l'écoulement constant d'une faible quantité de fluide. Il me semble que c'est de cette manière que le fluide doit se dégager des volcans cachés sous la mer, et que ce phénomène remarquable pourrait expliquer la formation d'un rocher de corail dans l'eau et d'une île sur le sommet d'une montagne enflammée.

« Après tout ce que j'ai vu, observé, lu sur ce sujet, j'ai la conviction que les îles sont à-peu-près demeurées dans l'état où le déluge les laissa, que toute altération subséquente a été peu générale dans son caractère et extrêmement limitée dans son étendue. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ de missionnaires français pour le Sud de l'Afrique.

Monsieur et madame Pfrimmer, monsieur Bouchaud et mademoiselle Benner, se sont embarqués à Gravesend, le 21 janvier dernier. Mais depuis le moment de leur embarcation, le temps a été si mauvais et la mer si orageuse,

qu'ils n'ont point pu sortir de la Manche, et que le 9 février, ils étaient encore retenus par les vents du sud-ouest dans la rade de Portsmouth. Le *Cape Packet,* qui les a à son bord, a dû jeter l'ancre dans différents ports de la côte et a couru de grands dangers. Tout autour d'eux, nos amis ont vu de grands sinistres et ont été témoins d'affreux naufrages. Mais au milieu de tant d'écueils, le Seigneur les a gardés, et leur bâtiment n'a eu à supporter d'autre avarie, que la perte d'une ancre. Un ami qui les a vus à bord, le 7 février, les a trouvés, après quinze jours d'épreuves, pleins de paix et de confiance dans la Providence du Dieu qui commande aux flots et à la mer. Il est à peine besoin de les recommander aux prières des amis des missions. Quand l'œuvre qu'ils vont faire ne donnerait pas à nos frères un droit à la charité des fidèles, la position difficile où ils se sont trouvés et où ils se trouvent peut-être encore, serait un titre suffisant à leur sympathie chrétienne.

ERRATUM.

XIVe. année du *Journal des Missions Évangéliques.* Page 434, ligne 26e. au lieu de *deux siècles plus tard,* lisez, *plusieurs siècles plus tard.* On voit quelques lignes plus haut, où il est question de l'invention de la boussole, qu'elle fut trouvée selon les uns, l'an 2600, selon les autres l'an 1114 avant Jésus-Christ. Cette énorme différence de dates prouve à elle seule que quoique l'invention soit fort ancienne, même les *Traditions Chinoises,* dont nous avons seulement voulu parler, n'en connaissent pas l'époque précise. De même (voyez page 438.) quand on assure que les *Grandes Annales* embrassent le vaste laps de temps qui s'est écoulé depuis l'an 3265 jusqu'à l'an 255 avant Jésus-Christ, il est évident que le point de départ est inconnu et qu'à cette date démesurément reculée par la *Tradition,* il faut substituer l'expression vague d'une haute antiquité.

---

(1) Voyez quelques extraits de la lettre du capitaine Cécile, ingénieusement refutés par le *Semeur* ; tome VIII, page 151.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Rigueurs de la Rougeole dans tout le pays, mortalité de chevaux, sécheresse et cherté des vivres.—Emancipation des esclaves.—Paix conclue entre Dingan et les fermiers.—Retour des Missionnaires américains dans le champ de leurs travaux.—L'œuvre de Dieu dans les principales stations des Frères de l'Unité : Hemel-en-Aarde, Gnadenthal, Silo et Kloksbosch.

Le champ vaste et intéressant que nous allons examiner est déjà connu de nos lecteurs. Ils ont vu dans cette feuille le caractère général et l'étendue considérable de l'œuvre des Missions au sud de l'Afrique. (1) Sans revenir sur ce qui a été dit, nous nous proposons de signaler, dans ce grand tableau, quelques-uns des aspects les plus saillants et de les offrir à l'admiration de ceux qui savent les comprendre et les apprécier.

Il faut bien se dire d'abord que les travaux de nos frères, les missionnaires français, d'ailleurs si bénis et si prospères, ne sont que fort peu de chose en comparaison des efforts d'autres missionnaires, beaucoup plus nombreux, et que les sacrifices des Eglises de France en faveur de la malheureuse Afrique disparaissent presque en présence de ces dépenses beaucoup plus considérables et toujours croissantes que s'imposent, d'année en année, des Sociétés et plus anciennes et plus riches et plus puissantes que la nôtre. C'est un spectacle digne d'attention que celui de la France politique cherchant à sou-

(1) *Voy.* XIe. année, p. 65 et suivantes.

mettre et à civiliser l'Afrique du Nord, et de l'Eglise chrétienne s'efforçant de gagner à la piété et aux lumières l'Afrique du Sud. Quelle différence dans les moyens, le but et les résultats, et comme le voyageur assourdi, au nord, par le bruit des canons et les cris de mille victimes, récréerait délicieusement son âme, au sud, par la vue de ces assemblées paisibles, recueillies, qui bénissent le Pasteur qui leur sert de père et les amis qui le leur ont envoyé! Plus modeste, l'héroïsme chrétien attire moins les regards distraits d'un monde léger, mais il n'y a pas jusqu'à l'oubli dont on l'entoure qui n'en rehausse la gloire aux yeux de Dieu et l'extrême importance aux yeux de la foi. Qu'il se déploie donc en silence, et qu'il ne ternisse jamais d'un terrestre éclat, sa céleste beauté. Rien plus que les revers n'en fait sentir la puissance, et les revers ne lui ont jamais manqué. Plusieurs fléaux, sans compter le fléau presque ordinaire de la guerre, ont désolé, l'année dernière, le sud de l'Afrique. Partie du cap, une rougeole cruelle s'est étendue sur tout le pays et a porté dans des centaines de maisons à la fois le deuil et l'épouvante. Ses victimes étaient quelquefois si nombreuses qu'il arrivait dans une grande famille, qu'il ne restait pas assez de personnes pour soigner les malades. Ceux-ci mouraient souvent, et leur mort répandait une plus grande crainte dans tous les cœurs. Maîtres et esclaves, missionnaires et indigènes passaient par les mêmes souffrances, mais l'on voyait, puissamment soutenues par leur foi, les âmes converties se résigner humblement à la volonté de Dieu, et l'on admirait surtout le noble empressement des missionnaires non malades à entourer de soins, d'affection, de prières des centaines de malades à la fois. Après avoir exercé ses rigueurs sur tout le pays, l'épidémie disparut enfin, laissant un grand abattement dans tous les

cœurs, et des marques sensibles de ses ravages, dans tous les villages. Eprouvés en leurs personnes, les indigènes l'ont encore été en leurs biens. Une autre épidémie, plus cruelle que la première, enlevait presque tous les chevaux; l'on a vu des fermiers qui en possédaient jusqu'à deux cents, n'en conserver que trois ou quatre, une demie douzaine tout au plus. Incapables de labourer leurs champs, d'aller à la ville chercher des provisions ou y vendre les objets de leur industrie, ils ne voyaient pas de fin à leurs maux et ils ne savaient, dans leur détresse, qu'attendre de l'avenir. Pour les pauvres, il y avait déjà famine; pour les riches, disette; pour tous, danger de longues souffrances. Car, en même temps, une grande sécheresse répandait en beaucoup de lieux la stérilité toujours funeste, mais vraiment redoutable alors. Dans l'une des stations missionnaires entre autres, les champs étaient desséchés, les eaux taries, la campagne brûlée, les natifs découragés, et les missionnaires livrés à une vive sollicitude. Quelle joie dans les cœurs, quand on vit le ciel se couvrir de nuages et une pluie si nécessaire, si longtemps attendue, demandée, espérée, tomber par torrents et remplir les fontaines, inonder les champs , rendre au torrent desséché son bruit si cher aux oreilles des natifs ! Ceux-ci semblaient naître à une nouvelle vie ; ravis du nouvel aspect de la campagne, ils reprenaient leurs outils negligés, ils réparaient les cloisons tombées de leurs jardins, ils y faisaient couler l'eau par des canaux promptement creusés ; ils jetaient avec espérance, dans cette terre naguère si dure, des semences de toute espèce; quelques mois plus tard et quand tout était encore vie et action, l'un des missionnaires écrivait que depuis deux ans la station d'Enon n'avait jamais réjoui ses yeux par un plus agréable aspect. Ce qui est arrivé ici est arrivé ailleurs; Dieu a retiré sa verge ou du moins

en a adouci les coups, et ces tribus malheureuses respirent aujourd'hui sous un commencement de prospérité.

Il n'est personne qui ignore l'affranchissement définitif des nègres dans la colonie du Cap; mais l'on ne connaît pas également les suites de ce grand acte de philantropie chrétienne; les avis sont bien partagés, les rapports contradictoires. La divergence dans les récits ne provient peut-être pas uniquement de la divergence dans les cœurs; elle peut être produite aussi par les caractères divers de la conduite des nègres dans les différentes localités qu'ils habitent. Quoi qu'il en soit, nous devons ici borner notre examen, sinon notre sollicitude, aux esclaves affranchis sur les stations mêmes des missionnaires. Or, les rapports de ces derniers attestent les bonnes dispositions des nègres. Les Directeurs de la Société des Missions de Londres assurent en résumant les communications qu'ils avaient reçues sur ce sujet, que la conduite des esclaves, au grand jour de leur affranchissement, paraît avoir été de nature à mériter l'approbation de tous les hommes honnêtes et réfléchis. Le surintendant de la mission des frères moraves, chez qui l'on n'accusera pas la prédominance de l'enthousiasme, parle ainsi du même événement : « Dans cette colonie aussi bien que dans les autres, les nègres manifestent un besoin croissant de connaissances religieuses ; cette ardeur inconnue de leurs sentiments a apporté dans nos établissements missionnaires une amélioration spirituelle aussi heureuse que celle déjà produite par la nouvelle activité qui règne dans toute la colonie. Plus grands seront encore, nous avons lieu de le croire, les bienfaits que nos neveux retireront de ce triomphe sacré de la justice et de l'humanité. Quand ces milliers de nègres, jusqu'à ce jour excroissance abhorrée du corps social, lourde pierre qui le fatiguait de son poids, en seront devenus les membres

harmoniques et nécessaires, vivront du même esprit et concourront aux mêmes fins, le pays déploiera un aspect et une prospérité dont nous n'avons aucun souvenir, ni aucune idée juste, et, plus heureuses, les générations futures se souviendront du jour de l'émancipation, jour d'heureuse mémoire, dont elles célébreront l'anniversaire comme un jubilé. »

La guerre des fermiers contre Dingan paraît terminée; l'on se rappelle combien elle a été désastreuse (1) et comment, refoulés au nord, les deux fléaux de ce pays, Moussélékatsi et son fier rival ont dû déplorer les suites funestes de leur ambition et de leur mauvaise foi. Impitoyables de leur côté, les fermiers, dont l'expédition malheureuse a répandu tant de troubles, ne laissaient à Dingan que l'alternative, ou de rendre les bestiaux enlevés, ou de reprendre les armes pour poursuivre cette guerre meurtrière. Le gouverneur de Port-Natal paraît être intervenu dans ce déplorable conflit; de part et d'autre, des propositions de paix ont été proposées et acceptées. Dingan doit rendre le bétail qu'il a enlevé à ses ennemis; il doit, en outre, leur concéder le terrain qu'ils ont choisi et que précédemment déjà il leur avait donné. Les fermiers, propriétaires définitifs de ce pays, s'engagent à leur tour à respecter les droits de Dingan, à ne point l'inquiéter dans la jouissance de ses biens et de son état; les deux peuples doivent vivre voisins et amis, mais sans relation ni commerce réciproques. Les missionnaires américains, dont quelques-uns étaient restés, comme des sentinelles vigilantes, non loin du pays, se disposent à y revenir et à reprendre leurs travaux, si malheureusement interrompus. Ils veulent se répandre parmi les indigènes et parmi les colons, et par une double influence simulta-

(1) *Voy.* XIIIe année, p. 365 et suiv. et XIVe année, p. 315 et suiv.

nément exercée sur l'un et l'autre peuple, chercher à maintenir ou plutôt à créer une paix que des alliances et des traités sont impuissants à produire. Les voilà donc, après avoir été si violemment repoussés de deux contrées à la fois, encore disposés à entrer dans la lice, à recommencer leurs souffrances et à consacrer leur vie à la gloire de Dieu et au salut des âmes immortelles, dans un pays arrosé de leurs larmes.

L'œuvre des frères moraves est modeste comme leur piété; mais les fruits en sont aussi doux, les résultats aussi réels. Le gouvernement du Cap les a fait aumôniers d'un hôpital de lépreux connu sous le nom de Hemel-en-Aarde. C'était bien là les hommes qu'il fallait choisir de préférence pour apporter des consolations à des malheureux flétris par la souffrance. Leurs manières douces, leurs procédés bienveillants, la touchante candeur de leur foi et de leur caractère, le calme qui brille toujours sur leurs fronts et qui est plus profond dans leurs cœurs, les rendent singulièrement propres à ce ministère auguste de la charité chrétienne, et s'il est vrai que la vie soit de tous les enseignements le plus efficace, la personne d'un frère morave est à elle seule une douce consolation. Il est touchant de voir le tendre attachement que les malades portent à ces confidents de leurs douleurs. A son retour d'un court voyage, l'un des missionnaires fut accueilli par eux avec des transports de joie; seulement ce bonheur était épanché devant Dieu; le chant des cantiques lui servait d'expression et en augmentait la douceur. En revenant avec son épouse d'une station voisine, M. Tietze fut mordu à la main droite par un serpent très venimeux; l'accident eût été accompagné d'une prompte mort, si un Hottentot, habitué à sucer le venin, n'eût accordé le secours de son art à M. Tietze. Au moyen d'une pierre noire, il fit plusieurs incisions

tout autour de la morsure ; il parvint ensuite à extraire par ces trous le venin, qui produisit sur lui l'effet d'une boisson enivrante. Instruit du danger de leur missionnaire, les Hottentots accoururent troublés auprès de sa maison ; debout devant la porte et les yeux tournés vers le ciel, ils dirent à haute voix : « Ah ! cher Sauveur, ne permets pas que notre pasteur meure de cette manière. » La délivrance du missionnaire causa une vive joie à ces hommes simples et sensibles. Les Hottentots donc se joignent aux lépreux de l'hôpital pour apprécier les services des frères et chérir leurs personnes.

L'Evangile exerce une douce influence dans ce lieu de souffrance. Un homme qui ne voyait plus depuis longtemps la lumière du jour, disait aux missionnaires : « Lorsque je pouvais encore contempler les choses d'ici bas, je ne discernais que peu d'objets nuisibles à mon âme, et je prenais plaisir aux illusions d'un monde qui donne souvent de la boue pour de l'or ; mais depuis que je suis aveugle, le Sauveur m'a fait la grâce de voir des yeux de l'esprit et de reconnaître ma profonde misère. » Un lépreux qui avait travaillé pendant un temps considérable à se construire une maison, était près de l'achever, lorsqu'une inondation vint la ruiner presque jusqu'à ses fondements. « Ce que fait mon cher Sauveur, dit-il, est toujours juste et bon ; il m'a accordé des forces pour me construire une maison ; il saura bien m'assister pour la relever. » Toute jeune encore, une fille avait vu la lèpre lui enlelever les mains et les pieds ; elle ne pouvait se transporter d'un lieu dans un autre qu'en se traînant lentement et péniblement sur ses genoux ; mais elle avait le double sentiment de sa misère et de l'amour de Dieu, et ses souffrances ne servaient qu'à mieux faire ressortir sa soumission et sa paix intérieure. A la veille de sa mort, et en voyant si tôt et si tristement se fermer pour elle la

vie, à peine goûtée, elle disait avec un dernier reste d'ardeur : « Mon âme est heureuse, car mon cher Sauveur est près de moi, et il me montre le vêtement dont je dois bientôt être couverte pour paraître devant lui. Oui, ajouta-t-elle, pleine de joie et d'espérance, le sang de Christ et sa justice sont aussi pour moi un ornement et une robe d'honneur. Ah ! combien de fois n'ai-je pas éprouvé à la table sacrée, les avant-goûts de ces biens dont l'entière possession va m'être accordée! »

Gnadenthal, à 130 milles de la Ville du Cap, est l'établissement le plus considérable des Frères de l'Unité ; c'est aussi le plus prospère. Là, vivent sous les soins de plusieurs missionnaires zélés, environ 2,000 natifs, amis de l'ordre, du travail, initiés aux lumières et à la piété, volontairement pliés à une discipline chrétienne, favorable à leur avancement dans la foi et à leurs progrès dans la civilisation. Les esclaves, comme on le sait, obtinrent leur liberté 1er décembre 1838. A Gnadenthal leur conduite fut plus que régulière, elle fut digne d'éloges. Plus de 640 nègres demandèrent à être reconnus membres de l'établissement ; 560 le furent. Le magistrat de Calédon s'étonnait beaucoup de l'absence presque totale de crimes dans le pays. Les missionnaires qui visitèrent, en leurs différents villages, les nouveaux affranchis, les trouvèrent animés du plus vif désir de se consacrer à Dieu. Répandus autour de l'heureuse vallée de Gnadenthal, ils devaient suivre régulièrement le culte public qui s'y célèbre chaque dimanche. A la fête de Noël, en 1838, et le premier jour de l'année suivante, l'on vit à Gnadenthal un concours immense d'hommes venus de tous côtés pour adorer le Sauveur et implorer son secours ; on trouvait à peine une maison de Hottentots qui n'eût pas offert l'hospitalité à plusieurs étrangers. Pour la première fois, depuis que la station existe, les

missionnaires durent, plusieurs dimanches de suite, prêcher en même temps dans l'église et dans l'école. Les deux enceintes ne suffirent pas, quoique vastes; plusieurs indigènes durent se tenir aux portes ou rentrer dans leurs maisons. Remplie, encombrée d'hommes, la station n'en fut pas moins paisible, et partout régna un ordre parfait, à l'église et sous le toit domestique.

Les Hottentots sont, durant toute l'année, plus nombreux à Gnadenthal que dans les autres établissements missionnaires; ils sont loin de regarder comme fâcheuse ou incommode cette fusion de leurs vies et de leurs intérêts; un esprit de paix et d'amour règne dans tous les cœurs; à aucune époque, peut-être, les membres de la congrégation ne sentirent aussi profondément les avantages de leur position, l'excellence et la haute sagesse des réglements qui les régissent. Fraternellement attachés les uns aux autres, remplis pour leurs missionnaires de confiance et de filial respect, ils vivent dans le doux sentiment de leurs priviléges et de leur bonheur. Que si, emporté par la passion ou l'égoïsme, un membre voulait rompre cette heureuse et rare harmonie, il ne serait ni écouté, ni toléré; vaincu par tous les exemples contraires, il devrait rentrer dans l'ordre et, en quelque sorte, vivre heureux malgré lui. C'est pour les missionnaires une consolation difficile à apprécier, que cette concorde entre les membres de leurs troupeaux; ils bénissent Dieu de leur accorder cet encouragement, au milieu de beaucoup d'épreuves d'ailleurs et de beaucoup de difficultés. Leur modestie ne leur permet pas de voir dans cet accord un reflet de leurs vies et de leur piété, mais nous sommes frappés de retrouver dans le caractère de leurs succès la douce et paisible image de leurs personnes et de leur foi.

Les écoles sont fréquentées par 408 élèves dont les

progrès sont sensibles. Il en est fort peu qui ne sachent lire; la moitié des plus âgés connaissent les principales vérités de la religion. Les missionnaires peuvent agir sur plus de 700 enfants, ils comptaient 639 communiants, 115 candidats, 520 enfants et adultes baptisés, et l'on a déjà vu que le nombre total des habitants, accru considérablement dans ces derniers temps, s'élève à environ 2,000. « Nous avons, dit l'un des ouvriers de ce vaste champ, jeté le filet dans des eaux remplies de poissons; pêcheurs fidèles, nous nous efforcerons, avec le secours de Dieu, d'en tirer une grande quantité sur le rivage. » Afin de pouvoir soutenir et étendre leurs filets, les nouveaux pêcheurs d'hommes élèvent, sous leurs soins immédiats, plusieurs jeunes gens à la vocation de prédicateurs indigènes. Les parents ont, comme Anne jadis, offert au Seigneur ces enfants qu'ils désirent voir grandir à l'ombre de son autel, de sorte que semblable à ces plantes qui poussent par leurs extrémités, par tout où elles s'unissent à la terre, l'œuvre missionnaire a jeté déjà des racines là où elle commence à peine à étendre ses branches.

On sait que les indigènes du sud de l'Afrique se livrent à la boisson toutes les fois qu'ils entrent en contact avec les colons. A l'époque des moissons, ces derniers s'empressent de satisfaire la passion de leurs ouvriers ; l'on a, chaque année, de grands désordres à déplorer. Toutefois, pas un exemple d'intempérance ne parvint pendant la moisson de 1839, à la connaissance des missionnaires de Gnadenthal. Ayant appris que les magistrats avaient, autant que possible, limité le nombre des auberges, les principaux habitants de cet établissement demandèrent d'un commun accord que toute maison publique, destinée à vendre soit du vin, soit de l'eau-de-vie, fût in-

terdite à dix milles à la ronde ; la demande fut accordée, et Gnadenthal eut la sagesse et le bonheur d'éloigner jusqu'à la tentation d'un vice si commun.

Cette coutume funeste a aussi été efficacement combattue à Groenekloof. Plusieurs essais avaient été tentés inutilement, lorsque Dieu mit au cœur de M. Hallbeck, missionnaire de Gnadenthal, d'écrire une lettre à la communauté de Groenekloof sur le danger et les tristes conséquences de l'ivresse; cette épître chrétienne fit une telle impression sur les esprits que les principaux habitants de la station, assemblés dès le lendemain, décidèrent que le vin ni l'eau-de-vie ne pourraient à l'avenir être importés sur l'établissement qu'en très petite quantité, et que durant les moissons on s'interdirait entièrement l'usage des liqueurs fortes. Le peuple applaudit à ce sage réglement, s'y conforma dès ce jour, et en éprouva dès les premières moissons les heureuses conséquences. Est-il, au sein d'un pays chrétien, dans nos campagnes et dans nos villages, beaucoup de communautés qui sachent ainsi prendre l'initiative sur les lois et déraciner, par leur propre effort, les habitudes vieillies des temps passés ?

La station de Silo a été bénie sous plus d'un rapport ; tandis que des cris de guerre retentissaient aux environs, que les Tamboukis attaquaient les Soutous, et les fermiers, les Zoulas, les habitants de cet établissement vivaient paisibles et heureux. Les vieillards et les jeunes gens fréquentaient avec la même assiduité l'école et l'église, et quoique les conversions ne fussent pas nombreuses, les missionnaires ne laissaient pas que de voir de temps à autre quelques âmes se réveiller et passer de la mort à la vie. Ils eurent en 1838 la joie de baptiser deux femmes tamboukis et quatre Hottentots. Le Tambouki est, de sa nature, peu sérieux et peu attentif à son état de misère ; cette légèreté de pensées laisse des traces jusque dans la

vie des chrétiens ; leur conduite néanmoins est satisfaisante, réjouissante même, puisque pendant six ans, pas un d'entre eux n'a déshonoré par sa vie l'Evangile de Christ. Habitués à nourrir de nombreux troupeaux et à aller les paître aux champs, les Tamboukis s'éloignent quelquefois de la station et ne laissent à leurs enfants que peu de moyens de s'instruire ; mais ils commencent à aimer l'agriculture, et leur début est vraiment encourageant. Ils mettaient une grande activité à labourer leurs champs, à ensemencer leurs jardins ; leurs champs et leurs jardins se couvraient de légumes et de moissons, et les fermiers venaient du dehors acheter la surabondance des récoltes. Les missionnaires, autant pour utiliser que pour encourager ces premiers progrès dans la plus utile de toutes les professions, avaient construit non sans peine, un moulin, merveille de ce pays. Quand les Tamboukis le virent moudre, leur étonnement fut extrême ; les uns se frappaient la poitrine pour exprimer leur admiration ; les autres, après avoir mis la main sur leurs bouches, et être restés muets de surprise, s'écrièrent enfin : « Maintenant nous voyons que vous connaissez toutes choses, et que toutes choses vous sont réellement soumises ; car l'eau elle-même, vous la forcez à travailler pour vous. » Les terres, excellentes, bien arrosées, bien cultivées, produisent de plus en plus d'abondantes moissons. Le sol parsemé d'éminences et de vallées que tapisse une riche verdure, pourvu aussi d'assez d'arbres, contraste avec la monotonie des plaines environnantes. L'établissement était traversé par un courant d'eau assez considérable, mais il n'en était pas fertilisé avant que les missionnaires eussent régularisé le lit de cette petite rivière et l'eussent par des travaux justement admirés de tous les voyageurs, dirigée de manière à lui faire arroser tour à tour les jardins et les champs, et fournir d'eau

le moulin dont nous avons parlé. Sur les terres qui leur appartiennent, les missionnaires sèment, cultivent, cueillent plus de fruits qu'il n'en faut à leurs modestes besoins. Des bestiaux nombreux errent sur ces riches pâturages, et procurent à leurs gardiens du lait et du beurre en abondance. Les brebis et les moutons couvrent la campagne, plus nombreux encore. Ces troupeaux de vaches et de brebis arrivent chaque soir par longues files au kraal pour se faire traire ; leur extrême grosseur retarde leur marche et prolonge le plaisir du berger, ravi de cette vue. Le lait de ces troupeaux est fort épais, il sert de principale nourriture aux Tamboukis et il fortifie singulièrement leur corps. C'est un changement admirable que celui survenu, dans l'espace de dix ans, sur cette station intéressante. Ces champs aujourd'hui couverts de moissons, étaient alors incultes et déserts ; cette campagne où rivalisent d'activité et de zèle des centaines d'indigènes, les lions l'habitaient seuls, et l'on n'y voyait en leur absence que les ossements épars de leurs victimes dévorées; ces natifs eux-mêmes, maintenant si heureux de leur nouvelle vie, ni ne connaissaient l'agriculture, ni ne pouvaient supporter le travail. C'est ainsi que par une marche lentement progressive, des progrès de tous les jours, de tous les mois, de toutes les années, l'on arrive à des résultats qui étonnent et réjouissent également, par ce qu'ils ont d'étendue et de profondeur. Le succès n'est jamais aussi réel et aussi durable que quand il n'est ni précipité ni retardé.

Les Frères moraves cherchent pourtant à étendre le cercle de leurs travaux, et, certes, ils reçoivent assez d'encouragements pour cela. L'année dernière ils fondèrent une septième station non loin de la mer sur la rivière Zitzikamma. Environ mille Fingoes habitent dans ce pays, riche en pâturage et par conséquent couvert de

troupeaux. Voici comment s'exprime un missionnaire dans un rapport sur cette station naissante : « Les Fingoes, réjouis de notre arrivée, nous reçurent à bras ouverts ; leur désir d'entendre l'Evangile est vraiment édifiant. Déjà, deux jours après notre arrivée, nous eûmes quarante huit auditeurs; le dimanche suivant on vint en plus grand nombre des lieux environnants. Dès à présent plus de cent personnes reçoivent les soins pastoraux de M. Küster; les hommes de tous les âges, de toutes les conditions et de toutes les couleurs paraissent éprouver une joie unanime de notre séjour au milieu d'eux. On nous apporte des présents de tous les lieux voisins; les écoles que nous venons d'ouvrir sont fréquentées par environ 60 enfants ; un kraal a été élevé pour servir d'abri aux bestiaux; nous avons labouré du terrain et nous y avons semé des fèves, des salades et autres légumes. »

Le même missionnaire écrivait deux mois plus tard : « Rien n'est encourageant comme de voir quelle faim et quelle soif ce peuple a de la Parole de vie. Chaque dimanche arrivent des environs une multitude de natifs; nous n'en comptâmes pas moins de 300 le jour des rameaux. Nous devons tenir nos services en plein air; nous désirons vivement de pouvoir nous construire une église qui serve aussi d'école. Le nombre de nos écoliers s'est élevé jusqu'à 80. Déjà, par la bénédiction du Seigneur, nos jardins nous fournissent tous les légumes qui nous sont nécessaires.—Nous pouvons discerner dans les cœurs des natifs des marques évidentes de l'œuvre de l'Esprit saint; c'est l'aube, déjà visible à l'horizon, qui nous annonce les premières clartés du jour. La semaine dernière, six Fingoes et trois apprentis (esclaves libérés) furent reçus candidats au baptême. Parmi eux se trouve notre interprète chez qui nous croyons l'œuvre du salut

commencée. Le vieux Kutschwa, Fingo, méchant et furieux jusqu'ici, figure aussi dans le nombre des candidats: c'est encore un lion changé en agneau. Il était profondément touchant de voir dans notre première assemblée, ce vieillard étendu sur terre, la tête cachée dans sa peau de bœuf et pleurant amèrement sur ses péchés. »

(*La suite à un prochain numéro.*)

AMÉRIQUE DU NORD.

Mission américaine parmi les Indiens : idées religieuses des Indiens; leurs danses et leurs coutumes barbares; tristes effets de leurs guerres et de leur manière de vivre.—Opposition à l'œuvre missionnaire.—Quelques succès encourageants; vie et mort édifiante d'un Indien converti.

On a attribué aux Indiens de l'Amérique du nord des souvenirs remarquables d'une religion qui aurait dégénéré, mais non complètement cessé d'exister parmi eux. Ces notions de la divinité et de ses attributs sont et bien imparfaites et bien erronées et bien stériles. Les Sioux, par exemple, parlent aussi du Grand Esprit, mais ce n'est pas le Dieu de la Bible; si c'en est une image, elle est tellement vieillie et voilée que l'œil cherche en vain ses rapports avec son type. Dieu puissant de la guerre, le Grand Esprit reçoit les sacrifices de son adorateur qui, les armes à la main, vient lui demander le sang d'un frère qu'il veut tuer; mais dans toute autre circonstance, pour tout autre besoin, l'Indien présentera ses oblations et ses prières indistinctement à une tortue, à une pierre, au Grand Esprit. Il a même, jusqu'à un certain point, reflété son caractère dans celui de cet être inconnu, qu'il

croit complice de ses crimes et fauteur de ses méfaits. Bornant la puissance aussi bien que la moralité du Grand Esprit, il ignore son influence sur l'homme, sur les nations, sur le monde; il attribue quelque chose de bizarre à chacun des phénomènes de la nature. Aussitôt qu'elle se montre à l'horizon, après une absence prolongée, la lune se trouve, d'après les Sioux, attaquée par une infinité de petites souris qui la rongeant incessamment, la détruisent enfin, et alors vaincue et morte, la reine des cieux disparaît derrière les nuages; quand elle se montre encore, ce n'est plus la même, c'en est une autre, qui doit partager le même sort. Quand l'astre du jour s'éclipse, ils disent : « Le soleil est malade, il va mourir. » Quand il brille de nouveau au-dessus de leurs têtes, ils se rassurent en ajoutant : « Maintenant il se porte bien. »

Leurs erreurs à côté de leurs actes sont bien peu de chose ; quelques-unes de leurs coutumes montrent dans tout son jour cette froide cruauté qui se joue de la souffrance et que le spectacle du malheur délecte. Il y a une férocité raffinée dans leurs vengeances. Dans l'une des stations missionnaires, les Sioux, furieux d'une attaque meurtrière que les Chippewas étaient inopinément venus leur livrer, se mirent comme des tigres à la poursuite de leurs ennemis ; ils en atteignirent bientôt un parti ; ceux qui le composaient prirent la fuite. Une femme abandonnée et enceinte se jeta dans l'eau, nagea quelque temps, parvint presque nue au rivage, d'où elle retomba dans le courant, accablée d'émotions, de crainte, de fatigue, et convaincue qu'elle et le fruit qu'elle portait deviendraient incontinent un objet de dérision et de triomphe pour la féroce barbarie de ses adversaires. En effet, ceux-ci la saisirent, la poignardèrent, lui coupèrent la partie supérieure de la tête, avec les expressions diaboliques de la vengeance triomphante, peintes en traits cyniques sur

leurs figures effrontées. Quant à l'enfant que leurs mains sanguinaires arrachèrent du ventre de la victime, ils le jetèrent violemment contre terre et l'y laissèrent en lambeaux. La partie supérieure de la tête de la femme fut apportée en triomphe dans les demeures de ces hommes farouches; leurs épouses se réunirent autour du trophée de la victoire, et pendant près de deux mois, chaque nuit, elles ne cessèrent de danser devant ce triste objet en s'accompagnant du bruit de leurs voix, de leurs tambours et de leurs sonnettes.

Les danses qui ont lieu dans des occasions semblables ont ceci de particulier que les femmes paraissent seules y prendre part. Leurs maris, debout devant elles, les animent de leurs chants; ils rappellent les avantages remportés sur l'ennemi; les horreurs qui accompagnèrent le meurtre qu'on célèbre ou telle autre circonstance du même genre; les bacchantes, que ces chants guerriers transportent, y joignent de temps en temps leurs bruyantes clameurs; elles dansent en rond ou s'approchent lentement de leurs maris, en portant toujours au haut d'un bâton la partie de la victime qui cause cette joie féroce. Quand la victime est massacrée en été, les danses, répétées chaque nuit et quelquefois le jour, se prolongent jusqu'à la chute des feuilles en automne; alors cette dernière partie de l'ennemi tué est mise en terre et les divertissements cessent jusqu'à l'époque d'une nouvelle capture.

Les autres danses sont différemment célébrées; les hommes seuls y prennent part; ils y prononcent des discours d'apparat. En présence de trente à quarante jeunes gens légers, folâtres, couverts de leurs habits de fête et le visage peint, sous les yeux des vieillards, silencieux spectateurs de la fête, et des femmes qui écoutent cette fois, l'orateur élève la voix et raconte les hauts faits de

la nation, la vaillance de ses héros et les nombreuses victoires remportées sur l'ennemi. A leur tour, d'autres orateurs prennent la parole, mais c'est moins pour parler que pour gesticuler; une lance dans une main, une hache dans l'autre, ils les brandissent en l'air, et on dirait à la rapidité et au nombre de leurs mouvements que c'est de leurs gestes qu'ils attendent tout le succès du discours. Les Indiens trouvent une grande joie dans ces fêtes; ils y boivent la haîne de l'ennemi, ils y puisent l'ardeur guerrière, ils y oublient les malheurs de leur condition. Après une danse, disent-ils, ils combattent plus volontiers; tant qu'elle dure, ils ne pensent ni à leur pauvreté ni à leurs maladies; fatigués, ils dorment d'un meilleur sommeil, et leurs songes leur apportent les douces images de ces troupeaux, de ces oies, de ces daims, de ces canards qu'ils ne peuvent se procurer et dont ils supportent ainsi la dure privation. Joyeux, folâtres dans la disette, ils le sont bien davantage encore dans la prospérité; alors ce ne sont que fêtes, danses, le jour, la nuit, sans cesse, jusqu'au retour inévitable de l'indigence et de la souffrance.

Ces danses si prolongées jettent les Indiens dans le délire des plus ardentes passions; on dirait les démons de ces vastes forêts. Ce fut à la suite de danses guerrières que les Ojibwas firent sentir à leurs missionnaires mêmes les redoutables effets d'une exaltation frénétique. Sans aucun sujet de plainte ni aucun mécontentement préalable, ils brisèrent le canot, tuèrent le bétail, enlevèrent les provisions appartenant à la mission, ils menacèrent de la mort les missionnaires, s'ils n'interrompaient incontinent leur œuvre et ne quittaient sans délai le pays. Ce n'était heureusement pas les habitants mêmes de la station que l'excès de la passion dominait à ce point. L'orage passa; quelque temps après tout était rentré dans

l'ordre, et les missionnaires, encouragés par les marques touchantes d'une sympathie inattendue, reprirent bientôt et poursuivent encore aujourd'hui le cours de leurs pénibles travaux.

Les Indiens sont dans un état presque permanent de guerre; tour-à-tour agresseurs et victimes, ils meurent par milliers sous les coups terribles les uns des autres. La guerre, la famine, la maladie, dévastent, comme un triple fléau, ces populations nombreuses et réagissent l'une sur l'autre d'une manière effrayante. La faim pousse à la guerre; la guerre jette dans la souffrance ces peuples malheureux, qui trouvent ainsi un châtiment dans chacun de leurs crimes. Chasseurs et puis pêcheurs, mais jamais agriculteurs, ils vivent au jour le jour, tantôt dans l'abondance, tantôt dans la disette, toujours dans la crainte, n'ayant ni goût, ni aptitude pour des travaux dont les fruits pourraient leur être enlevés, ni calme, ni patience dans les maladies contagieuses dont les ravages les effraient sans les rendre sages. Qui arrachera l'Indien à ce cercle de crimes et de malheurs, qu'il parcourt sur les traces de ses pères, infortunés et coupables comme lui? Seule puissance morale capable de changer les individus et les peuples, l'Evangile adoucira un jour les sentiments et la vie de ces fiers sauvages, que jusqu'ici l'on a pu briser, mais non soumettre. Plus d'un succès préalable nous confirme dans cet espoir. Les Sious d'abord, aux mœurs grossières et aux courses vagabondes, semblent sentir le besoin d'instruction, et si la crainte de l'ennemi ne les tenait dans une perpétuelle perplexité, peut-être profiteraient-ils davantage des moyens de grâce qui leur sont offerts et se convertiraient-ils en plus grand nombre aux appels pressants des missionnaires. Dans un rapport que nous avons sous les yeux, l'un de ces derniers parle de neuf personnes réveillées qui ont été reçues dans

l'Eglise après les examens préalables, et d'autres Indiens encore qui ont manifesté le désir d'être baptisés, et qui le seront en effet, plus tard, si la grâce divine développe dans leurs cœurs les bonnes impressions qu'elle semble y avoir produites. Dans une communication postérieure nous voyons également que dix femmes ont été baptisées avec dix-huit de leurs enfants; que les écoles sont mieux suivies et que l'aspect général de l'œuvre est plus encourageant qu'il ne l'a jamais été.

Sur cette station même où des hommes en fureur firent de menaçantes démonstrations et commirent des vols, tout est tranquille et prospère aujourd'hui. Deux natifs, jusqu'ici les plus forts soutiens du paganisme, ont dernièrement souscrit aux réglements des missionnaires et envoyé leurs enfants à l'école de la station. L'un d'eux a commencé à y bâtir une maison et y a défriché une demi acre de terre. Un chef d'une grande influence en a défriché une plus grande quantité; il devait achever sa maison dont il avait déjà jeté les fondements. D'autres ont suivi cet exemple, et l'on espérait qu'ils pourraient dans peu de temps se procurer des bœufs pour charier du bois et labourer leurs terres. Ils témoignaient plus de confiance aux missionnaires, satisfaits à leur tour et persuadés des progrès rapides des Indiens, si une guerre inattendue ne venait encore tromper une si douce attente. Dieu veuille protéger cet établissement dont les humbles et faibles commencements nous donnent pourtant de l'espoir. Ce désir d'une vie régulière et active est un premier et remarquable progrès; sa réalisation pourrait avoir de grandes conséquences. Une communauté d'Indiens vagabonds pliés au travail, amis de l'ordre, jouissant d'une douce aisance, sous les soins d'un missionnaire et les divines influences de l'Evangile, serait un spectacle si nouveau, si rare, que d'autres Indiens suivraient cet exemple, soit

en se groupant autour de l'état naissant, soit en formant ailleurs, sur le même modèle, des établissements semblables. Mais voici dans une âme l'action admirable de cette grâce dont l'influence sur les masses est toujours lente, quoique également puissante et nécessaire.

Shusco avait passé son enfance, sa jeunesse, son âge mûr dans l'ignorance et le mal. Il n'avait pas su commander l'estime des Indiens, mais il leur inspirait un grand effroi; son métier de charlatan le rendait aussi terrible qu'il était corrompu. Il entendit la voix des missionnaires; son cœur fut touché, sa conscience réveillée, ses sentiments, ses pensées, sa vie prirent une direction nouvelle. Lion changé en agneau, il fit l'étonnement de ceux qui l'avaient connu; cet homme superbe et terrible tomba sur ses genoux, demanda et obtint le pardon de ses erreurs et de ses crimes. Le changement fut profond; cette bouche qui n'avait jusqu'ici proféré que des paroles profanes et mensongères, parlait, avec une touchante admiration, de Jésus et de son grand amour. Aussitôt la conduite de Shusco fut uniformément chrétienne, des passions, des habitudes tenaces, vieillies et en quelque sorte inhérentes à sa nature, s'effacèrent sous le souffle de la grâce. Bien qu'infirme, ignorant, cet homme inspirait par son humilité, de l'affection, du respect, de l'estime. Il ne pouvait apprendre à lire, il transporta sa demeure auprès de celle des missionnaires pour recevoir d'eux, comme un enfant, chaque jour, à chaque moment, la nourriture de son âme. Depuis qu'il connut la sainteté du jour du Seigneur, il le salua, chaque fois, avec joie, l'observa constamment, avec beaucoup de solennité. Il aimait la maison de Dieu avec délices. Quand l'âge eut affaibli ses membres et diminué ses forces, il s'y rendait encore. « Pourquoi, lui demanda

un jour, le missionnaire de la station, êtes-vous si désireux de venir à l'église, quand vous ne pouvez plus entendre ce qu'on y dit ? » « C'est la maison de Dieu, la maison de mon Père, répondit le vieillard ému; j'aime à m'y asseoir, à y prier, et quelquefois j'y puis chanter, ajouta-t-il, avec un dernier reste d'ardeur.» Chaque jour de la semaine, il faisait un trou à un bâton, pour conserver dans sa mémoire le doux souvenir du jour du repos. Il cherchait à prolonger ce saint jour. Le samedi il se levait de meilleure heure que d'ordinaire, afin que ses travaux terminés à l'avance, lui laissassent un repos qu'il consacrait à la prière et à la méditation. Absent un jour de la station, et trompé par son bâton, auquel il avait négligé de faire un trou, il travailla pendant le dimanche; quand il aperçut sa méprise, il en éprouva une douleur profonde, et il en demanda pardon à Dieu par d'instantes prières.

Shusco aimait la Parole de Dieu ; souvent il allait chez les missionnaires, et leur demandait, dans son touchant langage, le lait pur de l'Evangile qui nourrissait son âme. Il rapportait à Dieu les biens qu'avant tout il savait tenir de sa Providence ; quand un présent lui était offert, il remerciait Dieu d'abord, le donateur ensuite. Dans une circonstance pénible, il dit : « Bien; le pauvre et infirme Shusco sera bientôt mis en pièces, mais il ira alors dans la maison de son Père. » Il ne parlait jamais de la mort que comme d'un joyeux retour à la maison céleste, sur laquelle planait pour lui les douces clartés d'une vivante foi. A mesure que l'âge inclinait vers la tombe son corps débile, la piété élevait son âme dans la haute région de l'amour et de l'espérance. C'était visiblement un épi que le soleil de justice mûrissait pour une prochaine moisson. On vit cet homme arriver au déclin de sa vie et descendre dans la vallée de l'ombre de la mort,

avec une rare sérénité de pensées et de sentiments. Les circonstances l'avaient éloigné de la station; dans son isolement il fut atteint d'une maladie violente, qui le coucha à l'instant sur son lit de mort. Inconnue, infirme, sa femme, dans un abandon pénible et devant la perspective d'une séparation prochaine, se livrait à des appréhensions bien naturelles. Le patient, à la vue de ses pleurs, la consolait en l'assurant que Dieu enverrait quelqu'un à son secours. « Ne pleurez pas, lui disait-il, mon Père va me retirer chez lui, confiez-vous en son amour, il ne vous abandonnera pas. Sara, ajoutait-il avec assurance, mon Père enverra quelqu'un ici pour prendre soin de moi.» Un instant après, Sara mit la tête à la porte, elle vit venir un Indien, elle le chargea aussitôt d'aller informer les missionnaires de la maladie de son mari. Une femme pieuse et chérie du malade accourut auprès de sa couche mortelle. Quand il la vit, il dit à son épouse : «Sara, ne vous avais-je pas assuré que mon Père ne me laisserait pas seul; il a envoyé cette amie pour prendre soin de moi, et maintenant je vous dis qu'il ne vous laissera pas non plus seule ; si vous le servez, il aura soin de vous, quand je m'en serai allé.» Prenant alors la main de l'amie que Dieu lui avait envoyée, il dit : «Je m'en vais dans la maison de mon Père!» Bientôt après, il rendit le dernier soupir, sans combat, sans angoisse; son âme, doucement séparée du corps, s'envola sur les ailes de l'espérance, dans ce sein paternel où elle avait cherché, où elle goûte aujourd'hui les douceurs d'un éternel repos. Ce furent les prémices des évangéliques travaux des missionnaires, dans ces contrées sauvages.

VARIÉTÉS.

Origine des habitants des îles de la mer du Sud; caractères physiques des deux races qu'ils composent; leurs capacités naturelles; premiers développements de leur intelligence.

On a vu dans un précédent article (1) par quelles hypothèses ingénieuses les savants cherchent à expliquer la formation des îles qui couvrent le grand Océan Pacifique; le problème peut ne pas paraître résolu à tout le monde; mais chacun aura pris plaisir à l'examiner. A cette question s'en rattache une seconde aussi difficile et plus intéressante : elle porte sur l'origine de ces milliers d'insulaires, placés, on ne sait comment, au milieu d'une mer immense qui semble avoir dû être un obstacle à leur arrivée dans les lieux qu'ils habitent. On pourrait être tenté d'abord de croire que le Créateur les y plaça lui-même dès l'instant de leur formation; mais cette idée contraire à la Bible, qui nous indique un lieu particulier comme le commun berceau de tous les hommes, s'éloignerait aussi de toutes les probabilités scientifiques. Les indigènes des îles de la mer du Sud ne forment point une espèce particulière d'hommes; mais représentent tantôt l'un, tantôt l'autre des principaux types de l'humanité; dès-lors, il est naturel de supposer qu'ils habitèrent jadis les lieux où ces types dominent. Mais ici commence la difficulté; il ne paraît guère probable, au premier abord, que ces hommes aient pu entreprendre et accomplir les longs et dangereux voyages qu'ils auraient dû faire pour

(1) *Voy.* p. 67 et suiv.

atteindre jusqu'aux îles du grand Océan. Voyons comment M. Williams répond aux objections qu'on a faites à l'hypothèse que nous venons de soumettre au lecteur.

Afin de déterminer le point de départ de ces grandes émigrations à travers les vastes eaux de l'Océan, il s'occupe d'abord des caractères physiques des insulaires, et il assure que ceux-ci forment deux classes distinctes, correspondant à deux types différents. Nous avons déjà eu occasion de parler de ces deux races; nous rapporterons nos paroles, nécessaires à l'intelligence du sujet : « Les insulaires de la première race ont une forte constitution, la taille haute, la peau noire, les cheveux laineux ou plutôt crépus. Ceux de la seconde, au contraire, ont les cheveux lisses, brillants et fins, le teint légèrement cuivré, la forme semblable à celle des Malais. Les premiers habitent la partie orientale de la Nouvelle-Zélande et toutes les îles qui se trouvent entre ce pays et le groupe des Fidji, c'est-à-dire, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, l'archipel de la Louisiane, les Iles de Salomon, la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides et les îles Fidji elles-mêmes; le seconds sont répandus dans les îles Sandwich, les îles Marquises, les îles de Paumotou, les îles de la Société, les îles Australes, Hervey, des Navigateurs et la Nouvelle-Zélande. M. Williams donne le nom de Polynésie occidentale à tous les groupes formés par la race nègre, et celui de Polynésie orientale ou asiatique à l'ensemble des îles peuplées par la race malaise. »

Maintenant, ajoute-t-il, il s'agit de rechercher le berceau de ces deux grandes classes d'insulaires; l'origine de la race cuivrée me paraît facile à découvrir. Les traits, le caractère général de ceux qui la composent, leur rapport avec la race malaise annoncent, ce me semble, d'une manière évidente, qu'à une époque quelconque,

elle a dû venir de l'une ou de l'autre des contrées de l'Asie orientale.

Plusieurs circonstances donnent tout au moins une haute probabilité à ce sentiment; l'on remarque une ressemblance frappante entre les castes des Indoux et le Tabu des îles de la mer du Sud : dans les deux pays on nourrit les mêmes préjugés sur le rôle social des femmes, et on leur inflige les mêmes privations; on leur interdit par exemple l'usage de plusieurs mets et on ne leur permet jamais de prendre part au repas de leurs maris; on les fait souvent brûler quand elles deviennent veuves, on célèbre une foule d'autres cérémonies et d'autres usages, et l'on se conduit avec la même inhumanité envers les personnes malades. Mais les nombreux rapports qui existent entre les idiomes parlés par les Malais et les insulaires sont une preuve plus forte encore de notre assertion. Ces rapports sont tels que ces langues possèdent en commun une foule de mots qui sont tout-à-fait les mêmes ou très peu différents les uns des autres. Les insulaires emploient les noms de nombre des Malais, presque sans y introduire de changement. Cette communauté d'habitudes et de langage, jointe à des ressemblances physiques remarquables, paraît prouver que l'une des races répandues dans les îles de la mer du Sud, a la même origine que la race malaise, et a, comme elle, l'Asie pour berceau.

Mais cette hypothèse soulève une grande difficulté que trois circonstances semblent rendre insurmontable. La distance que les insulaires auraient parcourue est immense; des vents réguliers qui soufflent entre les tropiques, de l'est à l'ouest, eussent empêché leur navigation en sens contraire; leurs canots d'ailleurs n'auraient pu suffire à parcourir un espace si grand, ni à lutter contre des vents si forts.

Il faut d'abord reconnaître que le trajet dut être long des îles asiatiques jusqu'à Tahiti, d'une part, et jusqu'aux îles Sandwich, de l'autre. La distance est d'environ cent degrés, ou de six à sept mille milles; peu au fait, dit-on, de l'art nautique et à peine pourvus de frêles canots, comment les insulaires se seraient-ils hasardés à parcourir cet espace immense, et s'ils l'avaient tenté, comment croire qu'ils eussent réussi? Cette question resterait sans réponse, si l'on ne savait pas qu'il existe entre les deux extrémités signalées, mille points intermédiaires placés à une courte distance les uns des autres et servant comme de lieu de halte au voyageur fatigué sur le grand Océan. Les insulaires n'auront pas été d'un seul trait de l'Asie à Tahiti ou aux îles Sandwich; mais ils auront composé ce grand voyage de plusieurs voyages successifs. Supposons, en effet, qu'ils partirent des îles asiatiques, de Sumatra, par exemple; ils n'avaient qu'à parcourir l'espace de cinq degrés ou trois cents milles pour arriver à l'île de Bornéo; de là, après avoir traversé le détroit de Macassar et fait seulement deux cents milles environ, ils atteignaient les Célèbes. Ces îles sont éloignées de la Nouvelle-Guinée, de huit degrés; mais l'on trouve, dans l'intervalle, l'île de Bessey et l'île de Céram. La distance de la Nouvelle-Guinée aux Nouvelles-Hébrides est de douze cents milles; mais les îles intermédiaires sont si nombreuses que l'on peut faire le trajet d'un point à l'autre par de très petits voyages. A cinq cents milles des Nouvelles-Hébrides se trouvent les îles de Fidji, et à environ trois cents milles plus loin, les îles des Amis. Un nouveau voyage de cinq cents milles vous mène aux îles des Navigateurs, mais vous trouvez sur votre chemin jusqu'à trois groupes où vous pouvez vous reposer de votre fatigue. Des îles des Navigateurs aux îles Hervey il y a environ sept cents milles, et de là aux îles de la Société

quatre cents milles seulement. On le voit, toute difficulté tirée de la distance des lieux disparaît devant un examen tant soit peu attentif de la question. Le plus long trajet à partir de Sumatra jusqu'à Tahiti serait celui des îles des Navigateurs aux îles Hervey; mais c'est bien peu de chose que sept cents milles à parcourir sur mer; les habitants de l'île de Rarotonga disent eux-mêmes que leur ancêtre Karika vint des îles des Navigateurs.

Il reste encore à savoir comment nos navigateurs auront pu atteindre les deux autres points opposés, la Nouvelle-Zélande, au sud, les îles Sandwich, au nord. Celles ci sont environ deux mille cinq cents milles au dessus de Tahiti. Cependant le voyage, fait par les îles Marquises, ne serait pas difficile, parce que la distance serait abrégée de six à huit cents milles, et que le navire serait poussé avec une grande force par un vent favorable, qui le mènerait promptement, quand la direction aurait été bien prise, aux îles Sandwich. Les traditions des natifs s'accordent avec mon opinion. L'une rapporte que lorsque l'île de Hawaii eut été produite par un œuf qu'un oiseau immense avait déposé sur la mer, un homme et une femme, avec un cochon, un chien et deux volailles y arrivèrent dans un canot; ils étaient partis des îles de la Société; ils devinrent dans la suite les propagateurs de la population actuelle. Selon une autre tradition, plusieurs habitants de Tahiti auraient, à une époque reculée, quitté leur île et fait voile vers les îles Sandwich; les trouvant habitées par des dieux ou des esprits, ils se seraient établis à Oahu. Il restera toujours, ce me semble, de ces traditions dépouillées de ce que l'imagination leur a prêté de fabuleux et de fantastique, une preuve ou tout au moins une conjecture en faveur de ma pensée.

De Tongatabou ou des îles Fidji à la Nouvelle-Zélande, le voyage ne présentait presque pas de diffi-

cultés. La distance est d'environ douze cents milles; mais si le vent souffle du nord-est, ce qui arrive souvent, le trajet se fait en peu de temps. Mon bateau fut un jour entraîné par le vent, de Tahiti à Atiu; et, dans une autre occasion, de Rarotonga à Tongatabou; il parcourut ainsi une distance de quinze cents milles. Dans un dernier voyage, j'ai ramené quelques natifs de l'île d'Aitutaki, qui avaient été, dans un simple canot, poussés jusqu'à l'île de Proby, située à mille milles à l'ouest de la leur.

Examinons maintenant la difficulté tirée de la direction ordinaire des vents dans ces parages; la première objection est, si je ne me trompe, suffisamment réfutée. Celle qui me reste à examiner n'a pas toute l'importance qu'on lui prête. Je n'ignore pas la force des vents dont on veut parler, ni l'impossibilité où sont les natifs, de lutter, avec leurs faibles canots, contre ce grand obstacle; mais l'on doit remarquer que la direction des vents alizés n'est pas tellement uniforme et régulière, que les habitants des îles asiatiques ne puissent jamais atteindre les groupes environnants, et ces îles lointaines où leurs descendants sont, je le crois, établis. Du moins, tous les deux mois, un vent frais souffle de l'ouest pendant quelques jours; au mois de février de chaque année, d'autres vents soufflent dans la même direction plusieurs jours de suite; puis, tournant en quelque sorte sur eux-mêmes, ils soufflent successivement dans tous les sens, jusqu'à ce qu'au bout de vingt-quatre heures ils reprennent leur première direction. Je les ai souvent vus durer huit, dix jours, et même plus de quatorze, dans une circonstance particulière. Ainsi cette seconde difficulté n'a pas plus de fondement que la première, et j'ose assurer que la dernière n'est pas plus sérieuse.

« Les canots des indigènes ne suffiraient pas, dit-on, à de longs voyages; » mais l'on vient de voir que les dis-

tances se trouvent considérablement abrégées par le très grand nombre d'îles répandues à de courts intervalles sur la surface du grand Océan. Au surplus, l'on trouve dans l'histoire de l'île de Sumatra, écrite par M. Marsden, beaucoup de faits qui prouvent que, longtemps avant d'avoir été visités par les Européens, les natifs de l'Archipel Indien avaient des forces navales très considérables. « En 1573, dit cet auteur, le roi d'Achian parut dans ces parages avec une flotte capable, à ce qu'on croit, de couvrir tout le détroit de Malacca. Il osa commander une attaque contre trois frégates portugaises envoyées pour protéger un convoi. L'attaque fut si hardie, si bien dirigée, si terrible, par l'effet d'une artillerie redoutable, que les vaisseaux portugais périrent tous avec leurs équipages. En 1582, le même roi se montra devant Malacca, avec une flotte de cent cinquante voiles. Il attaqua pour la troisième fois cet établissement, en 1615, avec cinq cents vaisseaux et soixante mille soldats. » Un peuple qui avait des flottes si nombreuses, des marins si hardis, un roi si intrépide, ne pouvait-il donc pas se répandre au dehors, et, par degrés, atteindre jusqu'aux îles les plus lointaines de l'Océan Pacifique? Dans ces derniers temps, un nouvel écrivain nous a appris que les côtes septentrionales de la Nouvelle Hollande sont, depuis plusieurs années, connues des insulaires de l'Archipel Indien. « Une flotte, dit-il, quitte chaque année le détroit de Macassar; elle se compose de deux cents voiles, et elle se dirige vers le nord de la Nouvelle Hollande; pour s'y livrer à la pêche. Elle part au mois de janvier, elle côtoie les îles intermédiaires, jusqu'à ce qu'elle arrive au nord-est de Timor; alors elle prend la direction S. E. et S. S. E. et ainsi elle s'approche de la Nouvelle-Hollande; çà et là, elle laisse, sur la route, une division de seize ou dix-sept bâtiments, un officier inférieur en prend le

commandement; son navire est le seul qui possède une boussole. Tous ces insulaires pêchent sur les côtes jusqu'à ce que le vent qui les a amenés ait cessé de souffler; ensuite, chacune des divisions revient au lieu d'où elle était partie, et où elle arrive séparée du reste des bâtiments. » Il faut supposer que les insulaires qui quittèrent jadis leur pays, pour s'établir dans ces îles nombreuses, peuplées par leurs descendants, ne firent pas leur voyage dans des canots faibles et petits comme ceux dont on se sert aujourd'hui, mais dans des bâtiments semblables aux navires qui l'emportèrent sur les vaisseaux portugais, et attaquèrent jusqu'à trois fois l'établissement de Malacca. Plusieurs circonstances, au reste, prouvent qu'anciennement les insulaires de Tahiti et des autres îles de la Société, avaient des canots fort supérieurs à leurs canots actuels et qui servaient à faire des voyages extraordinaires; une tradition rapporte qu'un insulaire visita, dans un de ces canots, toutes les îles des Amis, et même l'île de Wallace, ou de Rotuma, éloignée de deux mille milles de Tahiti, et qu'il en rapporta le célèbre siége de Reua, qui a été pendant longtemps l'objet du plus profond respect.

Pour se rendre compte de l'existence de tant d'insulaires au sein de l'Océan Pacifique, il ne faut donc pas, avec quelques écrivains, supposer qu'ils vinrent autrefois de l'Amérique septentrionale. Je croirais plus volontiers, puisqu'il existe de grands rapports de conformation, de langage et d'habitudes entre les Indiens de ce pays et les natifs des îles de la mer du sud, que pour arriver au lieu qu'ils occupent, les premiers durent traverser le grand Océan, après être partis des rivages de l'Archipel Indien. Je n'entrerai dans aucun examen de la question, mais je suis si convaicu que l'on peut facilement faire le voyage de Sumatra à Tahiti, dans l'un des grands canots

des insulaires, que si un devoir grave m'y appellait, je n'hésiterais pas un instant à l'entreprendre.

Je crains fort qu'on ne trouve pas le même degré de probabilité dans mes remarques sur l'origine de la race noire. Aussi bien ces remarques seront courtes et présentées sous la forme de simples hypothèses. Le sujet est difficile et obscur, mais espérons que des recherches et des découvertes subséquentes y apporteront quelque lumière. On assure que les indigènes qui habitent les contrées montagneuses de quelques-unes des îles asiatiques, ont la peau noire, et les cheveux crépus ; il serait intéressant d'examiner sous combien d'autres rapports encore, ils diffèrent de la race malaise; s'ils estiment eux-mêmes qu'ils forment une classe à part et s'il est probable que quelques-uns de leurs ancêtres échangèrent le lieu de leur naissance contre les îles du grand Océan, à l'exemple des Malais, leurs voisins. Je me permettrai d'émettre un sentiment qui n'est qu'une supposition. Peut-être la race nègre posséda-t-elle d'abord toutes ces îles; plus tard des colons malais seraient venus les supplanter; traîtres, cruels et d'ailleurs plus puissants, ils seraient parvenus à les vaincre, à les chasser des îles et des groupes peu considérables, sans pouvoir toutefois remporter les mêmes avantages dans les îles plus grandes, que les insulaires nègres conservent encore aujourd'hui. M. Medhurst qui est resté plusieurs années à Java, m'a assuré qu'il existe dans l'île de Céram, une classe d'indigènes qui ressemblent fort, d'après les renseignements qu'il a reçus, aux nègres de la Polynésie. Ils construisent leurs canots en les attachant les uns aux autres comme le font les habitants des îles de la mer du sud ; ils vivent séparés des Malais qui les font captifs et les vendent comme esclaves. Ce rapport semble donner quelque probabilité à ma conjecture.

Il existe entre quelques-unes des tribus de la race cuivrée, des différences physiques assez sensibles; mais prise dans son ensemble, cette race est très remarquable par la grandeur de ses formes et la beauté de ses traits. Les insulaires sont forts; leur taille s'élève souvent au dessus de six pieds (anglais), leurs membres sont vigoureux et bien musclés, sans être lourds ni épais. Les corps de quelques-uns d'entre eux sont vraiment beaux et parfaitement symétriques. Les chefs surtout se font remarquer sous ce rapport; ceux en particulier de Tongatabou et des îles des Amis se distinguent par leur attitude, par leur port distingué et ferme, par leurs mouvements libres et dégagés. Les femmes sont inférieures aux hommes, cependant elles offrent souvent tous les agréments des tailles les plus élégantes. En vérité les hommes et les femmes sont également remarquables par la vivacité, la promptitude et l'aisance de leurs manières. On remarque des nuances dans leur teint, mais leur couleur est, en général, semblable à celle des Chinois; les indigènes de Tahiti avaient autrefois la coutume de graisser et de blanchir leurs corps pour leur donner une plus grande beauté.

Le capitaine Cook a essayé d'indiquer les circonstances qui élèvent, sous le rapport physique les chefs au-dessus de leurs sujets; il a pensé que les chefs appartiennent à une autre race, et se transmettent les uns aux autres les avantages qui font d'eux, comme des hommes à part. La conjecture de l'illustre navigateur est, à ce que je crois, peu probable. Je m'expliquerais mieux le phénomène qu'il a remarqué en le rapportant à d'autres causes; d'abord les anciens chefs parvinrent probablement au pouvoir par l'effet même d'une supériorité physique sur les autres insulaires; leurs femmes elles-mêmes durent probablement à des avantages de la même nature l'honneur d'être leurs

épouses ; enfin leurs enfants étaient, de très bonne heure, entourés de soins. Quand la femme d'un chef met un fils au monde, on lui choisit deux ou trois nourrices des plus belles et des plus fortes ; pourvues en abondance des meilleurs mets, elles donnent leur lait, souvent pendant trois ans, au jeune enfant, qui croît à vue d'œil. A Rarotonga un enfant avait quatre nourrices, mais aussi il était devenu semblable à un petit monstre. Dans la suite, les fils des chefs ont les mêmes moyens de développer et d'accroître les avantages de leurs jeunes corps, de sorte qu'il ne peut vraiment être étonnant qu'ils parviennent plus tard à cette hauteur de taille et à cette force de constitution qui les élèvent au rang des premiers membres de la famille humaine.

C'est une chose bien remarquable que la favorable opinion que presque tous les peuples de la terre ont d'eux-mêmes. Tandis que les hommes civilisés regardent, avec tout l'orgueil de leur supériorité intellectuelle, les nations barbares comme peu dignes de leur estime, celles-ci éprouvent, à leur tour, le même sentiment envers nous, et les Anglais eux-mêmes, n'ont pas laissé que d'être dès longtemps un objet de dérision et de mépris. Cicéron déjà nous en donne une preuve. Dans un lettre à Atticus, l'orateur romain recommande à son ami de ne point choisir ses esclaves parmi les Bretons ; « car ils sont stupides, dit-il, parfaitement incapables de recevoir quelque instruction et indignes de concourir à l'ornement de votre maison. » De nos jours encore les Chinois ne font pas une plus haute estime de nos capacités, et s'il faut tout dire, les indigènes du grand Océan à la vue d'un homme gauche ont coutume de s'écrier : « que vous êtes stupide ! mais peut-être êtes-vous anglais ?»

Quand on demande si ces insulaires sont inférieurs au reste des hommes, il faut s'attendre à une réponse qui

varie selon la nature des moyens d'appréciation que l'on emploie et l'idée qu'on se fait de la vraie supériorité intellectuelle. Si l'on entend par là la profondeur des pensées et l'étendue des recherches, j'avoue tout d'abord que les insulaires ne doivent point encore être placés très haut sous ce rapport ; mais s'il suffit pour arriver à un développement considérable de l'esprit et du cœur, de la naïveté, de la perspicacité, de la promptitude de la perception, d'une mémoire fidèle, d'une grande soif de savoir, fruit immédiat des premières connaissances acquises, d'une vue juste et d'une sage appréciation de l'utile dans le domaine de la pensée et de l'activité, d'une aptitude marquée pour des arts nouveaux et nécessaires, d'une grande précision et d'une grande force dans l'exposition des sentiments, des éclats inattendus enfin de la plus haute éloquence, je n'hésite pas à affirmer que les insulaires ne le cèdent en rien, à tous ces égards, aux habitants de nos contrées, et que plusieurs d'entre eux, s'ils possédaient les mêmes avantages, s'élèveraient à cette hauteur de jugement et de savoir où nous admirons tant d'hommes de science parmi nous. Quelques exemples serviront à le montrer; le lecteur dépouillera le premier de sa forme enjouée et en oubliera le sujet plus piquant que sérieux; il verra sous ces expressions libres et naturelles d'un naïf étonnement, la pensée passant promptement d'un objet à l'autre, cherchant la cause de ce qu'elle voit et s'essayant à connaître avec autant de franchise que de vivacité.

Il y a quelques années que l'un de nos vénérables et estimés frères, vint en Angleterre; un peu chauve dejà, il reçut une perruque de la bonté de ses amis. Lorsque les chefs et les indigènes de l'île qu'il avait évangélisée, le virent revenir au milieu d'eux, ils se rendirent à bord du bâtiment qui l'avait amené; après les salutations d'usage, l'un des assistants dit au missionnaire : « Vous étiez chauve

quand vous nous quittâtes, et maintenant vous avez la tête couverte de beaux cheveux; qu'ils sont donc étonnants, ces Anglais! comment ont-ils fait croître vos cheveux de nouveau?» Le missionnaire d'expliquer le phénomène : « Que vous êtes simples ! dit-il; mais comment croissent donc les plantes que vous voyez? N'est-ce pas de la semence que vous jetez en terre?» — « Oh! s'écrièrent-ils tous à la fois, quel peuple que ce peuple anglais! ils jettent de la semence sur la tête nue d'un homme chauve, afin d'y faire pousser de nouveaux cheveux!» «Mais, demanda l'un d'entre eux, n'avez-vous pas apporté quelques-unes de ces semences?» Le respectable missionnaire fit mieux que de poursuivre ses explications; il ôta sa perruque. La révélation inattendue de « sa tête primitive» fut suivie de bruyants éclats de rire, qui furent loin de se calmer quand l'un des spectateurs dit à quelques-uns de ses voisins, sans aucune intention malveillante, comme on le pense bien: « Voyez notre monsieur, il est arrivé d'Angleterre avec la tête couverte de chaume, avec la tête couverte de chaume!»

Comme tous les peuples habitués à contempler le spectacle de la Création, et à trouver tour à tour les images par les idées et les idées par les images, les insulaires se servent des objets de la nature pour exprimer les conceptions encore simples de leur esprit. Il existe, entre les tropiques, un poisson qu'ils appellent *Aumea*; il est remarquable par sa bouche très grande et par ses ouïes très ouvertes. Les natifs croient naïvement que la nourriture que ce poisson prend, s'échappe par ces dernières ouvertures; de là, une comparaison souvent employée par eux; quand un chef confie à l'un de ses sujets une mission importante, « n'allez pas, lui dit-il, imiter l'*Aumea*; » et quand, dans leur zèle, les indigènes s'exhortent les uns les autres à recevoir cordialement l'Evan-

gile, ils ajoutent souvent : « ne recevez pas la parole de Dieu comme l'*Aumea* mange sa nourriture, mais laissez-la pénétrer jusque dans votre cœur. » La tempête est, dans ces parages, annoncée d'ordinaire par le sourd mugissement des vagues, qui la précède de quelques heures; mais aussitôt qu'il en voit les premiers avant-coureurs, le vigilant hérisson de mer, prévenant le danger, court s'abriter dans quelque endroit sûr; il se cramponne à quelque rocher, où il reste fermement suspendu, tandis que les vagues passent furieuses autour de lui. Les natifs ont été frappés de la prudence de cet animal, et ils en ont fait un proverbe laconiquement exprimé : « Le mugissement de la mer, disent-ils, et l'ouïe du hérisson; » c'est-à-dire, la mer bruit, le hérisson écoute, se sauve, se cache et échappe au péril. C'est la pensée de Salomon : « L'homme sage prévoit le mal et s'y soustrait. » Les natifs ont encore remarqué le caractère singulier de ces plantes qui, posées sur d'autres, et nourries d'un suc étranger, étalent un luxe dérobé; la vaine forfanterie d'un homme qui fonde, sur de fausses raisons, une haute opinion de lui-même, leur paraît aussi étrange. Ils comparent l'orgueil né du sein de la médiocrité aux plantes parasites, et ils disent de toute illusion de l'aveugle vanité, « c'est une belle chose sans racines. »

Leur aptitude pour les arts était déjà attestée par la forme de leurs vêtements, les ornements de leurs armes, la construction de leurs canots, leurs instruments de pêche, et toutes les branches de leur bizarre mais remarquable industrie. Depuis, les écoles qu'ils ont bâties, les chapelles qu'ils ont élevées, les métiers qu'ils ont appris et qu'ils exercent avec succès aujourd'hui, la face nouvelle de leurs champs, de leurs maisons, sont venus ras-

surer les craintes mal fondées des uns et augmenter les espérances chrétiennes des autres.

Le bon sens des indigènes est remarquable. Je me tenais un jour à côté du chef Tamatoa, quand je vis des natifs arriver avec des canots remplis de saumons. Les poissons furent déposés devant le chef, et l'un des domestiques présents commença, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, à en mettre à part un certain nombre pour les distribuer aux autres chefs, conformément à un usage établi. Mais tandis qu'il était livré à ce travail, un petit chef s'avance et enlève du tas un grand saumon. Le domestique reprit promptement le poisson, et peu satisfait de l'indiscrète avidité du chef, murmura quelques paroles inarticulées, avec un ton de voix irrité. Tamatoa remarqua le trouble de son domestique et lui demanda la cause de sa colère; « Hé quoi ! répondit celui-ci, cet homme m'a refusé l'autre jour un fruit que je lui demandais, et il vient aujourd'hui enlever notre poisson ! » « Mon ami, lui dit le roi, avec calme, prends deux autres saumons parmi les plus beaux, et donne-les, sans murmure, à cet homme.» Le domestique le fit, mais non sans trahir par ses paroles, la contrainte qu'il éprouvait. Le roi le rappela bientôt après et lui adressa ces mots : « Vous êtes un fou, mon garçon ; vous ne voyez pas que par votre acte vous allez vaincre la dureté de cet homme et qu'il aura honte une autre fois, de vous refuser ce que vous lui demanderez » Je ne pus m'empêcher de faire remarquer au prince qu'il venait de suivre, sans le savoir, un conseil donné par la sagesse du plus grand roi d'Israël; Salomon dit en effet : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui à boire ; car, en faisant cela, tu amasseras des charbons de feu sur sa tête. » «Cela est vrai, répliqua mon royal ami; et c'est la seule manière de gagner les hommes. »

Comme tous les peuples à impressions fortes, et à sentiments énergiques, les insulaires excellent dans l'éloquence; non pas dans celle qui se pare de fleurs, et brille de l'éclat des images; mais dans celle qui, sincère et profonde, tire sa force des raisons qu'elle donne, et sa beauté des sentiments qu'elle réfléchit. Quelque aptitude naturelle que j'accorde aux insulaires, je dois cependant faire remarquer que leur conversion à la foi chrétienne a été le commencement d'une ère nouvelle pour leur intelligence aussi bien que pour leurs cœurs. La nature de l'instruction qu'ils ont reçue, les nouveaux besoins et les nouveaux désirs nés de leurs progrès mêmes, l'ardeur produite par une suite de découvertes dont plusieurs étaient si étonnantes et si merveilleuses qu'elles ne pouvaient manquer de stimuler leur zèle et d'étendre leurs facultés, la haute influence surtout d'une piété vivante ont fait d'eux des créatures nouvelles par l'élévation des pensées ainsi que des sentiments. J'ai souvent remarqué ce double changement dans mes entretiens du soir avec eux. Ouverte à tout le monde, ma maison était remplie d'insulaires qui venaient provoquer des conversations sur des questions obscures pour eux; ils paraissaient avides de connaissances. Leur sagacité m'étonnait davantage encore dans leurs discours publics. Je ne sais si, parmi nous, un ministre, quelque instruit qu'il fût d'ailleurs, saurait mieux qu'eux faire ressortir la justesse de ses idées, donner de la force et de l'agrément à ses raisons par la sagesse des exemples et le bon choix des comparaisons. On me pardonnera de citer une dernière preuve de l'exactitude de leurs pensées sous ce rapport. Quelques semaines après avoir quitté Raiatea pour faire mon voyage en Angleterre, je fus appelé par des circonstances particulières à revenir dans cette île. A mon arrivée, j'appris qu'on avait convoqué une assem-

blée à laquelle on me priait d'assister. Je n'en connaissais pas l'objet; mais le roi, organe de ses sujets dans cette occasion, me le fit bientôt connaître en m'annonçant qu'il avait réuni son peuple afin de m'engager à renoncer à mon projet de voyage. Après que plusieurs discours intéressants eurent été prononcés sur ce sujet, le roi se leva et dit avec beaucoup de gravité : « Monsieur Williams, j'ai lu aujourd'hui ce que l'apôtre saint Paul écrivait aux Philippiens : « Je suis pressé de deux côtés; je désire déloger pour être avec Christ, ce qui me serait beaucoup meilleur; mais il est plus utile pour vous que je demeure en la chair. » Maintenant nous savons tous que vous devez désirer de voir vos amis et de visiter votre pays natal, après une absence si longue; ce désir est très-raisonnable; mais ne pensez-vous pas que si saint Paul souhaitait de vivre loin du ciel, même pour faire du bien aux chrétiens sur la terre, vous devez renoncer au plaisir de revoir l'Angleterre pour nous faire du bien aussi. » Ce langage était touchant; je répondis avec émotion que je consulterais ma femme à mon retour à Tahiti, que je reviendrais si la chose était possible, et que je leur enverrais, dans le cas contraire, un missionnaire pour rester avec eux jusqu'à mon retour. J'avais à peine cessé de parler qu'un des assistants se lève, et après m'avoir remercié de ma promesse, s'écrie : «Mais quand nous aurions dix mille maîtres en Christ, nous n'avons pourtant pas plusieurs pères; car vous nous avez engendrés en Jésus-Christ, par l'Evangile. »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU.—JOURNAL DE M. CASALIS, SOUS LA DATE DU 5 SEPTEMBRE 1839.

Idolâtrie cachée, mais réelle des Béchuanas.—La sépulture chrétienne établie à Thaba-Bossiou; résistance de plusieurs natifs; intervention du missionnaire; fermeté de Moshesh, résultats de la lutte.—Baptême d'Entlaloé, premier candidat admis dans l'église.

On a longtemps cru, et j'ai moi même partagé cette opinion, que les Béchuanas ne devaient pas être classés parmi les peuples idolâtres. Les pagodes de l'Inde et les maraes de la Polynésie nous ont trop accoutumés à l'idée que tout culte païen doit nécessairement se déceler par un autel et un fétiche. Il était difficile de connaître la pensée religieuse des habitants du sud de l'Afrique, parce que son influence ne s'exerce sur presque aucun des actes de leur vie ordinaire. On ne pouvait en découvrir la nature qu'en assistant à ces scènes émouvantes qui arrachent l'homme à ses préoccupations habituelles et le forcent à croire en l'instruisant de sa dépendance. La tombe et le berceau, en présence desquels il est si difficile d'être athée, sont les autels où le Mochuana sacrifie, et c'est aux ombres redoutables de ses ancêtres qu'il demande un doux repos pour la froide dépouille

d'un parent bien-aimé et des jours sereins pour l'enfant qui vient d'ouvrir ses yeux à la lumière. Ce culte n'a rien de vague et d'indéfini; c'est plus qu'un simple hommage rendu aux générations passées, c'est une adoration réelle. L'homme de tous les pays craint les esprits plus qu'il ne les aime; un profond sentiment de terreur accompagne généralement l'idée que les morts disposent du sort des vivants. Les anciens parlaient beaucoup d'ombres courroucées; (1) s'ils sacrifiaient aux mânes, c'était le plus souvent pour les apaiser. Ces idées répondent parfaitement à celles des Béchuanas. Ils prient plus qu'ils ne rendent grâces, ils cherchent plutôt à détourner des châtiments qu'à s'attirer des faveurs, en un mot, ils n'adorent les Barimos que lorsqu'ils pensent qu'il y aurait du danger à ne pas le faire. Cette foi explicite à l'immortalité de l'âme et à l'existence du monde invisible nous a servi comme d'un puissant levier pour remuer la tribu des Bassoutos; mais, d'un autre côté, le système idolâtre qu'on en a déduit, a été jusqu'ici l'un des plus grands obstacles au succès de nos travaux. On comprendra à quel point il est subversif de tout progrès et de toute réforme salutaire, si l'on réfléchit que, d'après les notions des naturels, on ne saurait provoquer plus directement la colère des générations divinisées, qu'en se départissant des préceptes et des exemples qu'elles ont laissés après elles. Jaloux d'assurer à notre Dieu et Père l'adoration et l'obéissance qui n'appartiennent qu'à lui seul, nous avons dirigé nos principales attaques contre toute violation directe ou indirecte des premier et second commandements. Celui qui fit triompher sa cause sur le mont Carmel en présence des dix

(1) Il est remarquable que les Bassoutos donnent aux esprits le nom de *liritis*, proprement *ombres*; ils les appellent aussi *Barimos*.

tribus égarées, a soutenu nos faibles bras, et déjà nous avons à lui rendre grâces d'une victoire signalée dont l'influence est de nature à s'étendre sur toute la nation.

Tséniégi, sœur d'Entlaloé, était atteinte d'une maladie qui d'après toute probabilité devait terminer ses jours. Son frère, sincèrement converti à l'Evangile, la recueillit chez lui, et s'opposa à ce que l'on eût recours aux cérémonies usitées pour obtenir la guérison des malades. Dieu seul, disait-il, a ouvert la porte de la vie à ma sœur, Dieu seul peut lui ouvrir celle de la mort ; c'est Dieu seul que nous prierons. Ni les outrages du plus grand nombre, ni les flatteries et les caresses des gens adroits dans l'art de séduire, ne purent ébranler la résolution de ce fidèle chrétien. Assis jour et nuit auprès de sa sœur, il la pressait de recourir aux mérites du Sauveur, et le nom de Jésus fut le dernier son qui frappa l'oreille de Tséniégi expirante.

Dès qu'elle fut morte, Entlaloé vint me dire qu'il désirait l'enterrer chrétiennement, ou plutôt selon son expression, « la mettre en réserve pour le jour de la résurrection. » Ce n'était pas une petite entreprise ; nous n'avions aucun antécédent dont nous pussions nous prévaloir, et cependant il s'agissait d'attaquer de front l'idolâtrie du pays. Du moment qu'une personne a expiré, elle est censée avoir pris place parmi les dieux de la famille. On dépose ses restes dans le parc des bestiaux, afin que ces animaux sacrés la protègent contre les maléfices des sorciers, auxquels on suppose la puissance d'évoquer les morts. Une génisse noire est immolée sur la tombe; c'est la première oblation faite à la nouvelle divinité en même temps qu'un acte d'intercession en sa faveur, destiné à lui assurer une heureuse réception dans les régions souterraines qu'habitent les Barimos. Chacun des assistants aide à asperger la fosse et répète la prière suivante : « Repose

en paix avec les dieux, donne-nous des nuits tranquilles.» J'invitai Entlaloé à aller instruire Moshesh de ses intentions; il fut accueilli avec bienveillance et le chef lui fit la réponse suivante: «Entlaloé, je te reconnais pour un chrétien; j'ai vu le changement qui s'est opéré en toi et j'ai dit: La parole qui renouvelle ainsi l'homme est la Parole de vérité. Loin de m'offenser en faisant bien, tu peux être sûr d'avoir mon approbation. Viens, je veux te désigner moi-même le lieu où nous allons fonder la ville des morts; ta sœur en sera la première habitante, mais nous l'y suivrons tous.» Le lendemain matin près de cinq cents personnes accompagnaient le corps de Tséniégi au nouveau cimetière. Le cortége précédé par quatre porteurs s'avançait dans le plus profond recueillement. Je fis le service funèbre d'après le rite de nos Eglises protestantes; puis la foule se retira évidemment touchée de la beauté des espérances que la foi donne au chrétien.

Ceci se passait vers la fin du mois de juin. Nous commencions déjà à sentir les premières attaques de la rougeole, qui a ravagé cette année toute l'Afrique méridionale (1). Quelques jours après l'enterrement de Tséniégi, cette maladie nous enleva notre petite fille. Le Seigneur voulait nous donner une occasion de le glorifier dans cette dispensation douloureuse. Il fallait que les Bassoutos eussent devant les yeux le spectacle de parents chrétiens pleurant un enfant chéri, mais soutenus par la ferme conviction qu'ils le retrouveraient bientôt dans des régions de bonheur et de gloire. Moshesh voulut voir le petit corps avant qu'on fixât le couvercle de la bière. Il fut touché du soin que la mère avait mis à orner les restes innocents d'un ange. Le discours que notre bien-aimé

(1) *Voy.* p 82.

frère Arbousset prononça sur la tombe produisit également une profonde impression sur lui. « Ah ! s'écria-t-il, les Chrétiens seuls sont heureux ; ils pleurent, mais leurs larmes ne ressemblent pas aux nôtres ! Oui, Emma ressuscitera ; la mort n'est qu'un gué que l'homme traverse pour aller à Dieu ! »

Moshesh était lui-même à la veille de perdre une des personnes qu'il aimait le plus tendrement. La sincérité de ses convictions allait être soumise à une terrible épreuve. Deux jours après, Mantsané, sa principale femme, dans un accès de délire occasioné par la rougeole, se précipita du haut du rocher le plus escarpé de la montagne ; le chef en me faisant savoir cette triste nouvelle, me pria ne pas le laisser seul, parce que ce jour de larmes serait probablement aussi un jour de pénibles débats. En effet, la grande question du culte des Barimos allait être vidée pour Thaba-Bossiou. Dans le cas de Tséniégi, Moshesh avait plutôt permis qu'ordonné. Mantsané appartenait à une famille puissante et malheureusement remarquable par son opposition à l'Evangile. Les funérailles des personnes élevées en dignité se font communément avec beaucoup de pompe, et on leur sacrifie à plusieurs reprises. La chair des victimes sert de pâture à une foule de parasites éhontés qui forment la cour des souverains de ce pays. On pouvait s'attendre à ce que cette tourbe avide se mît du parti des parents de Mantsané pour maintenir les anciens usages. Je me rendis auprès du chef vers midi et le trouvai plongé dans la plus profonde douleur. Il était temps que je vinsse à son secours. Près d'un millier de bœufs avait été réunis sur la place principale de la ville, et l'on achevait de percer une fosse dans le parc où la mère de Letsié et de Molapo a été enterrée il y a quelques années. « Consentirez-vous à faire le service sur cette fosse ? » me demanda le chef. « Non, Moshesh, » répondis-

je avec douceur, « vous avez un cimetière, je ne parle que là. Ce bétail m'apprend assez que vous êtes tenté de prier mon Dieu et vos Barimos en même temps; je serais infidèle à mon Maître si j'accédais à vos désirs. » — « Je vous l'avais bien dit, » s'écria Moshesh en se tournant vers la foule « vous voulez que je serve Jéhova d'une main et le démon de l'autre. » Un murmure de mécontentement accueillit ces paroles. Le frère de la défunte protesta contre toute déviation des coutumes nationales. « Sur quoi sont fondés ces usages? reprit Moshesh. Je voudrais bien voir le livre où vous les trouvez prescrits. Les missionnaires vous donnent la raison de tout ce qu'ils font. L'homme meurt parce qu'Adam nous a tués lorsque nous étions encore tous en lui, comme la plante de blé est dans le grain. Il faut enterrer les morts dans un même lieu, parce qu'il est beau de penser qu'ils dorment ensemble le long sommeil de la mort. L'homme n'est seul qu'aussi longtemps qu'il demeure dans le sein de sa mère; dès qu'il voit le jour, il se colle à la mamelle de celle qui l a enfanté, et dès-lors il vit dans la société de ses semblables. Vous dites qu'il faut sacrifier aux Barimos; mais les Barimos ne sont que des hommes comme nous, seulement au lieu de vivre sur la terre, ils sont allés s'asseoir devant leur juge. Et vous aussi lorsque vous serez morts on fera de vous des Barimos; voulez-vous que nous vous adorions dès aujourd'hui? Mais comment adorer des hommes? Et si vous n'êtes que des hommes maintenant, serez-vous plus puissants lorsque la mort aura moissonné la moitié de vous-mêmes. » Ici Ratsiou, le principal opposant, repartit durement : « Nous nous taisons, Moshesh, parce que nous ne voulons pas céder. » Un autre ajouta : « Ce que les missionnaires disent serait excellent si nous le croyions, mais je ne le crois pas pour ma part. » — « Et c'est cependant la vérité, » reprit le

chef. — « Oui, la vérité..., cria une voix du milieu de l'assemblée. Courage, mon maître, fais le bien, tu ne t'en repentiras pas! » Je pris alors la parole et m'adressant aux personnes les plus influentes, je leur dis : « Grands de Thaba-Bossiou, vieillards que nous respectons tous, je hais la parole dure. Moshesh vous a dit les raisons pour lesquelles le culte des Barimos doit cesser. Réfutez les vérités que je vous annonce, me voici au milieu de vous, parlez, j'écoute. » « Et moi aussi j'écoute, dit le chef, parlez !... » — Long silence. « Nous parlerons, dit enfin quelqu'un, lorsque le *morouti* (le missionnaire) se sera retiré. — « Oui, vous vaincrez lorsqu'il n'y aura plus d'adversaire; parlez maintenant, s'écria Moshesh un peu échauffé par une opposition aussi opiniâtre. Pourquoi regardez-vous à terre, pourquoi faites-vous des marques sur la poussière? Je disais en mon cœur, il est autour de moi bien des personnes qui ont la parole de la sagesse; mais je vois aujourd'hui qu'ils n'ont que celle de la vanité... Qu'on recomble la fosse immédiatement et que ce bétail soit conduit aux champs. » Puis se tournant vers moi : « Vous avez vaincu; la femme que je pleure ira dormir avec Tséniégi, et moi aussi je veux un jour reposer avec elles. » — A l'ouïe de ces paroles je serrai la main au chef et mon cœur s'éleva vers Dieu pour le louer. Le frère Gosselin se rendit au cimetière pour donner les directions nécessaires, et le lendemain la Parole de Dieu fut adressée à une multitude assemblée sur la tombe de Mantsané. Nous eûmes le plaisir d'entendre MM. Walker et Backhouse, députés de la Société des Amis, qui se trouvaient au milieu de nous dans ces circonstances. Ces messieurs tirèrent parti des observations qu'ils ont faites dans leurs longs voyages, pour combattre les funestes préjugés dont l'influence aveugle encore tant de Bassoutos. Depuis ce jour mémorable, les habitants de

Thaba Bossiou ont regardé la question comme résolue et le soin de rendre la poudre à la poudre a été ajouté aux autres devoirs de mon ministère.

Le dix-huit du mois dernier, Entlaloé a reçu le sceau du baptême. Quel jour heureux que celui où ce premier né de l'église de Thaba Bossiou a été admis au nombre des rachetés du Sauveur ! Il n'y avait qu'une voix dans l'assemblée pour rendre témoignage à la réalité de sa conversion, et la profession de foi qu'il a faite publiquement a prouvé qu'il sait pourquoi et en qui il a cru. Il s'est choisi le prénom de Daniel, parce qu'à l'exemple de ce prophète il a refusé seul au milieu d'un peuple idolâtre de toucher aux choses sacrifiées aux faux dieux. Son premier nom *Entlaloé* sera son nom de famille.

Ramatséatsané a renoncé à la polygamie et a été uni dans l'église à sa femme légitime. Il commence à jouir du bonheur que la foi jointe à l'obéissance procure à l'âme régénérée. Sans être encore bien affermi, il pouvait dernièrement me dire avec sincérité : « Je sens que j'ai chargé le joug du Seigneur et je le trouve léger. »

Que ne puis-je, Messieurs, vous donner les mêmes assurances au sujet du chef dont l'intelligence et les talents naturels ont tant de fois déjà excité notre admiration ! Sa conduite dans les circonstances dont je viens de vous offrir le récit prouve qu'il fait de rapides progrès dans la connaissance de la vérité et qu'il ne recule pas devant la tâche difficile de réformer les coutumes nationales. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez. Rien ne démontre encore que son cœur ait subi ce renouvellement sans lequel, a dit Jésus, personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Si nous n'exigions de ce peuple qu'une simple adhésion à la vérité de l'Evangile et l'adoption des formes extérieures du christianisme, Moshesh et plusieurs centaines de nos auditeurs auraient

bientôt acquis un droit irrécusable au baptême. Nos progrès seraient plus rapides, j'ose même dire que quelques années nous suffiraient pour convertir l'Afrique méridionale. Mais serait-ce là une conversion, serait-ce un progrès réel? Dieu nous garde de nous laisser séduire par de trop faciles triomphes et de jamais nous fier aux sentiments d'un cœur encore irrégénéré!

Je demeure, Messieurs, dans les liens de la foi,

Votre tout dévoué,

E. Casalis.

Deuils du Comité.

Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris venait à peine de se remettre du douloureux étonnement que lui avait causé la mort prématurée de M. le baron Bartholdi-Walther, l'un de ses assesseurs, qu'il a été appelé à pleurer la perte de l'un de ses honorables vice-présidents, M. P. A. Stapfer, ancien professeur de théologie, et ancien ministre plénipotentiaire de la Confédération helvétique auprès du gouvernement français. L'un et l'autre, membres de la Société depuis son origine, n'ont cessé pendant le cours des dix-huit dernières années, de prendre la plus vive et la plus active part à ses travaux. On les voyait tous deux assister aux séances du Comité, se rendre aux réunions mensuelles de prières pour les missions, avec une régularité exemplaire; et si le premier servait la cause des missions en lui prêtant le large tribut de son zèle, de ses bons et précieux conseils, de son jugement parfaitement droit, de sa position sociale et de sa fortune, dont il faisait un si chrétien emploi; le second la soutenait par ses hautes lumières et par l'influence que lui donnait son grand savoir. Plus d'une fois, il a présidé l'assemblée générale de la Société, et nous n'avons pas besoin de dire tout ce que, dans ces occasions-là, il

savait tirer du bon trésor de son cœur si profondément pieux et d'un esprit aussi riche de ce qu'il avait acquis que des dons qu'il tenait de la nature. Il était véritablement affectionné aux élèves de la Maison des missions, dont les études l'intéressaient vivement et dans les examens desquels il tenait toujours une place et exerçait une influence que personne ne songeait à lui contester.

M. Bartholdi étant mort à Tours, le Comité a été privé de la douceur de faire entendre sur sa tombe, par l'organe de l'un de ses membres, l'expression de ses justes et profonds regrets. Il n'en a pas été de même pour M. Stapfer. Le directeur de la Maison des missions a été appelé à parler dans la cérémonie des funérailles de ce chrétien éminent. Comme son discours renferme l'expression des sentiments de tous les membres du Comité, celui ci a arrêté, à l'unanimité, dans sa séance du 1er avril, qu'il serait publié par la voie de ce Journal et communiqué ainsi à tous les amis de la Société. Ceux d'entre eux qui n'ont pas eu le bonheur de connaître personnellement cet homme vénérable, si généralement estimé, jugeront par ce peu de paroles de la grandeur du deuil de ses collègues et de ses amis. Voici ce discours :

Messieurs,

« Nous éprouvons tous le besoin de dire un mot sur le bord de cette tombe, et pourtant nous avons tous la conviction que notre silence l'honorerait bien mieux que nos paroles. C'est, messieurs, qu'il est des êtres qui, en nous quittant, gravent dans nos cœurs une image d'eux-mêmes si belle et si pure, laissent des souvenirs si doux et si complets et répandent sur leurs traces un parfum de vertu si suave et si sanctifiant, que l'amitié souffre inexprimablement de ne pouvoir dire à quel point ils étaient chéris, à quel point vénérés. Elle apparaît dans

ce moment à vos yeux si radieuse et si grande, l'âme du frère dont nous pleurons le départ, qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'en dire quelque chose, qui ne demeure pas au-dessous de vos impressions. Vous avez tous la persuasion intime que ce que la Providence nous a fait voir en sa personne, elle ne le fait pas voir deux fois dans l'espace d'une génération, pas deux fois peut-être dans le cours d'un siècle, l'alliance du plus haut savoir et de la plus profonde piété. Cet homme pour qui l'histoire n'avait aucun secret, aux yeux de qui toute l'antiquité s'était dévoilée, qui connaissait les langues anciennes et orientales comme peu d'hommes les connaissent, qui par de laborieux travaux et l'esprit le plus pénétrant, s'était tellement rendu familiers tous les systèmes de philosophie ancienne et moderne, qu'on eût dit qu'il les avait trouvés lui-même, qui avait étudié avec un plein succès toutes les branches de la théologie, qui se tenait au courant des progrès de la science dans tous les domaines du savoir humain, qui, avec et malgré cette prodigieuse érudition, avait conservé, en littérature, le tact le plus sûr et le goût le plus exquis, et dont la vaste instruction était si bien digérée, si parfaitement mûrie, tellement présente, qu'à chaque instant et sans qu'il fût besoin d'aucune recherche, elle était toujours à la disposition de ses nombreux amis; cet homme, messieurs, était en même temps l'un des plus humbles disciples de Jésus-Christ, et il ne parlait jamais sans émotion et, dans les derniers temps de sa vie, sans laisser voir des yeux mouillés de larmes, de l'amour du Dieu Sauveur.

« O vous qui avez eu le bonheur d'être admis à son intimité, vous savez tout ce qu'il y avait d'aimable dans son commerce et dans sa parole, de gracieux, de bienveillant, de constamment affectueux. Vous savez s'il s'est jamais prévalu de son immense savoir auprès des

petits, des ignorants; et qui ne se sentait petit et ignorant à côté de lui? vous savez comme l'on prenait confiance et l'on se sentait encouragé dans la société d'un homme qui, oubliant ce qu'il avait acquis pour ne songer qu'à ce qu'il pouvait acquérir encore, parvenait presque à vous faire croire qu'il avait quelque chose à apprendre de vous; vous savez si, inébranlable dans la vérité évangélique, il a jamais été infidèle à ses convictions chrétiennes, s'il les a jamais cachées, s'il n'en a pas toujours fait la plus franche profession, et en même temps, vous savez s'il était plein de condescendance, de support, d'amour envers ceux qui ne partageaient pas sa foi et qu'il pouvait croire dans l'erreur.

« Messieurs, ce que vous voyez, là, dans cette fosse, c'est certainement la dépouille du plus grand théologien de notre époque, de l'un des savants les plus accomplis qui aient illustré notre génération; mais c'est quelque chose de plus, c'est aussi, c'est surtout, la dépouille de l'un des plus vrais, de l'un des plus fidèles serviteurs de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Que de richesses d'érudition enfouies dans ce cercueil! Mais que dis-je? Non, rien de tout cela n'est perdu. Cet esprit dont de solides études agrandirent la vaste capacité, voit maintenant la parfaite lumière; ce cœur qui demeura si sensible, si aimant, si tendre, dans une carrière et au milieu d'études, qui en dessèchent ou en retrécissent tant d'autres, goûte à l'heure qu'il est les délices de la communion de Christ et de ses élus; cette âme qu'élevèrent et ennoblirent de si hautes méditations, contemple aujourd'hui le Dieu trois fois saint et s'absorbe dans l'adoration du mystère de l'ineffable charité. Ne lui envions pas son bonheur, il est immense; ajoutons : il est aussi légitime qu'il est possible. On doit être bien heureux dans le sein du Dieu de la grâce, quand on a possédé à ce degré sur la terre, les dispositions qui font

la vie du citoyen du Ciel. Oui, jouissez de votre félicité, ô mon bien-aimé compatriote, ô notre frère, ô notre ami, ô notre père, vous que nous nous plaisions à envisager comme notre patriarche, vous qui marchiez à notre tête, et dont nous nous félicitions de pouvoir suivre les traces, vous qui par votre sagesse et vos conseils, autant que par l'autorité de votre nom, étiez, sans le savoir et sans le croire, l'appui et le soutien de vos frères plus jeunes et moins expérimentés que vous! Voici, nous voulons apprendre de vous à joindre à la piété, la science; à l'inflexibilité des principes, la débonnaireté; à la fermeté et au zèle du croyant, la sagesse; à la simplicité de la colombe, la prudence et la discrétion. Comme vous, pour vaincre, nous ne voulons employer d'autres armes que celles qu'avoue l'Evangile, comme vous, nous ne voulons combattre et triompher que comme doivent le faire les inoffensives brebis du bon Pasteur, par la vérité unie à la charité. Ainsi nous profiterons de vos pieux et saints exemples; ainsi nous honorerons dignement votre mémoire; c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de vous, c'est le plus durable et le plus glorieux monument que nous puissions vous élever.

« Adieu donc; adieu, de la part des Comités de ces Sociétés chrétiennes (1), qui étaient si heureuses de vous voir à leur tête, que vous instruisiez et fortifiiez par vos admirables discours et qui vous considérèrent toujours comme l'une de leurs gloires et leur plus bel ornement. Adieu, de la part de ces humbles missionnaires français, qui au fond des déserts de l'Afrique, n'ont point oublié ce qu'ils vous doivent, et qui continuent à vous rendre, dans le secret de leurs cœurs, le culte de la plus filiale

(1) M. Stapfer était vice-président de la Société des Missions, et président de la Société biblique française et étrangère, et de la Société des Traités religieux.

et de la plus respectueuse amitié. Adieu, de la part de ces élèves de la Maison des missions évengéliques, ici présents, dont vous stimuliez l'ardeur pour les études et que votre présence, chose étonnante ! n'intimida jamais, tant vous saviez devant eux, comme devant tous, voiler le savant derrière la simplicité de l'enfant. Adieu, de la part d'un frère, et puisque vous daigniez vous-même l'appeler de ce nom, de la part d'un ami qui ne se reconnut jamais plus indigne de votre amitié que dans ce moment où votre image se présente à lui dégagée de tout ce qu'elle avait de terrestre et de mortel. Adieu, de la part de nous tous, qui vous avons chéri autant que vénéré; adieu, au revoir; nous pleurons, mais non comme ceux qui sont sans espérance; nous pleurons, mais comme ceux qui savent qu'il y a un repos après la fatigue et une couronne après le combat; nous pleurons, mais avec l'assurance qu'au bienheureux séjour où vous êtes allé, nous vous retrouverons tout entier pour vous aimer mieux et jouir de vous plus que nous ne le fîmes jamais sur la terre. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN DEÇA DU GANGE.

Réveil à Kishnaghur.—Visite de l'évêque de Calcutta; examen, baptême, confirmation de plusieurs centaines de candidats; considérations sur ce mouvement extraordinaire.

Nous avons déjà eu la joie de rapporter dans cette feuille les circonstances remarquables d'un grand réveil religieux qui a eu lieu, dans ces derniers temps, à Kishna-

ghur. Nous avons également parlé du projet de l'évêque de Calcutta de faire, quand ses grandes occupations le lui permettraient, un voyage dans ce lieu pour s'assurer par lui-même de la réalité des faits qui lui étaient annoncés, qu'il croyait à peine, tant ils étaient remarquables, et qui l'ont depuis rempli de la plus vive admiration. (1) C'est dire que cet homme éminent, cet évêque missionnaire, dont le zèle et l'activité étonnent, chaque jour, ceux-là même qui les connaissent le mieux, a accompli sa promesse et apporté à l'église naissante de Kishnaghur le large tribut de ses hautes lumières et de sa profonde charité. Cette visite eut lieu huit mois après celle de l'archidiacre Dealtry, dont nous avons parlé. La première ferveur, celle qui n'était que passagère, devait être disparue; une année ou plus de persévérance dans la profession du christianisme, malgré de grands obstacles et au milieu d'une grande détresse, pouvait n'être pas un témoignage suffisant de la sincérité des manifestations religieuses, c'était du moins une circonstance encourageante, et arrivé alors que les premières illusions comme les premiers charmes devaient être dissipées, M. Wilson devait trouver moins de difficulté à dégager l'œuvre de Dieu de ce que l'hypocrisie, l'enthousiasme et la légèreté pouvaient lui avoir donné de faux et d'extraordinaire. On verra quel tact et quelle prudence il a apportés dans ses examens; comment, pour porter sur cette œuvre un jugement exact, il a consulté tour à tour sa raison, sa foi, son expérience; la modération de son langage, les délicates appréhensions de ses espérances, les sujets de crainte qu'il expose et qu'il montre si grands et si nombreux, permettent au lecteur de s'associer, sans arrière pensée, à sa joie et à son admiration, et de croire tout ce qu'il croit lui-même. M. Wilson faisait un rapport officiel;

(1) *Voy.* XIVe année, p. 342 et suiv.

il parlait, comme évêque, au noble Président de la Société des missions épiscopales, et il savait que sa lettre, impatiemment attendue, serait lue par des milliers de chrétiens à la fois, et prise pour le document le plus exact et le plus digne de confiance sur un réveil dont la première nouvelle avait été si inattendue et si réjouissante, mais dont les résultats, inconnus jusqu'ici, pouvaient laisser des craintes dans les esprits. Nous reproduirons dans presque toute son étendue le rapport de M. Wilson, parce qu'il est plein d'intérêt, de vie, de lumière, d'appréciations justes et de jugements sûrs.

Bhoyrup, près Kishnaghur, 30 octobre 1839.

Mylord,

« J'ai déjà passé douze jours au milieu des villages qui forment cette station, accompagné de mon chapelain le révérend John-Henry Pratt; j'ai été occupé à examiner de mon mieux la grande œuvre qui se poursuit ici depuis deux ans. C'est bien une œuvre, une œuvre importante, je n'en saurais douter, une œuvre de notre Sauveur, semblable à celle pour laquelle saint Paul rendait toujours grâce: « étant assuré que Celui qui avait commencé cette bonne œuvre dans les Philippiens, la perfectionnerait jusqu'à la journée de Jésus-Christ; » une œuvre dont la direction demande, néanmoins, toute la sagesse, toute la prudence, toutes les précautions, tous les soins et la vigilance incessante qu'il fallait apporter dans le gouvernement des églises apostoliques et en l'absence desquelles les plus riants aspects se voilèrent plus tard et disparurent devant de profondes ténèbres; une œuvre, enfin, qui doit exciter nos cœurs à la joie, à la reconnaissance, à l'adoration du sacré nom de Dieu, auteur de toute grâce, et qui peut, humainement parlant, aboutir au réveil du corps entier des *Kurta-Bhojas* et amener cent mille âmes dans l'heureuse et paisible enceinte de l'Eglise chrétienne.

« La dernière fois que j'écrivis à votre Seigneurie, en février, je mentionnai mon projet de commencer par Kishnaghur ma seconde tournée, que je devais entreprendre en hiver. Nous arrivâmes ici, samedi, 19 du courant; arrêté accidentellement, le bateau qui devait nous prendre à Moorshedabad, arriva huit jours plus tard que nous ne pensions, ce qui nous donna une semaine de plus pour bien apprécier les caractères de ce réveil. L'état des choses, depuis la visite de l'archidiacre, a été très encourageant. Dix-sept villages ont accueilli avec empressement des instituteurs chrétiens. Le nombre de ceux qui s'enquièrent de la voie du salut est d'environ quatre mille. Le nombre des candidats baptisés, en comptant ceux dont je dirai bientôt quelque chose, est de mille à onze cents. Les demandes d'instituteurs viennent de différents points d'une étendue de quatre-vingts milles. Une famille composée de sept *Gourous* (prêtres), qui ont sous leur direction plusieurs milliers de natifs, peut-être huit ou même neuf mille, a embrassé l'Evangile et a ouvertement pris place parmi les catéchumènes des missionnaires. Nous ne voyons, dans ce moment, aucune limite au cours rapide de cette œuvre; c'est un torrent dont le lit devient chaque jour plus profond et plus large. Je suis, je l'avoue, étonné et comme accablé de la bonté et de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Un jour passé comme celui d'hier, dans le village de la joie (Anunda-Bas) vaut, ainsi que mon vénérable prédécesseur, l'évêque Hébert, le dit à Trichinopoli, en 1826, toutes les années d'une vie ordinaire. J'avais quelque peine à garder mon esprit dans une assiette calme et égale, pour constater avec soin le bien réellement produit au milieu de ce grand mouvement; mais je chercherai, de toutes les manières, à modérer mes sentiments; votre Seigneurie et la Société verront par

mes observations, ce qui, dans cette œuvre, existe comme besoin ou comme résultat. Nous sommes dans un monde de péché et de tentation; nous avons un adversaire actif et puissant. Le cœur humain est rusé, les apparences sont trompeuses. Tout mouvement populaire, n'importe sa nature, peut entraîner après lui les passagères adhésions de partisans sans sagesse. Les habitudes d'un cœur païen peuvent se cacher derrière l'attitude plus digne d'un homme, en apparence réveillé, et le retenir dans des liens d'iniquité. Le nombre des conversions réelles, même dans notre pays, au milieu de nos grandes paroisses, et partout où des congrégations nombreuses promettent de grands résultats, est comparativement peu considérable; dès-lors, ne faut-il pas modérer nos désirs et nos exigences quand il s'agit de nos faibles troupeaux de l'Inde païenne? Une œuvre bénie est, j'en ai la conviction, commencée sur cette station, et je trouve dans les circonstances qui nous montrent « l'Esprit de Dieu se mouvant, comme jadis, sur la surface de l'abîme, » des sujets de joie, d'espérance, d'action de grâce. Ces premières manifestations du réveil peuvent, à la vérité, se modifier, elles changeront même jusqu'à un certain point; mais elles ressortent de la nature même du réveil et sans elles tout fût resté dans un sommeil de mort. Aussi bien elles sont, s'il m'est permis d'appliquer respectueusement les paroles du Sauveur à un tel sujet, « ce que les prophètes et les rois ont désiré de voir et n'ont pas vu. » Je ne sais si, dans mes remarques, je puis mieux faire que de donner à votre Seigneurie un court récit de ce que j'ai fait et vu depuis le jour de mon arrivée au milieu de cette station. Je vous offrirai tous les renseignements que j'ai obtenus sur l'origine et les premiers développements de ce grand mouvement religieux; je vous dirai enfin quelques mots

sur l'aspect qu'il présente et sur les principales circonstances qui l'ont amené.

« A notre arrivée à Kishnaghur, la nouvelle d'un événement extraordinaire vint réjouir nos cœurs. Deux ou trois *Gourous* paraissaient décidés à embrasser la foi chrétienne. On nous rapporta ensuite qu'au lieu de se borner à deux, ce nombre s'élevait à sept. L'un deux avait pendant plusieurs années fréquenté l'école chrétienne de Burdwan. Ils appartiennent tous à une seule famille, qui vit à quelque distance de Kishnaghur; ils paraissent, autant qu'il est possible à l'homme d'en juger, sincères dans les manifestations de leur désir de salut; ils ne sont encore que réveillés. Ils ont dit à M. Deerr (le missionnaire de Kishnaghur). « Nous voyons qne vous avez la vraie doctrine, nous cherchions la vérité, nous sommes Kurta-Bhojas; nous espérions, par nos dévotions, obtenir une vue de Dieu et par cette vue, le salut. Nous savons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses. Nous savons que sans sacrifice il n'y a pas de salut. Donnez-nous vos instructions. Nous renonçons aux superstitions des Indous, nous abandonnons les castes, nous désirons être des disciples chrétiens. » M. Deerr commença sur le même lieu à annoncer Jésus-Christ à ces hommes intéressants. Il leur parla du grand mystère d'amour, et il leur exposa la doctrine de la manifestation de Dieu en chair. Ils furent frappés de « cette vue » de Dieu, de cette apparition en chair. Maintenant ils reçoivent des instructions religieuses. Le temps seul nous fera connaître les suites de leurs premiers progrès. Mais le pas qu'ils ont fait était le plus difficile; ils ne peuvent reculer; ils ont abandonné la religion et les habitudes des Indous, et ils doivent, dès aujourd'hui, s'attendre aux reproches, aux obstacles, aux persécutions. Ils n'ignorent aucun de leurs dangers, et aucune vue terrestre, certes,

n'a pas pu les porter à embrasser l'Evangile. Ils perdent un revenu considérable recueilli, chaque année, parmi huit ou neuf mille disciples. Ils ne peuvent nourrir l'espoir d'aucun autre gain que de celui des richesses de la connaissance de Christ. Toutefois la Société voudra bien remarquer que nous ne pouvons encore porter un jugement définitif sur leur conversion; beaucoup moins pouvons-nous assurer qu'un mouvement quelconque ait eu lieu parmi leurs disciples. Mais nous avons tout lieu de croire cependant que l'un ou l'autre de ces sept candidats persistera, et que tôt ou tard plusieurs milliers de leurs adeptes se donneront également au Seigneur.

« Nous apprîmes encore que les rapports publiés à la suite de la visite de l'archidiacre n'ont nullement été exagérés, que la conduite des églises était généralement chrétienne, que quelques chutes avaient eu lieu, comme on devait s'y attendre, ainsi que quelques exemples de mauvaise conduite, mais qu'à quelques exceptions près, on remarquait partout une amélioration incontestable dans les sentiments, dans la vie de famille, dans les relations sociales, beaucoup de soumission, d'activité et de moralité; que l'on travaillait à rembourser l'argent prêté pour l'achat de semence de blé (1) après la grande inondation qui détruisit toutes les moissons, il n'y a que peu de temps; que le nombre des âmes réveillées s'était accru avec la même rapidité, avant l'inondation, durant son cours, et quand ses effets eurent cessé de se faire sentir. Je rendrai votre Seigneurie attentive à cette circonstance; elle est très importante, décisive même. On nous rapporta enfin les faits suivants. Depuis le voyage de l'archidiacre, les habitants de dix-sept villages étaient venus

(1) *Voy.* XIVe année, p. 347 et suiv.

se joindre à nos nombreux catéchumènes; de tous les points d'une étendue de quarante à cinquante milles, des messagers venaient incessamment demander de l'instruction; l'un des villages n'ayant pu obtenir des instituteurs envoya un message aux missionnaires de la Société de Londres, établis à Berhampore. Ceux-ci eurent la délicatesse de renvoyer à leurs propres pasteurs, des hommes que, dans d'autres circonstances, ils eussent été heureux d'instruire. Sept cents personnes environ avaient été baptisées avec trois cents enfants ou même davantage. Un nombre plus considérable de candidats se préparaient à recevoir le même sacrement dans tous les lieux environnants. Environ deux cents natifs étaient prêts pour la confirmation. Dix chapelles avaient été bâties avec de la terre et des bambous; elles avaient chacune coûté 100 roupies de la Compagnie des Indes et pouvaient durer, bien entretenues, dix ou vingt ans. Vingt catéchistes secondaient le réveil, doués de divers moyens, mais peu recommandables par leurs personnes. Le caractère des instituteurs indigènes est trop souvent, il faut l'avouer, équivoque à l'excès. Le missionnaire Blumhardt, venait d'arriver et avait déjà commencé l'étude de la langue du pays. MM. les missionnaires Krauss et Lipp étaient attendus. — Nous avons appris depuis qu'ils sont déjà arrivés et qu'ils ont déjà, avec le missionnaire Alexander et le catéchiste Rozario, pris possession du poste que le Comité leur a assigné. Ce qui manquait surtout c'était des catéchistes d'une piété solide, d'un caractère ferme, des maisons pour les missionnaires, des écoles pour les enfants chrétiens, des chapelles pour les grands villages d'alentour. Comme les trois missionnaires récemment arrivés connaissaient la langue du Bengale, tout devait aller bien, si l'on pouvait répondre à ces premiers besoins. Enfin une Société auxiliaire avait été for-

mée dans ce lieu pour se joindre au Comité de correspondance de Calcutta; on se disposait à adresser un appel aux différentes stations missionnaires des environs pour obtenir des secours. Six ou sept cents roupies de la Compagnie ont déjà été envoyées ici par des amis de l'armée de l'Indus; 2500 autres roupies ont également été collectées à Calcutta pour les écoles de filles. Ce fut après avoir reçu ces réjouissantes nouvelles, que nous commençâmes notre tournée.

« J'arrivai à Kishnaghur le samedi, 19 octobre. Dès le lendemain, dimanche, je vis réunis dans l'enceinte d'une école d'enfants, deux ou trois cents natifs venus des villages les plus voisins. J'en admis environ quarante à la confirmation après les avoir, pendant deux heures, examinés avec tout le soin dont j'étais capable. M. Deerr, malheureusement, était malade de la fièvre, et je n'avais aucun interprète capable, de sorte que je ne pus recevoir toutes lumières que j'aurais souhaitées. C'était un spectacle touchant néanmoins. La plupart des candidats avaient appartenu à la partie mahométane des Kurta-Bhojas; déjà avancés en âge, plusieurs portaient les beaux traits d'une figure musulmane; ils avaient des barbes longues et noires; leurs yeux s'animaient à chaque question qu'on leur adressait. Je ne saurais dire avec quelle affection je fixais sans cesse mes regards sur eux; je me disais à moi-même, comme le docteur Buchanan, quand il visitait les églises de Syrie : « Ceux-ci peuvent-ils bien être les enfants d'Abraham? » Cette scène rappelait vivement à mon esprit celles que j'ai eu le bonheur de voir ailleurs, près de Calcutta. C'était la même ardeur dans les discours, la même simplicité dans la foi, la même promptitude, le même à propos dans les réponses, qui alors me firent presque tomber de ma chaise.

« Le mardi 22, nous nous rendîmes à Solo, éloigné de

Kishnaghur d'environ vingt-deux milles. Arrivé à la première mission Bungalow, établie dans ce pays, où l'on ne voyait, il y a à peine deux ans, que le triste aspect d'un désert sauvage, je m'arrêtai pour rendre grâce à Dieu, et adorer sa providence et sa grâce. Aussitôt que nous fûmes réunis MM. Alexander, Pratt, Rozario et moi, nous pliâmes le genou devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, « de qui toute la famille est nommée tant au ciel que sur la terre, afin qu'il lui plût de nous fortifier par son Esprit dans notre homme intérieur et de nous élever, par l'insondable amour de Christ, jusqu'à la parfaite plénitude de Dieu. » Après déjeûner, une assemblée nombreuse remplit toutes les parties d'un local de trente-six pieds de long sur dix huit de large; nous devions avoir plus de cent cinquante auditeurs. Les prières du matin furent lues en Bengalais; je prêchai sur ces paroles : « Fortifiant l'esprit des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi et leur représentant que c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. » Je n'avais jamais vu, dans le Bengale, un auditoire semblable. Ce n'est que dans le sud que, de 1834-35, j'eus le bonheur d'annoncer Christ à des hommes aussi intéressants. Mon cœur tressaillait de joie au dedans de moi. L'examen qui suivit la prédication nous satisfit parfaitement. M. Alexander était un interprète très capable, puisqu'il a habité le pays pendant vingt-un ans et servi la Société pendant douze. Je m'adressai particulièrement aux candidats à la confirmation. Je leur dis que puisqu'ils étaient, pendant huit mois, restés fermes dans la vérité, qu'ils avaient, autant que je pouvais m'en assurer, manifesté la sincérité de leurs impressions, par leur conduite et leurs sentiments, j'allais leur demander s'ils voulaient ratifier le vœu de leur baptême publiquement et devant l'Eglise de Christ; j'ajoutai que s'ils

étaient prêts à accomplir cet acte solennel, j'allais encore, conformément à l'exemple des apôtres, leur imposer les mains et implorer sur leurs âmes le don du Saint-Esprit, que dès-lors ils seraient deux fois consacrés à Dieu, qui avait promis sa grâce à ceux qui la lui demandent, et qui ne la refuserait pas aux humbles mais ferventes prières de ses enfants, dans une circonstance si solennelle. Je confirmai vingt deux candidats. La sainte cène fut, pour la première fois, célébrée à Solo, mais pour les missionnaires seulement. Nous pensâmes qu'il était convenable de n'admettre à la participation à ce saint sacrement, les candidats qui venaient d'être confirmés, que lorsqu'ils auraient reçu de nouvelles instructions. Je puis donner à votre Seigneurie et à la Société l'assurance que, dans tous mes examens et dans toutes mes démarches, j'ai cherché à tomber beaucoup plutôt dans un excès de prudence que dans la moindre précipitation de jugement ou de conduite. Vingt villages environ se trouvent dans le district de M. Alexander, et tout autour de Solo. Un ami de Calcutta se propose d'y faire construire, à ses propres frais, si nous sommes bien informés, une chapelle commode, avec des murs solides, capable de contenir de cinq à six cents personnes; elle coûtera trois mille roupies de la Compagnie.

« A notre retour à Kishnaghur, nous trouvâmes qu'à cause des retards éprouvés par le bâtiment qui devait nous prendre à son bord, nous pouvions passer quelques jours encore dans ce pays. Nous prîmes sur le champ la résolution de faire une visite à Anunda-Bas et à Ranobunda où plusieurs candidats au baptême aussi bien qu'à la confirmation, nous attendaient avec anxiété. En conséquence, le lundi 28, nous nous rendîmes à Ruttenpore, où j'ai commencé cette lettre, et le lendemain, mardi, nous célébrâmes le service divin à Anunda-Bas (le séjour

de la joie), ainsi appelé, à cause de la beauté de ses sites : ce village est situé à deux milles environ de la petite rivière Bhoyrup, dont le cours paisible rappelle les douces eaux de Siloé et fertilise, sans les désoler, comme le Zelingha, les terres qu'il arrose. Une assemblée de cinq cents natifs remplit bientôt la chapelle missionnaire. Ils avaient étendu des verandah et des pièces d'étoffe particulière pour se mettre à l'abri des rayons du soleil. L'auditoire se composait de cent cinquante à cent soixante candidats au baptême, présentés par M. Deerr, qui était relevé de sa maladie et se trouvait, pour la première fois, avec nous, dans cette circonstance ; de plus de cent candidats à la confirmation, baptisés au mois de février dernier par l'archidiacre Dealtry; le reste des assistants était des catéchumènes et des païens. Le service dura trois heures, au milieu d'une atmosphère étouffante; nous étions de chaque côté entourés d'auditeurs qui se pressaient contre nous. Je procédai d'abord à l'examen des candidats au baptême; ils étaient placés sur différents rangs. « Etes-vous pécheurs, » leur demandai-je?— « Oui, nous sommes tous pécheurs; » ce fut le cri qui retentit d'un bout à l'autre de la chapelle. — « Comment espérez-vous obtenir la rémission de vos péchés ? » — « Par le sacrifice de Christ. » — « Qui est Jésus-Christ ? » — « Le fils unique de Dieu » — « Qu'entendez vous par sacrifice ? » — « Nous sommes tous pécheurs, et nous méritons la colère de Dieu ; mais Christ a supporté pour nous les effets de la colère de Dieu, » répondirent quelques voix ; « il a souffert à notre place, » s'écrièrent les autres. — « Comment vos cœurs doivent-ils être changés et comment peuvent ils devenir saints? » — « Par le Saint-Esprit. » — « Pourquoi voulez-vous être baptisés? » — « Pour obtenir le pardon de nos péchés. » — « Voulez-vous renoncer à toute coutume idolâtre, aux *poujahs*, aux fêtes religieuses,

aux processions, etc.? » — « Nous renonçons à tous ces usages. » — « Voulez-vous abandonner les castes? » — « Oui, et nous l'avons déjà fait. » — « Voulez-vous pardonner aux hommes leurs offenses, pour l'amour de Christ?» — « Oui. » J'interrogeai encore les candidats, sur le symbole des apôtres, sur la prière dominicale, sur les dix commandements et sur d'autres points de la doctrine chrétienne. Je m'informai ensuite auprès de M. Deerr du temps qu'ils avaient eu pour s'instruire; un an, me dit-il, ou davantage. Je lui demandai si durant cet intervalle leur conduite avait été satisfaisante; oui, monsieur, me répondit-il. Je le priai alors de vouloir bien lire, en Bengalais, le service pour la célébration du baptême. Quand il en vint aux questions, je pris la parole, et je dis : « L'Eglise exige que tout candidat adulte qui désire recevoir le baptême, fournisse deux témoins; les chrétiens baptisés veulent-ils servir de témoins à leurs frères ici présents? » Ils s'offrirent avec empressement. « Vous engagez-vous à les éclairer de vos avis, à les assister, à les avertir et à les fortifier? » Ils s'y engagèrent. La scène était profondément touchante. Les candidats déjà baptisés attendaient, avec des yeux vivement fixés sur nous, le moment où ils sauraient si leurs jeunes frères seraient reçus. J'accepte, leur dis je, vos engagements. M. le ministre Pratt et M. Alexander, accompagnés de plusieurs catéchistes qui portaient les fonts de baptême, parcoururent les rangs des catéchumènes, épanchant sur chacun d'eux l'eau symbolique de l'auguste sacrement que nous célébrions. Je me tins debout au milieu d'eux, je les admis dans l'Eglise de Christ, en prononçant de mon mieux en Bengalais, la formule d'usage. Aucunes paroles ne pourraient rendre la solennité et la joie que les grandes émotions de l'âme peignaient sur toutes les figures.

« Lorsque cette première cérémonie fut achevée, j'expliquai la nature de la confirmation ou de la ratification. J'avais les candidats placés devant moi, ils étaient environ cent. Je leur demandai si après huit ou neuf mois d'épreuve, ils étaient prêts à ratifier les vœux de leur baptême, ou s'ils se repentaient, au contraire, de leurs engagements. Ils répondirent avec une grande énergie : « Non, nous ne nous en repentons pas, nous voulons tenir les vœux de notre baptême. » — « Etes-vous disposés à marcher sous la bannière de Christ, jusqu'à la fin de votre vie, n'importe ce que vous serez appelés à faire et à souffrir. » — « Oui, nous sommes prêts à tout faire et à tout souffrir. » — De quelle manière et par quelle force ?» — « Par la force de Christ. » Après la confirmation, j'adressai une courte exhortation à l'assemblée. « Votre village, dis-je à mes auditeurs, n'a jamais mérité le beau nom qu'il porte, jusqu'à « ces jours du Fils de l'homme.» C'est maintenant qu'il est véritablement la demeure de la joie. Vous, candidats confirmés, vous venez de vous enrôler dans la sainte milice de Christ, et vous êtes désormais ses soldats ; le Saint Esprit vous a été et vous sera encore communiqué en réponse à vos prières et aux nôtres. Vous, candidats baptisés, qui sentez votre misère et croyez à l'amour du Sauveur, « vous avez été faits enfants de Dieu, membres de Christ et héritiers du royaume des cieux. Vous, âmes réveillées, et vous, catéchumènes, vous avez vu par quels sacrés liens vous serez unis à Christ. Vous, spectateurs de ces cérémonies touchantes, vous êtes invités dans ce jour à examiner les évidences de la foi chrétienne et à ne plus rendre vos hommages à un Dieu inconnu. Que chaque cœur se réjouisse donc, d'une grande joie, de la joie du réveil, de la joie de l'attente, de la joie du baptême, de la joie de la confirmation, de la joie du salut, de la joie des anges dans les cieux. Il n'est

ici qu'une classe de personnes qui ne causent aucune joie, ce sont les hypocrites, les hommes au cœur faux, ceux qui ont fait naufrage quant à la foi, les endurcis, les impénitents. Quelle joie peuvent inspirer ces âmes trompeuses et rebelles ? Aucune. Elles ne peuvent réjouir que le diable, le grand adversaire, et ses anges.

« Le jour suivant j'eus les mêmes devoirs à remplir à Ranobunda. Ici les candidats au baptême étaient beaucoup plus nombreux ; ils étaient environ deux cent soixante; les candidats à la confirmation l'étaient beaucoup moins, il n'y en avait que quinze. Du reste, même affluence, même à propos dans les réponses, même joie et mêmes bénédictions. Nous revînmes à Kishnaghur, le jeudi; nous eûmes la joie d'y recevoir MM. Krauss et Lipp venus de Calcutta. Le soir nous posâmes la première pierre d'un bâtiment qui doit servir de dortoire pour les enfants ; on construira plus tard des maisons pour les missionnaires, des écoles pour les filles, d'autres bâtiments encore pour établir, sur une base solide, l'éducation chrétienne dans ce pays, et la répandre à mesure que les besoins de la mission s'accroîtront. Le vendredi, je passai plusieurs heures avec les quatre frères chargés de la direction de cette œuvre , consolant , avertissant, exhortant , encourageant, autant que la grâce de Dieu m'en rendait capable. Plus de quatre cents natifs avaient été baptisés, cent quatre-vingt deux candidats à la confirmation avaient été reçus. Ces nouveaux baptêmes ajoutés à ceux qui ont précédemment été célébrés (six cents ou sept cents) élèvent le nombre des candidats admis dans l'Eglise à mille ou onze cents, sans compter les familles. Sur les six ou sept cents natifs qui avaient été baptisés avant mon arrivée, c'est beaucoup que presque deux cents aient pu être admis à la confirmation, d'autant plus qu'un grand nombre d'enfants baptisés

comptent dans le nombre que je viens d'indiquer. C'est encore un fait réjouissant que la promptitude avec laquelle a été accueillie une petite liste de souscription ouverte dimanche dernier dans cette station de cinquante ou soixante personnes seulement, et déjà remplie d'engagements qui promettent une somme de 500 à 600 roupies de la Compagnie des Indes.

« Votre Seigneurie se rappelle, sans doute, que j'ai promis de lui donner tous les renseignements que j'ai reçus sur l'origine et les premières causes de ce grand mouvement. Celui qui a le premier et le plus efficacement concouru à l'amener, c'est, j'en ai l'intime conviction, M. Deerr lui-même, par sa prédication fidèle du nom de Christ, par ses discours en Bengalais, clairs et pressants, par sa vie aimable et dévouée, qui servait de sanction à ses paroles. Je ne connus jamais missionnaire plus animé de l'esprit de son œuvre; il ne vit, il ne respire que pour en assurer le succès. Inférieur à Schwartz du côté de l'intelligence, il le rappelle et l'égale par sa simplicité, son désintéressement, son activité infatigable, son amour pour Christ, sa compassion pour les âmes. J'ignorais, jusqu'à ce que je m'en fus enquis, que M. Deerr, avec trois ou quatre catéchistes, a prêché chaque jour durant l'espace de deux ans, dans le bazar de Kishnaghur, de sorte que sinon « toute l'Asie, » du moins tout le zillah de Kishnaghur, a entendu la Parole du Seigneur Jésus. Le succès de son zèle fut attesté par une grande opposition, des attaques violentes, des injures grossières, qui mirent plus d'une fois sa vie en danger. Des objections étaient quelquefois faites par une multitude de deux cents, trois cents et quatre cents personnes, dont trois ou quatre orateurs devenaient les organes. Ceci se passait en 1835 et 1836. Ainsi les natifs convertis, Kurta Bhojas et autres, ont entendu annoncer, la plupart très souvent, le mystère de

l'Evangile, plusieurs d'entre eux connaissent les objections qu'on lui a opposées. Les habitants des différents villages répandus dans ce district, viennent continuellement à Kishnaghur, soit pour affaires civiles, soit pour une foule d'autres objets.

« J'estime que ce réveil trouve encore l'une de ses plus grandes causes dans l'œuvre préparatoire que Dieu avait secrètement faite dans les Kurta Bhojas, et qui a concouru à rendre si admirablement efficace, la prédication franche du sacrifice de Christ, comme les dispositions préalables de Lydie favorisèrent jadis l'effet salutaire du zèle apostolique. Je ne puis aujourd'hui donner sur l'histoire des Kurta-Bhojas assez de détails pour en rendre l'intelligence facile; le temps seul en dévoilera le côté mystérieux. Si je comprends bien les deux mots qui servent à désigner cette secte, ils correspondent à ces deux autres: « *Adorateurs de Dieu.* » Les hommes qui cachèrent sous ces expressions, l'ensemble de leurs croyances et de leurs pratiques, sortirent du sein des Indous et des Mahométans. Longtemps inconnus, comme la plupart des autres sectes de l'Inde, ils vécurent dans la sécurité, paisiblement supportés par leurs voisins; le paganisme tolère toutes les religions, à l'exception d'une seule, la vraie. Une de leurs traditions rapporte qu'ils vinrent de l'ouest; cette tradition ne paraît pas dénuée de toute vraisemblance, car il est évident que les plus âgés des Kurta-Bhojas sont des Rajpoots. L'indigène du Bengale est un homme tout différent. Plusieurs croient être venus, il y a quarante ou cinquante ans d'un Baboo Doolâl; c'est un Gwalior, proprement, « une caste d'hommes de lait, » dans Ghoorpara, près de Hooghly. Des chefs éminents ont probablement paru, en différents endroits. Les Kurta-Bhojas rejettent toute idolâtrie. Ils n'admettent ni Coran, ni Védas. Ils adorent un seul Dieu, créateur de toutes

choses. Ils célèbrent leur culte pendant la nuit, et alors ils mangent et boivent ensemble, ils chantent des cantiques ou des poésies religieuses. Cette pratique me rappelle celle des premiers Chrétiens, rapportée par Pline. Pendant le jour, ils agissent comme les Indous, si leurs parents sont Indous, comme les Mahométans, s'ils sont Mahométans, c'est à dire qu'ils suivent par crainte des usages, que leurs consciences réprouvent. Ils espèrent obtenir de Dieu, par leur dévotion, une vue de lui-même, et par cette vue de lui-même, le salut de leurs âmes. Ils croient qu'un jour Dieu paraîtra sous une forme humaine et se rendra visible à leurs yeux. Ils ont quelque idée d'une trinité de personnes en un seul Dieu, qu'ils appellent Kurta, Créateur, Thakoo, Fils, Mohaprabroh, Grand Esprit. La mythologie des Indous est pleine, comme chacun le sait, du récit de mille incarnations ainsi que des traces d'une trinité mystérieuse. Les Kurta Bhojas Indous sont placés sous la direction des Gourous, qui appartiennent tous à la même secte, et qui ont coutume de faire des incantations auxquelles la magie donne un caractère extraordinaire; ils confient encore à leurs adeptes une parole secrète qui doit procurer le salut à l'esprit assez pénétrant pour en découvrir le sens profond. Les « adorateurs de Dieu, » se divisent en cinq classes; je n'en connais que quatre, désignées par les noms suivants : *Bhaoul*, c'est, à ce qu'on croit, le nom propre de quelque chef; *Darbish* ou *Dervish*, ce nom paraît être d'origine persane; *Kurta-Bhojas*, c'est, je pense, le nom collectif d'un corps entier; *Sahib Dhundar*, « maître des richesses, » des terrestres, je suppose, comme Baboo ou Zemindar. On croit que les membres de cette secte existent au nombre de cent mille, répandus depuis Hooghly jusqu'à Bénarès.

« C'est dans l'un des villages de ce peuple remarquable

que M. Deerr s'établit en 1835; un an plus tard, il admit environ trente candidats au baptême, après les avoir instruits et surveillés pendant un an. J'avoue que cette œuvre préparatoire, commencée depuis si longtemps et constamment prospère dès lors, ajoute à la confiance que j'ai que c'est de Dieu que vient ce réveil, dans ses plus grandes circonstances. Je suis profondément convaincu que si les sept Gourous dont je viens de parler ou seulement deux ou trois d'entre eux se montrent plus tard de véritables croyants, il est impossible de dire avec quelle promptitude la bonne nouvelle du salut se répandra dans ce pays. Comme autrefois parmi les Thessaloniciens, la Parole du Seigneur peut avoir un libre cours et être glorifiée dans toute la largeur et dans toute la longueur de l'Inde. »

« Les missionnaires des stations voisines de celle de Kishnaghur avaient, pendant l'espace de quarante ans, occasionellement annoncé l'Evangile dans ce dernier endroit; ils y avaient répandu des ouvrages religieux; dans ces derniers temps Dieu a réveillé l'attention des natifs par une effroyable inondation; le gouvernement anglais, après avoir favorisé le paganisme et le mahométisme au point de faire croire qu'il représentait un pays sans religion, a changé de sentiments et de conduite, a réprouvé quelques-unes de ses relations avec l'idolâtrie, et reporté sur le christianisme des sympathies et une protection qu'il avait consacrées à la superstition, au grand étonnement des païens et au grand scandale de l'Eglise. La nouvelle cathédrale de Calcutta, connue de tout le monde, et trente autres églises élevées à la face du soleil dans l'Inde sont les monuments que la postérité trouvera au commencement de la nouvelle voie où ce gouvernement vient d'entrer. Les superstitions des Indous tombent, chaque jour, dans un état de décrépitude : objet

déjà d'un mépris croissant, délaissées par l'autorité qui cherche ailleurs ses soutiens, indirectement attaquées par la science, la littérature, le commerce, la jurisprudence, qui les minent par chacun de leurs progrès. Ces circonstances jointes aux premières, paraissent expliquer, au jugement de M. Wilson, un réveil dont sa foi, du reste, voit en Dieu surtout la cause première, le moyen, la garantie et l'avenir.

Nous croirions être infidèles à notre devoir et taire une partie de la vérité, si nous ne disions pas un mot des dangers que cet homme sage a remarqués avec un grand tact et exposés avec plus de franchise encore. Et d'abord il voudrait dans les âmes converties de Kishnaghur, un plus grand réveil de la conscience, une plus grande conviction de péché, un plus ardent recours à la grâce divine ; il déplore un manque de lumières, résultat nécessaire de circonstances qu'il n'était au pouvoir de personne de modifier et qui malheureusement resteront les mêmes, longtemps encore. Ces milliers de chrétiens, si faibles, si inexpérimentés, sont répandus dans plus de soixante-dix villages et n'ont pour pasteurs que cinq missionnaires dont deux seulement leur ont jusqu'ici servi de guide. Les catéchistes qu'on emploie à les instruire ne méritent que peu de confiance et ne montrent que peu de fidélité, de sorte qu'à cause des craintes qu'ils inspirent, ils deviennent quelquefois pour les missionnaires une nouvelle source de sollicitude. Tout est à faire : bâtir des écoles, élever des chapelles, fonder des cultes, former des instituteurs, envoyer des missionnaires ; tout cela devrait être accompli demain, et ne peut l'être d'ici à plusieurs années. Que deviendront, pendant l'intervalle, ces villages qui envoient de tout côté des messagers chercher des missionnaires, ces catéchumènes nombreux qu'on ne peut instruire, ces candidats

entourés de tant de tentations et privés de presque tous les moyens d'y résister, ces néophytes à peine initiés à leur nouvelle vie, dégagés de leurs erreurs et forcément abandonnés à eux-mêmes souvent, ces enfants que le paganisme perd et que l'Evangile ne peut gagner, toute cette population remuée, étonnée, incertaine, entre un état qu'elle répudie et une position qu'elle ne sait prendre? S'il faut se réjouir, c'est en tremblant, c'est en priant surtout, mais il faut se réjouir et à cause de ce qui a été fait et à cause de ce qui doit se faire. Dieu ne laissera pas son œuvre inachevée, ni sans réponse des besoins qu'il a lui-même provoqués. Travaillée par une force mystérieuse, l'Inde s'agite dans sa vaste étendue; l'incrédulité semble prendre les devants sur la foi et prédire des triomphes qu'à peine celle-ci ose attendre. Un Indou, observateur attentif de l'état de son pays, disait à un agent du gouvernement anglais. « Je vois ce à quoi vous aspirez. Toute l'Inde sera chrétienne, chaque chose tend à ce résultat. Indou, je ne puis admettre le christianisme, mais si vous parvenez à établir la morale chrétienne parmi nous, ce sera, je l'avoue, un grand bienfait. »

VARIÉTÉS.

Le jeune homme converti par un Traité religieux négligemment reçu.

La semence jetée en terre par la main diligente du laboureur et restée à la surface du champ, n'est pas toujours mangée par les oiseaux des cieux, ni détruite par

les rayons funestes du soleil; quelquefois une douce rosée la fait pénétrer dans la terre; elle y germe alors et elle étonne plus tard par les fruits inespérés qu'elle porte. Telle est aussi la Parole de Dieu, semence impérissable dont il faut couvrir le vaste champ du monde, en attendant patiemment du ciel la rosée qui féconde.

Un étranger voyageait dans un pays lointain; il rencontra un jeune homme, il lui donna un Traité religieux. Le jeune homme cacha négligemment dans son sein le don du voyageur, il l'y oublia pendant quelque temps. Le chapeau de l'étranger avait fait sur lui une impression plus forte que le livre. La vue d'un nouveau chapeau que portait un autre étranger, inopinément rencontré par le jeune homme, rappela le premier chapeau, le premier voyageur, et le livre. Celui-ci fut lu et produisit un effet tardif, mais salutaire. Le jeune homme éclairé, réveillé, devint un sincère et fidèle disciple de Christ; il fit un long voyage, et des sacrifices probablement pour se joindre à son peuple. Lorsqu'il eut reçu le baptême par le ministère des missionnaires, facilement convaincus de la ferveur de sa foi, il retourna dans son pays; il y devint même un ouvrier utile du Seigneur; soutien des missionnaires aujourd'hui, il les réjouit par son zèle après les avoir étonnés par sa conversion. Elle n'est donc pas toujours perdue la semence déposée au bord du chemin.

Témoignage du Capitaine Harvey sur l'état de l'île de Tahiti.

Ceux de nos lecteurs qui se tiennent au courant des événements du jour, se rappellent sans doute que l'île de Tahiti, dans la mer du Sud, a, dans ces derniers temps, attiré l'attention du public français, qui a reçu sur la

religion et les mœurs de ce petit état des rapports peu bienveillants, peu dignes même et surtout peu vrais (1). Voici ce que disait de la même île, un marin anglais, sous la date du 5 mai 1839 :

« Parmi toutes les îles que j'ai vues dans ces parages, l'île de Tahiti est celle où la civilisation a fait le plus de progrès ; elle est gouvernée par une jeune reine, digne fille de Pomare et à peine âgée de 25 ans. L'île a un bon code de lois ; aucune liqueur n'y est reçue ; les marins ne peuvent s'enivrer ; ils mènent tous une vie rangée ; le travail règne partout. Pas une barque ne peut rester près du rivage, après neuf heures du soir ; des commissaires répandus sur différents points de l'île, saisissent les retardataires, et forcent les revêches à travailler aux chemins publics. Cette île est un magnifique jardin ; des fruits de toute espèce abondent partout et sont la commune possession de tout le monde. On achète du bon bœuf à 2 pence la livre, et les plus belles oranges que j'aie jamais vues à 4 shillings le mille. Au fait, un enfant, aussitôt qu'il peut monter sur un arbre, est indépendant de ses parents. C'est l'un des plus beaux spectacles que l'œil puisse voir que celui de la reine assise, le dimanche, à côté de la chaire évangélique, dans une chapelle qui contient environ 5000 auditeurs, et qui voit, chaque jour du repos, rassemblés autour de leur digne souveraine, tous ses sujets décemment habillés et, selon toutes les apparences, profondément recueillis. Je n'eus jamais un sentiment plus vif du bien que l'on doit au zèle des missionnaires. »

---

(1) Voyez quelques extraits de la lettre du capitaine Cécile ingénieusement réfutée par le *Semeur*; tome VIII, pag. 151.

L'offrande du riche, et la pite du pauvre.

Dans un temps où des appels pressants sont faits à la charité chrétienne, en France, il est bon de voir comment, dans un pays voisin, l'esprit de la bienfaisance évangélique, dans l'acception la plus large de ce mot, se manifeste à l'heure de la mort et pendant la vie, dans le palais du riche et dans la demeure de l'humble artisan. Nous avons eu occasion de parler des efforts collectifs de plusieurs Sociétés auxiliaires de Missions (1), nous pourrions ajouter à ces détails, d'autres détails de la même nature, pour le moins aussi remarquables; mais voici deux beaux exemples que nous signalons à l'attention de nos amis.

Feu M. Thomas Hill Esq. a fait, par son testament, les legs suivants en laissant : A l'hôpital de Middlesex 25,000 fr. ; à la Société des aveugles 50,000 fr. ; à l'Asile d'orphelines 25,000 fr. ; à l'Asile des sourds et muets 50,000 fr. ; à l'Ecole d'orphelines, de Hampstead Road 12,500 fr.; à l'Ecole de lord Eldon 12,500 fr.; à l'Ecole des *Licensed Victuallers* 12,500 fr.; à la Société des missions de Londres, à la Société des missions à l'intérieur (at Home), à la Société biblique, à la Société évangélique de Londres deux millions, c'est à dire 500,000 fr. à chaque Société, en tout 2,187,500 fr. ; c'était à peu près toute la fortune de ce généreux chrétien. Voilà l'offrande du riche, voici celle du pauvre ; elle n'est pas moins précieuse aux yeux de Celui qui releva la valeur de la pite de la veuve. Un ouvrier écrivait dernièrement aux Directeurs de la Société des missions de Londres :

« Je désire vous informer que l'un de vos collecteurs missionnaires me prêta il y a peu de temps, le *Magasin Missionnaire* (Journal de la Société) du mois de Juillet

(1) *Voy.* XIVe année, p. 449.

et d'Août, en m'invitant à le lire. Je lus le procès verbal de votre dernière assemblée générale et celui des réunions que vous avez convoquées pour faire une fraternelle réception aux six chrétiens qui ont quitté Madagascar pour sauver leurs vies (1). J'ai souscrit deux sous par semaine à votre Société pendant quinze ans ou davantage. Dieu m'en a largement récompensé, à ce que je crois; mais après avoir lu les détails dont je viens de parler, je me dis qu'outre ma souscription de deux sous par semaine (un peu plus de cinq francs par an), je devais faire un don de 125 fr. à votre Société; et maintenant je vous envoie cette somme avec mon humble prière que Dieu bénisse toutes les nations de la terre et tous les malheureux païens, par l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Le premier exemple est difficile à imiter; le second est à la portée de tout le monde, car la lettre qu'on vient de lire est signée : *un ouvrier de Cheshire.* En France, les mêmes besoins se manifestent, les mêmes appels sont faits, les mêmes ressources existent; la même libéralité existera-t-elle aussi, et dans une année où de nouveaux départs ont nécessité de plus grandes dépenses, la Société des missions, en particulier, sera-t-elle soutenue par la même sympathie, et aidée par les mêmes sacrifices ? La foi est la même partout, et encouragés par l'exemple des chrétiens d'Angleterre, nous avons confiance dans le libéral concours du riche et du pauvre au milieu de nous.

---

(1) *Voyez* ces détails XIVe année, p. 285 et suiv. 318 et suiv.

NOUVELLES RÉCENTES.

Mort de MM. Williams et Harris.

Un événement tragique vient de jeter les amis des Missions dans un deuil profond. Un homme éminent par sa foi et sa piété, un écrivain distingué qui a rendu à la science des services importants, un missionnaire intrépide et béni, parti dernièrement pour les îles de la mer du Sud, avec les félicitations, les vœux, les remerciements de tous ses amis, M. Williams dont le zèle admirable avait si bien servi la cause des Missions en Angleterre et chez les païens, vient d'être massacré avec l'un de ses compagnons d'œuvre, par les farouches habitants d'une île où ils allaient porter le message de l'Evangile. Ce malheur ne paraît que trop certain, quoique le Comité de la Société des Missions de Londres n'en ait point encore reçu l'avis officiel. Voici les détails qui nous sont parvenus et que nous nous hâtons de communiquer à nos lecteurs.

M. Williams était parti sur un vaisseau missionnaire; il en avait montré l'utilité, facilité l'achat et hâté le départ par ses appels pressants. Accompagné d'un nombre considérable de missionnaires, il voulait avec eux visiter les îles du Grand-Océan où l'Evangile n'a point encore pénétré. Il rattachait à ce projet les plus grandes espérances; avec un bâtiment à sa disposition, il ne doutait pas de pouvoir surpasser par de nouveaux triomphes les admirables succès qu'il avait déjà obtenus. Son attente était si chrétienne et si bien fondée qu'elle ne pouvait qu'être partagée par ceux quil a connaissaient. M. Williams partit de Londres le 11 avril 1838, il arriva heureusement à Sidney. Fidèle à sa promesse, il entreprit ensuite un voyage d'exploration à travers des îles sauvages et païen-

nes. Il se proposait de toucher d'abord aux Nouvelles-Hébrides et à la Nouvelle-Calédonie pour y introduire l'Evangile au moyen d'instituteurs qu'il comptait y laisser. Il fut, il paraît, bien accueilli dans la première île où il s'arrêta, ses offres furent agréées par les natifs empressés à recevoir un instituteur indigène. De cette île, M. Williams fit voile vers Ennomongs, où un Européen, nommé M. Henry avait abordé, il y a quelques années, et où il avait détruit plusieurs indigènes. Les insulaires avaient gardé un profond ressentiment de ce crime; pleins de haine pour les blancs, ils étaient résolus de venger sur eux le meurtre de leurs amis. Cette circonstance, malheureusement, paraît avoir été inconnue à M. Williams. Il se rendit à terre avec MM. Harris, Cunningham et le capitaine Morgan. Les insulaires par leurs manières peu amicales, décidèrent les voyageurs à ne pas laisser, pour le moment, d'instituteur dans l'île. M. Harris s'était avancé dans l'intérieur du pays un peu plus que ses amis; des cris de guerre se firent entendre et effrayèrent ceux-ci. Ils jettent les yeux autour d'eux, et ils voient M. Harris courir vers le rivage, poursuivi par des hommes armés de massues et de lances; atteint, il tombe, et meurt sous leurs yeux. Ils prennent eux-mêmes la fuite vers leur canot; le capitaine et M. Cunningham y arrivent à temps; M. Williams s'arrête un instant pour jeter un dernier regard sur son ami expirant; hélas! il fut saisi lui-même et massacré dans l'eau. Ses compagnons de voyage virent de dessus le vaisseau, les insulaires traîner son corps sur le rivage et le dépouiller; un instant après ils portaient ses habits, qu'ils s'étaient partagés. Ainsi mourut, victime de son zèle, cet illustre missionnaire, que la postérité appellera l'apôtre de la Polynésie.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING. — Journal de M. Daumas, sous la date du 14 octobre 1839.

Baptême de sept candidats ; leurs noms et détails sur chacun d'eux. — Retour de M. Hagenbach. — La Rougeole. — Visite de MM. Backhouse et Walker. — Maladie du missionnaire. — État encourageant de l'école et de la station.

Messieurs,

J'ai déjà eu le plaisir de vous annoncer que quinze natifs ont été reçus candidats au baptême (1). Bien qu'ils eussent acquis à peu près les mêmes connaissances religieuses, je ne me sentis pas libre de les baptiser tous indifféremment. Je choisis les sept que je connaissais plus particulièrement et qui m'avaient donné des preuves évidentes du changement opéré dans leurs cœurs. Notre frère Lemue, se trouvant à Mékuatling (2), m'aida de ses conseils, m'encouragea beaucoup par ses exhortations, et voulut bien porter pour moi la parole le jour de l'examen. Au grand nombre de questions qui leur furent adressées, les candidats firent des réponses satisfaisantes, de sorte que mon bien-aimé frère de Mo-

(1) XIVe année, p. 416.

(2) XVe année, p. 44.

tito m'assura qu'à ma place il ne ferait aucune difficulté de les admettre dans la communion des fidèles, quand, d'ailleurs, leur conduite serait irréprochable.

Le jour de leur baptême fut fixé au 2 juin. Une grande affluence de natifs remplirent la chapelle. Les candidats, décemment vêtus, s'étaient assis en face de la chaire; ils attendaient avec émotion le moment où ils recevraient le sceau de leur rédemption. Après le sermon, ils promirent, en présence de l'assemblée, de renoncer aux œuvres du diable, de vivre et de mourir dans la foi chrétienne, et de garder les commandements de Dieu, tous les jours de leur vie. Lorsqu'ils eurent solennellement pris ces engagements, je descendis de chaire, et je fis couler sur leurs fronts l'eau du baptême, symbole visible de leur régénération et marque sacrée de leur admission dans l'Eglise de notre adorable Rédempteur. Notre cher neveu, Jean-Prosper-Calédon Lemue, et notre enfant, furent aussi baptisés dans cette circonstance, dont le doux souvenir ne s'effacera jamais de nos cœurs. Toute l'assemblée était remplie d'émotions profondes; la prière d'action de grâces fut prononcée au milieu des pleurs. Nous espérons que les impressions que plusieurs reçurent dans cette solennité ne seront pas perdues pour le salut de leurs âmes immortelles. Voici les noms des candidats baptisés; les noms indigènes continueront à leur servir de noms de famille.

David Raliyé : c'est le chef de la station et le proche parent de Makuana, roi de la tribu. Il nous a souvent réjouis par sa piété simple et franche, et par les services qu'il a rendus aux malades de la station et des environs. Il avait trois femmes ; après avoir renoncé à deux, il fit bénir dans l'église son mariage avec la troisième, qu'il avait choisie pour son épouse légitime.

Petrus Montueri : c'est le cousin de Raliyé. Il n'y a rien

d'extraordinaire dans sa vie; seulement son caractère, à la fois impétueux et aimable, m'a porté à lui donner le nom du disciple du Seigneur que ces deux traits distinguèrent du reste des apôtres.

Agosi ou Auguste : c'est le gendre du chef Molitsane dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre (1). Il a été mon interprète pendant quelque temps et m'a accompagné dans presque tous mes voyages. Son caractère est doux et aimable; je puis dire, à son avantage, que depuis trois ans qu'il est avec moi, il ne m'a jamais causé de peine. Lorsque je lui demandai si, à cause de tous ses parents inconvertis, il ne craignait pas d'être baptisé, il me répondit : J'ai réfléchi à ces paroles : *Que ceux qui sont timides s'en retournent; mais que ceux qui craignent l'Eternel s'avancent et combattent l'ennemi;* et je sens, qu'aidé de Dieu, je ne dois point retourner en arrière, mais servir mon Sauveur sans craindre les hommes.

Jean Noga : celui-ci est à notre service depuis dix-huit mois. Il nous a, par sa conduite durant ce temps, prouvé qu'il n'a point reçu en vain la parole de vérité. Polygame, il a renvoyé l'une de ses femmes, épousé chrétiennement l'autre, qui sera bientôt aussi, je l'espère, reçue dans l'église.

Joseph et Sara Entoï, et leurs deux enfants Mina et Isaac, ont reçu du Seigneur la même grâce que le geôlier de Philippe et sa famille.

Martha Enkéri : cette femme a donné depuis longtemps des preuves de son attachement à l'Evangile. Avant de venir à Mékuatling, elle avait reçu des instructions de notre frère Pellissier. Par inimitié pour l'Evangile, son mari quitta Béthulie et alla s'établir à Béerséba. Il pensait

(1) *Voy.* XIVe année, p. 412.

pouvoir l'empêcher, là, de suivre l'instruction donnée aux catéchumènes; mais Martha exprima le désir de la suivre, et ce désir, elle l'exécuta. Ceci ne fit qu'irriter davantage cet homme rebelle; il se dirigea du côté de Mékuatling pour contrarier une seconde fois les vues de sa femme. Mais il est lui même devenu un adorateur du vrai Dieu et l'un des plus intéressants natifs qui servent le Seigneur. Je ne doute pas que la piété sincère de Martha n'ait été un moyen dont Dieu s'est servi pour amener cet homme au pied de la croix. Vous voyez par ces détails, messieurs et chers frères, que le Seigneur ne se lasse pas de nous donner des encouragements, en répandant sa bénédiction sur nos travaux.

Vous avez appris que nos parents Lemue nous ont fait une seconde visite, en retournant à Motito. Après s'être un peu reposés, au milieu de nous, de leur voyage dans la colonie, ils se disposèrent à partir, le 5 juin dernier. Ils avaient loué le wagon d'un Griquois, qui devait lui-même les accompagner; mais l'on ne put avoir cet homme au moment où il fallait se mettre en route. Nous engageâmes M. Hagenbach à remplacer ce guide inconstant et à prendre dans son wagon les objets qui ne pourraient pas entrer dans celui de M. Lemue. Notre ami se rendit à notre invitation avec empressement. Il a donc été à Motito, et il en est revenu par un chemin très beau et très direct, qu'il s'est frayé lui-même. Il n'a été que douze jours en route, tandis que pour faire le voyage par l'ancien chemin il ne fallait pas moins de six semaines. Il nous a, en outre, apporté plusieurs choses utiles : ainsi une bonne quantité de sel, que nous ne pouvions nous procurer que très difficilement, les fers d'une charrue, qu'il a achetés à Campbellsdorp, et dont nous avions un grand besoin ; une belle quantité d'arbres et de ceps de vigne, que nos amis de ce dernier endroit, de Kourouman et surtout de Motito

ont eu la bonté de nous envoyer. Ces arbres, maintenant en pleine végétation, ornent notre jardin.

Pendant l'absence de frère Hagenbach, nous fûmes visités par une épidémie qui a fait d'affreux ravages dans la colonie (1), et qui n'a pas été moins funeste aux différentes tribus qui habitent en-deçà du fleuve Orange. Nos domestiques tombèrent successivement malades; ma femme et notre cher enfant ne furent pas épargnés; dans peu de jours presque tous les habitants de la station furent en proie à la souffrance. Je ne pus guère m'absenter pour les visiter; je devais rester à la maison, soigner les membres de ma famille, et donner des remèdes à ceux qui venaient en chercher pour leurs parents et leurs amis. Les femmes qui nourrissaient eurent surtout beaucoup à souffrir. Ma chère compagne se trouvant dans ce cas, fut pendant plusieurs jours dans le délire, ce qui me fit beaucoup craindre pour sa vie; mais le Seigneur, toujours riche en miséricorde, eut pitié de moi et la rendit à mes prières. Personne ne mourut sur la station, mais l'épidémie moissonna un grand nombre d'enfants dans les environs.

C'est au milieu de telles circonstances que nous eûmes le bonheur de recevoir la visite de deux chrétiens éminents par leur piété, des respectables MM. Backhouse et Walker, que la Société des Amis a chargés de visiter la terre de Van Diémen, la Nouvelle-Galles du sud et la colonie du cap de Bonne-Espérance. Il y a huit ans qu'ils ont quitté leur patrie, pour la cause du Seigneur. Leurs conseils paternels, leur vif amour pour les pauvres païens nous édifièrent profondément, et animèrent nos cœurs d'une nouvelle ardeur.

Le lendemain de leur arrivée, nous rassemblâmes les

---

(1) *Voyez* p. 82.

habitants de la station au son de la cloche; nos hôtes respectables leur adressèrent des paroles pleines de vérité et d'onction. Nous nous rendîmes ensemble dans la demeure du chef Molitsane, où nous tînmes un service; de là nous allâmes chez les Korannas, au milieu desquels la Société des Missions wesleyennes entretient un maître d'école. Nos amis portèrent la parole et furent écoutés avec un grand recueillement. Nous rentrâmes ensuite chez nous, après avoir parcouru 50 milles anglais. Pendant cette course à cheval, qui fut très fatigante, je pris mal, et je me vis dès lors en proie à un rhumatisme très violent qui avait gagné mes deux jambes. Je fus environ neuf jours sans goûter le plus léger aliment et sans pouvoir prendre le moindre repos. Nos amis anglais étaient allés chez les Mantaetis. L'un d'eux ayant des connaissances en médecine, ma femme le fit chercher. Il se rendit immédiatement chez nous, et me prodigua tous les soins imaginables. Ses efforts, accompagnés de la bénédiction divine, me procurèrent un prompt soulagement. Ma femme était épuisée de fatigue, pour m'avoir soigné nuit et jour. MM. Backhouse et Walker nous conseillèrent fortement d'envoyer chercher le frère Gosselin; ils ne croyaient pas que ma femme pût soutenir ces fatigues, à peine rétablie de la maladie qu'elle venait d'essuyer. Nous suivîmes leur conseil, et le lendemain de leur départ nous possédions déjà notre bon Gosselin; dont notre cher frère Casalis consentit avec joie à se séparer pour quelque temps. Il nous a été d'un grand secours, car non-seulement il s'est chargé des services que j'étais incapable de tenir, mais il a encore aidé ma femme à me soigner. Sa précieuse société, son tempérament gai, sa piété toujours vivante, nous firent un grand bien, dans notre solitude. Il passa une quinzaine de jours avec nous.

J'ai la joie de vous annoncer que tout continue à marcher de la manière la plus encourageante sur la station. L'école est toujours bien suivie; mes élèves font particulièrement des progrès dans la lecture. Il me tarde beaucoup de recevoir les livres qui s'impriment à la ville du Cap, dans la langue des Bassoutos (1); en vérité, je ne sais plus que mettre entre les mains de mes écoliers les plus avancés. Plusieurs commencent à écrire, tous ont beaucoup de goût pour le chant. Dernièrement je me suis occupé à leur apprendre, avec ses quatre parties, l'air du cantique second des Chants chrétiens; j'ai essayé de joindre à cet air un cantique en Sessouto. Cette musique, grave et simple, a été très promptement saisie par les natifs, à qui elle plaît beaucoup; grands et petits la chantent avec la même joie et le même empressement. Les services aussi sont, dans ce moment, bien fréquentés, car les indigènes ne sont pas encore retenus par la culture des blés, qui ne font que de paraître et qui demandent peu de soins. Comme la plupart de mes auditeurs viennent de fort loin, je ne puis tenir le premier culte que de onze heures à midi; mais afin que le dimanche soit un peu plus rempli, j'ai établi une réunion de prières, qui a lieu le matin. Je craignais de n'avoir que peu de monde; mais, à mon grand étonnement, dès que la cloche se fit entendre pour la première fois, presque tous les habitants de la station s'y rendirent, quoique ce fût de bonne heure. Dans ces réunions, je fais prier nos chers néophytes, dont les supplications simples m'édifient profondément.

Je vous disais, dans ma dernière lettre (2), que j'avais une classe de natifs indépendante de celle des candidats, et composée d'environ vingt individus. Depuis, le nombre

(1) *Voy.* p 28. (2) Déjà citée.

s'est accru de douze personnes, parmi lesquelles est un jeune natif, d'une douzaine d'années, animé des plus heureuses dispositions. Un homme dont le réveil nous a bien vivement réjouis et remplis de gratitude envers notre Dieu, est le père du petit Kofane, qui mourut chez nous l'année dernière (1). Cet homme d'un caractère brutal et farouche, est devenu doux et traitable. Je citerai un fait qui prouve ce changement : Un petit orphelin qu'il a élevé le volait tous les jours; il y a peu de temps qu'il tua un agneau qui venait de naître pour le manger ; découvert par un autre petit berger, et craignant des châtiments qui, dans d'autres circonstances, ne lui avaient pas manqué, l'enfant se sauva chez nous. J'étais absent. Ma femme fit appeler le maître de l'orphelin. Celui-ci ne put s'empêcher de dire, en arrivant : Silouani est méchant, il mérite d'être puni. Ma femme intercéda pour le coupable; elle fit observer à son protecteur que sa qualité d'orphelin lui donnait des droits à la clémence, qu'il devait, cette fois encore, recevoir son pardon à cause de ce Dieu qui, en nous commandant dans sa Parole la miséricorde et le support envers tous les hommes, nous fait un devoir de les exercer plus particulièrement envers les orphelins. Je me charge, dit-elle, d'engager l'enfant à retourner aux champs et à ne plus agir comme par le passé; s'il se conduit bien, il pourra venir à la maison, et je lui donnerai avec plaisir de la nourriture tous les soirs; même s'il paît bien le bétail, je lui ferai présent d'une peau pour se faire un kross. Cet homme écouta ma femme avec une grande docilité, pardonna de bon cœur à l'enfant, et dit : Je désire servir Dieu et faire ce qui lui est agréable. Le petit Silouani s'en retourna très

---

(1) *Voy.* XIVe année, p. 134.

content, et il s'acquitte maintenant fort bien de son devoir.

Un autre natif, c'est le même dont je vous ai parlé dans mon rapport du 12 septembre 1838, sous l'initiale M. (1), ne nous a pas moins étonnés par le changement remarquable qui s'est opéré en lui. Tous ceux qui le connaissent ne peuvent s'empêcher d'en être frappés. Peu touché des soins que nous lui avions donnés, il semblait, à peine guéri, avoir pris à tâche de nous faire de la peine. Il vint un jour, en grande colère, me dire que nos chevaux lui ayant détruit un champ de blé, je devais le lui payer. Nous allâmes ensemble examiner le dommage; mais quel ne fut pas mon étonnement quand je trouvai partout des traces de bœuf, au lieu des traces de nos chevaux, qui n'étaient pas descendus de la montagne! Je ne pus m'empêcher de lui adresser des reproches qui le rendirent tout confus. Depuis ce moment, il nous fuyait, et semblait voir avec douleur que nous fussions venus nous fixer ici, parce que notre présence attirait beaucoup de natifs qui lui faisaient ombrage. A ma grande surprise, il vint, quelque temps plus tard, me trouver, accompagné de sa femme et de deux autres personnes; sa physionomie portait les marques du plus grand abattement. Il me déclara que depuis plusieurs jours, il n'avait point de repos dans sa conscience, et qu'il craignait d'être perdu s'il ne se convertissait et ne commençait à servir Dieu. Je l'exhortai à fuir la colère à venir et à croire en Jésus, le Sauveur des pécheurs. Depuis ce moment, il s'est déclaré pour l'Évangile et a fait des progrès dans la connaissance du Seigneur. Non-seulement il a quitté l'habillement béchuanas pour prendre le costume européen, mais il a aussi renoncé à la polygamie.

---

(1) *Voyez* XIVe année, p. 133.

Ces heureux commencements, Messieurs, nous ont encouragés, et nous demandons à Dieu de garder ce pauvre pécheur, et de le préserver de la tentation de retourner dans ce monde, qu'il n'a quitté qu'après beaucoup de combats.

Croyez-moi, etc., etc.

DAUMAS.

STATION DE WAGENMAKER'SVALLEY. — Extrait d'une lettre de M. Bisseux, sous la date du 26 décembre 1839.

Congrégation du missionnaire; trois candidats au baptême; célébration de huit mariages.

Par suite de divers événements survenus à Wagenmaker'svalley, M. Bisseux avait vu le nombre de ses auditeurs diminuer et son champ d'activité se restreindre de toutes parts. Sans regrets ni découragement, il travaillait encore, mais en déplorant cet état de choses. La Providence divine semble y avoir déjà apporté des changements, et notre frère voit son zèle s'accroître avec ses devoirs, comme le prouvent les lignes suivantes :

« Mes travaux, pendant les mois passés, ont au moins été proportionnés à mes forces physiques. Ma congrégation n'a jamais, le dimanche, été composée de moins de cent personnes. Je tiens toujours, outre le service, une école du dimanche et une réunion de chant. Dans la semaine, j'ai encore une réunion, et je tiens deux fois l'école. Si je parle de cent auditeurs, ce n'est pas à dire que je n'en aie jamais eu davantage. Il arrive quelquefois que la chapelle est trop petite pour les contenir tous; cela a lieu surtout quand nous recevons la visite d'un frère missionnaire, ou que nous célébrons quelque fête. C'est

ainsi qu'hier encore, jour de Noël, il y eut au service du matin, où nous prîmes la Cène, et à celui de l'après-midi, où nous rendîmes grâces, près de trois cents personnes. La chapelle était tellement remplie que l'on voyait des auditeurs assis sur l'estrade, au pied de la chaire. Il y avait longtemps que je n'avais annoncé l'Evangile avec autant de joie et de liberté. Le texte de mon discours du matin était tiré de ces paroles de saint Jean : « La parole a été faite chair et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité. » L'après-midi mon discours roula sur Anne la prophétesse. J'exhortai, avec force, mes auditeurs à fréquenter assidûment la maison de Dieu. Ils étaient fort attentifs ; plusieurs paraissaient touchés. Il me semblait que je n'étais plus à Wagenmaker'svalley ; la scène me paraissait toute nouvelle ; quelque chose me disait que Dieu voulait être encore avec nous, et qu'il allait répandre de nouveaux dons sur le troupeau et sur le pasteur. Au sortir de la chapelle, et tandis que je voyais les gens se rendre par troupes dans leurs demeures respectives, en suivant les divers sentiers qui y conduisent, ces paroles du Sauveur : « Levez vos yeux et regardez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes pour la moisson, » se présentèrent à mon esprit et me frappèrent vivement. Dimanche prochain et le mercredi suivant, premier jour de l'an, on viendra encore en foule m'écouter. Oh ! veuille l'Esprit divin rendre mes paroles puissantes et efficaces, pour amener à Christ quelques âmes égarées !

« Trois personnes désirent entrer dans mon église ; je les ai reçues candidats au baptême. Pendant le temps que durera leur instruction religieuse, je serai à même de les examiner et de voir jusqu'à quel point l'Evangile a agi sur leurs cœurs. Ce que je sais déjà, c'est qu'elles vien-

nent écouter assidûment la Parole de Dieu et que leur conduite est irréprochable.

« Lundi passé, j'ai célébré huit mariages dans l'église. Ces cérémonies, qui se renouvellent souvent et que je rends aussi solennelles que possible, auront pour résultat, je l'espère, de régler la vie et les mœurs des noirs. On a déjà remarqué, ailleurs, que ceux qui sont mariés sont plus rangés et fréquentent mieux que précédemment le culte chrétien. Vous savez que le mariage des esclaves était nul aux yeux de la loi. Un homme prenait une femme, et huit jours plus tard il s'en séparait pour peu qu'il le désirât, ou bien la femme elle-même s'unissait à un autre mari. Le gouvernement vient de publier une loi sur le mariage, applicable à toutes les classes de la société. Tous les ministres de l'Evangile, à quelque communion qu'ils appartiennent, pourront et devront, aux termes de cette loi, marier les membres de leurs troupeaux. Personne, ni parmi les blancs, ni parmi les noirs, ne se présentera désormais devant un officier civil. Le ministre publiera lui-même les bans trois dimanches de suite, du haut de la chaire, puis il bénira le mariage conformément aux termes de la liturgie de sa communion; il inscrira l'acte du mariage dans un registre qu'il est obligé de tenir à cet effet, et il en enverra un duplicata au gouvernement. Ce nouveau devoir me donne beaucoup à faire, parce que je dois beaucoup écrire; mais je n'ai garde de me plaindre, puisque depuis longtemps j'appelais de mes vœux cette loi. J'ai marié des personnes qui avaient vécu vingt ans ensemble. Le mariage légitime les enfants déjà nés.

« Je viens de recevoir une lettre de M. Maeder, datée de Graaff Reinet. Jusque-là ce frère avait fait un heureux voyage. M. Maeder s'est acquitté avec honneur de la

commission dont la Conférence l'avait chargé. On l'estime beaucoup au Cap, où on l'a fait monter plusieurs fois en chaire, soit pour annoncer l'Evangile, soit pour faire connaître les travaux des missionnaires français. Je puis dire qu'il mérite toute la confiance de la Société.

« Que l'Auteur de toute grâce et de tout don parfait répande sur vous tous, Messieurs, d'abondantes bénédictions, et fasse prospérer de plus en plus entre vos mains l'œuvre sainte des Missions, que vous dirigez. C'est toujours la prière de votre dévoué serviteur,

« J. BISSEUX. »

SEIZIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Le Comité a présenté son rapport annuel, le 7 de ce mois, devant un auditoire encore plus nombreux que celui des précédentes années; jamais, à ce que nous sachions, l'intérêt n'avait été si vif, l'attention si grande, les paroles si éloquentes, les cœurs si touchés, les âmes si remplies de joie, de reconnaissance et de solennelles émotions. Chaque cœur battait sous des impressions puissantes, et toute l'assemblée, profondément remuée, se fût levée comme un seul homme pour donner gloire à Dieu, et attester qu'elle n'éprouva jamais de joie plus vive ni plus pure. Il y avait, entre tant d'auditeurs, une communion de pensées, de vœux, d'émotions, de bonheur que chacun sentait, que personne n'eût pu dépeindre, mais que des figures animées, réjouies, des mouvements instantanément causés par l'ardeur intérieure, des larmes versées en abondance, des paroles échangées

avec vivacité, annonçaient, accroissaient, embellissaient. Oh! qu'une assemblée de frères, livrée, dans l'oubli de tout contraste de sentiments ou de position, aux émotions les plus profondes de l'âme, aux préoccupations les plus élevées de la charité, aux élans les plus sublimes de l'enthousiasme chrétien, est belle, est grande, est heureuse! La puissance, aussi bien que l'élévation, appartient à la piété, qui en remuant l'âme, sans le secours des passions, lui fait éprouver les émotions les plus vives comme les plus pures et communique aux œuvres qu'elle consacre un caractère égal de sainteté et d'intérêt.

C'est ce que prouve, bien évidemment, le rapport lu à l'assemblée générale par M. le directeur de l'Institut des Missions. Ce rapport, accueilli avec une grande joie, et suivi des discours pleins de foi et de vie de plusieurs orateurs (1), qui accrurent une impression déjà profonde, signale les principaux progrès de l'œuvre des Missions, en France, au sud de l'Afrique et ailleurs, pendant l'année qui vient de s'écouler. En France, la Société a reçu de plusieurs côtés, de nouvelles marques de sympathie. Seize églises, en lui envoyant, pour la première fois, leurs contributions lui ont donné pour l'avenir, les assurances les plus positives de leur coopération chrétienne. Trois de ces églises ont établi, au milieu d'elles, le service mensuel pour les Missions, qui a aussi été commencé dans l'église de Sainte-Marie-aux-Mines. Il s'est, en outre, formé cinq nouvelles associations de dames; un service annuel en faveur des missions a été célébré dans plusieurs églises; plusieurs pasteurs qui ne peuvent point encore assurer la coopération de leurs troupeaux à la Société, en sont du moins devenus souscripteurs. La réunion pastorale de Saint-Jean du Gard a fait, dans son sein, une collecte pour l'achat d'une presse destinée à la Mission française;

celle des pasteurs de la Lozère a décidé d'abonner chacune des sections d'Eglise de ce département au Journal des Missions Evangéliques. Plusieurs consistoires, celui de Mulhouse entre autres, ont envoyé par l'organe de leurs pasteurs, leurs subventions à la Société. Les Sociétés auxiliaires déploient un zèle croissant et les Sociétés de dames fournissent des secours plus efficaces. Les recettes de l'année se sont élevées à la somme de 62,140 fr. 17 c. dont la moitié environ a été envoyée des départements et plus de 10,000 fr. ont été recueillis à Paris. Les dépenses ont été de 72,375 fr. 20 c. parmi lesquels figurent 12,971 fr. 10 c. montant de la dépense occasionée par le départ des derniers missionnaires. Il reste en caisse un avoir de 40,094 fr. 22 c.

Les sacrifices faits de nos jours par l'Eglise de Christ sont motivés, nécessités, récompensés par les succès que Dieu accorde à la fidèle prédication de son Evangile au milieu des pays païens. Qui sait ce que, dans ses vues insondables, la Providence destine au céleste empire? qui peut assurer que, dans un prochain avenir, quelque catastrophe ne renverse l'antique muraille qui ferme ce pays à l'Evangile? Les missionnaires sont là, la Bible à la main, pour entrer dans le champ, quand le bras puissant du Seigneur aura ouvert la porte. L'Inde britannique est dans un état croissant de crise; le réveil religieux, jusqu'ici limité aux provinces du sud, s'est étendu jusqu'au nord où plus de mille personnes se sont, dans un seul district, jointes à l'Eglise chrétienne. Qui eût cru que du palais du sultan sortirait une charte et que dans la haute famille du pacha d'Egypte serait établie une école par une dame chrétienne? Que ne faut-il pas attendre de ces deux vaisseaux partis dernièrement pour l'Océanie et n'ayant d'autre cargaison que des missionnaires et des

Bibles, ni d'autre but que le progrès de l'Évangile dans ces plages lointaines?

Nos lecteurs connaissent l'état de la mission française au sud de l'Afrique; ils le connaîtront mieux encore après avoir lu le rapport du Comité, qui contient des renseignements du plus haut intérêt. C'est ainsi, par exemple, que M. le rapporteur annonce l'existence du cannibalisme non loin des stations françaises. La nécessité rendit d'abord quatre mille individus antropophages; ces hommes se sont peu à peu accoutumés à manger la chair de leurs semblables, au point d'en devenir friands et de préférer cette nourriture à toute autre. Ils font la chasse aux hommes comme on la fait aux bêtes fauves, et ils les prennent dans des filets habilement tendus. Des familles entières de voyageurs y tombent; tous sont mangés, hommes, femmes, enfants. Dans leur horrible langage, les premiers sont des bœufs, les secondes des vaches, les derniers des agneaux. MM. Arbousset et Daumas ont pénétré dans ces repaires de bêtes féroces; tenant par la bride leurs chevaux et prêts à s'y élancer au moindre signe d'hostilité, ils ont annoncé, non sans émotion, l'Evangile et ont été attentivement écoutés. Les cannibales ont témoigné le désir d'avoir un missionnaire; M. Arbousset a écrit au Comité qu'il irait volontiers s'établir au milieu d'eux. Cette communication toucha profondément l'assemblée qui fut plus émue encore quand, quelques moments plus tard, l'un des orateurs dit, en s'adressant à Messieurs les membres du Comité : « Je vous prie, au nom de tous mes frères, d'exprimer à M. Arbousset tout ce que nous a fait sentir de joie et d'admiration l'offre qu'il vous a faite; qu'il aille et qu'il soit comme Daniel dans la fosse des lions, qu'il aille et qu'il plante la croix au milieu des piéges tendus par la barbarie. »

Ces éloquentes paroles furent prononcées par M. le pasteur Jaegle et accompagnées de l'assentiment unanime de toute l'assemblée. M. le pasteur Bastie, de Saint-Quentin, avait déjà pris la parole et assuré le comité de sa sympathie et de celle de son église. Il ne faut nullement s'étonner, dit-il, du vif intérêt que l'œuvre des missions inspire ; cet intérêt ira même croissant, car il est loin d'être arrivé à son plein développement. L'œuvre des missions est un devoir : « Allez, » dit Jésus-Christ à ses disciples, « par tout le monde et prêchez l'Evangile « à toute créature; » elle doit devenir un bienfait immense pour l'humanité, car, ajoute l'apôtre, « Dieu veut « que tous les hommes soient sauvés. » Elle n'aurait pas de promesse qu'il faudrait l'entreprendre, à cause de la sainteté du devoir; elle ne serait pas un devoir qu'il faudrait l'accomplir, à cause de la certitude de la promesse. Du reste, il ne peut être ici question ni d'objections, ni d'apologie; à mesure que l'on sentira et priera, on agira, on se dévouera, on réussira.

M. Major, ancien missionnaire et ministre du Saint-Evangile développa dans un discours fort édifiant, des vues pleines d'intérêt et de justesse sur l'influence que l'œuvre des missions est destinée à exercer parmi les chrétiens qui la soutiennent. Cette influence est profonde et multiple dans ses effets. M. Major cite, comme lui étant bien connus, les deux faits suivants. Une jeune fille privée de tout moyen d'existence et qui depuis est morte à l'hôpital dans un parfait dénuement, mais en paix, vint un jour apporter trente sous à M. Major. Celui-ci pense que ces trente sous ont fait un grand bien à l'œuvre des missions. Une dame chrétienne s'étant demandée quelles dépenses elle devait s'interdire pour offrir une plus riche offrande au Seigneur, vendit son équipage, en partagea le prix entre différentes Sociétés religieuses et résolut

de consacrer chaque année aux mêmes Sociétés, une somme égale à celle qu'elle dépensait précédemment pour l'entretien de l'équipage vendu.

M. Roussel, ancien pasteur de Marseille, dit : Il serait superflu, Messieurs, de vous parler de l'utilité de l'œuvre entreprise par la Société, mais il est une question que je me suis faite depuis trois jours : Qu'as tu fait toi-même pour Dieu? Combien de Traités as-tu distribués? A combien de personnes as tu annoncé l'Evangile? Qu'as-tu fait qui ressemble au zèle déployé par les missionnaires dans un pays lointain? Adressez-vous la même question. Si votre réponse ressemble à la mienne, hélas? elle annonce une bien triste contradiction entre vos paroles et vos actions, vos sentiments et votre conduite.

M. Roussel rappelle qu'à chaque instant des âmes périssent, et cette pensée lui paraît être une réponse à toutes les objections et un motif à tous les sacrifices. Il demande que chacun prenne, sur le champ, la résolution de faire un don extraordinaire à chacune des Sociétés religieuses qui cette semaine avaient rendu ou allaient rendre compte des bénédictions répandues sur leurs travaux, pendant la précédente année.

M. le pasteur de Coutouly, de Luneray, parle de sa profonde sympathie pour la Société des missions, seule gloire jusqu'ici du protestantisme français dans les pays païens. Il est frappé, comme M. le rapporteur, des signes du temps. Le christianisme, en effet, va conquérir en Orient les lieux qu'il illustra jadis de ses premiers triomphes ; il y revient, non pas décrépi, affaibli, tronqué comme lorsqu'il en sortit, mais fort, vivant, complet, avec sa première beauté et sa première jeunesse pour soumettre et sauver les peuples flétris à l'ombre du croissant.

L'assemblée profondément touchée par tous ces dis-

cours prononcés avec émotion et écoutés de même, se retira après le chant d'un cantique et la prière, pleine de joie et en bénissant Dieu de tout le bien qu'il lui avait fait.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ASIE ORIENTALE.

L'œuvre des missions à Singapore, dans le royaume de Siam et en Chine.

On a dit souvent que les missions d'Orient sont les plus importantes; on peut assurer surtout qu'elles sont les plus difficiles. Les peuples barbares sont plus accessibles aux émotions de la piété chrétienne que ceux qui, dès longtemps flétris par la superstition ou l'indifférence, ont vu leur sentiment religieux s'égarer ou s'éteindre. Pour amener à la pureté évangélique l'homme dégradé par le vice, et à la douceur chrétienne le cannibale sanglant, il faut, sans doute, un miracle de la grâce; mais il en faut un plus grand, nous le croyons, pour conduire des pieds d'une monstrueuse idole à la croix de Christ, le stupide Indou, et pour répandre la ferveur de l'amour dans l'âme morte du Chinois. Puisque nous aurons un mot à dire du céleste empire, confessons la douleur profonde que cause à notre âme l'état moral de ses habitants. L'empereur de la Chine a fermé son vaste empire au christianisme; chaque Chinois semble aussi lui avoir fermé son cœur. Ce second mal nous afflige bien plus que le premier. A la veille d'une guerre qui peut devenir sérieuse, l'on redouble ses vœux et l'on sent s'accroître ses espé-

rances. Non pas que la guerre elle même puisse être approuvée, mais elle peut amener d'heureux résultats. Nous ne nous livrerons ici à aucune conjecture; nous constaterons seulement un fait, tout en attendant beaucoup, toutes choses de l'avenir : il ne manque pas aux Chinois seulement l'occasion de se convertir, mais ils ne semblent pas même avoir l'aptitude à la conversion. Détruisez toutes les barrières, entrez dans le champ de toutes parts, jetez la semence partout et avec profusion, elle tombera sur des pierres! L'âme d'un Chinois semble avoir perdu ce par quoi l'homme devient religieux; elle n'éprouve ni les troubles de la conscience, ni les besoins du cœur; elle est étrangère à ce pressentiment vague, mais élevé, d'un ordre de choses nouveau et meilleur, qui en dirigeant les pensées vers un monde invisible, les porte confusément sur Dieu, qui en est le centre et la loi. Aussi nulle part les conversions ne sont plus rares que parmi les Chinois, et nulle part le zèle ne doit être plus persévérant que dans le champ qu'ils remplissent. C'est un bien rare et bien beau phénomène que celui de ces missionnaires qui, dans un pays lointain, sous un climat funeste, parmi les amertumes et les déceptions, font en silence le sacrifice de leurs vies à des peuples même incapables d'en connaître le prix. Ailleurs les habitudes du pays et la docilité des habitants, la férocité des mœurs et l'imminence des dangers, la facilité des travaux et la promptitude des résultats, excitent, stimulent, récompensent le zèle du missionnaire; ici la monotonie de l'œuvre, la stérilité des âmes, la lenteur des progrès, tout tend à le ralentir, à le détruire, et nulle part peut-être il n'est plus vrai, plus infatigable, plus ardent. La fidélité que déploient les missionnaires n'est pas toujours le moindre fruit de leur ministère, ni la moindre gloire de leurs vies, et nous ne savons si,

parmi les triomphes qu'elle inscrit dans ses annales, l'œuvre des missions en compte de plus beaux que ceux qu'elle remporte sur ses instruments eux-mêmes.

Singapore est depuis longtemps témoin du zèle admirable que nous signalons. Le Conseil américain pour les Missions étrangères y entretient plusieurs ouvriers; la Société des Missions épiscopales de Londres, la Société des Missions de la même ville, et la Société baptiste y ont chacune leurs représentants. Ces hommes évangéliques travaillent à côté les uns des autres, et se soutiennent mutuellement par des services réciproques. Ils ont à combattre le prince des ténèbres dans ses influences diverses, et quelquefois contradictoires. Ici s'élève le temple élégant des Chinois; simple, mais orné avec goût, il sert aux adorations froides d'un peuple indifférent. L'habitant du temple, le prêtre, qui aurait du respect pour ses dieux, si quelque Chinois pouvait en avoir, s'y promène, oisif, en long et en large, y allume sans gêne sa pipe à la lampe sacrée qui brûle sur une idole, et l'on voit, à ses manières négligées, qu'il est prêtre comme il serait artisan, sans dignité et sans révérence. Là paraît la pagode de l'Indou, abri de quelque idole monstrueuse; elle réunit plus de monde, elle est plus fréquentée. Plus loin, le mahométan contemple avec orgueil la mosquée, sacré rendez-vous des véritables adorateurs. Chose étrange! le mahométisme a peut-être jeté ses plus profondes racines dans ses plus lointains sectateurs. Tandis qu'à Constantinople et au Caire, la civilisation chrétienne lui porte des coups mortels en niant l'excellence de ses doctrines et la suffisance de son action, il fait des adeptes dans la ville du cap de Bonne-Espérance, et il répand assez de fanatisme dans ses disciples de l'Asie orientale pour leur faire entreprendre, de lieux si éloignés, des pélerinages à la Mecque. Abandon-

nant leur pays, leurs relations, leurs affaires, résignés à passer plusieurs mois dans un étroit vaisseau, à courir tous les dangers d'une longue navigation, à supporter toutes les privations d'un voyage dans un pays étranger et sous un climat nouveau, des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, s'en vont chercher le pardon dans la cité du prophète, et n'en rapportent qu'un orgueil superbe, que trahissent également leurs paroles et leurs manières. L'Indou promène ses dieux dans les transports d'une joie frénétiqne. Il choisit la nuit de préférence, et semble par-là comprendre qu'il doit dérober les horreurs de sa piété à la clarté du jour. Des chants bizarres, discordants, mêlés aux cris, aux hurlements d'une multitude immense; la lueur de mille torches promenées en désordre parmi les ténèbres, l'aspect hideux de corps horriblement peints, révélé par les rayons divers de ces clartés vacillantes; l'accoutrement de l'idole elle-même, souvent plus dégoûtante, et lentement traînée au milieu de ce désordre général; voilà ce qu'avec larmes, les missionnaires doivent souvent entendre et contempler. Le Chinois n'a point de dieu qu'il adore; ses souvenirs dictent ses hommages; il les dépose froidement sur la tombe qui renferme les restes de ses ancêtres disparus. S'il entretient quelques rapports avec le monde invisible, Dieu n'en est ni l'occasion, ni l'objet : ce sont des esprits imaginaires auxquels la reconnaissance ou la crainte apporte des présents, pâture indispensable à de voraces appétits (1). A la vue de ces désordres, l'âme chrétienne se serre de douleur, et elle ne sait à laquelle de ces trois grandes aberrations de la conscience attribuer le plus de gravité et de funestes résultats; elle voit le fanatisme aveugler l'homme, la superstition le dégrader, et l'indiffé-

(1) *Voy.* XIVe année, p. 493.

rence lui ôter jusqu'au sentiment de ses misères. Qu'importe dans lequel de ces chemins l'homme marche, quand ils aboutissent au même abîme! Aussi les missionnaires s'adressent indifféremment aux mahométans, aux Chinois, aux disciples de Brahma. Les réunir dans un lieu de prière, en grand nombre; leur révéler à tous le triste sort qui les attend; les supplier, avec tout l'entraînement d'une ardente charité et toute l'autorité d'une conviction profonde, de renoncer chacun à ses erreurs et de se jeter au pied de leur commun Sauveur, serait le bonheur de leur vie; ce serait aussi un grand moyen de succès; mais les circonstances qui produisent le mal éloignent le remède, de sorte qu'il faut jeter comme au hasard, sur un chemin pierreux, une semence que les oiseaux des cieux mangent souvent, et que les plus grands soins auraient tant de peine à conserver.

C'est donc à la dissémination des Saintes-Ecritures et des ouvrages propres à la faire comprendre et apprécier que les missionnaires consacrent leurs forces, leurs lumières et leurs vies. Non pas qu'ils ne tentent des essais de prédication : un culte régulier est établi à Singapore; un chinois converti et capable le préside, heureux d'annoncer à ses compatriotes ces richesses de foi et de vérité dont il a lui-même été fait participant et dont il sent le besoin et le prix pour les autres; quelques bénédictions reposent sur ses travaux, auxquels les missionnaires eux-mêmes prennent part. Mais ceux-ci vont surtout sur les places publiques distribuer des livres et exhorter les hommes à les lire, à les étudier, à les retenir; ils vont également à bord des bâtiments étrangers, qui arrivent chaque année, en très grand nombre, à Singapore. En attendant des moyens plus efficaces d'agir sur la nation chinoise, il faut saisir l'occasion d'y envoyer des lumières. Les missionnaires ne sont pas par-

tisans de cette distribution des Saintes-Ecritures, faite sans discernement ainsi que sans résultat, et qui n'est qu'une autre manière de jeter les perles devant les pourceaux. C'est pourquoi ils accompagnent, aussi souvent qu'ils le peuvent, de quelques paroles le don de chaque Bible ou de chaque ouvrage de piété, et il ne tient pas à eux que la lecture n'en soit attentive, sérieuse, efficace. On verra plus tard quelle est exactement leur manière d'agir dans cette principale branche de leurs travaux. En 1837, ils distribuèrent les Saintes-Ecritures et des traités religieux en quatorze langues, sans compter la langue chinoise; ils répandirent 511 exemplaires du volume sacré, dont la plupart furent vendus, et 3835 traités de différentes formes, et de différents prix. Il existe à Singapore une Société biblique auxiliaire qui a dans ses magasins la Bible imprimée en vingt langues différentes; à côté de cette Société, travaille une autre Société de dames, de la même nature. Tandis que la première étend son influence au loin et agit surtout sur les étrangers, la seconde, plus modeste mais aussi utile, borne son but aux habitants de la ville et exerce son action surtout dans le cercle intéressant de la famille. Les femmes des colons dans ce pays répugnaient profondément autrefois à s'occuper des païens qu'elles méprisaient; l'influence des femmes missionnaires a été si grande et si heureuse, qu'elles ont communiqué aux premières quelque chose de leur zèle, et que les unes et les autres sont engagées aujourd'hui dans la grande œuvre de la conversion des Gentils. Elles avaient, dès le commencement du mois d'avril 1838, distribué au sein de beaucoup de familles 218 exemplaires des Saintes-Ecritures, recueilli 200 dollars, et préludé par ces premiers progrès à des succès plus grands et plus nombreux. L'autre Société florissait à cette époque, aussi bien que deux nouvelles institutions, fon-

dées depuis peu, et destinées à la diffusion des livres de piété dans le céleste empire et les autres parties de l'Asie orientale et méridionale indifféremment. Un seul missionnaire avait, dans l'espace de six mois, répandu 5200 ouvrages imprimés en onze langues, et tout fait croire que depuis lors son activité et ses travaux ont été croissant. La vaste étendue du champ ouvert devant lui, lui faisait désirer vivement de plus grands moyens d'influence, et toutefois il ne pouvait reporter ses pensées sur les dernières années écoulées, sans s'étonner des résultats déjà obtenus; ses souvenirs lui rappelaient, en effet, qu'à son arrivée à Singapore, il voyait tout autour de lui des peuples inaccessibles à toute lumière, puisqu'ils ne possédaient point encore, dans leur langue, une seule portion de la Parole sainte; aujourd'hui ce code divin part de Singapore, imprimé en plusieurs langues, se répand de là dans les lieux d'alentour et dans les îles lointaines, comme une eau jaillissant incessamment d'une source abondante. Il faut dire aussi qu'il apporte déjà quelque fertilité sur cet aride sol. Chacun sait que les résultats de ce mode d'évangélisation sont difficiles et d'ordinaire demeurent long-temps inaperçus. Les premiers qui paraissent ont donc un grand prix, et l'on comprendra que les missionnaires tirent un grand sujet d'encouragement du sérieux, de la sollicitude, des bonnes dispositions, des commencements de l'œuvre divine qu'ils remarquent ça et là autour d'eux, et qu'ils savent être le fruit d'une lecture assidue de leurs livres. Toutefois leur œuvre jusqu'ici a été une œuvre de préparation, et ils le reconnaissent eux-mêmes; c'est dans l'avenir qu'ils aiment à voir les plus beaux fruits de leurs travaux. « Longtemps encore, disent les missionnaires américains en s'adressant à leur Société, longtemps encore nous devrons agir sans être encouragés par des résultats assez impor-

tants pour exciter l'admiration ou même l'attention des hommes; mais nous sommes suffisamment convaincus chaque jour, par des preuves évidentes, que notre œuvre n'est pas vaine, et que, dans le temps convenable, notre foi, si elle ne faiblit pas, verra se dérouler devant elle un champ couvert de riches moissons. »

La mission de Bankok, dans le royaume de Siam, a fait déjà des progrès considérables sans être décisifs. Ce sont encore des missionnaires américains qui cultivent ce champ intéressant et béni. Plusieurs d'entre eux connaissant la médecine et l'exerçant avec succès, sont les bienfaiteurs de l'âme et du corps en même temps. Le nombre des malades qui, pendant les trois dernières années, ont reçu leurs soins, est d'environ six mille. On voit se succéder dans leur établissement le pauvre et le seigneur opulent de ces contrées; aux uns et aux autres les missionnaires annoncent le grand médecin des âmes, et ce n'est pas toujours sans succès.

Leurs écoles paraissent destinées à s'étendre; fréquentées jusqu'ici par un nombre peu considérable d'élèves, elles réuniront les fils des riches et les enfants des pauvres quand elles seront plus nombreuses et pourvues de nouveaux instituteurs. La prédication n'a pas laissé que de porter quelques fruits parmi les quarante ou cinquante personnes qui formaient le modeste auditoire des missionnaires. Ceux-ci ont fait, dans les environs de leur champ de travail, des excursions fréquentes, pendant lesquelles ils ont pu se convaincre et de la nécessité d'étendre davantage les effets de leur ministère, et des sentiments bienveillants des natifs pour leurs personnes et pour leur œuvre.

Jamais le champ qu'ils cultivent n'offrit un aspect aussi réjouissant. Les moissons ne le couvrent point encore, mais le sol se prête à l'effort du laboureur, qui espère

de jeter bientôt la semence dans une terre bien préparée. L'année dernière, un homme noble, le premier officier militaire du royaume, vint, de son propre mouvement, offrir aux missionnaires, à des conditions avantageuses, l'usage d'une maison fort bien située et qui leur est aujourd'hui aussi utile qu'agréable. Cette avance de la part d'un homme si haut placé prouve l'estime qu'on fait des missionnaires. Aussi bien, depuis qu'ils ont pris possession du nouveau local, un nombre plus grand que jamais de nobles et d'hommes de qualité entretiennent des relations avec eux; souvent ils se rendent dans leur maison pour consacrer la soirée à des entretiens sur la doctrine chrétienne et les formes du culte évangélique. Les questions qu'ils font sont graves et simples : « Si Jésus est aussi puissant que vous le dites, pourquoi laissa-t-il les hommes lui ôter la vie ? Peut-il sauver les hommes de tous les âges et de toutes les nations ? N'y aura-t-il de sauvés que ceux qui croient en lui ? Pardonne-t-il à un grand pécheur, à un meurtrier par exemple, aussi volontiers qu'à tout autre homme ? S'il le fait, comment peut-il être juste ? etc., etc. » Lorsque l'entretien est terminé et que la soirée est passée, les missionnaires présentent à leurs hôtes des ouvrages chrétiens; ces ouvrages lus, étudiés, poursuivent l'œuvre en fournissant matière à de nouveaux entretiens. Un prêtre très distingué par sa position et ses lumières lit le Nouveau-Testament en anglais et en bengalais. Les traités religieux sont répandus par milliers; demandés avec instance, et lus avec empressement, ils paraissent efficaces par les fruits qu'ils portent et par ceux qu'ils promettent.

Les missionnaires ont adopté un mode de distribution qui nous paraît fort sage ; ils font toujours un sillon dans le champ avant d'y déposer la semence, ils provoquent toujours, en donnant un traité, les dispositions qui peu-

vent en rendre la lecture intéressante et salutaire. Assis, à des heures particulières, sur un banc élevé, ils voient la multitude s'approcher d'eux et leur demander des livres ; leurs presses suffiraient à peine à en imprimer assez pour ce peuple avide de lecture, s'ils voulaient se borner à les distribuer sans discernement ni questions préalables. Laissons l'un d'eux nous dire avec quelle joie et quelles bénédictions visibles, il consacre une grande partie de son temps à cette branche importante de ses travaux.

« Un enfant, âgé d'environ 14 ans, est venu aujourd'hui me réciter une grande partie d'un traité qu'on lui avait donné, avec la promesse qu'il recevrait un livre plus considérable, s'il savait lire celui-là et s'il en retenait les principales idées. Pour constater son droit à un nouveau don, je lui ai fait subir l'examen suivant : « Où est maintenant le Seigneur Jésus? » — « Il est dans le ciel. » — « Reviendra-t-il avec un corps dans ce monde? » — « Il y reviendra pour juger l'humanité. » — « Mais comment Jésus pourra-t-il juger les hommes morts avant son avènement? » — « Il les rappellera tous de leurs sépulcres et il leur donnera à tous une nouvelle vie. » — « Que fera t-il de ceux qui auront cru en lui ? » — « Il les prendra avec lui dans le ciel. » — « Et de ceux qui n'auront pas cru ? » — « Il les chassera en enfer. »

« J'ai commencé cette après-midi à distribuer des traités dans le nouveau local. Assailli de demandes, j'ai dû me transporter à un étage plus haut et me faire un devoir de ne laisser entrer que deux personnes à la fois. Mes domestiques étaient à la porte ; ce n'était pas sans efforts qu'ils parvenaient à y maintenir l'ordre. La distribution a duré une heure ; j'ai donné tous mes traités, en me réservant, chaque fois, le temps nécessaire pour exhorter chaque personne à lire attentivement son livre.

—Jeudi un jeune homme qui avait lu « La Vie de Christ » vint s'asseoir à mes pieds, et me raconta les principales circonstances de la carrière de notre Maître, avec humilité, douceur et sentiment. Il n'éprouvait aucun embarras à répondre aux différentes questions que je lui adressais sur le traité qu'il a lu. Il m'a assuré que lui et ses amis ont été réjouis de cette lecture, qu'ils croient tout ce que le livre dit, et que, quant à lui personnellement, il désire devenir un disciple de Christ. J'éprouvais dans mon cœur des sentiments inexprimables ; je pouvais à peine m'empêcher de pleurer, en voyant sous mes yeux cette âme immortelle, que Satan a aveuglée dès sa naissance, mais que l'Esprit divin semble vouloir tirer de ses ténèbres profondes. — J'ai eu une conversation intéressante avec un autre jeune homme. Agé de 25 ans et déjà marié, haut de taille, distingué par de beaux traits, il porte sur son visage un grand sérieux et une dignité rare. Il s'assit à terre devant moi, témoigna une grande joie d'avoir fait la connaissance de ma personne et surtout celle de mes livres. Il s'exprima à peu près en ces termes : « Je suis comme un homme qui a été aveugle, qui ne savait où il allait et n'éprouvait que peu de consolation ; à la fin, ses yeux commencent à voir ; il reçoit, en outre, une bonne paire de lunettes et une lunette d'approche. Avant d'avoir lu vos livres j'étais aveugle, mais maintenant je vois clairement et je suis un homme heureux. » Il est peu de stations dans l'Asie orientale plus bénie que celle-ci ; il n'en est peut-être pas qui ait un plus bel avenir. Les indigènes sont doux, modérés, réfléchis ; ils n'adoptent de nouvelles idées que quand ils en connaissent pleinement la vérité, ni de nouveaux usages que quand ils en voient clairement les avantages. L'étranger, surpris de la lenteur de leurs procédés et des précautions minutieuses de leur marche, peut attribuer

d'abord leurs hésitations à un manque d'étendue dans les lumières et de sûreté dans le jugement ; un examen plus attentif de leurs dispositions le fait bientôt revenir de sa méprise en le remplissant d'admiration pour la fermeté de leurs croyances, la constance de leurs sentiments et la rectitude de leur conduite. Les missionnaires catholiques, après deux siècles de persévérants efforts, avouaient qu'ils n'avaient pu convertir un seul Siamois. L'attention du peuple, excitée aujourd'hui, la langue simple et facile de ce pays, le nombre considérable de natifs qui savent lire, encouragent les missionnaires en rendant plus prompts et plus efficaces leurs efforts. Les Siamois leur disent souvent : « Ce que vous annoncez nous paraît fort bon, mais nous voulons voir comment vous y persévérerez vous-mêmes, avant d'y croire. » Un grand nombre d'entre eux, pour déterminer leur conduite future, regardent en effet attentivement à la vie des missionnaires ; presque persuadés d'être chrétiens, ils vivent dans l'attente, entre des croyances ébranlées et des convictions naissantes. En un mot, il y a dans cette mission des signes encourageants, sans résultats définitifs encore ; le caractère du peuple explique la lenteur des progrès, mais en en assurant la réalité et la marche croissante. Une nouvelle station a été fondée, et six nouveaux ouvriers envoyés dans ce champ de travail promettent, avec de plus grands efforts, de plus grands résultats.

Nous n'avons qu'un mot à dire sur la mission de la Chine, et c'est pour signaler un état de crise. Depuis le fameux édit de l'empereur, défendant tout commerce d'opium, les missionnaires ne purent trouver de bâtiment pour renouveler leurs voyages sur les côtes. Plus concentrés, leurs efforts toutefois n'en devenaient que plus efficaces. Leur culte, à Macao, était régulièrement suivi ; trois individus, dans une heure solennelle pour

eux et pour leurs pasteurs, avaient été publiquement admis dans l'église; d'autres allaient recevoir le même privilége, déjà instruits par les missionnaires. Mais la tempête éclata dans cet horizon politique depuis longtemps assombri; après le meurtre d'un marin chinois commis par des marins anglais ivres, tout fut arrêté, compromis; les natifs durent quitter le service des Anglais; ceux qui avaient eu des relations avec les étrangers furent dénoncés; les candidats crurent nécessaire de se retirer pour ne point éveiller les soupçons; l'école fut interrompue, et les missionnaires perdirent jusqu'à la possibilité d'agir sur les débris de leur œuvre détruite. Tel a été le premier effet des hostilités survenues entre l'Angleterre et la Chine. Ces collisions graves ont aussi rendu plus profonde la haine des Chinois pour les Européens. Les événements pourront ôter quelque chose à leur orgueil, mais il est à craindre qu'ils n'ôtent rien à leur ressentiment. Du reste, les missionnaires ignorent, ainsi que nous, l'avenir de leur œuvre; mais, au milieu de la guerre comme au milieu de la paix, ils comptent sur les bénédictions assurées du Dieu d'amour.

VARIÉTÉS.

Résultats généraux de l'œuvre des missions dans les différentes parties du monde où elle est entreprise.

En considérant les uns après les autres les nombreux détails de la grande œuvre des missions, en voyant, dans quelques-uns de ses postes, les échecs se succéder et les plus justes attentes s'évanouir, cruellement trompées,

l'on éprouve quelquefois des doutes, des craintes sur son avenir et l'on méconnaît dans le présent son utilité générale. Fût-elle restée stérile et dût-elle, sans résultat, lutter toujours contre des obstacles invincibles, elle n'en serait pas moins le besoin, le vœu, le devoir de la charité; elle n'en serait ni moins obligatoire, ni moins utile; elle tire son importance beaucoup plus de sa nature auguste et de son but sublime que de ses succès; l'absence même de ceux ci semble en accroître l'héroïsme et en être le plus beau triomphe aux yeux de Dieu. Toutefois, il faut les constater, quand ils existent; ils sont jusqu'à un certain point, une marque de l'approbation divine, un encouragement par cela même, une récompense peut-être, dans tous les cas, un sujet d'action de grâces. Propres à dissiper les craintes, à ranimer la foi, à multiplier le zèle au sein de l'Eglise, ils peuvent encore attirer l'attention des hommes du monde, détruire des préjugés, et gagner à l'œuvre des sympathies et des soutiens.

L'Eglise, on se le rappelle douloureusement, avait perdu les habitudes du dévouement, elle ne pouvait porter ailleurs la vie, quand la mort régnait en son sein. Durant son sommeil, les ennemis s'étaient accrus, son réveil a dû être une lutte; pour s'étendre, elle a dû péniblement se frayer des chemins en tout sens, au risque de s'égarer souvent et de perdre, dans de vains tâtonnements, beaucoup de temps et de forces. Désormais, sa marche doit être plus sûre, car elle a pour elle ses premières expériences qui sont des succès. L'œuvre des missions est déjà établie dans des pays où tout accès lui avait jusqu'ici été fermé; beaucoup d'autres lieux lui sont ouverts; les missionnaires ont surmonté les difficultés d'un très grand nombre de langues, qui leur étaient inconnues, fait respecter leur piété et leur caractère par des hommes

qui étaient leurs ennemis, fait désirer le bienfait de leur ministère à plusieurs tribus et à plusieurs peuples qui n'ouïrent jamais parler de l'Evangile, fait disparaître les plus grands obstacles en dissipant de nombreuses craintes et d'antiques préjugés, tellement changé l'aspect des choses qu'il faut aujourd'hui travailler autant à satisfaire les besoins provoqués qu'à en créer de nouveaux. Les missionnaires qui quittent leur pays trouvent un champ qui les attend, des devanciers qui les dirigent, des maisons qui les abritent, des livres qui les instruisent; de sorte qu'ils peuvent se mettre à l'œuvre presque immédiatement et éviter les délais longs et pénibles qui eussent autrefois retardé de plusieurs années le premier déploiement de leur zèle.

Dans ce champ ainsi préparé, agrandi, travaillent nuit et jour, un grand nombre d'hommes fidèles, ministres, prédicateurs indigènes et artisans missionnaires. On peut dire approximativement qu'on compte déjà dans le monde païen mille ministres du saint Evangile, cinquante imprimeurs, trois cents aides-missionnaires et maîtres d'école, et plusieurs centaines de prédicateurs indigènes (1). Sans parler ici des frais occasionés par les études de tous ces missionnaires, l'achat des ouvrages dont il a fallu les fournir, les travaux et la correspondance immense des comités d'administration, il faut élever les frais de l'équipement et du transport d'eux-mêmes et de leurs femmes à 6,500,000 fr. L'œuvre des missions dispose donc de grandes ressources; il est notoire que ces ressources s'accroissent chaque jour avec ses succès,

(1) On peut ainsi répartir la grande majorité des missionnaires proprement dits. Afrique, 128; pays situés sur les bords de la Méditerranée, 53; Inde, 168; île de Ceylan, 28; archipel indien, Australasie etc., etc., 81; Indes occidentales, 203; nord de l'Amérique, chez les Indiens, 118.

qu'elle trouve au lieu où elle a jeté ses racines, une puissante sève qui lui permet d'étendre au loin ses branches florissantes. Cela aussi est un progrès.

Les missionnaires modernes ont traduit, en tout ou en partie, la Parole de Dieu dans cent langues environ. L'homme de science appréciera l'importance, la grandeur, les difficultés de ce travail. L'apparition d'une traduction en langue connue des saintes Ecritures fut jadis en Europe un événement que célébrèrent les peuples ravis et qu'admirèrent les grands esprits eux-mêmes. Cet événement, les missionnaires l'ont renouvelé, avec beaucoup plus de difficultés, puisque c'était avec beaucoup moins de moyens et pourtant avec succès, s'il faut prendre les résultats de leurs travaux pour des preuves de sa valeur. Il a fallu apprendre à fond les langues originales, étudier ensuite, avec le même soin, les langues des natifs, examiner chaque idiôme, chaque expression, chaque mot, compulser les écrits qui en montraient les rapports et en donnaient l'intelligence, et puis jeter, avec précaution et efforts, la Parole de vie dans ces moules bizarres, irréguliers, tantôt trop larges et tantôt trop étroits et toujours si difficiles à manier; recommencer ce travail, après l'avoir péniblement achevé, le renouveler toujours jusqu'à ce que l'expérience lui eût donné les formes définitives d'une œuvre achevée et régulière; après la Bible, sont venues les publications destinées à la faire apprécier. Ces publications, sous des formes très diverses, ont été répandues, lues en si grand nombre qu'il serait impossible, et d'en indiquer la quantité, et d'en connaître les résultats. Jetée par la main de la foi, dans le vaste champ du monde, cette semence sera-t-elle toute ou étouffée par les épines ou mangée par les oiseaux du ciel? Nul chrétien ne le pensera assurément, tous croiront, au contraire, que sous la bénigne rosée des cieux, elle portera,

tôt ou tard, des fruits nombreux à la gloire du Maître de la moisson. Les missionnaires peuvent disparaître, enlevés par la mort, repoussés par la haine ; mais leur œuvre restera, et dussent tous leurs travaux être détruits, ces Bibles ne le seraient pas qui circulent parmi des millions d'hommes et peuvent y devenir, sous la bénédiction de Dieu, les meilleurs de tous les missionnaires. Si l'on pouvait rassembler les uns à côté des autres tous les ouvrages que les missionnaires ont publiés, si l'on pouvait comprendre et toute la peine qu'ils ont coûtée et tout le bien qu'ils peuvent faire, l'on s'étonnerait véritablement de l'importance de ce seul résultat de l'œuvre des Missions.

Disons les mêmes choses à l'homme du monde, sous une autre forme. Les missionnaires ont réduit en système une foule de langues qui n'existaient que comme habitude, donné à ces idiômes changeants, des formes immuables par les règles auxquelles ils les ont assujettis, les dictionnaires et les grammaires où ils les ont expliqués, les ouvrages où ils les ont fixés. Ceux qui savent ce qu'il faut de temps et de persévérance pour apprendre, sans secours, une langue, quand elle est tout-à-fait inconnue, d'habileté et de tact, quand elle n'est que parlée, comprendront ce qu'il a aussi fallu aux missionnaires de patience, de sagacité, de longs et pénibles efforts pour saisir, retenir, lier des mots qui s'enfuyaient sur les lèvres et qu'ils ont consigné dans des livres qui en régleront désormais les accords et les lois. La littérature de ces peuples n'existera donc plus seulement dans les souvenirs, qu'altère et décolore toujours toute bouche qui les rappelle, elle existera dans des ouvrages durables, fraîche et entière. Les missionnaires n'ont garde de la détruire, après lui avoir donné les moyens de se perpétuer ; ils lui laissent ses couleurs, ses traits, ils y mêlent seulement,

pour en rehausser l'éclat et le charme, ceux de la littérature chrétienne, plus graves et plus beaux. Nous ne connaissons rien de plus admirable, que cet heureux mélange de naïveté et d'élévation. Le Christianisme a fécondé et ennobli les inspirations de l'âme au point de faire surgir des natures les plus ingrates, des sentiments sublimes ; et peut-être ne trouverait-on pas ailleurs des beautés plus originales que celles que l'on admire dans le libre et naïf langage de ces hommes qui rendent telles qu'ils les ont comprises et senties, les solennelles vérités de l'Evangile. Créer une littérature là où il n'en n'existait pas encore, c'est un grand acte; l'enrichir, quand elle existe, des trésors de toute la littérature chrétienne, c'est encore un bienfait immense. Les missionnaires ont fait l'un et l'autre.

Les moyens de conserver ces avantages, de les accroître même avec une grande rapidité sont entre leurs mains. Les presses, les planches, les ateliers, et tous les instruments qui ont occasioné de si fortes dépenses ont été conservés. Les maisons, les écoles, les chapelles, une fois fondées, doivent longtemps leur être utiles; les apprentis, les ouvriers, restent à leur service et tous les outils achetés n'exigent plus que les frais de l'entretien. Toutes choses égales, avec moins de dépenses, les missionnaires arriveront donc à de plus grands résultats, à des résultats immenses dès-lors, car ceux qu'ils ont déjà obtenus sont très grands.

Ils ont fondé un nombre fort considérable d'écoles, fréquentées par des milliers d'enfants. Les obstacles qu'ils ont préalablement dû vaincre étaient aussi grands que nombreux. Les offres des missionnaires étaient souvent méprisées; quand la charité et la persévérance parvenaient à les faire agréer, la haine des prêtres jaloux en détruisait l'effet, et quand les parents subjugués et les prêtres vaincus laissaient les enfants se rendre aux écoles,

ceux-ci y éprouvaient bientôt le dégoût de la paresse et cessaient de s'y rendre. Aujourd'hui, tant l'aspect des choses est changé, on croit qu'environ 300,000 enfants reçoivent les instructions des missionnaires tandis qu'une foule d'autres aspirent vainement au même bienfait. Ces écoles ne sont pas toutes primaires, il en est de semblables à nos colléges où des centaines de jeunes gens reçoivent une éducation distinguée. Le bien que les écoles ont fait est incalculable; elles ont souvent soustrait les enfants à des influences funestes, elles leur ont donné des habitudes d'ordre et de travail, elles ont réveillé les plus nobles besoins de leur nature, que la superstition eût étouffés, et en général préparé le triomphe assuré de la civilisation, des lumières et de la piété. C'est de là principalement que plus tard, la société tirera ses membres, l'Eglise ses fidèles, l'œuvre des Missions ses ouvriers.

Déjà, en beaucoup de lieux, les missionnaires sont parvenus à établir la morale chrétienne; le Groënland, où il ne restait en 1834 que cent cinquante païens, le Labrador, plus de trente îles du Grand Océan Pacifique ont substitué au paganisme, et à ses sanglants usages, les saintes et paisibles habitudes de la foi. Nous ne nous livrerons pas ici à de poétiques descriptions, nous constaterons quelques faits : tel pays était livré à la guerre, à la pauvreté, au vice; aujourd'hui il est prospère, tranquille, ami des lois; c'est un fait; tel pays détruisait les enfants, dégradait les femmes, faisait brûler les veuves; il connaît aujourd'hui les douceurs de la vie domestique, il respecte à l'égal l'une de l'autre, toutes les existences humaines et il est aussi modéré qu'il avait été cruel, dans ses usages et ses mœurs; c'est un fait; tel pays voyait ses chefs exercer sur leurs sujets un tyrannique pouvoir; ils sont aujourd'hui moins rois que pères de leurs peuples; ses habitants vivaient dans l'indolence et le désordre; ils

travaillent aujourd'hui et jouissent d'une douce aisance; les femmes oubliaient leurs devoirs et se dégradaient par le vice; elles sont aujourd'hui honnêtes, pudiques, vertueuses, vierges chastes, épouses fidèles, mères chrétiennes; c'est un fait. Est-ce à dire qu'il n'y ait plus là d'imperfection dans les lois, dans les usages, dans les hommes et dans les choses? Non sans doute. Pour nous, nous ne savons comment nos modernes voyageurs sont si exigeants envers des hommes dont ils attendent si peu; des mœurs réformées, des vices réprimés, des lumières répandues, des arts propagés, ne sont rien pour eux quand ils s'allient pour quelques années encore à des habitudes contraires, restes des anciens temps, entraves imposées à toute œuvre en progrès. Notre sentiment est tout autre; quand nous réfléchissons à la lenteur de notre marche, qui ne nous permet pas toujours de savoir si nos pas sont progressifs ou rétrogrades, quand nous pensons que presque chacune de nos améliorations sociales nous a été apportée par un flot de sang et qu'il a fallu plusieurs siècles à la religion, à la philosophie, à la civilisation pour nous donner le bonheur fort contesté dont nous jouissons, nous comprenons peu les exigences du monde et nous rendons l'hommage de la plus vive admiration, aux premiers fruits du zèle missionnaire parmi les pays sauvages.

L'idolâtrie a été détruite à tout jamais dans beaucoup de lieux; ses temples, ses dieux, ses cérémonies, n'existent plus dans l'histoire que comme des souvenirs que la postérité flétrira. Le regard pénétrant d'un observateur attentif découvre les signes d'une plus grande catastrophe de l'idolâtrie dans un prochain avenir. Elle est attaquée de toutes les manières, par les progrès des lumières, les triomphes de l'Evangile, et la lassitude des peuples. Mais là où elle est tombée, le terrain n'est pas resté couvert de débris. On y a élevé des chapelles évan-

géliques, les néophytes se sont constitués en églises régulières, avec pasteurs, diacres, catéchistes, instituteurs et une discipline sévère; ils ont adopté le sabbat chrétien et toutes les observances prescrites par l'Evangile. Spectacle admirable que l'Eglise ne contemple que rarement dans le cours des siècles! des centaines de congrégations sorties des ténèbres de la superstition, de la fange du vice, des horreurs du cannibalisme célèbrent sur les lieux les plus divers, mais dans les mêmes formes, les mêmes sentiments, aux mêmes jours, aux mêmes heures, le culte chrétien, seul lien d'unité entre eux et l'on voit, venus d'orient et d'occident, ces lions des déserts s'unir, dans le bercail de Christ, aux inoffensives brebis étonnées de leur présence comme de leur douceur. Est-ce à dire encore qu'il ne manque rien à ces chrétiens quant à l'esprit, à ces églises, quant à la forme? On se tromperait en le croyant, mais on se tromperait davantage si l'on pensait que parce qu'elle est inachevée encore, cette œuvre n'est pas l'un des plus éclatants triomphes de la vérité sur l'erreur.

Si l'on descend de la société à l'individu, de l'Eglise au fidèle, on verra plus claire, sinon plus puissante, l'action de l'Evangile sur les âmes. On pourrait montrer qu'elle a été très grande sur les Européens, puisque dans l'Inde, par exemple, il est bien constaté que plusieurs officiers et des centaines de soldats ont été convertis par le ministère béni des missionnaires; mais puisqu'il s'agit de païens, disons qu'elle en a sauvé des multitudes. Tous ne sont pas également sincères et convaincus, fidèles et persévérants; mais le plus grand nombre par la foi qu'ils montrent, le zèle qu'ils déploient, les sacrifices qu'ils font, la conduite qu'ils mènent donnent au monde qui s'en étonne, à l'Eglise qui s'en réjouit, les plus hauts, les plus admirables témoignages d'une piété profonde et durable. Si l'on voulait faire un calcul, on pourrait éle-

ver le nombre des païens actuellement convertis à 100,000, et à un chiffre probablement aussi considérable le nombre de ceux qui, appelés par la voie paternelle, sont allés s'asseoir au banquet des cieux. Là sont les Schwartz, les Brainerd, les Carey et là sont, glorieux fruits de leur ministère, éternels monuments de leur zèle, les âmes que sauva leur charité par l'effet de la grâce divine. Ah! c'est dans les cieux surtout qu'il faut chercher les plus beaux résultats de l'œuvre des missions, car c'est dans les cieux qu'elle éternise ses triomphes.

Les succès obtenus sont donc une large compensation des travaux accomplis, et un témoignage éclatant de la bénédiction divine, ils sont encore la cause de succès plus grands et plus nombreux; répétons-le, humainement parlant, à la faveur de l'expérience qu'elle a acquise, des préjugés qu'elle a dissipés, des avantages qu'elle s'est donnés, l'œuvre des missions doit arriver à de plus grands résultats avec beaucoup moins de moyens. Devant un tel état de choses, nous ne comprenons guère le découragement ni les reproches. Nous rappelons à notre mémoire les phases des peuples anciens et modernes, nous demandons à la foi si elle remporta de plus beaux triomphes, nous demandons à la philanthropie, à la philosophie surtout où furent leurs succès plus grands que ceux qu'elles méconnaissent et dédaignent. Œuvre bénie de science, de charité, de foi, l'œuvre des Missions doit par les succès qu'elle a obtenus et ceux qu'elle espère, réjouir le savant, le philanthrope, le chrétien, obtenir leurs sympathies, leurs vœux, leur concours; déploiement simultané des vœux multiples de la charité, elle est plus propre que toute autre entreprise à diriger vers un but noble et sacré tous les besoins élevés de la nature et de la piété.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA. — Journal de M. Arbousset, sous la date du 5 novembre 1839.

Besoins religieux; divers exemples de conversion; paroles de plusieurs Bassoutos. — Impression de quelques portions de l'Ecriture-Sainte en idiome sessouto.

Messieurs,

« Ceux qui, parmi les nombreux amis de la Mission française, ont, comme vous, suivi pas à pas notre œuvre et bien raisonné sa marche, se sont sans doute aperçus que nos efforts ont jusqu'ici tendu à créer, chez les Africains dont l'éducation morale nous a été confiée, des besoins religieux. En effet, est-il pour le pasteur, est-il même, si l'on nous permet de généraliser notre pensée, pour tous les membres de la famille de Dieu, est-il devoir plus important et qui tienne davantage à la base de toutes les améliorations morales? Nous ne le pensons pas; nous ne croyons pas non plus qu'il y en ait dont l'accomplissement soit plus difficile. Considéré au point de vue chrétien, le cœur de l'homme est vide et néanmoins plein d'affections terrestres. C'est une table rase à la fois et un foyer de bouillants soucis, un monde de désirs vains

et trompeurs, ne s'élevant pas au-dessus de la terre qui les produit et les alimente.

« Toutefois, Messieurs, quand on démontre l'excès de l'importance et de l'application accordées aux choses du temps présent, lorsqu'on insiste sur l'urgente nécessité d'aspirer après les seuls biens réels et durables, on est, en tout lieu, compris et tôt ou tard goûté, par quelques âmes, selon la mesure des dispositions favorables que la grâce divine leur communique et le degré d'efficacité qu'elle donne aux efforts du zèle en leur faveur.

« Quittant cette idée générale et arrivant aux faits qui me l'ont suggérée, que je suis heureux, Messieurs, de pouvoir vous annoncer que mes chers Bassoutos ont enfin commencé à entrevoir la vanité des biens de ce monde, et appris à en désirer de meilleurs et de plus stables! Depuis longtemps déjà j'avais remarqué parmi les habitants de Morija un travail des consciences et des signes précurseurs d'un prochain réveil; j'en avais été réjoui et encouragé. Ce malaise moral s'est plus particulièrement fait sentir pendant les six derniers mois qui viennent de s'écouler. Beaucoup de naturels, hommes et femmes, poussent des cris de détresse, s'accusent, non d'incrédulité, « car, disent-ils, personne parmi nous n'ose plus nier que vous ne prêchiez vrai », mais de lenteur à croire efficacement, d'hésitation entre le dévouement à Christ et le culte de soi-même. « Que les Bassoutos sont donc lâches! comme il faut que les vérités de l'Evangile soient bonnes, pour que nous puissions ainsi les refuser encore! Dieu, oh! que sa patience est grande envers nous! — Ma conscience me fait mal, elle me tue. J'étais polygame, j'ai renvoyé mes femmes et n'en retiens plus qu'une; j'étais ivrogne, j'ai renoncé à l'ivrognerie; que me manque-t-il encore? Croire. Que veut dire ce gros mot? Est-ce que je n'aimerais pas le Sauveur? » Telles sont,

Messieurs, les paroles entrecoupées qui s'échappent, chaque jour, du cœur de quelques Bassoutos travaillés et chargés. Au moment même où je trace ces lignes, il vient de sortir de mon cabinet d'étude, un homme affligé et depuis longtemps malheureux dans son âme. Il m'a dit : « Aujourd'hui, je n'en puis plus ; la nuit dernière j'ai souffert de cruelles angoisses; il me semble toujours que je pourrais mourir sans être régénéré. Que dois je faire? » — « Allez, consacrez la journée à repasser votre vie sous l'œil de Jésus ; confessez-lui vos péchés; méditez sur son grand amour, et lisez quelques bonnes choses pour votre soulagement. » — Hélas ! que n'ai-je ajouté à ces conseils : « Venez, agenouillons-nous ensemble, je prierai pour vous ! »

« J'ai la douce conviction, Messieurs, que plusieurs indigènes sont déjà passés de la mort à la vie, de la puissance de Satan à Dieu. Léhéti, l'un des plus affermis, me parlait tout à l'heure de la sorte. « La joie de mon salut n'est pas très grande; mais ce n'en est pas moins une bien belle joie; nulle part je ne me plais autant que près de cette maison-ci (la maison missionnaire) ; quand je m'en éloigne, un sentiment de tristesse me saisit; le bruit du kraal vient l'accroître. Chose étrange! c'est souvent la nuit que je me trouve le plus heureux; il me semble que le Sauveur descend dans mon âme, mais aussi comment se fait-il, que je continue à être assailli par des pensées mauvaises? Comment les vaincre sans retour? Haïr les convoitises charnelles, je les hais; peu aimer la terre qui nous trompe et regarder au ciel, c'est ce qu'il m'est donné de faire. Cette semaine, au reste, je suis comme privé de sentiments, tant bons que mauvais : qu'est-ce que cette espèce de froideur? Il me semble qu'il ne m'est resté qu'une seule chose intérieurement, c'est la conscience. Je crois néanmoins que je ne suis

pas moralement mort : l'histoire de cet enfant sourd et muet, duquel Jésus-Christ chassa un démon n'est-elle pas la mienne? (1)

« Il n'y a peut-être pas beaucoup de Bassoutos qui soient naturellement aussi doux et aussi intéressants que Léhéti, comme il n'en est pas beaucoup, non plus, dont la conduite soit aussi louable. Père de plusieurs enfants, il les élève avec une tendre sollicitude. Privé de fortune, mais laborieux, il pourvoit, de ses mains, à l'entretien de six personnes. Avec cela, cet homme ne manque presque jamais aux services du dimanche, ni aux instructions de la semaine. Après avoir lui-même appris à lire les livres imprimés ou écrits à la main, il a enseigné à sa femme, à sa mère, à deux de ses enfants, et dans ce moment il est occupé à rendre le même service à l'un de ses neveux. Son culte de famille est régulièrement célébré. Il avait une concubine; il l'a renvoyée. Enfin je les ai suivis de près lui et sa femme, depuis un an; satisfait de leur conduite, je me propose de bénir leur mariage dimanche prochain, s'il plaît à Dieu. L'épouse n'est pas entièrement étrangère aux sentiments religieux; elle a fort bien appris à coudre, à temps perdu, et s'est fait une jolie robe d'indienne.

« Léhéti est encore jeune; mais voici un vieillard, Messieurs, en qui l'œuvre de la grâce ne se montre pas moins admirable que dans cet intéressant Mossouto. Je veux parler d'un homme qui porte le nom de Rassélampo. Les formes athlétiques de son corps, la couleur extrêmement noire de sa peau, que relève une blanche chevelure, une épaisse barbe grise, deux gros yeux très brillants, font de ce Mochuana un homme imposant pour

(1) St Marc, IX, 17-29.

quiconque ne repousse point sa présence. L'écho de notre prédication avait résonné jusque dans sa ville, éloignée d'une douzaine de milles de ma station, et avait retenti confusément à ses oreilles. Rassélampo se crut possédé du bon esprit. Dès ce moment, préoccupé d'idées nouvelles mais folles, apparemment, il se mit à voyager, sans motifs ni dessein avoué; de jour, nul souci; la nuit, point de peur. Il visita beaucoup de villages; le plus souvent, il ne faisait qu'y passer; toujours seul et sans bruit, sobre d'aliments autant que de paroles; enfin sa principale occupation était de recueillir des plantes auxquelles les sorciers attribuent une vertu occulte. On lui disait : Rassélampo, n'es-tu pas fou? Non, je crains seulement que les paroles des blancs ne soient vraies; à ce compte-là, nous sommes tous perdus, puisque nous avons tous fait beaucoup de mal. Si j'agis d'une manière étrange, c'est que quelque esprit nouveau que je ne connais point s'est emparé de moi. »

« Une pensée pourtant arrêta le visionnaire dans ses courses vagabondes, il y a deux ans. C'était un jour de dimanche, une voix lui dit, au dedans de lui-même : « Père de Sélampo, tourne tes pas au nord, va-t'en à Mokharane (Morija) pour entendre ce qu'on annonce aujourd'hui. » Il part, arrive après trois heures de marche forcée, entre dans l'église, pour la première fois, y entend une prédication solide qui le touche. Depuis lors, sa conduite a été différente; ses discours pleins de sens; il a régulièrement suivi le culte divin et les catéchismes; la distance où il vit de notre station, les moqueries dont il est l'objet dans sa ville natale, rien n'a pu refroidir cet homme. Il a réussi à apprendre à lire, quoique très âgé. Sa femme lui jeta ses livres au vent; sans faire de reproches inutiles, il vint s'en procurer de nouveaux chez nous; il les porte par précaution toujours avec lui. « Comment

nier encore, dit le vieillard, que l'Evangile ne soit la vérité quand il fait verser des larmes à un homme tel que moi, qui n'avais jamais pleuré. Je reconnais Jésus pour mon Sauveur, et j'espère fermement de le voir bientôt dans sa beauté. » Ah! fasse la miséricorde du Seigneur que le vœu du vieillard soit réalisé! (1)

« D'autres personnes encore me paraissent touchées à salut. De ce nombre est une femme influente, dont la joie spirituelle m'a agréablement rappelé nos bonnes sœurs de France. Cette conversion offre ceci de particulier, que la prosélyte n'a que peu de connaissance, tandis que son époux, au contraire, raisonne fort bien sur la religion et désire en goûter les douceurs, mais sans pouvoir y parvenir, ce qui lui donne de l'inquiétude à lui-même, et jette sa compagne dans une sorte de gêne difficile à décrire. Elle voudrait donner essor à ses sentiments, mais elle n'ose; le mari, de son côté, se dépite presque, et s'écrie dans son énergique langage : « Bien des gens entendent l'Evangile, y croient en secret, mais sans être heureux; cela retarde leurs progrès. Comment en effet sortir dans l'hiver, faire son travail, se trouver gai, avancer en aucune chose, lorsque le mauvais temps roidit vos membres et vous ôte le peu de forces qui vous restaient? » Ce raisonnement a quelque chose de juste puisqu'il y a, en effet, des dispositions morales qui rendent bien difficiles les progrès. Malheureusement le Mossouto ne comprend pas que les voies de Dieu sont toutes bonnes, quoique souvent mystérieuses. Le devoir des chrétiens, dans beaucoup de cas, c'est de prier beaucoup; dans celui-ci, en particulier, nous désirons n'être pas les seuls à le faire. L'individu en question est l'un

(1) Je crois que Rassélampo est un bien bon chrétien, me disait frère Casalis, il y a trois mois.

des principaux de la tribu des Bassoutos; recommandable sous le rapport de l'intelligence, comme à d'autres égards, il nous intéresse singulièrement.

« Pourrais-je dire, ici, Messieurs, jusqu'à quel point plusieurs natifs m'émeuvent par leurs paroles? Toutefois je ne jouis qu'à demi de leurs progrès; ma joie est mêlée de peine. La vérité les occupe et les travaille, mais l'esprit seul a compris, le cœur n'est pas touché; la connaissance est là, mais l'œuvre n'y est point encore; il n'y a que simple adhésion. On a le pressentiment d'un bien infini, on le désire ardemment, on tend la main pour le saisir, mais on la retire bientôt après; parfois il semble qu'on le tienne et pourtant on ne le possède pas. C'est du moins ce que je crois de plusieurs de mes auditeurs les plus assidus. Le discours qu'on va lire et qui est fidèlement recueilli, quoique incomplet, montre si mon jugement est ou non fondé.

« Si nous demeurons ce que nous sommes, » disait un Mochuana à son ami, « si nous persistons dans notre sommeil de péché, au dernier jour nous trouverons les portes fermées, et c'est en vain que nous chercherons à entrer. Tout, jusqu'à nos songes, nous dit : Du courage à prier, il faut des efforts, tandis que les attraits du monde nous séduisent et nous trompent. Nous devrions être sages dans ce qui est du terrible jugement à venir, comme nous prévoyons le froid et faisons faire des kross (manteaux) d'avance pour nous en garantir, lorsque l'hiver arrive. Des nouvelles du salut, on n'en veut point, parce qu'elles sont extrêmement bonnes; si elles étaient mauvaises, on les aimerait; mais au jour du jugement!... Lorsque nous voyons un homme léger à la course, nous disons : Ah! que j'aimerais être cet homme là! Ne voyez vous pas, lorsque quelqu'un meurt, les gens se demandent : Est-il préparé?... Puis encore, ce ne sont pas là les paroles de

la bouche de nos blancs, mais du Livre. Tu dis : « Si un homme est pris par les ennemis et que ce soit mon frère, je sors mes génisses du kraal et vais le délivrer. Il se réjouit, car on ne lui fera rien, et ses amis et son père se réjouissent aussi ; ton bétail l'a abrité, il ne mourra point. Et Jésus, nous a abrités par prix, afin que sa prière fût sans refus. Mais s'il n'eût pas été fait de rançon, nous ne voyons pas où nous aurions pu nous réfugier *là*. Un enfant est chose très chérie ; si un homme a tué quelqu'un, vous dites : Qu'il ne lui soit pas fait ainsi ; mais Dieu, lui, a livré son Fils, son un, un ; nous n'avons de quoi payer cela ; ce qu'il peut accepter, c'est le cœur. Le sang offert peut ôter ce qui ronge intérieurement l'homme. C'est la médecine qui retranche les péchés dont nous sommes malades au dedans. Si quelqu'un souffre et que tout remède manque, sa douleur, comment l'enlever? Pour nous, prier, c'est chercher la chose qui enlève ce qui nous ronge intérieurement. Je vous ai donné toutes choses, dit Jésus, un cœur aussi ; il n'est personne qui soit sans cœur ; eh bien, rendez-le moi. Oh ! pleurons devant le Seigneur, il est le médecin (Engaka) qui donne guérison. Un médecin est chose petite, et il ne saurait refuser de donner un remède à celui qui souffre. Jéhova est chose grande, il peut nous donner promptement ce qui est propre à nous guérir de la maladie du péché. Il n'y a rien qui ne lui appartienne, et nous-mêmes nous sommes son ouvrage ; nul ne connaît aussi bien ton habitation que lui. Casalis me demanda un jour : « Lorsque tu mènes paître tes troupeaux, penses-tu seulement à tes bœufs (1) ? » « Oui. » « Et pas à ton Dieu? pense peu à la terre, beaucoup au ciel ; le soir si tu vois un lieu secret, tel

(1) Le jeune homme a été pendant longtemps notre berger.

qu'un trou, une grotte, ou tout autre endroit retiré, va t'y prosterner, car Dieu t'y verra et t'y entendra; là prie-le qu'il te bénisse et qu'il t'aime. » En dedans, je m'accusai, et répondis : Tu dis vrai. Mon cœur m'exhorte toujours à fermer l'oreille, lorsqu'on me parle du mal. On est attiré vers les cieux, on est attiré vers la terre, et les cordeaux anciens, on ne veut point les rompre. »

« J'avoue, Messieurs, que le langage des Africains me frappe et me paraît bien mâle quelquefois. Ces noirs si dépréciés ne manquent certainement pas d'intelligence, et leur langage ne laisse pas que de rendre la pensée sous de jolies formes. D'ailleurs, quand je fais parler les naturels et que je reproduis ce qu'ils disent sans apprêt, d'une manière aussi nue que leur pensée est libre, on aurait tort d'oublier que mon but unique est de me rendre compte et d'instruire mes amis du degré d'avancement moral, de l'état d'âme de ces hommes encore empreints de beaucoup de barbarie. L'un d'eux, ces jours derniers, raisonnait de la sorte : « Tant de Bassoutos renvoient leur conversion au temps où il seront vieux; mais des deux quelle est la plus près, la mort ou la vieillesse? » Qui ne connaît le *cor facit oratorem... cor facit theologum* (1)? Eh bien, Messieurs, les noirs ont su généraliser davantage cette idée, sans lui rien faire perdre, tant s'en faut, de sa beauté, ou de sa précision. Tous les jours, ils disent : *Pelu, ki motu*, le cœur, c'est l'homme; de là ils concluent que ce que la religion demande de l'homme, c'est le cœur. D'autres fois leur langage revêt les couleurs d'une naïve simplicité. Je demandais hier à un sujet du chef Poushouli : « Chez vous quelles nouvelles sur votre compte? » « Eh, ce qu'on m'a déjà dit plus d'une

(1) C'est le cœur qui fait l'orateur, c'est le cœur qui fait le théologien. (*Rédacteurs.*)

fois, que je suis fou. Tu te fatigues à aller si loin pour prier Dieu avec les blancs (à trois heures et demie de distance), et tu perds un ou deux jours sur sept; tu te fatigues encore à lire. Dis-nous si tes livres t'empêcheront de mourir? Voilà ce que me répètent souvent les nôtres; mais moi je leur réponds : Mes frères, vous savez bien que les hommes meurent ici, chez nous, ils meurent à Morija, ils meurent à Bossiou, ils meurent partout, dans le pays des blancs aussi bien que dans notre pays. Ces livres me tromperaient, s'ils me promettaient que je ne mourrai pas, mais au lieu de cela, ils parlent beaucoup de ce que vous dites là, qu'ils nous faut tous mourir un jour. Voyez bien, mes frères, ce jour où nous mourrons, qui de nous y est préparé? Personne, ni vous, ni moi; c'est mensonge de penser que l'un veuille plutôt mourir que l'autre, ou que tel individu soit mieux préparé à la mort que tel autre. Si vous croyez que je suis fou, parce que j'apprends à mourir une douce mort, je crois que vous l'êtes aussi, pour ne pas y penser, vous. Je reçois du blâme de vous, mes frères, parce que je vais, le dimanche, à Morija, dans l'église du *morouti* (le missionnaire), chanter, prier, écouter de belles choses et au sortir de là les étudier. Oh! un jour, vous y aurez peut-être goût vous-mêmes et voudrez me suivre; quelle hâte vous presse donc de me blâmer si vite? Si Letsié vous appelait à une fête, vous ne diriez pas, c'est trop fatigant d'aller, et personne ne resterait au kraal pour vous blâmer. Oui, les hommes, les femmes, les enfants, tous ensemble vous partiriez avec les gens des environs, et vous marcheriez de nuit s'il le fallait, pour aller tuer un bœuf, manger, boire, danser ensemble. N'avez-vous jamais fait cela? Eh bien, je ne vous reproche pas d'être fous, je dis simplement : tel est leur goût, et moi j'en ai un autre. Ne croyez pas que je sois converti, je désire l'être,

mais, je vous l'avoue, mes frères, ces vérités sont très difficiles à comprendre; je les aime, peut-être les posséderai-je un jour : qu'elles soient bonnes, elles sont bonnes. » Bonnes elles doivent être, en effet, ô noble Mossouto, puisqu'elles savent t'inspirer de tels sentiments, et te dicter de si beaux discours! Sans doute, tu n'es pas éloigné du royaume des cieux. Mon cœur plein de vœux pour toi se réjouit à l'avance de la joie de ta conversion que je voudrais hâter par mes prières.

« Il est facile, Messieurs, dans l'étude de notre mission, de trouver la cause de ces changements. Si les hommes du vieux Mokatchane se réveillent à la vie des justes, se travaillent, s'agitent, se développent moralement, c'est qu'elle leur est annoncée, cette Parole du Seigneur qui ressuscite les morts et appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étaient. Les Bassoutos n'ont jamais fermé l'oreille à la prédication de l'Evangile; bien au contraire, pendant près de sept ans, ils l'ont écoutée avec une admirable application; faut-il s'étonner qu'ils en tressaillent de joie et d'épouvante? En outre, l'esprit de lecture devient toujours plus général parmi eux. Après cela, on peut bien se rassurer, quand même beaucoup de gens se récrient, prennent l'alarme, et que les sorciers surtout enragent contre nous. La vérité éternelle n'en prévaudra pas moins dans le pays. Déjà, Messieurs, les Evangiles selon saint Marc et saint Jean ont été imprimés dans l'idiome de la tribu, avec cinquante autres chapitres de la Bible, intitulés : *Seyo sa Lipelu*, ou nourriture du cœur. Les pages de ce dernier travail, on nous les arrachait des mains à mesure qu'elles étaient traduites. C'était *pain frais* pour les lecteurs, selon leur propre expression, et lorsque le manuscrit fut complété et tiré au net, m'étant avisé de demander à un groupe de natifs ce qu'ils diraient, si je le donnais à l'un d'eux? « Nous

le tuerions tous d'envie, répondirent-ils. » Sans contredit, rien n'est plus admirable, en fait de morale, que le treizième chapitre de la première Epître de saint Paul aux Corinthiens. Nous ne pouvons suffire à fournir les exemplaires que les natifs en demandent, plusieurs d'entre eux le savent par cœur. Ainsi ils ont mieux fait que ne demandait ce médecin juif qui aurait voulu que tous ses coréligionnaires le portassent partout sur eux, écrit en lettres d'or, comme on s'orne de précieux joyaux; car au lieu de le mettre sur leurs corps, ils l'ont gravé dans leurs cœurs. N'est-il pas vrai aussi que l'Apôtre a quelque chose de magique, jusque dans son style, dans la peinture qu'il nous fait de la charité? « Quand même je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, quand même je connaîtrais tous les mystères, quand même je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres,... si je n'ai la charité, je ne suis que comme l'airain qui résonne, ou comme une cymbale qui retentit. » Je lisais un jour ce début à un nouveau converti (Daniel), chez frère Casalis; le Mossouto était tout impatience en m'écoutant lire cette négation de la charité; mais lorsque j'arrivai au verset quatrième : « la charité est patiente, etc. » enfin, s'écria-t-il, en m'interrompant, après avoir dit ce que la charité n'est pas,... en moi-même je me demandais, quand est-ce qu'il nous dira de *cet amour*, ce qu'il est donc?

Lève-toi, vent de l'Eternel,
Souffle de l'aquilon, du midi, de l'aurore,
Souffle de l'occident, ô toi, vent que j'implore,
Sur les os secs de l'ingrat Israël;
Ranime-les, fais-les éclore,
A la vie, au bonheur, et qu'un grand peuple encore,
Craigne et serve le Dieu qui règne dans le ciel,
Jusqu'en ces nouveaux lieux, qu'un nouveau jour colore.

« Voilà, messieurs les Directeurs, ce que nous aimons à

appliquer aux chers Africains qui nous entourent; unissez vos prières aux nôtres, pour le demander pour eux au Père de toute grâce excellente et de tout don parfait.

« TH. ARBOUSSET.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

(Suite, voyez page 95.)

Société des Missions de Glascow, de Berlin, du Rhin, Baptiste et Episcopale de Londres,—Société des Missions wesleyennes; détails sur quelques-unes de ses Stations.—Discours de M. Moffat, dans une assemblée extraordinaire à Londres.

La Société des Missions de Glascow a trois stations au sud de l'Afrique; ce sont Lovedale: un missionnaire et un aide-missionnaire, 220 kraals, 1,540 familles, 7,700 individus; Pirrie: un missionnaire et un aide-missionnaire, 165 kraals, 1,155 familles, 5,775 individus; Burnshill: deux missionnaires et un aide-missionnaire, 270 kraals, 1,890 familles, 9,450 individus. Au centre de chacune de ces nombreuses villes l'on voit une petite église régulièrement établie; ce sont trois lumignons qui fument au milieu des ténèbres; puisse la grâce divine les changer en brillants flambeaux et couvrir de nombreux ouvriers ce champ si vaste et si dépourvu? Des circonstances particulières ont momentanément arrêté les travaux de la Société des Missions de Berlin; celle du Rhin, bénie dans ses travaux, déploie du zèle et obtient des

succès. La Société baptiste de Londres n'a qu'un ouvrier au sud de l'Afrique, la Société épiscopale y en a envoyé plusieurs, mais ils n'avaient point encore un poste fixe.

La Société des Missions wesleyennes a semé ses stations dans la colonie, dans le pays des Béchuanas, et dans la Cafrerie. Ici elle avait obtenu de grands succès avant qu'une guerre déplorable vînt renverser ses chapelles, détruire ses écoles, disperser ses missionnaires. Elle s'est occupée jusqu'à présent à relever les ruines de son œuvre, et elle n'y est point encore parvenue ; car quoiqu'elle compte en Cafrerie un nombre considérable de missionnaires et plus de dix stations, elle n'a peut-être pas recouvré la septième partie de ses anciens membres. Toutefois ses ouvriers sont pleins d'espoir ainsi que de zèle. Le chef de l'une des stations a pris, avec ses missionnaires, des mesures pour rappeler au peuple le retour de chaque jour de repos. Le missionnaire doit hisser un drapeau le dimanche matin ; le village le plus voisin doit en hisser un second pour avertir un autre village de suivre le même exemple. Si, comme on doit l'espérer, tous les missionnaires s'entendent, cette autre sorte de télégraphe apportera chaque semaine, de lieu en lieu, dans toute la Cafrerie, la nouvelle bénie du jour du Seigneur.

Les stations de la Société dans la colonie sont plus prospères que celles de la Cafrerie ; nous pourrions multiplier les preuves d'un progrès général dans l'œuvre ; nous choisissons, forcés à nous borner à peu de détails, les renseignements que du milieu d'une grande calamité, un missionnaire donnait sur sa station. (1) « Un sentiment profond de l'incertitude de notre existence paraît

(1) C'est M. Cook, de Nisbet Bath, parlant de la rougeole.

s'être emparé de tous les natifs. La maison de Dieu est remplie, et plusieurs demandent ce qu'il faut faire pour être sauvé. Sans aucun doute cette affliction a été envoyée pour notre bien; elle est déjà une bénédiction pour nous; environ vingt jeunes personnes ont commencé, dernièrement, à se réunir en classes. L'œuvre que nous avons entreprise autour d'Africaner prospère. Une extrême chaleur rend, pendant cette saison, mes voyages plus fatigants que d'ordinaire; mais le privilége de voir les merveilles de la grâce dans le cœur des pécheurs, et le bonheur de contempler l'amour fervent d'un nombre considérable d'âmes sincèrement converties à Dieu, me sont une trop douce récompense, et je ne puis que bénir mes fatigues. Titus Africaner qui, par ses fraudes, avait acquis une si triste célébrité dans tout le monde, est du nombre des indigènes convertis; son cœur est accablé de tristesse; les cris, les lamentations que lui arrache le sentiment qu'il a vieilli dans le péché, nous remplissent d'émotion. Il était adonné à la boisson; après sa conversion, il brisa le vase qui servait à la faire; il était accoutumé à fumer du chanvre, il en avait de fort beau dans son jardin; il le détruisit aussi et il jeta loin de lui des semences qu'il gardait pour l'avenir. D'autres conversions s'opèrent sous nos yeux, aussi réelles quant à leur nature, et aussi efficaces quant à leurs résultats. »

Au delà des limites de la colonie, la Société compte plusieurs stations prospères. Quelques-uns de ses missionnaires établis à côté de ceux de la Société des missions de Paris, vivent avec eux dans des rapports constants de foi et de fraternité chrétienne, se rendant souvent des services réciproques et s'encourageant par de mutuelles exhortations. L'établissement de Thaba-unchu est sans contredit le plus important de tous. La chapelle doit contenir environ mille auditeurs; dans deux quartiers

populeux de la ville, se construisaient deux autres chapelles plus petites. On tenait cinq services chaque dimanche, deux en plein air; pendant la semaine on en célébrait d'autres dans les différents quartiers de la ville. Les assemblées étaient nombreuses et attentives. Dans l'espace d'un an, on avait reçu, soit comme candidats, soit comme membres de l'église, 45 indigènes. Environ 60 enfants et 40 adultes avaient fréquenté les écoles. La station n'est plus dans un état d'enfance; elle a pris de la fixité et un développement considérable; l'Evangile s'est soumis plusieurs âmes; l'opposition, fatiguée de son rôle inutile, a cessé; le missionnaire, plus connu et plus apprécié, par un zèle attentif et sage, accroîtra désormais son influence et ses succès. Le goût des habitudes chrétiennes s'est propagé; plusieurs indigènes ont répudié leur kross, et adopté des vêtements plus convenables; ils ont appris à lire les livres imprimés dans leur langue; d'autres suivent leur exemple et s'essayent à lire aussi; une grande soif d'instruction est répandue dans tous les natifs. La population s'élève à 8000 âmes. Tout autour de la ville se trouvent douze villages de Bassoutos. Les lumières de la foi répandent déjà quelque clarté parmi ces populations éparses. Les indigènes ne sont que peu dociles quand il s'agit de semer leurs champs ou d'améliorer leur genre de vie; mais, avides de lecture, ils semblent racheter, par l'activité de la pensée, la paresse du corps. Des demandes de livres arrivent de toutes parts aux missionnaires qui ne peuvent toujours y répondre. Comment pourrez-vous lire, demande-t-on à ces hommes quelquefois inconnus? On ne vous a pas vus à l'école. « Je puis lire toutefois, j'ai appris chez moi, un ami m'a enseigné. » Le livre est donné et le Mochuana se retire satisfait.

Si nous voulions parler de tout le bien que la Société

des missions wesleyennes fait au sud de l'Afrique, nous réjouirions certes le lecteur, par le nombre et l'importance des faits, mais nous lui laisserions ignorer d'autres travaux et d'autres succès, qu'il lui importe de connaître aussi.

L'un des respectables missionnaires de la Société a quitté momentanément son poste pour faire imprimer une traduction du Nouveau-Testament traduit en sessouto. Ce travail a dû être long ; nous espérons qu'il sera béni. Pour mettre le lecteur au fait de l'importance et des heureux fruits de la lecture de l'Ecriture sainte au sud de l'Afrique, nous n'aurions sans doute qu'à rappeler les faits rapportés dans ces derniers temps par les missionnaires français ; mais ces faits se reproduisent ailleurs, on se réjouira de l'apprendre. Un autre missionnaire, un frère, un ami, et dans les jours mauvais, un soutien de nos missionnaires, est aussi venu à Londres, avec un manuscrit du Nouveau-Testament dans ses cartons ; il en surveille l'impression à l'heure qu'il est, et il se réjouit à l'avance du bien qu'il en attend. Le célèbre Moffat, suivi de deux jeunes Africains, qui sont comme les témoins vivants des succès qu'il rapporte, a été appelé à prendre la parole dans l'assemblée générale de la grande Société biblique britannique et étrangère, pour raconter à ses nombreux amis, les triomphes qu'à sa connaissance et sous ses yeux, la Parole de Dieu a, par sa seule puissance, remportés sur les sauvages d'Afrique. Nous rapporterons quelques-unes de ses paroles.

« Comme je ne croyais jamais quitter l'Afrique où j'ai passé la plus grande partie de ma vie, pour visiter une fois encore, mon pays natal, je m'étais efforcé d'oublier ma propre langue, afin de mieux apprendre celle des natifs. Il faudra donc excuser les incorrections, si j'en commets. Vous voulez savoir ce que l'Evangile a fait pour dissiper la

ténébreuse ignorance du sud de l'Afrique. Il faut d'abord connaître l'état où nous trouvâmes les natifs. Ils n'avaient jamais entendu parler ni de Dieu ni de sa Parole; ils étaient ignorants quant au passé, indifférents quant à l'avenir. Bien profondes et bien longues furent les nuits qui précédèrent l'aurore du jour qui s'est levé; bien stérile paraissait le sol avant que les missionnaires y vissent les premiers fruits de leurs travaux. Les natifs leur disaient souvent : « Vous parlez du roi Jésus, vous parlez de Jéhovah, mais laissez-nous voir si nos chefs courberont leurs fronts devant le sceptre de ces monarques. » Déjà aujourd'hui, des centaines d'indigènes sont soumis de cœur à Dieu. Le changement a été si grand que ceux même qui sont restés en arrière le voient avec étonnement. Quel spectacle en effet! le voleur est devenu honnête homme, l'homme impur est devenu pudique et ceux que l'on signalait comme la terreur du voisinage versent aujourd'hui des larmes amères de contrition pour les péchés qu'ils ont commis contre la majesté de Dieu. Les tribus voisines, informées de ces événements nouveaux, demandent naturellement d'où vient ce changement. Une anecdote fera comprendre l'étendue de cette révolution dans les habitudes et dans les sentiments.

« Un étranger, venu de l'intérieur trouva, dans un petit village, quelques jeunes gens avec des livres dans leurs mains. Ces jeunes gens ne faisaient que visiter l'endroit. L'étranger fixa ses yeux sur eux et désira savoir à quoi ils regardaient, remarquant, préalablement, du reste, qu'ils étaient insensés de parler aux choses qu'ils tenaient entre leurs mains. Les jeunes gens lui dirent : « Ce n'est pas nous qui parlons aux livres, ce sont les livres qui nous parlent. » L'étranger continua son chemin ; mais dans le premier village qu'il trouva, il vit encore deux femmes assises tenant des enfants sur leurs bras et lisant

l'Evangile selon saint Luc, traduit en leur langue ; il leur dit : « Mais que sont donc ces choses-ci ? que peuvent être dans ce monde, les choses que je vois au milieu de ce peuple ? Est-ce de la nourriture ? » — « Non, c'est la Parole de Dieu » — « Est-ce qu'elle parle ? » — « Oui, mais à notre cœur. » — L'étranger secoua sa tête, se remit en route et arriva enfin auprès du chef d'une petite tribu. Les enfants du chef parurent bientôt avec des livres à la main. « Je vous prie mon père, lui dit l'étranger, débrouillez mes pensées confuses et ouvrez, si vous pouvez, mes yeux obscurcis. » « Ah ! lui répondit le chef, je vais vous révéler le mystère. » L'étranger chercha un siége, s'assit, le chef prit la parole : « Ces livres nous ont été apportés par des instituteurs pour nous instruire. » — « Est-ce que les instituteurs les font eux-mêmes ? » — « Non, ce sont les livres de Dieu. » — « Comment le savez-vous ? » — « Parce qu'ils ont tourné le peuple sans dessus dessous et produit une telle révolution parmi les hommes qu'ils sont effrayés de ce que tous sont obligés d'être faits une seconde fois. » — L'étranger rit. — « Mon fils est mort pour moi, par ces livres. » — « Pourquoi ? » — « Parce qu'il vit à Dieu. » — « A-t-il mangé le livre ? » — « Oui, avec son âme, mais non avec sa bouche, nous le digérons avec nos cœurs, nous ne le mâchons pas avec nos dents. »

« J'ai vu une femme, après avoir fait cinquante ou soixante milles pour se procurer une portion de la Parole divine, la recevoir, la serrer contre son sein, et verser des larmes de reconnaissance envers Dieu. Plusieurs indigènes ont usé leurs livres par les larmes dont ils les ont arrosés. Un individu vint un jour me parler de son âme. « Ami, lui dis-je, comment avez-vous entendu parler de Jésus, vous qui vivez dans le désert ? » — « Pendant le cours d'un pénible voyage, je m'assis un jour, pour me reposer

auprès d'un berger qui lisait. Je lui demandai ce que c'était que son livre, et je le priai de me l'expliquer. » — « Je suis trop jeune dans la doctrine de Dieu pour te l'expliquer, mais j'ai entendu dire que ceci est la Parole de Dieu envoyée parmi nous pour changer nos ténèbres en lumière, pour tourner notre folie en sagesse, pour nous dire que si nous vivons bien, nous irons, après la mort, dans un monde nouveau et meilleur. » — « Lis-moi cette parole. » — Le berger lut la portion de l'Evangile selon Saint-Luc, relative aux bergers de Bethléhem. Le voyageur retourna chez lui, mais en pensant qu'il devait être bien grand, ce Sauveur qui avait pu décider les bergers à abandonner leurs troupeaux eux-mêmes. Les natifs estiment leurs troupeaux beaucoup, plus même que leurs femmes et leurs enfants. Dès-lors il est aisé de comprendre le raisonnement du sauvage. L'Evangile selon saint Luc était si estimé qu'un créancier remit la dette d'un mouton pour un exemplaire de ce livre. Dans le cours de mes voyages, j'eus avec un natif la conversation suivante ; il me demanda : « Pensez-vous que les saints hommes qui écrivirent la Parole de Dieu savaient qu'il y avait des Béchuanas dans le monde ? » — « Qu'en pensez-vous vous-même ? mon opinion, c'est que les Ecritures furent écrites pour tout le monde. » — « Oh ! ils devaient savoir qu'il y a des Béchuanas au monde, parce que la Parole de Dieu décrit chacun des péchés que le Mochuana perverti commet. Vous savez que les Béchuanas sont le plus méchant peuple du monde, eh bien, toute leur méchanceté est exposée dans ce livre. »

« Les Béchuanas étaient, en effet, une race dégradée, ignorante et brutale. Mais voyez aujourd'hui ce que la Parole de Dieu a fait pour ce peuple, qui n'était pas un peuple. Au lieu des chants et des danses obscènes, au

lieu des coupables éclats d'une joie sauvage exhalée par la barbarie sur les corps sanglants de femmes et d'enfants ennemis tués dans le combat, l'on entend les chants de Sion retentissant sur une terre païenne et parmi ces hameaux dont l'habitant ne connut jamais que les manifestations bruyantes de réjouissances criminelles et grossières. Nous vîmes bientôt se développer parmi les Béchuanas ces qualités et ces capacités qui montrent qu'une tête d'Africain n'est en rien inférieure à la tête d'un Européen. Le sol était assez bon, c'est-à-dire aussi bon que peut l'être le cœur humain dans tous les pays en général; avec le secours de Dieu et de sa Parole nous pouvons donc poursuivre notre œuvre, jusqu'à ce que l'Afrique redevienne une fois encore ce qu'elle fut jadis. Qu'on se rappelle, en effet, qu'autrefois l'Afrique donna des généraux, des orateurs, des poètes au monde, des évêques à l'Eglise, des martyrs aux flammes des bûchers. Je ne louerai pas ma traduction de l'Evangile selon saint Luc, j'en connais trop les imperfections et les défauts; mais je sais aussi que plusieurs peuvent rendre le témoignage qu'à force de lire et d'entendre ce que ce livre raconte, car cet ouvrage étant le seul traduit a été appris d'un bout à l'autre, par presque tous les natifs, ils sont parvenus à connaître la sainteté du Sauveur et à se réjouir de son salut.

« C'est pour se procurer ce livre que beaucoup de sauvages ont donné tout ce dont ils pouvaient disposer; ils ont apporté des moutons et des manteaux, ils ont même offert des lances. Il a été dit que les épées seront changées en instruments de labourage et les lances en hoyaux; ici elles ont, en quelque sorte, été changées en livres. Le sens prophétique du passage, ne permet-il pas de dire, que la promesse a été accomplie jusqu'à un certain point, dans ces circonstances, puisque ces livres, comme un

soc de charrue, ont labouré le sol inculte du paganisme et comme des hoyaux, servi d'instrument aux ouvriers du Seigneur? Ne pouvons-nous pas considérer ce désir de posséder la Parole de Dieu, comme la preuve réjouissante que l'Afrique étendra bientôt vers Dieu des mains suppliantes? Entrant un jour dans une maison pour visiter un enfant malade (un missionnaire doit être médecin aussi bien que pasteur), je trouvai la mère en pleurs; je lui demandai si son enfant était plus mal. « Ma mère, ma mère! » s'écria-t-elle, en sanglottant. Je renouvelai mes questions pour connaître la cause de cette grande douleur; montrant enfin l'Evangile selon saint Luc et parlant de sa mère qui était restée dans son pays, cette femme, qui en a été transportée captive, dit : « Ma mère ne verra jamais ce livre, n'apprendra jamais ce que j'ai appris; elle ne contemplera jamais cette lumière qui a lui sur moi; elle ne connaîtra jamais l'amour du Sauveur, que je connais. » Elle sanglottait en disant cela et levant ses yeux au ciel, elle s'écria encore, avec une voix de prière : « O ma mère, ô ma mère! »

Tels sont quelques-uns des effets d'une portion des Saintes-Ecritures; nos lecteurs en connaissent d'autres aussi réjouissants, aussi admirables. Quels résultats n'a-t-on pas le droit d'attendre de la lecture du Nouveau-Testament tout entier, qui va bientôt être répandu, lu, appris par cœur dans le triple champ de la Société des Missions wesleyennes, de la Société des Missions de Londres, de la Société des Missions de Paris? Quelles émotions, quelles larmes nouvelles! Heureuses les mains qui distribuent le pain de vie à des peuples affamés et qui répandent sur un sol altéré, ces bénignes eaux de la grâce, qui font germer les lieux arides et fleurir le désert.

VARIÉTÉS.

Les îles Sandwich justifiées dans leurs rapports avec les Missionnaires catholiques, par un témoin oculaire.

Une réflexion s'est présentée à notre esprit, en écrivant le titre de cet article; nous la communiquons dès à présent au lecteur qui jugera si elle n'est pas juste par les détails subséquents. Un homme aussi impartial que bien informé, indigné de la conduite d'un grand gouvernement envers un pays qui lui est cher, est sorti de son obscurité, a protesté contre des accusations sans fondement et exposé, avec calme, avec dignité, avec exactitude des faits réalisés sous ses yeux et qui font quelque chose de plus que de justifier les mesures adoptées par les îles Sandwich; car ils accusent, à leur tour, et gravement, les hommes qui ont nécessité ces mesures, et qui ont amené les tristes débats qu'on déplore. Ces hommes eux-mêmes, qui les justifiera? Qui les justifiera de la double inculpation d'avoir violé les lois du pays et d'avoir tiré vengeance de prétendues offenses commises envers eux?

C'est comme document historique que nous donnons les détails qui suivent; s'ils n'en avaient pas eu le caractère, nous les aurions lus peut-être, mais nous ne les eussions pas publiés dans cette feuille, d'où toute controverse est bannie. Nous nous abstiendrons même de les juger. Voici donc les commencements respectifs de la mission protestante et de la mission catholique aux îles Sandwich: nous ne critiquons pas, nous rapportons d'après un respectable négociant qui, ayant tout vu, peut tout dire.

« Comme j'ai assisté au débarquement des mission-

naires catholiques, comme j'ai vécu pendant plusieurs années auprès d'eux, j'ai été sollicité de donner quelques renseignements sur leur introduction et celle de leur religion aux îles Sandwich. Qu'il me soit permis de commencer ce récit à quelques années de distance et de faire connaître d'abord le nommé Jean Rives, français, qui fut la cause immédiate de l'arrivée des missionnaires non protestants dans ces îles.

« Il y a environ trente ans qu'un vaisseau marchand, américain, qui, parti de Boston, faisait voile vers les côtes du nord-ouest de l'Amérique, eut occasion de toucher à l'un des ports de l'Amérique méridionale, où un pauvre enfant français, délaissé et sans ressources, obtint du capitaine la permission de monter à bord du bâtiment. Lorsque le capitaine eut fait son voyage le long des côtes de l'Amérique du nord, il laissa le jeune homme aux îles Sandwich. Celui-ci y trouva de l'emploi sous les soins et le patronage de Rehoreho, fils du roi Tamehameha, prince fort aimable, quoique très dissipé, qui alla mourir en Angleterre en 1824, après avoir succédé à son père. L'étranger remplit successivement plusieurs offices auprès du prince; notamment, dit-on, celui de cuisinier et celui de décroteur. Il était petit de taille, il avait le teint noir, il parlait le français, l'anglais et la langue des natifs, mais imparfaitement, son extérieur était loin de prévenir en sa faveur.

« Le sage et prévoyant Tamehameha, en s'occupant de la succession de son fils au trône qu'il allait quitter, nomma deux personnes, bien qualifiées pour les hautes fonctions de la régence et les autorisa à guider les commencements du règne du jeune prince. Toutes les lois importantes furent faites par le roi et les chefs réunis en conseil. L'une se rapportait au débarquement des étrangers et à leur séjour dans le pays; elle leur défendait pu-

bliquement de s'y établir sans la permission du roi ou l'autorisation du gouverneur de l'île qu'ils auraient choisie pour s'y fixer. Cette loi existait déjà quand les missionnaires américains arrivèrent aux îles Sandwich, en 1820. En effet, avant qu'il leur fût permis de débarquer, on convoqua une assemblée composée du roi et des principaux chefs, et quoique ceux-ci témoignassent de la joie de voir des missionnaires venus pour les instruire, cependant plus de deux semaines s'écoulèrent avant qu'ils leur permissent d'aller dans l'île sinon pour s'y promener, et lorsqu'ils leur accordèrent la permission de s'y établir, ils la bornèrent à une année de séjour, et ils firent expressément promettre aux nouveaux venus de quitter au bout d'un an le pays, s'ils y étaient engagés par l'autorité. Avant que l'année fût écoulée, on avait déjà essayé d'indisposer les natifs contre les missionnaires et les autres Américains; on voulait décider le gouvernement à les expulser du pays. Ces menées réussirent si bien que dès l'été de la même année, (les missionnaires étaient arrivés au printemps,) le roi signifia aux étrangers de quitter l'île; Jean Rives apporta cette ordonnance. Tous les négociants furent assemblés, on leur réitéra, de la part du prince, l'ordre formel de s'embarquer sur le premier bâtiment qui aborderait dans l'un des ports du pays. Rives s'adressant à M. Bingham et à l'un de ses collègues, qui, comme lui, était présent à l'assemblée, leur dit : « Vous aussi, vous partirez aussitôt que votre année sera finie. » Le même Rives et d'autres avec lui ajoutèrent en forme de menace, qu'ils feraient venir des missionnaires catholiques ou autres pour les opposer aux missionnaires Américains. J'entendis l'un des Anglais établis dans le pays, dire : « Les missionnaires doivent en effet se retirer, parce que s'il leur était permis de rester, les chefs finiraient par les aimer, et cela nous empêcherait de rien faire. » On

tint aux indigènes plusieurs discours pour les irriter contre les Américains en général, et contre les missionnaires surtout; on leur disait qu'ils voulaient s'emparer du pays et autres choses semblables. Je fus si tracassé moi-même, que je dus envoyer chez le roi pour lui rappeler que j'étais débarqué avec la permission et sous la protection du gouverneur et pour le prier de me permettre de mettre fin aux affaires qui m'avaient attiré dans l'île.

« Quant aux missionnaires, non seulement on leur permit de rester, lorsque la première année de leur séjour dans le pays fut écoulée, mais les chefs furent si satisfaits de leur caractère et de leurs services qu'ils les prièrent d'envoyer chercher en Amérique d'autres missionnaires semblables à eux. Au printemps de 1823, les missionnaires demandés arrivèrent; j'assistai à leur débarquement. Les natifs les reçurent comme des amis et des bienfaiteurs, non pas d'eux-mêmes seulement, mais de tout le pays en général. On n'était affligé que d'une chose, c'est qu'ils fussent si peu nombreux; la plupart des premiers chefs désiraient avoir auprès d'eux une ou deux familles missionnaires. Nos frères gagnèrent peu à peu et méritèrent, je crois, parfaitement, le respect et la confiance de tous les chefs qui avaient quelque rang ou quelque influence dans l'île, et dont plusieurs me paraissaient remarquables par leur intelligence. Ceux qui ne sentaient pas l'importance de l'instruction religieuse, voyaient néanmoins, dans les missionnaires, des bienfaiteurs de leur pays, d'eux-mêmes et de leur race. Ils paraissaient respecter les motifs et apprécier les services d'hommes qui, par d'immenses travaux et une grande persévérance, avaient, les premiers, recueilli les mots de leur langue, réduit celle-ci en système régulier, apporté l'art merveilleux de l'écriture, fondé des écoles partout, enseigné aux

natifs à lire, à écrire, à correspondre les uns avec les autres, appris au gouvernement à confier au papier, ses lois et ses ordonnances, à les faire circuler d'un département à l'autre et à les révéler au monde entier.

« Dans l'automne de 1823, le roi Rehoreho résolut de faire un voyage en Angleterre et de prendre avec lui son épouse favorite, Kamehamalu, le gouverneur Boki et sa femme, et une suite composée de chefs et de natifs. Plusieurs semaines furent employées aux préparatifs de départ ainsi qu'aux mesures qu'il fallut prendre pour nommer un successeur au prince, dans le cas où il ne reviendrait pas. Pendant ce temps, Rives s'efforça d'obtenir de son maître la permission de l'accompagner; cette permission lui fut refusée; on ne voulait pas déparer le cortége royal par la présence d'un individu comme ce petit Français. Quand le bâtiment qui emportait les voyageurs s'éloigna du rivage, Rives le suivit dans un canot, puis, sous prétexte de faire un dernier adieu à son maître, il monta sur le navire; l'on ne sait s'il eut l'adresse de s'y cacher, ou s'il obtint la permission d'y rester sans bagage. A l'arrivée à Londres du bâtiment et de son étrange équipage, notre aventurier se rendit en France. Là, par les descriptions qu'il fit de ses plantations, par les assurances qu'il donna de son influence sur le roi des îles Sandwich, dont tout Londres s'occupait alors, il parvint à se faire connaître, il gagna l'esprit de ceux qui, sous son influence, espéraient d'entretenir des relations avantageuses avec un homme décoré du titre de roi. Il réussit encore à engager une grande quantité de marchandises, en promettant de les payer fort cher aussitôt qu'elles lui seraient livrées aux îles Sandwich. Il demanda, par les journaux publics, beaucoup de charpentiers, de maçons, de tonneliers, etc., pour aller travailler sur ses plantations; enfin, il fit, par le même moyen, appel aux prêtres,

les invitant à se rendre, avec lui sur ses propriétés. Quels furent les hommes qui répondirent à l'évangélique appel de l'ancien cuisinier? M. Bachelot, français et prêtre, dit-on; M. Short, tisserand irlandais, retiré en France et devenu prêtre aussi, à ce qu'on assure; un troisième individu, qui se noya avant d'arriver aux îles Sandwich. Voilà donc les hommes, les sieurs Bachelot et Short, auxquels le roi des Français porte un si vif intérêt. Quant à leur caractère et à leur aptitude pour faire du bien, je ne prétends pas en parler dans ce moment. Après les avoir décidés à le suivre, le nommé Rives acheta des tableaux et autres ornements d'église pour plusieurs centaines de dollars. Ces objets, les marchandises, le passage des prêtres et du reste des voyageurs, tout devait être payé, et abondamment, à l'arrivée du riche propriétaire aux îles Sandwich.

« Rives partit de France pour se rendre d'abord sur les côtes occidentales de l'Amérique. D'après les derniers renseignements que j'ai reçus sur son compte, il paraît qu'il avait perdu les derniers restes de son argent et de son crédit, et qu'après avoir craint d'aborder seul aux îles, il errait aux environs de Mexico, pauvre, dissipé, méprisé. Le bâtiment sur lequel il avait placé ses marchandises et sur lequel ses ouvriers et ses prêtres s'étaient embarqués, arriva à Honolulu en 1827 ou 28. Rives ne parut pas, aucun ami ne se montra pour recevoir et payer les objets achetés, personne ne vint accueillir ces dignes fils de la France qui furent, immédiatement après leur arrivée, débarqués sans cérémonie et au mépris des lois du pays. On leur ordonna de se retirer, on manda le capitaine qui avait violé les lois en les débarquant sans autorisation préalable; on lui intima l'ordre de les reprendre à son bord. Je le vis tandis qu'il sortait du fort, il me communiqua l'ordre qu'il avait reçu; mais en parlant de ses

voyageurs, il me dit : « Je ne recevrai pas une seconde fois à mon bord, ces êtres maudits; ils m'ont déjà causé assez de peine. Mon bâtiment est hors du port, personne ne peut me forcer à les prendre. » Ce capitaine, en effet, après avoir passé quelque temps à Oahu et avoir fait d'inutiles efforts pour tirer parti des marchandises de Rives mit à la voile et quitta l'île. C'est ainsi que les missionnaires catholiques s'introduisirent dans le pays; chacun remarquera combien leur conduite fut différente de celle des missionnaires américains.

« Ils prirent une maison à côté de ma demeure; tous vivaient ensemble, artisans, agriculteurs, et prêtres, dans un petit bâtiment qui leur fut cédé par un charpentier américain. On les disait pauvres et ils paraissaient l'être. Les natifs toutefois avaient autant d'égards pour eux que pour les autres étrangers. Etranger moi-même, je ne pouvais certainement qu'éprouver des sentiments bienveillants à leur égard; j'étais disposé à les bien traiter et à leur faire du bien, quand cela m'était possible. On conseilla aux prêtres de s'adresser à moi; ils le firent peu après leur arrivée. Entre autres choses, ils me demandèrent les livres publiés par les missionnaires américains, ils désiraient surtout un vocabulaire et une grammaire de la langue indigène. J'avais un exemplaire de chacun de ces ouvrages imprimés dans cet idiome, M. Short prit, à son choix, ceux dont il avait besoin. Après avoir de mon mieux répondu à leurs désirs, je les invitai à s'adresser encore à moi, toutes les fois que je pourrais leur être utile et à avoir recours aux missionnaires américains eux-mêmes. Je parlai à ceux-ci de l'usage que j'avais fait de mes livres; ils m'en envoyèrent d'autres pour compléter de nouveau ma collection.

« Comme le gouvernement avait précédemment ordonné aux missionnaires catholiques de quitter le pays, et comme

d'ailleurs il était pleinement satisfait de ses anciens instituteurs, il défendit aux premiers d'instruire les insulaires. On a dit que le gouverneur Boki s'était déclaré pour eux et avait souhaité qu'ils restassent. Cela est faux. Ce gouverneur, au contraire, désirait qu'ils se retirassent, seulement il voulait les traiter avec bonté, parce qu'ils étaient étrangers, aussi longtemps qu'ils resteraient dans l'île. Il m'exprima positivement le désir de les voir s'éloigner du pays, et il motiva ce désir sur ce que les insulaires étant peu nombreux et fort ignorants, le roi ni les chefs ne pouvaient vouloir que de nouveaux missionnaires vinssent les troubler par leur enseignement, surtout quand les travaux des missionnaires américains donnaient tant de satisfaction. Il m'assura qu'il était personnellement du même avis que les autres chefs; il comprenait bien que dans des pays comme l'Angleterre et l'Amérique, où tant de lumières sont répandues et où un grand nombre d'hommes vivent à côté les uns des autres, il pût y avoir, sans inconvénient, des sectes et des communions différentes, mais il pensait que ses compatriotes devaient, à cause de leur faiblesse et de leur ignorance, vivre dans la concorde et dans la paix.

« Malgré les ordres formels du gouvernement, les missionnaires catholiques ne se préparèrent en aucune manière à quitter le pays, mais ils restèrent en dépit des lois et des sentiments bien connus de l'autorité, qui répugnait à prendre des mesures coërcitives. L'indulgente patience du gouvernement temporisa pendant plusieurs années, mais non sans rappeler le vœu de la loi et sans engager, à plusieurs reprises, les étrangers à la retraite. Enfin l'état fréta, à ses propres frais, un bâtiment, y fit monter les missionnaires et chargea un marin anglais de les conduire en sûreté sur les côtes de la Californie. Je ne pense pas que le gouvernement eût jamais pris cette

mesure, si l'on n'avait persisté à violer ses lois et à mépriser ses ordres. Quand tout fut prêt, la reine régente vint en personne, chez les missionnaires, leur prit la main et leur dit que comme, pendant longtemps, ils avaient cru ne devoir pas obéissance aux lois, ils devaient maintenant se retirer, qu'un bâtiment avait été préparé pour eux, qu'on avait donné l'ordre de les conduire sûrement dans un pays espagnol, dont les habitants étaient catholiques comme eux et deviendraient sans doute leurs amis, qu'elle était venue elle-même s'assurer qu'on accomplissait bien ses désirs, afin qu'il leur fût impossible de jamais dire qu'ils avaient été maltraités. C'est ainsi que MM. Bachelot et Short étaient venus dans l'île, y avaient vécu, en partirent; ils arrivèrent heureusement et sans qu'il leur en coutât un sou, sur les côtes de la Californie.

« Environ deux ans après leur départ, la reine mourut. La nouvelle de sa mort parvint en Californie; les missionnaires espérèrent qu'ils obtiendraient du nouveau roi la permission de résider dans l'île. Encore une fois, sans permission aucune, ils vinrent débarquer à Honolulu. Le gouverneur leur fit savoir, qu'ils devaient se retirer par le même vaisseau qui les avait amenés. Cet ordre occasionna quelque agitation parmi eux et leurs amis étrangers résidant dans l'île. Une députation alla solliciter du roi la permission pour les missionnaires de rester dans le pays jusqu'à ce qu'ils trouvassent l'occasion de se rendre à l'île Gambier; les missionnaires assuraient qu'ils partiraient le plus tôt possible. De son côté, le gouverneur consulta le prince, celui-ci répondit que comme ils avaient déjà été transportés hors de l'île, ils devaient la quitter sur le champ et repartir par le vaisseau à bord duquel ils étaient venus. Le consul anglais protesta avec menaces, et quand les prêtres furent recon-

duits à bord, il fit abattre le pavillon anglais, que le bâtiment portait, il voulut l'avoir à terre, il le brûla même dans les rues de Honolulu; le navire fut, par son conseil, abandonné pendant quelque temps dans la rade, avec les missionnaires qui y étaient restés.

« Deux bâtiments de guerre, l'un français et l'autre anglais, arrivèrent, sur ces entrefaites, à Oahu; il ne fut pas difficile à leurs commandants d'obtenir du gouvernement que les missionnaires restassent dans l'île jusqu'à ce qu'ils pussent se rendre à l'île Gambier. Mais une fois les trois bâtiments partis, les estimables Bachelot et Short ne songèrent plus à leur promesse. Ils continuèrent à violer les lois, les mêmes pour tout le monde, à mépriser le vœu du gouvernement, qui avec une indulgence, une bonté, une générosité, dignes, certes, d'un meilleur objet, fréta encore un bâtiment et transporta une seconde fois hors de l'île, ces hôtes importuns, qu'il fit débarquer dans l'île Gambier, où ils avaient voulu se rendre et où ils arrivèrent, sans accident ainsi que sans frais. »

Telles furent les indignités du gouvernement des îles Sandwich, et tels furent ses outrages à la majesté de la nation française. Egale devait être la colère du gouvernement anglais, car il entrait de moitié dans les offenses et dans les droits à la vengeance. Le roi des îles Sandwich se félicitait peut-être d'avoir su s'honorer lui-même dans sa conduite envers des prêtres obstinés, lorsqu'à son étonnement, à la surprise de tout le monde, arriva, sur la côte, une frégate française, à l'air menaçant et portant des prêtres, debout à côté des canons. Le capitaine met le roi des îles Sandwich dans la nécessité ou d'accepter une guerre immédiate ou de signer un traité dicté par lui-même, et qu'il n'est pas permis de modifier. Il faut donc se résigner à entendre gronder le canon ou

permettre le libre exercice du culte catholique dans le pays, donner du terrain pour l'érection d'une église à Honolulu, enfin offrir, comme garantie de la fidèle observation du traité, environ 110,000 fr. que le gouvernement français demande à recevoir d'abord, mais rendra lorsqu'il le jugera à propos. Le traité fut joint à cette dépêche; dans ce traité, il n'est pas fait mention de la liberté accordée au culte catholique, mais l'on y stipule que les marchandises françaises ou celles connues comme étant des produits français, en particulier *les vins et eaux-de-vies* ne pourront pas être prohibés, et ne paieront pas un droit d'entrée qui dépasse cinq pour cent de leur valeur. Le gouvernement jugeant que les liqueurs étaient funestes aux insulaires, s'était cru permis d'en interdire par une loi publique l'importation à tous les étrangers également, et n'avait pas prévu que le gouvernement d'un pays libre lui imposerait, en un même jour, le catholicisme et l'immoralité. En parlant des griefs de la France contre les îles Sandwich, M. Laplace assure que le gouvernement indigène a persécuté la religion catholique, on a vu comment; qu'il l'a flétrie du nom d'idolâtrie; ce crime se commet en France tous les jours; que chasser, sous ce prétexte absurde, les Français de l'île, c'est insulter la France et son roi, on pouvait l'ignorer. On avait équipé deux navires pour transporter deux prêtres, dont l'un était français et l'autre anglais. M. Laplace instruisit les consuls anglais et américain du message qu'il avait envoyé et des mesures qu'il se proposait de prendre, en cas de refus. Il offrait abri et protection, sur son bâtiment, aux sujets des deux nations, les missionnaires exceptés, les missionnaires, cause de toutes les insultes reçues, mais qui avaient respecté une loi que d'autres ont violée. Le port de Honolulu fut déclaré en état de blocus, on envoya des dépêches au roi qui était

à Maui. Pendant ce temps-là, son secrétaire fut retenu comme otage à bord de la frégate; le peuple s'agitait, le gouvernement maintint l'ordre. Les hostilités devaient commencer le 15; le roi n'était pas encore arrivé le 13; l'un de ses conseillers et la reine prirent sur eux de signer le traité et de payer les 20,000 dollars, qu'il fallut emprunter aux négociants étrangers; le roi ratifia le traité à son retour. Le 14, les missionnaires étaient déjà débarqués, une messe militaire fut célébrée sur la côte, dans une maison appartenant au roi. Cent cinquante soldats, la baïonnette au fusil et le capitaine Laplace à leur tête, firent l'installation des ministres de Jésus-Christ. Presqu'en même temps, dans une autre île de l'océanie, et tout près d'un autre navire européen, se passait ce qu'on va lire.

NOUVELLES RÉCENTES.

Nouveaux détails sur la mort de MM. Harris et Williams.

La triste nouvelle que nous avons annoncée à nos lecteurs dans la dernière livraison de ce Journal ne peut plus, malheureusement, être l'objet d'un doute. Voici comment s'exprime sur ce lamentable sujet, M. Cunningham, l'un des compagnons de voyage de M. Williams.

« Les natifs qui nous avaient vus longer la côte s'approchèrent du lieu où nous abordâmes (1). Nous parvînmes à les attirer près de nous en leur donnant des hame-

(1) Nouvelles Hébrides, île d'Erromango, et non d'Ennomongs. *Voyez* pag. 160.

çons et d'autres objets précieux pour eux. Leur nombre s'accrut bientôt; nous avions peut-être sous les yeux cinquante hommes et enfants, mais pas une femme. Ils étaient tous armés de massues, d'arcs et de flèches. Ils offrirent à M. Harris plusieurs paquets de flèches; ils voulaient toujours donner quelque chose en échange des objets qu'ils recevaient de nous. Nous refusâmes leurs offres, voulant leur persuader que nous étions venus pour leur faire du bien et non pour trafiquer. Nous donnâmes un miroir à l'un d'eux, ce miroir attira l'attention générale. Je leur fis parvenir notre seau et je leur fis comprendre que nous manquions d'eau; un vieillard prit le seau, l'emporta et courut loin de nous. M. Williams nous dit qu'il ne pensait pas débarquer des instituteurs dans cette île, mais qu'il voulait, si possible, laisser une impression favorable dans les esprits des indigènes. Ceux-ci ne s'étaient pas tous approchés de nous; plusieurs étaient restés à quelque distance de notre canot et nous regardaient du milieu des buissons. Nous en aperçûmes d'autres sur les deux bords d'un ruisseau qui, formant en se mêlant à la mer, une jolie lagune, ouvre une entrée dans l'île. M. Williams témoigna le désir de voir quelques-unes des maisons et des plantations des insulaires. Je lui demandai s'il se proposait d'aller sur le rivage; il me répondit qu'il ne voyait aucun danger à le faire. Nous fîmes de nouveau connaître aux insulaires notre manque d'eau; ils cassèrent plusieurs noix de coco pour nous et ils nous les apportèrent dans le canot; en même temps le vieillard revint avec le baquet rempli d'eau: notre confiance dut s'accroître. M. Harris, occupé à distribuer des hameçons et placé au bout du canot, demanda à M. Williams s'il avait quelque objection à le laisser descendre sur le rivage et se mêler aux natifs. Aucune, certainement, répondit M. Williams. Notre ami ôta

ses souliers et descendit dans l'eau; mais les insulaires épouvantés prirent la fuite, ils refusèrent de s'approcher de lui jusqu'à ce qu'il se fût assis, sur l'avis de M. Williams; alors ils revinrent peu à peu. M. Williams alla aussi sur le rivage, je l'y suivis; nous fûmes bientôt entourés de natifs. M. Williams se fit apporter des feuilles d'impression, qu'il partagea et distribua autour de lui. M. Harris voulut faire un tour dans l'île, personne ne s'y opposa; il partit accompagné d'un parti d'indigènes. Nous le suivîmes, M. Williams et moi, en remontant le ruisseau. La figure et les manières des insulaires me donnaient des inquiétudes. Je dis à M. Williams que nous avions probablement à craindre la haine des natifs à cause de leur ancienne querelle avec des étrangers, où quelques-uns de leurs amis avaient peut-être péri. Déjà occupé à apprendre aux enfants à compter, en leur faisant répéter mot à mot ses paroles, M. Williams ne m'entendit sans doute pas, du moins il ne me fit aucune réponse. Moi-même, tout en continuant mon chemin, je demandais le nom des choses que je voyais tout autour de moi. Je ramassai quelques petits coquillages que je trouvai au bord du ruisseau. Comme je n'en avais jamais vu de semblables, je les mettais dans ma poche, lorsqu'un cri se fit entendre et que M. Harris s'élança hors des buissons à environ vingt *yards* devant moi. Je compris aussitôt qu'il fallait fuir ou périr. Je dis à M. Williams, aussi éloigné de moi, que je l'étais moi-même de M. Harris, de se sauver en courant; en même temps je me fis jour à travers les natifs qui étaient sur le bord du ruisseau et qui me laissèrent le chemin libre. Je regardai derrière moi et je vis M. Harris tomber dans le ruisseau, et l'eau jaillir tout autour de lui, tandis que plusieurs sauvages le frappaient de leurs massues. M. Williams n'avait pas fui au moment où je l'avais appelé; il ne s'était écoulé qu'un ins-

tant, mais cet instant perdu, avait rendu le danger plus grand. J'appelai encore M. Williams, en m'élançant moi-même vers le canot que des buissons cachaient à notre vue. M. Williams ne suivit pas la même direction, mais courut droit vers la mer, poursuivi par un sauvage. Son intention me parut être de nager dans l'eau jusqu'à ce que le canot vînt le prendre. A l'instant où je découvris le canot, j'entendis un cri derrière moi; je me retournai et j'aperçus tout près un sauvage armé d'une massue. Je m'arrêtai, saisis une pierre, le frappai et l'empêchai de me suivre. Les hommes restés dans le canot voyant M. Williams et moi fuir, donnèrent l'alarme au capitaine Morgan, qui était sur le rivage dans ce moment. Nous nous jetâmes en même temps dans le canot. On nous lança des pierres. M. Williams se précipita dans l'eau, mais avec un sauvage sur ses pas. Il tomba en avant; il n'avait point commencé à nager, que le sauvage lui donna plusieurs coups de massue sur le bras et sur la tête. Il cacha deux fois sa tête sous l'eau, pour éviter les coups, mais l'insulaire tenait sa massue levée sur lui et le frappait de nouveau chaque fois qu'il le voyait paraître. Je jetai deux pierres, et j'arrêtai un autre sauvage éloigné de quelques pas, mais ce ne fut que pour un moment. Tous les deux s'élancèrent sur notre ami, et le frappèrent à la tête; d'autres se joignirent bientôt à eux. Je vis son corps percé d'une poignée de flèches. Quoique tous les moyens de faire avancer le canot fussent employés, et quoique la distance à parcourir ne fût que de quatre-vingts *yards*, cependant nous n'en avions pas parcouru la moitié que notre ami était mort et qu'une douzaine de natifs traînaient son corps sur le rivage, le frappant encore avec une horrible fureur. Une multitude d'enfants s'approchèrent du cadavre déposé sur la grève; ils le frappèrent aussi avec des pierres jusqu'à ce que le rivage fut couvert

du sang de la victime. Hélas, pendant ce moment affreux d'angoisse et d'agonie, ma détresse me faisait presque pousser de hauts cris. Les insulaires nous lancèrent des flèches; l'une passa sous le bras d'un homme de l'équipage et s'enfonça dans le bois du canot. Nos gens furent effrayés, ils nous représentèrent que comme nous n'avions point d'armes à feu pour effrayer les sauvages, il serait imprudent de nous approcher d'eux, surtout quand M. Williams était déjà mort. Le capitaine eut de la peine à renoncer à son dessein; toutefois il nous mena hors de la portée des flèches. Là, nous examinâmes quelles mesures il convenait de prendre. Nous résolumes de faire approcher, si possible, le brick, éloigné de près de deux milles et de revenir, protégés par nos deux canons, sur le rivage afin d'essayer d'enlever les corps que les natifs y avaient laissés après les avoir dépouillés de leurs vêtements. Nous allâmes à bord et ensuite nous dirigeâmes le brick vers ces lieux funestes. Nous aperçûmes bientôt les deux corps gisant encore, pâles et inanimés, au bord de l'eau; tous les insulaires avaient même quitté le rivage; nous espérions arracher les restes de nos amis à la voracité de ces cannibales féroces. Nous chargeâmes nos deux canons, nous fîmes feu avec l'un, voulant ainsi effrayer et éloigner de nous les sauvages dont plusieurs se montraient encore à une distance assez considérable de la mer. Nous n'avions aucun boulet, mais les matelots rassemblèrent des morceaux de fer pour s'en servir au besoin. Notre espérance fut bientôt trompée, car une troupe de natifs accoururent au rivage et enlevèrent les corps de nos amis, tandis que nous étions encore éloignés d'un mille. Nous dûmes avec regret changer la direction de nôtre bâtiment et quitter enfin ces lieux qui venaient d'acquérir une si triste célébrité.

« Nous avons tous perdu un ami, un ami que nous ai-

mions pour l'affection qu'il nous portait et la sincérité avec laquelle il annonçait la bonne nouvelle du salut à ces aveugles païens, dont les mains cruelles l'ont si horriblement déchiré. »

Et vous aussi, messagers de paix, dans les champs qu'il vous ouvrit, vous avez perdu un ami, un frère dont l'intrépidité excitait votre zèle, dont l'exemple vous guidait, dont les succès accroissaient toutes vos espérances; pleurez-le et honorez sa mémoire en imitant sa noble vie. Vous aussi, églises dont il fut le fondateur et le guide, vous avez perdu un ami, un protecteur, un père; pleurez-le, il vous fit beaucoup de bien et il vous en eût fait encore; montrez-vous dignes de lui par un inviolable attachement au Sauveur, pour lequel il donna sa vie. Vous aussi, hommes farouches qui l'avez si cruellement immolé, vous avez perdu un ami; il vous aimait sans vous connaître, et quels bienfaits ne vous eût-il pas apportés si vos mains homicides ne se fussent teintes de son sang innocent, dont Dieu veuille ne point vous demander compte. Vous avez perdu un ami, chrétiens d'Europe que ses écrits n'instruiront plus (1), et dont l'attente, hélas! et les vœux ardents ont été si amèrement trompés; pleurez-le ce martyr de la foi que vous honorez, cet homme dont la mort prématurée laisse un vide immense dans les armées du Seigneur et dont le sublime dévouement est un exemple et une gloire; honorez aussi de vos larmes la mémoire de son jeune et intrépide compagnon dont le zèle était si grand et dont la vie eût été si utile. Vous avez perdu un ami, un tendre ami, un époux chéri, vous, veuve respectable qui n'aurez pas même la douceur de couvrir de vos larmes sa dépouille mortelle, qui eût été pour vous

(1) C'est à la plume de M. Williams qu'on doit presque tous les renseignements qu'on a trouvés dans cette feuille sur la mission dans l'Océanie.

un dépôt sacré et dont la barbarie vous a privée ainsi que de ses derniers adieux; pleurez-le, deux fois couverte de deuil, jusqu'au tombeau; mais pourtant n'oubliez pas que son âme est sauvée, que ce corps que vous connûtes, vous le verrez encore, qu'un jour et le sang qu'il a versé et les blessures qu'il a reçues ne serviront qu'à le rendre plus saint et plus glorieux; rappelez-vous que si c'est de tous les souvenirs le plus poignant que celui d'un mari massacré et peut-être dévoré par des barbares, il n'est point dans l'Eglise de rang plus glorieux que celui de la veuve d'un illustre martyr.

Adorons, en silence, les voies de la Providence; qui eût dit que ce vaisseau que M. Williams avait tant souhaité, ne servirait qu'à le transporter sur la plage qu'il devait arroser de son sang? qui eût dit que Dieu retirerait cet homme au moment où il ouvrait un champ immense devant lui? Le croyait-il ce pieux missionnaire qui dans son île lointaine s'écria: Soyez le bien venu, trois fois le bien venu, ô *Camden* (1)! qui me réjouissez plus que si vous étiez chargé de diamants et de perles! Ces amis de Londres qui saluèrent de mille acclamations le premier vaisseau missionnaire qui eût quitté la Tamise, pensaient-ils qu'il reviendrait quelque temps plus tard privé de son chef, et couvert des marques d'un deuil profond? Toutefois ne perdons point courage; le sang d'un grand missionnaire ne criera point vengeance, ce sera une voix puissante qui sollicitera la charité chrétienne; une église s'élèvera sur les lieux désormais célèbres par un double crime et un double malheur; elle servira de témoin à la perversité humaine, et de monument à l'héroïsme du zèle chrétien.

(1) Nom du bâtiment.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉERSÉBA.—Journal de M. Rolland, sous la date du 10 décembre 1839.

Epreuves de la station et de la famille missionnaire.— Souscription des membres de l'église à la Société des Missions évangéliques de Paris.—Examen et baptême de quarante-deux candidats. — Baptême de trente-neuf enfants.—Admission de cinquante-deux nouveaux candidats.

Messieurs,

Je viens aujourd'hui vous rendre compte de nos travaux pendant l'année qui s'est écoulée et vous accuser aussi réception des deux dernières lettres que j'ai reçues de vous, l'une datée du 18 novembre 1837, l'autre du 13 janvier 1839. Cette dernière lettre dut me réjouir et réveiller mon zèle. Elle me rendit même confus en m'apprenant l'intérêt que le simple récit de nos travaux a excité parmi vous, Messieurs, et dans le reste de ma chère patrie. Je les reçus vers le milieu de cette année; je me proposai d'abord d'y répondre sans délai, mais outre que j'étais seul alors pour satisfaire aux besoins nombreux et variés de mon œuvre, je voyais la sta-

tion visitée par le fléau de la rougeole, qui a exercé de funestes ravages parmi nous. Mes enfants en avaient été si violemment saisis que nous avions perdu l'espérance de sauver notre petit Emile. Nous en avions fait le sacrifice au Seigneur lorsqu'il lui plut de le rétablir et même d'augmenter notre petite famille d'une petite fille que nous avons baptisée sous les noms de Pauline Elisa. Il n'est mort personne de la rougeole proprement dite, mais à la suite de cette épidémie une dyssenterie très opiniâtre nous a enlevé une trentaine d'enfants en bas âge. Pendant quatre mois, je n'ai guère pu faire autre chose que soigner les malades, préparer et administrer des remèdes. Grâce au Seigneur qui a béni les faibles moyens que nous avons employés, aucun adulte, ni aucun enfant en état de faire usage de nos remèdes n'a succombé aux attaques de la rougeole. Dans la colonie du Cap, il est mort des familles presque entières. Je venais de rouvrir l'école et de recommencer mes travaux, lorsque je fus soudainement appelé à aller passer un mois à Béthulie pour porter secours à notre frère Pellissier. Je n'avais guère le cœur de vous écrire en revenant de cette station. Il me semblait que notre réputation était ruinée et nos travaux inutiles. Cependant le Seigneur ne nous a pas abandonnés. Les choses se sont rétablies et nous avons repris courage. S'il suffisait du manque de temps pour m'excuser de ne pas vous avoir écrit, je pourrais multiplier les faits et vous prouver que je n'avais guère de moments de loisir, je pourrais ajouter que j'avais une mauvaise santé et que j'étais à peine capable de remplir mes devoirs journaliers. Mais tout cela ne me justifierait pas, je passe donc condamnation et j'aborde un sujet qui vous intéressera davantage, celui de mes travaux proprement dits.

Les quatre mois qui ont suivi notre dernière conférence où j'ai rendu compte de mon œuvre (1), se sont écoulés d'une manière assez monotone. Ils n'offrent de remarquable que l'admission de vingt-quatre personnes dans une classe de catéchumènes. Elles paraissent toutes convaincues de péché et désirent d'être instruites dans la voie du salut. Mon temps a été partagé entre l'instruction religieuse de cent soixante-cinq indigènes, qui cherchent le Seigneur, et dont quarante-cinq avaient été reçus candidats au baptême depuis près d'un an, et entre la traduction de l'Evangile selon saint Jean, que je devais finir et recopier pour la livrer à l'impression.

Au mois d'avril, nous eûmes une réunion de missions où j'exposai la manière dont chaque église chrétienne participe, dans les autres pays, à l'extension du règne de Christ et le devoir aussi de chaque chrétien de contribuer, de tout son pouvoir, à la conversion des païens. Nos Bassoutos parurent comprendre le but de nos sociétés auxiliaires et désirèrent de prendre part à cette bonne œuvre. C'est pourquoi, ils se hâtèrent de venir souscrire, les uns pour une chèvre, les autres pour une brebis, un mouton, un veau, une vache, etc.; en sorte que dans l'espace de quinze jours, la collecte pour cette année s'est élevée à 1019 fr. 94 c. Ce fait, Messieurs et très honorés frères, vous prouvera à lui seul, la sincérité de la foi des membres de notre église et de ceux qui aspirent à le devenir, beaucoup mieux qu'un long récit de leurs paroles dont j'aurais pu former le corps de cette lettre. Cette somme, peut-être, vous étonnera comme elle m'a étonné moi-même; car ce n'est pas de leur superflu que

---

(1) *Voyez* XIVe année, page 173.

les indigènes ont donné ; il n'y a pas beaucoup de grands ni de riches parmi nous. C'est ici la pite des veuves et le nécessaire des pauvres ; je connais en effet des veuves qui n'avaient que deux ou trois chèvres pour vivre, et qui en ont donné une. Deux jeunes gens qui n'en avaient qu'une chacun, les ont aussi données. Je joins ici la liste de souscription pour cette année ; vous pourrez juger des dons de chacun. J'espère que vous la ferez paraître dans votre prochain rapport (1), afin que tant de riches en France, qui croient avoir beaucoup fait pour la conversion des païens, quand ils ont sacrifié cinq francs, apprennent à donner par l'exemple de nos Bassoutos convertis.

Bientôt après le départ de M. Maeder pour la ville du Cap, je procédai à l'examen de nos candidats au baptême. J'avais fini le cours de leur instruction religieuse. L'examen eut lieu, comme d'ordinaire, en présence de toute l'église réunie. C'est un grand privilége pour moi, d'avoir dans ces occasions, l'assistance des membres de mon troupeau. Ils connaissent toujours plus ou moins les candidats et font ressortir, par leurs questions, une foule de choses, dont je n'avais aucune idée. Cependant ce n'est pas une loi que tous doivent être présents et doivent prendre part à l'interrogatoire. Les plus avancés dans la foi et l'expérience chrétienne, ceux qu'on peut appeler les anciens de l'église, posent seuls des questions. Mais comme ces examens sont des jours de fête spirituelle, chacun veut y assister pour sa propre édification et pour s'assurer de la foi des nouveaux

---

(1) Elle y sera soigneusement imprimée.

(*Rédacteurs.*)

frères avant de les recevoir dans la communion des fidèles. L'examen dura quatre jours, et des cinquante catéchumènes mentionnés dans le rapport de la conférence, quarante-deux furent admis au baptême et reçus membres de l'église. Les trois Bassoutos et les neuf Bastards, qui sont restés candidats si longtemps, furent renvoyés, soit pour cause d'inconduite, soit pour défaut de connaissance, soit encore et surtout pour manque de vie spirituelle. Ce qui prouve qu'ils n'avaient que la foi de tête, c'est que bientôt après, ils quittèrent tous la station et qu'aujourd'hui ils semblent dépasser en mauvaises œuvres ceux qui n'ont jamais fait profession de christianisme. Il me serait difficile de vous rendre un compte bien détaillé de cet examen et de l'intérêt qu'il a excité parmi tous les membres de notre église. Cependant j'essaierai de vous en donner une idée au moins en vous communiquant quelques-unes des notes que je recueillis dans cette circonstance. La plupart des questions ont été faites par des membres de l'église.

Moshuang fut examiné le premier; son nom de baptême est Jacob. L'un des anciens : « Moshuang, dis-nous comment tu espères être sauvé? » — « J'ai aujourd'hui, par la grâce de Dieu, compris le chemin du salut. » — « Qu'as-tu compris? » — « Que je suis un pauvre pécheur. » — « Mais un pécheur peut-il entrer dans le ciel? » — « Jésus-Christ a pris sur lui mes péchés, il est mort à ma place sur la croix où il a expiré. » — « Comment sais-tu cela? » — « Par la foi. » — « Par la foi seulement? » — « Oui, car par la foi, je suis devenu un homme nouveau, et celui qui est né de Dieu ne fait plus le péché. » — « Ta foi ne consiste-t-elle pas en paroles seulement? » — « Non, mes paroles sont vraies, elles sortent du cœur. » — « As-tu de la force pour persévérer

dans la foi ? » — « Non, mais j'ai mis ma confiance en Christ, qui est ma force. » — « Tu te confies en Christ; l'aimes-tu ? » — « Oui, je l'aime; c'est pourquoi je l'ai choisi pour Maître et pour Sauveur, et je veux le servir. » — « Mais si tu sers Christ, que dira ton vieux maître ? » — « Le vieux maître, je l'ai abandonné, parce que l'obéissance qu'on lui accorde conduit à la perdition. » — « Jusqu'à quand veux-tu servir ton nouveau maître ? » — « Jusqu'à la fin, jusqu'au jour de Christ. » Ces questions, ainsi que plusieurs autres, lui furent adressées par trois ou quatre membres de l'église, pendant trois quarts d'heure environ. Jacob est le petit chef d'une vingtaine de familles; je fis mention de lui dans une lettre au comité du 18 décembre 1837 (1). Déjà en ce temps-là, il avait renvoyé ses deux jeunes femmes pour se donner au Seigneur; ainsi, plus de deux années de conduite chrétienne témoignaient en sa faveur.

Vint ensuite l'examen de Sinélé, qui a reçu le nom de Philippe. C'est un jeune homme de vingt ans environ. L'un des membres de l'église : « Dis-moi, Sinélé, que penses-tu de toi-même ? » — « Que je suis un grand pécheur. » — « Comment sais-tu que tu as des péchés ? » — « Le Seigneur me les a fait connaître par son Esprit et par sa Parole; autrefois je ne les connaissais point, parce que j'étais dans les ténèbres; mais aujourd'hui le Seigneur est ma lumière. » — « Qu'est-ce que Dieu a fait pour toi ? » — « Il m'a donné son Fils, qui est mort pour moi. » — « Qu'as-tu reçu par la mort de Christ ? » — « Le pardon de mes péchés et le bonheur d'être fait son enfant. » — « Comment t'es-tu appliqué les avantages de la

(1) *Voy.* XIIIe année, p. 237 et suivantes, la lettre entière.

mort de Christ? » — « Par la foi qui m'a fait être un avec lui. » — « Te sens-tu de la force pour persévérer à servir le Sauveur? » — « En moi il n'y a point de force; ma force est dans le Seigneur. » — « Jusqu'à quand veux-tu servir Dieu? » — « Jusqu'au dernier jour. » — « Où veux-tu aller au dernier jour? » — « J'irai avec Christ dans son royaume. » — « Tu veux aller dans les cieux, penses-tu qu'il y ait du pain? » — « Oui, il y en a, mais qui ne ressemble pas à celui de la terre qui ne rassasie pas. Le pain du Ciel rassasie véritablement. » — « Comment le sais-tu, en as-tu mangé? » — « Oui, par l'esprit et par la foi. » Philippe aussi avait plus de deux ans d'une vie exemplaire en sa faveur; il fut reçu à l'unanimité des voix.

Après Philippe, nous examinâmes Mokité David, c'est un homme de trente ans et mari de Moikitsé, qui fut baptisée l'année précédente. « David, aimes-tu Christ? » — « Oui, je sens que je l'aime vraiment. » — « Désires-tu de le servir? » — « Oui, je désire de le servir et de l'aimer sans fin. » — « Mais s'il t'arrive des persécutions, à cause de Christ, que feras-tu? » — « Je n'abandonnerai jamais Christ. » — « Mais si tes amis viennent pour te saisir par finesse, que leur diras-tu? » — « Je fermerai l'oreille à leurs discours et j'écouterai la Parole de Christ seulement. » — « Jusqu'à quand veux-tu servir le Seigneur? » — « Sans fin. » — « Est-ce que le monde n'a pas de fin? » — « Oui, je le servirai encore dans les cieux. » — « Comment penses-tu entrer dans les cieux? » — « Par la foi en Jésus-Christ, qui est mort pour mes péchés. » — « As-tu choisi Jésus pour Sauveur? » — « Oui, quel autre aurais-je choisi? Lui seul est le Sauveur. » — « N'as-tu pas aussi choisi le monde? » — « Le monde, j'y ai renoncé, parce que ses œuvres sont mauvaises et conduisent à Satan. » — « Mais si le monde vient par finesse

et te mène à Satan, le sauras-tu? » — « Je pourrai le savoir par mes œuvres, et par la Parole de Dieu et son Esprit, qu'il nous a donné. » — « Qu'a fait Jésus-Christ pour toi? » — « Il est mort à ma place sur le bois. » — « Que vois-tu dans la mort de Christ? » — « Son amour qui nous a réconciliés avec Dieu. » — « Pourquoi veux-tu t'unir avec Dieu? » — « Afin qu'il soit mon Père, et qu'étant avec lui, j'hérite de son royaume. »

Tekisho, surnommé Pierre, quatrième candidat; c'est un homme déjà avancé en âge et très sérieux. « Tekisho, aimes-tu Jésus Christ? » — « Oui, je l'aime. » — « Pourquoi? » — « Parce qu'il m'a pardonné mes péchés. » — « Qu'est-ce que Jésus-Christ a fait de tes péchés? » — « Il les a portés sur la croix. » — « Comment as-tu connu que tu as des péchés? » — « J'ai entendu la Bible et Dieu m'a donné son Esprit qui m'a éclairé. » — « Qu'as-tu senti quand Jésus-Christ t'a pardonné tes péchés? » — « J'ai éprouvé de la joie et de la paix. » — « Jusqu'à quand veux-tu croire en Christ? » — « Jusqu'à la fin. » — « Et alors, que feras-tu? » — « Je veux aller au ciel. » — « Sais-tu que le chemin en est rude et fort étroit; comment y parviendras-tu? » — « Christ est le chemin, et je veux entrer par lui. » — « Sais-tu que dans le chemin étroit il faut porter la croix, après Jésus? » — « Oui, il faut se renoncer soi même, » — « Si tu suis Jésus-Christ, le monde te haïra comme il hait lui et sa Parole; que feras-tu si l'on te hait? » — « Je demeurerai en Christ, qui m'aimera toujours. D'ailleurs, quoi que le monde fasse ou dise, il n'a rien à nous donner et nous ne perdons rien en le perdant. »

Lechuli, baptisé Abraham, est encore un jeune homme, mais des plus solides et des plus avancés dans la foi et dans la connaissance de Dieu. L'un des plus anciens de l'Eglise lui dit: « Toi qui es encore jeune,

veux-tu aussi être sauvé? » — « Oui, car j'aime Jésus-Christ. » — « L'aimes-tu vraiment? » — « Oui, vraiment.»

« Pourquoi, l'ajmes-tu?» — « Parce qu'il m'a pardonné mes péchés. » — « Que feras-tu pour Christ, en retour de ce bienfait? » — « Je le servirai. » — « Qu'est-ce que servir Jésus-Christ? » — « C'est le prier, lire sa Parole et garder ses commandements. » — « Comment as-tu reçu Christ? » — « Par la foi. » — « D'où vient la foi? » — « De Dieu, qui la produit en nous par son Esprit; son Esprit nous fait connaître nos péchés et nous montre Jésus-Christ qui a expiré sur la croix. » — « Que dis-tu de tes péchés, qui ont causé la mort de Christ? » — « Je les hais et les fuis. » — « Que sens-tu en Dieu? » — « Paix, amour et confiance. » — « Quelle est actuellement l'œuvre de l'Esprit en toi? » — « Il m'éclaire et me fait connaître mes péchés, afin que je me sanctifie, que je me convertisse entièrement. » — « Qu'est-ce que se convertir? » — « C'est naître de nouveau, devenir pur, fuir le mal et faire le bien. » — « Es-tu un homme nouveau? as-tu bien compris la conversion? » — « Oui. » — « Et la perdition? » — « Oui, je le crois, du moins. » — « Comment les hommes connaîtront-ils que tu es changé? » — « Par mes œuvres. » — « S'il arrive que tu ne fasses pas de bonnes œuvres, que penseras-tu? » — « Que je suis tombé. » — « Dans ce cas que feras-tu? » — « Je retournerai à Christ, afin qu'il me relève. » — « Si l'on tâche de te faire rentrer dans le monde, n'y retourneras-tu pas? » — « Si l'on me dit, Viens dans le monde, moi, je dirai: Viens à Christ, car le royaume de ce monde passe, mais celui de Christ demeure à toujours. » — « Tu sais que le monde passe? » — « Oui. » — « Et la Parole de Christ passe-t-elle aussi? » — « Non, le ciel et la terre passeront, mais ma Parole ne passera point; c'est pourquoi je ne l'abandonnerai point, ni dans la mort, ni dans la

vie, ni dans la persécution. » — « Si tu vas en voyage pour visiter tes amis, Christ va-t-il avec toi ? » — « Oui. » — Et que diras-tu à tes amis ? » — « Je leur annoncerai Christ. » — « Et si tu crains et que tu ne leur annonces pas Jésus-Christ, quoi, alors ?» — « Si je me tais, les pierres crieront, les astres et les plantes annonceront sa gloire. »

Je serais peut-être trop long, Messieurs, et je pourrais devenir monotone, si je transcrivais ici mes notes sur chacun des candidats. Les détails précédents vous donneront une idée de ce que je pourrais vous dire encore. J'ajouterai seulement les réponses de quelques femmes. Et d'abord Mosena, baptisée Rachel et femme de Jacob.

« Mosena, aimes-tu Jésus-Christ ?» — « Oui, je l'aime, parce qu'il m'a pardonné mes péchés. Il a vu qu'ils me conduisaient à la perdition, et il est venu mourir à ma place.» — « As-tu quitté le monde ?» — « Oui, j'y ai renoncé pour aller à Christ.» — « Que veux-tu faire de Christ ?» — « Je l'ai choisi parce que lui seul a la vie, et je désire de lui être fidèle pour toujours.» — « Comment es-tu allée à Christ ?» — « Par la foi.» — « Qu'as-tu reçu par la foi ?» — « Le pardon de mes péchés, la paix de mon âme et la joie de mon salut.» — « Qu'est-ce que croire ?» — « C'est se convertir.» — « Qu'est-ce que se convertir ?» — « C'est changer de vie, laisser le mal et faire le bien.» — « Comment as-tu connu que tu avais des péchés ?» — « Par la Parole de Dieu et son Esprit qui m'a éclairée sur mon état de misère.» — « Mais si tu suis Jésus-Christ, tu seras persécutée; que dis-tu des persécutions ?» — « C'est le chemin, c'est la porte du ciel. Mais si quelqu'un a Christ pour son partage, peut-il avoir faim et manquer de quelque chose ?»

Maëlé, aujourd'hui Esther, est la femme de mon berger, qui m'a suivi de Mosika; c'était une personne d'un caractère vif, emporté, elle était toujours en querelle;

aujourd'hui l'Evangile a dompté sa mauvaise nature, et le changement qui s'est opéré en elle est très sensible. « Maëlé, pourquoi désires-tu être sauvée ?» — « Parce que j'ai entendu la Parole de Dieu, qui m'a fait connaître que j'étais perdue par mes péchés.» — « Où en as-tu vu la source ?» — « Dans mon cœur.» — « Où conduit le péché ?» — « A la mort éternelle ; mais Jésus-Christ est mort pour moi, et par la foi en sa mort, je suis passée de la mort à la vie.» — « Tu penses que tu es assez juste pour entrer dans le ciel ?» — « Je ne veux pas y entrer par moi-même, mais par Christ, qui en est la porte.» — « Mais tu as encore des péchés, veux-tu y entrer avec des péchés ?» — « Non, Jésus les a tous pris sur lui ; mais j'en ai encore de nouveaux pour lesquels je prie et je combats tous les jours.» — « Avec quoi combats-tu ?» — « Avec la prière, avec la Parole de Dieu et avec la force de Christ; car il n'y a en moi ni force ni mérite.» — « Dieu n'aurait-il pas pu trouver un autre médiateur, soit parmi les anges, soit parmi les hommes justes ?» — « Les anges subsistent par leur justice, et il n'y a que Christ qui soit parfaitement juste ; c'est pourquoi lui seul pouvait mourir pour les pécheurs.» — « Comment avons-nous communion avec Christ ?» — « Par son Esprit, par ses instructions, parce qu'il est le Sauveur, et qu'il s'est fait homme comme nous.»

Bosiélo Lena a gémi longtemps sous le poids de ses péchés, s'est repentie et croit que Jésus-Christ lui a pardonné, ayant porté ses péchés sur la croix. Elle sent qu'elle est renouvelée ; elle a laissé la terre pour le ciel, le service du monde pour celui de Christ. « Comment la mort de Christ peut-elle suffire pour tes péchés et pour ceux de tout le monde ?» — « La mort de Christ ne saurait, par personne, être appréciée à sa juste va-

leur, et Dieu a montré qu'elle suffit en ressuscitant le Sauveur d'entre les morts.»

Catherine Poukou est une jeune femme dont le mari quitta la station, il y a deux ans, emmenant avec lui sa seconde femme, sœur cadette de Catherine. Celle-ci refusa de le suivre à cause de l'Evangile; elle demeura ici avec sa mère, qui est aujourd'hui candidat au baptême. Depuis qu'elle est baptisée, son mari est venu la chercher plusieurs fois, mais elle refuse de le suivre, jusqu'à ce qu'il ait renvoyé sa jeune sœur, parce qu'elle ne veut plus entrer dans un lit adultère. « Poukou, qu'est Christ pour toi?» — « Mon Sauveur et mon Père, et moi je suis sa fille. Maintenant je le sers et je l'aime, parce qu'il m'a aimée et qu'il m'a pardonné tous mes péchés. Je me suis donnée à lui, parce que le service du monde conduit à la mort, tandis que celui de Dieu conduit à la vie, à la gloire et au bonheur sans fin.» — « Ne sais-tu pas qu'en choisissant Christ, tu as choisi les persécutions et la mort?» — « Mourir pour Christ, c'est aller à la vie.»

Sana, jeune encore, fut, dit elle, réveillée par la Parole de Dieu, qui lui dit, que celui qui n'a point Jésus, est mort dans ses fautes et dans ses péchés. Aujourd'hui elle possède le Seigneur, qui lui a pardonné toutes ses transgressions, et c'est à cause de cela qu'elle l'aime. « Qu'est-ce qu'aimer Jésus-Christ?» — « C'est le servir, garder sa Parole et la prendre pour règle de notre conduite.» — « Quelles sont les œuvres des croyants?» — « Celles qui condamnent le monde.» — « Qu'a fait Jésus-Christ pour toi?» — « Il est mort pour mes péchés.» — « Que fait-il pour toi aujourd'hui?» — « Christ est allé dans les cieux pour m'y préparer une place et pour intercéder en ma faveur auprès de Dieu.»

Elisabeth Kapiloe: « Connais-tu Dieu?» — « Oui, parce

qu'il m'a connue le premier et m'a donné son Esprit qui m'a fait comprendre sa Parole, et m'a fait voir que je suis remplie de péchés.» — « Qu'est-ce que croire en Christ?» — « C'est le recevoir et renoncer au monde.» — « Sais-tu que tu es guérie?» — « Oui, je le sais par la Bible qui m'a appris que Jésus-Christ est mort pour mes péchés.» — « Comment avons-nous part à l'efficace de son sang?» — « Par la foi.» — « Quel est ton devoir envers Dieu à présent?» — « C'est de le servir et de l'aimer.» — « Qu'est-ce que se réjouir en Christ?» — « C'est le posséder et marcher en communion avec lui jusqu'à la fin.» — « A la fin, où iras-tu?» — « A Christ.» — « En es-tu digne?» — « Oui, par Christ, qui est venu sur la terre pour sauver les pauvres, les boiteux, les aveugles et les estropiés.» — « De quoi te réjouis-tu, à présent?» — « De mon salut.» — « Et de quoi encore?» — « D'entrer dans l'Eglise par le baptême.» — « Que veux-tu chercher dans l'Eglise?» — « La communion de Dieu et celle des saints.»

Cornélia Mafunasi a mis sa confiance au Seigneur, qui lui a pardonné tous ses péchés. Elle était aveugle et elle a gémi longtemps sous le poids de ses fautes. Aujourd'hui, elle voit, elle sait que Christ lui a pardonné ses transgressions par la foi en sa mort. Maintenant encore elle hait le péché, et la foi a produit en elle la joie, la paix et la reconnaissance.

Christina Ntoséla était aveugle, le péché lui avait bouché les yeux. Quand elle a vu que son cœur était une source de corruption, elle a été effrayée, et elle a continué à l'être jusqu'au jour où elle est allée à Christ par la foi. Ce ne fut qu'en croyant qu'elle trouva la paix. Elle était étonnée chaque fois qu'en se levant, le soleil la trouvait encore en vie. « Qu'as-tu fait pour avoir Christ?» — « Je lui ai

donné mon cœur, et je l'ai embrassé par la foi.» — « Qu'est-ce que la foi?» — « C'est la main du cœur.»

Je ne prolongerai pas ces détails, Messieurs, je vous ferai seulement connaître les noms des candidats dont il me restait à vous parler. J'espère qu'au jour de Christ, vous les rencontrerez et vous apprendrez à les connaître tous. Ce sont parmi les hommes: Thomas, Luc, Nicodême, Zachée, Adam, Amas, Nathanaël, Jean et Jonas; parmi les femmes: Eve, Rose, décédée en août, pendant un voyage qu'elle fit chez ses parents, Marie, Marthe, Sophie, Louise, Madeleine, Kertje, Anna, Candace, Sabine, Sara, Marguerite, Salomé, Joséphine, Rébecca, Naomi, Léa, Jacobine et Sina.

C'est à la veille de la Pentecôte que l'examen eut lieu, et c'est en célébrant l'anniversaire du baptême des vingt-huit candidats reçus dans l'Eglise l'année dernière, que nous eûmes la joie de baptiser encore et d'admettre à la sainte table cent quarante-deux nouveaux frères. Que d'actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu pour les riches bénédictions dont il lui a plu de couronner nos faibles travaux!

Plusieurs des enfants de nos nouveaux membres, étant déjà atteints de la rougeole à cette époque, je dus renvoyer leur baptême à des temps plus heureux; deux mois plus tard j'eus la joie d'en baptiser trente-neuf. Puisse le Seigneur les baptiser aussi d'esprit et de feu afin qu'ils soient un jour des membres vivants de son Eglise!

Après que la rougeole fut passée, nous nous occupâmes, pendant une semaine, de l'élection de nouveaux candidats au baptême; nous devions les choisir parmi une classe nombreuse d'aspirants. Le 13 avril, nous eûmes la joie d'en recevoir cinquante-deux, seize

hommes et trente-six femmes. Je commençai sans délai avec eux un cours de religion ; je leur donne deux leçons par semaine. J'emploie les autres jours à catéchiser deux classes d'indigènes moins avancées.

Comme cette lettre est déjà fort longue, je ne vous parlerai de ces nouveaux candidats que dans le prochain rapport de notre conférence, qui doit bientôt se réunir; je réserve aussi pour cette occasion les détails que j'ai à vous donner sur les écoles.

Agréez, Messieurs, etc.,

S. ROLLAND.

STATION DE WAGENMAKER'S-VALLEY.

Extrait d'une lettre de M. Bisseux. — Les nègres souscrivant à l'œuvre des Missions.

Ce ne sont pas seulement les chrétiens de Béerséba qui donnent des preuves du zèle le plus touchant pour la cause des Missions ; les nègres de Wagenmaker's-valley, qui ne sont pas plus favorisés du côté de la fortune, ni peut-être aussi avancés sous le rapport de la foi, comprennent toutefois le devoir de concourir par des dons et des sacrifices à l'extension du règne de Christ sur la terre. Les lignes suivantes, extraites d'une lettre de M. Bisseux, nous ont appris ce fait réjouissant.

« Vous savez, dit le missionnaire, que le Seigneur a eu pitié de moi à Wagenmaker's-valley, et qu'il a fait revivre mon espérance. Ce n'est plus le monde qui me manque aujourd'hui ; je serai content, je serai reconnaissant si mon auditoire se maintient tel qu'il est à présent. Vous vous réjouirez d'apprendre qu'une bonne partie de mes noirs sont maintenant souscripteurs de la Société. Ils m'ont bien compris quand je leur ai dit qu'il

est de leur devoir de faire quelque chose pour l'extension du règne de Dieu dans le monde. Je ne leur ai pas non plus caché que la Société s'attend à ce qu'ils contribuent selon leurs moyens, maintenant qu'ils ne sont plus esclaves, à mon entretien, comme leur pasteur et l'instituteur de leurs enfants : combien pensez-vous qu'ils aient donné? Vingt-deux livres (f. 550) figurent sur ma liste. Deux pauvres nègres ont souscrit chacun pour 1 livre par an (f. 25). Plusieurs pour une demi livre (f. 12), le plus grand nombre pour 3, 4, 5 et 6 schellings (3 f. 75 c. 5 fr., 6 fr. 25 c., 7 fr. 50 c.). Et cela, remarquez bien, dans un temps où les provisions de bouche sont excessivement chères. Mais je désirerais davantage; je voudrais des cœurs touchés de componction, une foi vive dans le Sauveur pour opérer des conversions. Ces fruits de l'amour chrétien, de l'amour pour Christ seraient bien plus glorieux, bien plus réjouissants encore. Il est bien plus facile, hélas! de donner de l'argent que de soumettre son cœur à Dieu. Oh! qu'il vienne bientôt le temps où toutes les brebis de mon troupeau entendront la voix du bon Berger!»

STATION DE BÉTHULIE.

Heureuse issue d'une grande épreuve.

A ces réjouissantes communications, nous devons ajouter une nouvelle d'une nature bien différente, mais qui doit néanmoins nous remplir d'une vive et profonde reconnaissance. Il n'y a que quelques mois que la station de Béthulie, si bénie dans le commencement et si riche d'avenir, voyait son existence gravement compromise. Un fourbe, un ambitieux, trompant la confiance du

missionnaire et exploitant indignement la crédulité des natifs, avait, par d'infâmes calomnies, attaqué la réputation de M. Pellissier, et tellement séduit les habitants de Béthulie, qu'ils avaient cessé de fréquenter l'école, de se rendre à l'église, de voir leur pasteur. Tout semblait compromis, perdu; les missionnaires pleuraient sur un désastre inattendu et, humainement parlant, irréparable; le Comité, qui avait reçu cette triste nouvelle, en éprouvait la plus profonde douleur, lorsque après plusieurs mois de désordre, de rébellion, pendant lesquels le missionnaire était resté à son poste, du moins pour y pleurer et y prier, les indigènes reconnurent enfin leur faute, et vinrent lui en faire le sincère aveu. Le chef, les habitants, tous les coupables lui demandèrent pardon; ils lui dirent que, quoique séduits, ils n'avaient jamais cru véritablement qu'il eût commis les crimes dont on l'accusait; ils ne condamnaient plus qu'un seul homme, cause unique de tous les troubles. M. Pellissier, avec une joie aussi vive que sa douleur avait été amère et profonde, rouvrit l'école, qui fut fréquentée comme par le passé, et rétablit le culte, qui fut suivi comme si aucun désordre n'avait eu lieu. Les détails qui nous parviendront nous feront connaître la suite de cette admirable délivrance; mais en attendant, qui ne verra ici la puissance de la Parole divine qui a amené, alors qu'elle avait cessé de se faire entendre, à une confession publique de leur faute, des sauvages si profondément séduits et aveuglés, et qui ne magnifiera surtout ce tendre et adorable amour de Dieu, qui nous étonne encore plus par ses bienfaits, que les hommes par leur perversité? Le Comité a besoin d'exprimer sa joie et sa reconnaissance; il invite tous ses amis à joindre leurs actions de grâces aux siennes, afin de remercier solennellement Dieu de cette bénédiction signalée et de la protection constante,

que d'année en année, il accorde à une Société qui ne compte presque que des succès dans son histoire.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Société des Missions de Londres; progrès général de l'œuvre; détails sur quelques stations; commencements d'une nouvelle mission chez les Bushmen et les Tamboukis; considérations générales sur l'œuvre des missions au sud de l'Afrique.

(Suite et fin, voyez page 222.)

Après les grands succès qu'elle avait obtenus, la Société des Missions de Londres avait vu, au sud de l'Afrique, son œuvre ralentir sa marche, et çà et là rester stationnaire. Dans quelques-unes des stations elle craignait cet assoupissement qui suit quelquefois le réveil et amène un état d'indifférence. C'est donc avec une vive et profonde joie qu'elle a appris, de ses missionnaires, qu'une nouvelle vie s'est répandue dans celles des Eglises qui s'étaient quelque peu refroidies, et que l'Esprit de Dieu, ardemment invoqué dans ces derniers temps, opère une œuvre grande, croissante, salutaire dans plusieurs endroits à la fois.

A l'institution du Calédon, le zèle s'était, dans ces derniers temps, considérablement refroidi; le missionnaire en gémissait, en pleurait; mais sans se laisser décourager, il travailla avec plus d'ardeur et surtout il pria avec plus de force. Ses efforts furent bénis et ses prières entendues.

Bientôt quatre personnes, touchées de repentance, s'enquirent de la voie de salut. D'autres éprouvèrent les mêmes sentiments et manifestèrent les mêmes besoins. Au commencement de l'année 1839, ce mouvement des âmes s'était propagé et était devenu un réveil déjà considérable. Nous l'avons dit ; le missionnaire avait beaucoup prié, et non seulement le missionnaire, mais l'église aussi, et c'est à des supplications unanimes et ardentes que le Seigneur avait accordé cette effusion de son Esprit. Les âmes réveillées priaient nuit et jour; si la rivière qui coule à l'un des côtés de la station, si les collines qui se déploient à l'autre avaient pu entendre leurs soupirs et leurs vœux, elles répéteraient aujourd hui des milliers de prières offertes à Dieu dans le silence de la retraite. La conversion des pécheurs répandait une nouvelle vie au sein de l'église même. Mais alors vint la rougeole et après la rougeole une cruelle dyssenterie; l'aspect de la station fut promptement changé, et la chapelle, auparavant si remplie, ne fut plus fréquentée que par quelques personnes que l'épidémie avait épargnées. Lorsque Dieu eut retiré sa main, il arriva ce qui arrive toujours; les uns se refroidirent et retournèrent à leur précédent état; les autres persévérèrent et firent des progrès dans la foi, dans la vie, dans la sainteté. Ceux-ci ne furent pas en aussi petit nombre qu'on aurait pu le craindre. Les uns avaient appris par expérience ce qu'ils avaient souvent entendu dire qu'un lit de douleur n'est pas le lieu où l'on peut le mieux se convertir; les autres assuraient que Dieu, pendant leur maladie, avait gracieusement poursuivi dans leurs cœurs attristés l'œuvre qu'il y avait commencée; les troisièmes goûtaient déjà les douceurs de la vie chrétienne. Il est donc resté, dans plusieurs cœurs, de ce mouvement général, des semences de foi, de sainteté et de vie éternelle; et l'on doit espérer que ce bon grain,

tombé dans une terre bien préparée, deviendra un grand arbre au milieu du désert. Trente-quatre adultes ont été baptisés et reçus dans l'Eglise; onze indigènes, dont les uns avaient été baptisés dès l'enfance, dont les autres s'étaient relâchés et laissé ramener dans le monde, ont été baptisés d'un nouveau baptême de foi et de vie, retrempés aux sources d'une piété vivante, et replacés fervents, cette fois, on le croit du moins, au sein de l'église, qui s'est réjouie de recouvrer des enfants indifférents ou égarés. Plusieurs jeunes gens, qui avaient appris à lire de bonne heure, jouissent aujourd'hui de l'instruction qu'ils ont reçue; remplis du feu d'une ardente piété, ils s'en vont hors de la station gagner des moyens de subsistance par le travail de leurs mains; mais ils apportent, pour nourrir leurs âmes, le pain de vie; c'est-à-dire des Bibles, des Nouveaux-Testaments, des cantiques, des traités avec lesquels ils s'édifient eux-mêmes et instruisent les autres.

Uitenhague a les mêmes motifs de joie et de reconnaissance. Parmi les Fingoes et les Mantaetis, réfugiés autour de cette station, beaucoup d'âmes paraissent chercher le Seigneur. Avant d'être ouverte, la chapelle était entourée de natifs impatients d'y entrer; vingt-neuf d'entre eux étaient réveillés et dans la voie de salut. Le missionnaire avait baptisé un jeune Mantaetis et deux Fingoes, avec leurs femmes, et dans une occasion plus récente, quatre autres femmes, dont deux trop émues, s'évanouirent devant la chaire et y restèrent longtemps sans connaissance. Plusieurs natifs qui, après avoir paru réveillés, étaient retournés dans le monde, sont venus confesser leurs péchés; l'un d'eux a été réadmis dans l'église, les autres donnent des marques d'une repentance sincère.

Les Fingoes se vêtent décemment et ressemblent à des fermiers européens dans l'aisance. C'est avec le fruit

d'un honnête travail, d'une vie rangée, d'une conduite sage qu'ils achètent leurs vêtements et donnent à leurs personnes un air de décence et de propreté. Ce serait pour tout le monde un sujet d'étonnement que de trouver un Fingoes ou un Mantaetis chez un marchand de liqueurs, tant ils sont constants dans leurs habitudes de sobriété.

On présenta à M. Messer un enfant pour le baptiser; les trois témoins étaient trois mahométans convertis! Le missionnaire en fut, et si étonné, et si réjoui qu'il put à peine prononcer les paroles du sacrement sans verser des larmes. « Quel réjouissant spectacle n'est-ce pas aussi, dit-il, dans un pieux transport, que celui de tant de Mantaetis et de Fingoes confessant avec humilité et émotion la foi qu'ils ont en Jésus-Christ, leur bien-aimé Rédempteur!» Le commencement de l'année fut bien dignement célébré! Ce jour-là marqua, pour plusieurs personnes, l'an de la bienveillance et le commencement d'une nouvelle vie; dix candidats reçurent le baptême et furent admis dans l'église; trente natifs, dans l'examen qu'ils subirent, prouvèrent qu'ils cherchent le Seigneur comme leur portion et leur héritage. Une femme de la tribu des Fingoes voulut profiter de cette solennité pour communiquer son impression aux hommes de sa nation. Elle demanda la permission de parler, on la lui accorda; alors elle prononça des paroles si senties et si touchantes que presque tous ses auditeurs versèrent des larmes. Montrant du doigt le missionnaire, elle ajouta, en mauvais hollandais: « Voilà notre vieil instituteur; sa vie s'épuise, nous devons prier Jésus-Christ en sa faveur, lui demander de prolonger ses forces afin que, pendant longtemps encore, il demeure au milieu de nous et prêche la sainte Parole du Sauveur à nous pauvres et ignorantes créatures!» Parmi les Fingoes et

les Mantaetis, je vois donc, dit le respectable missionnaire, les fruits d'une riche moisson et un jour, je l'espère, Christ les rassemblera dans ses greniers. C'est ainsi qu'après avoir jeté sur un sol bien préparé une semence féconde, le diligent laboureur se réjouit à l'avance des gerbes qu'il attend.

L'établissement de la rivière du Chat craignait beaucoup pour son avenir, du triste état de choses qu'il déplorait, il n'y a que peu d'années. Mais à tout ce qui est chrétien, aux entreprises comme aux individus, on peut appliquer le langage du roi prophète admirant la bonté de Dieu qui envoie dans le même lieu, le soir la désolation, le matin le chant de triomphe. Cet établissement, en effet, se réjouit aujourd'hui et des biens qu'il reçoit et de ceux qu'il donne.

Au commencement de l'année dernière, un Bushmen avait manifesté, dans une assemblée religieuse, une grande sollicitude pour les malheureux restes de sa nation dispersée. Sa compassion devint celle de tous, et après une mûre délibération, on résolut de fonder avec des instituteurs indigènes, une mission chez les Bushmen des environs de la station. Bientôt l'un des missionnaires, accompagné de plusieurs indigènes, fit un voyage d'exploration afin de fixer le lieu qui deviendrait le siége de la future station. Il trouva un chef de Bushmen, et avec ce chef environ soixante personnes, hommes, femmes et enfants. D'autres Bushmen devaient se joindre à ce parti. Les premiers étaient sans maisons, sans habits, sans biens d'aucune sorte. Leur aspect seul excitait une profonde pitié. Ils se réjouirent vivement à l'idée d'avoir des missionnaires parmi eux. Ils vivent sur les montagnes et dans des souterrains, sauvages comme les lieux qu'ils habitent. L'Evangile seul pouvait aller les chercher dans leurs retraites ignorées; seul aussi, il est capable de les

en ramener pour les présenter au monde, après les avoir élevés à la dignité d'hommes et de chrétiens. La charité est peut-être la seule chose que tous les hommes comprennent; le vieux chef et ses gens dirent, touchés d'un dévouement qu'ils n'avaient ni attendu, ni provoqué : «Maintenant nous commençons à penser que nous appartenons aussi à la race humaine, puisqu'il existe des hommes qui s'intéressent à nous.»

Cet intérêt ne devait pas se ralentir, mais s'étendre. On pensa aussi aux Tamboukis, et on résolut de leur apporter également le bienfait de l'agriculture, de l'instruction et de la piété. On mit à part quatre membres de l'Eglise, deux pour les Bushmen, deux pour les Tamboukis. Aux premiers s'adjoignirent quatre autres chrétiens; ils devaient, en qualité d'aides, cultiver les terres, bâtir des maisons, concourir de toutes manières au succès de l'œuvre. La première chose dont on s'occupa, fut la Bible; la seconde, une charrue; on voulait partir avec la Bible dans une main, la charrue dans l'autre; la Bible, pour apporter la fertilité dans les âmes; la charrue, pour dégager un sol inculte de sa végétation inutile, et lui faire porter, à défaut du sapin et de l'olivier dont parle l'Ecriture, des pêches, des pommes, des figues, des poires, des raisins, tous les fruits et les ornements de nos jardins fertiles.

On ouvrit une souscription, si l'on peut appeler ainsi une simple permission de donner. L'un, s'engagea pour le bois de la charrue, l'autre, promit les fers, un troisième, les roues, et bientôt la charrue fut prête ainsi que la Bible. Bien que la pauvreté ordinaire des habitants de la station, eût été accrue par les tristes effets d'une guerre récente et par la perte des dernières moissons, l'un des missionnaires, assure qu'ils donnèrent au-delà de leur pouvoir. Chacun voulait contribuer pour sa part à

l'œuvre projetée; les enfants même de l'*infant school* vinrent apporter soit des cuillères, soit des couteaux qu'ils avaient obtenus de leurs parents par leurs prières. Ainsi la maison du missionnaire était remplie des offrandes empressées de la charité, et ces offrandes, c'étaient, des semences, du blé, de l'orge, des pommes de terre, des fèves, des pois, des habits, des plats, des cuillères, des fourchettes, des couteaux, des bêches, des haches, etc. On fit ensuite une collecte, elle rapporta environ 300 fr. On avait déjà offert une paire de bœufs; un wagon manquait; on ouvrit une nouvelle souscription qui produisit immédiatement fr. 550. On convint de partir le lendemain. L'un des missionnaires, un diacre et plusieurs autres membres de l'église, devaient accompagner les évangélistes choisis et les aider à s'établir dans le lieu de leur nouvelle résidence.

La caravane missionnaire se dirigea d'abord vers le pays des Tamboukis. Boosman, l'un des instituteurs, pleura en voyant le chef du peuple qu'il devait instruire. « Kallagalla, lui dit-il, mon cœur s'ouvre maintenant que je vous vois; je bénis Dieu de m'avoir amené auprès de vous, et je consacre ma vie à votre service; je fuirai où vous fuirez, sur la montagne, dans la plaine, sur les bords de la rivière; où vous mourrez, je mourrai. Je suis venu pour vous annoncer, à vous et à votre peuple, le chemin du ciel; vous pouvez déjà voir par mon exemple (1) que Dieu n'a pas égard à l'apparence des personnes. Je suis, par ma nature, l'un des hommes les plus méprisables; je ne semble même pas appartenir à la famille humaine, mais Dieu m'a ouvert le cœur, il m'a fait connaître la voie du salut par Jésus-Christ, son Fils,

(1) Boosman est un vieux hottentot converti.

(*Rédacteurs.*)

et maintenant mon désir est que, vous et tous les hommes, vous puissiez entendre ces réjouissantes nouvelles et être sauvés.» Je n'oublierai jamais, ajoute le missionnaire, le moment où cet homme, se séparant de nous, suivit le chef, avec une couverture sur ses épaules, chantant et pleurant tandis qu'il s'enfonçait dans le désert.

Les deux instituteurs étaient restés au milieu des Tamboukis dans un parfait dénuement; on avait voulu accomplir à la lettre le précepte du Sauveur pour ne pas les exposer à la tentation. Ils n'avaient ni or, ni argent, ni souliers, ni bourse, ni deux vêtements, ni même un wagon; une poignée de millet, une livre de café, c'était toute leur richesse. Le peuple qu'ils devaient instruire n'était ni opulent, ni riche et ils ne pouvaient espérer de sa part aucune récompense. Ils devaient vivre du travail de leurs mains, tout en instruisant les indigènes. Trois semaines après le jour de leur arrivée, on leur rendit une visite, et on les trouva travaillant en temps et hors de temps, allant de kraal en kraal annoncer le Seigneur.

La députation missionnaire, après avoir quitté ces deux ouvriers du Seigneur, avait cherché Madoor, le chef des Bushmen; elle n'avait point réussi à le trouver; le pays lui était inconnu et le chef avait probablement transporté dans un nouveau lieu sa chétive tribu. Après douze jours de recherches inutiles, la députation se fixa sur un emplacement qui lui sembla propre à devenir le siége de la mission, et sans délai, ni inquiétude, elle dressa ses tentes, et mit la main à l'œuvre. La charrue missionnaire sillonna un sol de tout temps inculte; les mains qui la tenaient étaient glorieuses de leur tâche: c'étaient quelquefois celles du missionnaire lui-même, qui travaillant du matin au soir et trouvant que ses forces s'accroissaient avec ses travaux, se montrait le premier par son zèle comme il l'était par sa charge. On dirigea

l'eau d'une fontaine à travers l'établissement naissant ; on cultiva une étendue considérable de terrain ; on y sema des pommes de terre, de l'orge, du blé, des fèves, des pois et autres légumes utiles; on bâtit deux maisons ; enfin on jeta les fondements d'une colonie chrétienne dans le désert. Madoor parut alors avec quelques-uns de ses sujets; la reine de Séba n'eût pas été plus étonnée que cet homme quand il vit ce qu'on avait fait pour lui et pour son peuple, en leur absence et sans leur concours. Le lendemain on donna au chef les vêtements que les chrétiens de la rivière du Chat lui avaient envoyés. Madoor ne fut plus le même homme une fois décemment vêtu. Il ne revenait pas lui-même de son étonnement et de sa joie; « Mais j'avais toujours dit, observa-t-il, que j'avais des amis qui se montreraient un jour à moi.»

Trois chrétiens restèrent auprès des Bushmen, l'un comme instituteur, les deux autres comme simples artisans. Ils n'avaient que peu de moyens de subsistance et l'on n'avait pas non plus à craindre, sous ce rapport, les tentations pour eux. Au camp d'Israël on ne cessait de prier en faveur de ces soldats descendus dans la plaine; le missionnaire tenait chaque matin et chaque soir, sur sa station, une réunion de prières, et plusieurs chrétiens fidèles venaient avec empressement soutenir ses mains suppliantes. On n'est pas toujours d'accord sur le sens qu'il faut donner aux magnifiques promesses qui annoncent à l'avance les triomphes de l'Eglise chrétienne; l'on croit quelquefois qu'il faut se borner à la plénitude du sens moral; nous n'examinerons pas la question, mais nous ferons remarquer que dans les circonstances que nous venons de rappeler, le sens figuré et le sens littéral, se trouvent exactement accomplis; car tout se réveille, la nature morale et la nature physique; tout se peuple, la solitude des âmes et la solitude du désert.

On a vu que presque toutes les Sociétés missionnaires ont envoyé des ouvriers dans ce champ intéressant. Il en est une dont nous n'avons pas parlé, parce qu'elle est trop connue du lecteur. Entrée après les autres dans le champ, jeune encore, faible dans ses ressources, peu étendue dans ses travaux; peu riche en missionnaires et en stations, et néanmoins bénie et prospère, grandissant de jour en jour, respectée dans ses moyens, honorée dans ses agents, louée dans son zèle, admirée dans ses succès; cette Société, objet de tant de bénédictions qu'elle ne peut avoir méritées, c'est la Société des Missions évangéliques de Paris. Il est du devoir de ceux qui l'aiment de bénir Dieu du bien qu'il lui a fait. Il n'est personne qui l'ayant étudiée dans ses commencements et suivie dans sa marche, personne qui, comparant son histoire avec celle des autres Sociétés, ne reconnaisse qu'elle est l'une des plus favorisées, et ne s'étonne du rang qu'elle occupe déjà au sud de l'Afrique.

On a dit quelquefois que le dix-neuvième siècle est le siècle des missions; l'on pourrait dire aussi que le sud de l'Afrique est surtout la terre missionnaire. Deux circonstances le prouvent : le concours des Sociétés des missions qui, séparées ailleurs, semblent avoir pris ce pays pour le commun rendez-vous de leur zèle; les succès aussi prompts qu'admirables qu'elles ont obtenus, et l'état même de la contrée, déjà complètement changé, et siége béni des plus grandes améliorations dans les mœurs, dans les relations, dans la religion. En admirant ce double phénomène, nous avons cherché à nous en rendre compte; les considérations suivantes, entre beaucoup d'autres, nous ont semblé propres à l'expliquer et à le confirmer.

Les tribus du sud de l'Afrique n'avaient jamais connu l'Evangile. L'écho des voix apostoliques, qui se firent

entendre dans une grande partie de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, n'était pas parvenu jusqu'à ces régions ignorées, et depuis les apôtres jusqu'à nos jours, jamais les pieds des messagers de paix, ne laissèrent d'empreintes sur ces montagnes où ils eussent été si beaux et où ils ont, plus tard, été si bénis. Dix-huit siècles de lumières avaient été accordés à d'autres pays, et le Béchuana ne savait pas encore que pour lui aussi il y avait un Sauveur, un salut, un ciel. L'Eglise pouvait-elle ne pas se sentir émue dans ses entrailles, lorsqu'elle se rappela qu'elle n'avait point encore ouvert son sein à ces enfants du désert, si ignorants et si malheureux? D'ailleurs, ce qui rendait ses efforts plus pressants, devait les rendre plus efficaces; ce qui était un malheur devenait un encouragement : le fait même que ces hommes n'avaient jamais connu le christianisme, devait porter à croire qu'ils l'embrasseraient avec plus d'ardeur, puis qu'ils étaient innocents, du moins, du crime d'avoir méprisé la foi après l'avoir reçue, crime que Dieu punit toujours, en laissant les âmes retomber dans une aveugle et opiniâtre indifférence plus funeste que l'impiété elle-même.

L'état religieux des Béchuanas était remarquable. Ce n'était pas de la superstition, ce n'était pas de l'indifférence; ce n'était pas l'idolâtrie avec son système compliqué, avec ses dieux, avec ses temples, avec ses prêtres, ses cérémonies; celle qui existait n'était pas universelle; dans tous les cas, elle avait bien plus le caractère d'une habitude nationale, d'une tradition consacrée, que celui d'un besoin, d'une croyance, d'une religion. Ce n'était pas l'indifférence étouffant la conscience, éteignant le sentiment, détruisant les premiers besoins de l'âme. Païen, sans être superstitieux comme l'Indou, froid comme le Chinois, le Béchuana avait peu de préjugés avec beaucoup de besoins. Aussi est-ce une

chose admirable de voir comment ces hommes sauvages ont ouvert à des étrangers qu'ils ne connaissaient pas, mais qui venaient de la part de Dieu, leurs villages, leurs maisons, leurs cœurs. Ailleurs, il a fallu frapper à la porte avant d'entrer, ici elle était ouverte, et l'on était sollicité de venir.

Il ne faudrait pas croire que le Béchuana fût moralement resté à cet état de table rase, parce qu'il manquait d'énergie dans la conscience et d'élévation dans le sentiment. Parmi les peuples sauvages, il est peu d'hommes dont le tact soit plus sûr, dont la pensée soit plus prompte, et dont le cœur soit plus développé. Et c'était aussi l'un des plus grands encouragements offerts au zèle chrétien, que cette aptitude remarquable pour les lumières et pour la piété. Le Béchuana saisit merveilleusement bien les hautes vérités de l'Evangile; son intelligence les pénètre et semble parfois leur donner une nouvelle clarté par la manière dont elle les expose; sa conscience en apprécie toute la sainteté; c'est elle qui faisait qu'un sauvage s'écriait dans un sentiment profond d'amertume, et la douleur peinte sur le visage: « Mes péchés, mes péchés! » Et si quelque chose doit ici nous étonner, c'est le langage simple, exact, profond, quelquefois sublime de ces hommes éclairés d'hier, qui parlent de l'Evangile et de ses plus hauts mystères, de ses effets divers sur la vie et sur le cœur de manière à instruire même des chrétiens. Les souvenirs du lecteur sont nos meilleures preuves; qu'il relise, pour les juger sous ce rapport particulier, les discours des néophytes de Béerséba; il sera surpris de la rectitude de toutes les réponses et de la connaissance qu'elles supposent du système chrétien dans ses rapports avec la vie.

L'état social, aussi bien que l'état religieux des Béchuanas était favorable aux progrès de l'Evangile. Ces

tribus vivaient loin des Européens et par conséquent, dans l'ignorance de ces vices détestables que ceux-ci apportent d'ordinaire avec eux et communiquent aux sauvages. Les missionnaires ne devaient pas se trouver avec des chrétiens de nom, dans cette contradiction funeste qu'ils déplorent en tant d'autres lieux, comme l'un des plus grands obstacles au succès de leurs travaux. Aussi bien, les Béchuanas sont indépendants les uns des autres et divisés en tribus libres et peu nombreuses. Dès lors, on n'avait pas à craindre les entraves qu'une politique compliquée et ombrageuse met si souvent au progrès de la religion, pour peu qu'elle s'éloigne de ses vues et froisse ses intérêts. On pouvait se présenter partout avec une égale assurance, et ensuite déployer une pleine liberté de pensées et d'actions. Enfin, ces peuples étaient malheureux; malheureux plus particulièrement par leur genre de vie, qui les exposait à de grandes détresses, à de fréquentes famines et généralement à la pauvreté, par les maladies qu'ils ne savaient combattre en aucune manière et qui enlevaient souvent des milliers de victimes; par les guerres qu'ils se faisaient les uns aux autres et qui faisaient périr plus de monde que tous les autres maux ensemble; malheureux encore, comme tous les païens, par les ténèbres de l'esprit, les luttes de la conscience et les passions du cœur; malheureux depuis des siècles, sans espoir de guérison, sans soins d'aucune sorte. Etait-il possible de les connaître sans les aimer, sans les plaindre, sans les secourir ?

Ce n'est donc pas instinctivement et sans raisons suffisantes que le zèle missionnaire s'est dirigé vers cette contrée, et puisque c'est surtout là qu'il a été béni, là qu'il trouve des encouragements, il doit y étendre ses travaux comme Dieu y accroît ses succès. Or il est sollicité de toutes parts; et il n'est peut-être pas de pays au monde dont

les habitants soient mieux disposés à accueillir des missionnaires. La Société des Missions évangéliques de Paris en particulier voit son champ s'étendre de jour en jour; il faut croire que tandis que les autres églises multiplient leurs stations et leurs missionnaires, l'église réformée de France, animée d'une sainte jalousie, fera de plus grands sacrifices et déploiera un nouveau zèle, quand tout d'ailleurs l'y encourage, et les appels qu'on lui fait, et les exemples qu'on lui donne, et le succès qu'elle obtient.

VARIÉTÉS.

Un voyage au Japon; but du voyage; dangers des voyageurs; leur retraite.

A l'orient de l'Asie, au sein des eaux, se trouvent plusieurs îles populeuses, riches, civilisées, formant un grand royaume, mais sans relations presque avec le monde, et sans intérêt pour les états étrangers. Le chrétien seul, dont les sollicitudes doivent être universelles, pense quelquefois avec amertume à cette nation, et se demande par quels moyens il pourrait lui apporter les lumières de la foi. Plus encore que la Chine, le Japon semble haïr le christianisme, en redouter l'influence, en défendre l'approche, en repousser les propagateurs; pour la Chine, il y a déjà quelque espoir; l'antique muraille tombera, on a même accès sur ses côtes, au dehors on évangélise ses enfants nombreux; qui sait ce qu'amènera une guerre qui semble inévitable? Ce que nous pouvons dire, c'est que les missionnaires se multiplient

autour de la Chine, c'est que leurs publications sont répandues au loin et avidement lues, c'est que déjà des âmes sont converties qui travaillent à en convertir d'autres; c'est que dans ce moment de repos forcé et d'attente pénible, les missionnaires de Macao sont plus que jamais attachés à leur œuvre et en espèrent plus que jamais la réussite. Mais le Japon! hélas! là, aucun accès, aucune perspective; tout y repose dans un silence de mort, et les canons ne semblent faire entendre leurs explosions bruyantes que quand il s'agit d'effrayer et de rejeter loin de ces bords inhospitaliers, les inoffensifs messagers de l'Evangile, revêtus du caractère de généreux bienfaiteurs.

Trois marins japonais, seul reste d'un équipage de quatorze personnes, avaient cherché un refuge dans une île du grand Océan; pris et rendus captifs par les indigènes, ils furent rachetés par un négociant anglais, qui les envoya plus tard dans son pays. De l'Angleterre, les trois infortunés matelots firent voile pour Macao; la Providence les plaça dans la famille du célèbre missionnaire Gutzlaff; celui-ci apprit d'eux la langue du Japon. Dans le même temps quatre autres Japonnais, qui avaient aussi fait naufrage, arrivèrent dans l'île de Macao. Une maison de commerce, celle d'Olyphant et compagnie, conçut le généreux projet de rendre à leur patrie ces sept Japonais exilés. Elle fréta donc un bâtiment; elle ne mit à son bord aucune arme; toute la cargaison fut composée de quelques articles de commerce, dont on devait se servir, si les Japonais consentaient à faire quelques échanges de marchandise, et d'un assortiment de remèdes et d'instruments de chirurgie, dont on aurait aussi fait usage en faveur des habitants du pays. A bord du bâtiment étaient MM. Parker et Williams, missionnaires à Macao; ils n'avaient pas hésité à entreprendre ce voyage

pour essayer de se faire recevoir dans ce grand royaume.

Le pacifique *Morrison* mit à la voile le 3 juillet 1838; il alla d'abord prendre aux îles de Lieu-Kieu M. Gutzlaff, qui devait être aussi de l'expédition, et qui pouvait seul servir d'interprète à l'équipage. Le bâtiment jeta l'ancre dans le havre de Napa-Keang. De loin, l'aspect du pays sembla très beau aux voyageurs; de près, il leur parut plus riche encore. La mer était couverte de pêcheurs. Depuis le bord de l'eau, la terre s'élève graduellement et par des progressions régulières, jusqu'à une hauteur de mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Des tombes, éclairées des rayons du soleil, se montraient dans un cimetière lointain, et trompaient par leur aspect l'œil du voyageur qui les prenait pour des maisons. Des lieux stériles contrastaient çà et là avec des plateaux remarquables par leur culture et leurs beautés. Des pins ombrageaient de leur riche feuillage la pente et le sommet de ces charmantes collines. Les jonques du Japon et d'autres pays étaient nombreuses dans la rade. L'approche de nos voyageurs attira bientôt la curiosité des habitants du port; du faîte des maisons, des lieux élevés de l'endroit, ils regardaient un bâtiment et des hommes remarquables pour eux; ils envoyèrent quelques heures plus tard, avec de l'eau et des rafraîchissements, deux ou trois canots, qui firent une visite amicale au navire étranger. Quelques-uns des voyageurs vinrent sur le rivage; ils y furent bien accueillis par le peuple, pour qui ils étaient un grand sujet d'étonnement. Mais plusieurs officiers ne tardèrent pas à s'approcher et à engager ces visiteurs inattendus à retourner à leur bâtiment; le peuple les accompagna jusqu'au bord de la mer, les congédiant avec douceur, comme il les avait reçus avec amitié. D'autres visites furent tentées; mais elles ne purent être longues à cause de la vigilance des officiers; toutefois, on

laissa, avec les instructions nécessaires, du virus entre les mains d'un médecin indigène.

Les véritables indigènes de Lieu-Kieu ont la peau cuivrée; leurs cheveux sont noirs sans être aussi doux et aussi lisses que ceux des Chinois; leurs yeux, le plus souvent, sont noirs et gris; leur constitution n'est pas forte, leur taille n'est pas haute. Des manières agréables et une simplicité naturelle les caractérisent tous. Parmi les plus âgés il y avait des hommes qui ne se fussent en rien distingués des Malais, s'ils avaient été dans leur pays. Les indigènes véritables sont les plus nombreux; mais mêlés aux Tartares et aux Japonais ils forment avec eux une population dont l'étranger discerne, d'un seul regard, les éléments divers. Comme dans tous les pays païens, les femmes sont ici esclaves de leurs époux. Nos voyageurs n'en virent aucune qui n'appartînt à la tribu des habitants primitifs du pays.

Les maisons sont généralement pauvres. Il en est qui ne valent pas une cour de moutons en Europe; il en est aussi dont l'enceinte n'a pas plus de six pieds carrés sur six ou sept de hauteur. Les côtés sont faits avec du chaume, ainsi que les lits; rarement on voit des murs construits avec du corail; on trouve plus souvent des piliers placés au coin de la chaumière et soutenant un toit qui se termine en pointe. Les maisons tout entières ne contiennent qu'une seule pièce; elles n'ont, du reste, même pour cette unique chambre, ni portes, ni fenêtres, ni cheminées.

Les officiers parlent et écrivent quelque peu le Chinois, mais le peuple parle la langue du Japon.

Le terrain produit du riz, de la canne à sucre, du millet, des melons, des pommes de terre. A peine voit-on un chien, un chat, un animal de quelque sorte; nos voyageurs n'aperçurent qu'une vache, quelques cochons, quelques chevaux, quelques taureaux.

Une police vigilante et sévère empêche les étrangers de se procurer des renseignements sur le pays et les lois qui le régissent. Elle fournit volontiers des vivres aux voyageurs qui viennent l'importuner de leurs visites, elle refuse même toute récompense, tout paiement; mais c'est pour se débarrasser plus vite des étrangers, toujours suspects.

Après avoir pris à son bord M. Gutzlaff, *le Morrison* continua son voyage et arriva bientôt au Cap Diun. Ici encore le terrain s'élève de colline en colline, et va enfin se confondre avec les plus grandes montagnes du Japon, qui montrent leurs sommets gigantesques et majestueux jusqu'à la surface lointaine de la mer. Celle-ci paraît navigable jusqu'à son rivage. L'aspect du pays annonçait la fertilité. Quelques-unes des collines sont perpendiculaires; elles étendent leurs pentes dépouillées jusqu'au bord de l'eau. L'espace entre les montagnes se trouve quelquefois couvert de forêts. Le sommet élevé du mont Fusi se montrait comme le faîte d'un grand temple; plus long que large, mais s'abaissant par quatre pentes à la fois, il paraissait aussi uni qu'un toit d'ardoises. On croit que cette montagne a de 10 à 12,000 pieds anglais de hauteur. Nos voyageurs la virent couverte de neige au milieu de l'été; il est donc à croire qu'elle l'est pendant tout le cours de l'année.

Le Morrison entra dans la grande baie que domine Yédo, capitale du royaume. Plusieurs bateaux de pêcheurs s'approchèrent du navire inconnu, mais ne firent aucune démonstration hostile. Les marins japonais à bord *du Morrison*, tressaillirent de joie à la vue de la patrie retrouvée. Leur transport ne devait pas être de longue durée. Un coup de canon se fit entendre du fort; ce n'était pas seulement le signal de l'arrivée d'un bâtiment étranger dans la baie. Les brouillards qui cachaient la ville, ne permirent pas aux voyageurs de dé-

couvrir le lieu d'où le coup était parti. *Le Morrison* avançait vers le port; le temps s'éclaircit et l'on vit aussitôt avec le fort d'Aura-Gawa, la fumée du canon qui tirait encore, et les boulets qui venaient tomber dans l'eau à une lieue de distance. Le bâtiment changea de direction et s'arrêta dans un lieu sûr. Il fut bientôt entouré de barques de pêcheurs, venues de toutes les parties du port. Les Japonais se montrèrent timides d'abord, mais ils approchèrent peu à peu, encouragés par les étrangers eux-mêmes. Un vieillard alla à bord et chercha à se faire bien recevoir par des manières serviles. Le pont fut aussitôt couvert de curieux; on admirait la grandeur du bâtiment, on s'étonnait de la hauteur de ses mâts. Mais parmi les visiteurs qui se succédèrent sur le pont, durant le reste de la journée, on ne put distinguer aucun officier. Les indigènes ne voulurent pas non plus transporter les étrangers sur le rivage. Ceux-ci envoyèrent aux officiers des cartes où était écrite, en Japon et en Chinois, la requête que, jusqu'alors, ils avaient réitérée inutilement. Ils avaient quelque espoir d'obtenir une permission fort raisonnablement demandée. La nuit se passa dans l'attente. Les voyageurs ne pouvaient point se plaindre des Japonais; ils les avaient trouvés honnêtes et paisibles; ils avaient admiré leur taille haute, leurs figures pleines de vie, leurs traits plus beaux que ceux des Chinois, leurs fronts élevés et larges, leurs corps forts et robustes. Ils n'avaient d'ailleurs pas eu de peine à discerner les marques d'une grande pauvreté générale dans tout le pays.

Le matin, dès six heures, les voyageurs furent réveillés autrement qu'ils ne l'avaient pensé. Pendant la nuit on avait transporté le canon du fort et on l'avait braqué sur le bord opposé. On tira de là sur le navire aussitôt qu'on put l'apercevoir dans la rade. Il fallut lever l'ancre sur le champ et s'éloigner; un pavillon blanc fut hissé, mais inutilement; on tirait plus fort qu'auparavant.

Quand, pour la première fois de leur vie, les voyageurs entendirent le sifflement des boulets qui se succédaient avec rapidité autour d'eux, et quand ils se dirent qu'ils étaient le but auquel visait l'ennemi, qu'un accident seulement pouvait empêcher leur fuite et les compromettre tous, qu'un mât rompu, une manœuvre manquée, un coup de vent contraire les mettait en péril de mort, et amenait la destruction de l'équipage tout entier, ils éprouvèrent des sentiments qu'il est plus facile de comprendre que de dépeindre. Livrés à ces impressions, ils voyaient les boulets voler sur leurs têtes, tomber dans l'eau à une courte distance, passer au milieu des agrès du bâtiment, endommager le navire et ses canots, les menacer eux-mêmes d'une subite mort. Au moment où l'ancre fut levée et le vaisseau lancé loin du rivage, on vit un boulet fort habilement dirigé contre le mât, mais heureusement il n'atteignit pas.

Le bâtiment s'éloignait, les voyageurs commençaient à respirer, lorsque se fit entendre un cri, qui les remplit de frayeur : « Nous restons immobiles, » dit le capitaine à haute voix. Heureusement le calme ne dura que quelques instants ; une brise salutaire enfla de nouveau les voiles du navire, qui s'éloigna dès-lors promptement de ces bords inhospitaliers. Il fut poursuivi par des canots portant des canons ; mais il gagna la pleine mer sans accident. Le capitaine avait fait jeter à la mer une toile sur laquelle il avait écrit qu'il manquait d'eau et qu'il désirait parler à un officier. Les matelots japonais ramassèrent la toile ; mais aucune réponse ne fut faite à la requête des marins étrangers.

On fit voile vers Satzuma. On ne vit presque pas de villages sur la côte ; les barques de pêcheurs étaient rares aussi. Un observateur ordinaire assurerait que les collines sont couvertes d'une riche verdure. Une chaîne de montagnes assez régulières court parallèlement à la côte. Leur

sommet est couvert de gazon seulement et offre l'aspect de riches pâturages; sur ces pentes uniformément prolongées, on n'aperçoit ni pierres, ni aspérités. Ce qui frappe le plus agréablement les regards, ce sont des ravins qui, couverts de taillis épais et verdoyants, se déploient gracieusement entre les montagnes qu'ils séparent. Semblables à des haies d'aubépine nouvellement taillées, ces bois sont si serrés que le chasseur lui-même ne pourrait les traverser. La partie supérieure des montagnes doit être peu propre à la culture, car les bois couvrent tous les points où leurs racines peuvent s'étendre et se nourrir.

Arrivés dans la baie de Kagosima, le *Morrison* fut honoré de la visite d'un officier qui eut une conférence avec le capitaine. Ses discours furent calmes et ses manières obligeantes. Il avait amené un matelot pour conduire le bâtiment dans un ancrage temporaire. Il remit les dépêches destinées au prince de Satzuma, maître de la contrée, et à l'empereur lui-même, résidant à Yédo. Il promit une réponse dans trois jours. Un autre officier vint dans l'après-midi assurer l'équipage qu'un messager avait été envoyé à Satzuma et qu'un officier supérieur les visiterait le lendemain. En attendant, il fit conduire le navire dans un endroit plus sûr. On envoya deux canots apporter de l'eau, mais un coup de vent les arrêta dans leur trajet. Bien qu'une famine rendît les provisions rares, des vivres et des fruits devaient être fournis au *Morrison* dès le lendemain. L'un des marins japonais venus de Macao, descendit sur le rivage; il en revint enchanté de l'accueil qu'il avait reçu, et assura que la non réussite de la première tentative tenait à ce qu'on ne les avait pas envoyés, lui et ses compagnons, dissiper les craintes de l'autorité. S'il faut en croire les rapports du peuple, une grande famine venait de désoler le pays, dont les moissons auraient été, quelque temps auparavant, entière-

ment détruites par des vents violents et étonnamment prolongés; une révolte générale éclatait sur tous les points du royaume, la décapitation était à l'ordre du jour à Yédo; Asacca, la troisième ville du Japon, avait été réduite en cendres par les insurgés.

La scène que l'équipage étranger voyait se dérouler devant lui était riche, variée, magnifique; l'art et la nature se montraient à la fois et s'embellissaient par le contraste, dans des collines qui dominaient de charmantes vallées, dans des forêts qui s'ouvraient sur des pays plats, dans des champs fertiles qui se déployaient le long de plaines incultes. Çà et là l'on découvrait des villages épars sur ce charmant pays. Du reste, la rade n'est pas souvent visitée, car on n'y connaît que le pavillon chinois, et les officiers n'avaient jamais vu d'autre bâtiment étranger que le *Morrison*.

Au matin du troisième jour, nos voyageurs attendaient l'accomplissement de la promesse qui leur avait été faite. Dès six heures et demie, l'on vit une barque de pêcheurs s'avancer portant plusieurs individus. Les Japonais qui étaient à bord donnaient l'avis de mettre à la voile et de gagner la mer. Des préparatifs de guerre se faisaient sur le rivage. On aperçut des espèces de forts portatifs rangés le long de l'eau. Ils avaient environ cent pieds de long sur quatre ou cinq de hauteur. Les hommes qui s'y étaient placés paraissaient vivement occupés. Les Japonais à bord du *morrison*, virent des signes de guerre dans l'arrangement de ces forts; ils assuraient que ni les balles, ni les boulets ne pouvaient les percer. Après les assurances qu'ils avaient données et les promesses qu'ils avaient reçues, les voyageurs ne pouvaient guère croire à une si grande injustice; ils espéraient encore que tous ces préparatifs pouvaient n'être que des honneurs pour l'illustre officier attendu. Mais bientôt, un détachement

de soldats commença un feu bien nourri de fusils et de canons. Fixé par ses ancres au milieu d'une petite baie, attaché par un câble énorme qu'il fallait tirer, immobile aussi par l'effet du temps ou poussé par un vent léger vers le rivage, le *Morrison* était exposé à un danger imminent et n'avait presque aucun moyen de délivrance. L'habileté calme de son capitaine, les mesures sages et promptes qu'il prit, lui donnèrent peu à peu une heureuse direction; mais au désavantage du temps se joignait celui d'une marée contraire. Un coup de vent favorable sembla vouloir faciliter la retraite du bâtiment. Le vent cessa de souffler, et le *Morrison* entraîné par des courants, déclinait vers le rivage opposé, où des canons prêts à faire feu l'attendaient pour le détruire. A la faveur d'un nouveau vent, il gagna la position qu'il venait de quitter, mais les plus gros canons avaient été transportés à l'une des extrémités de la baie; le *Morrison*, placé au milieu de cette baie large de trois ou cinq milles, attaqué des deux rivages à la fois, privé de tout moyen de défense, essuya un double feu pendant dix-huit heures de suite; il parvint enfin à gagner la pleine mer, et ce fut sa délivrance. Il ramena les marins Japonais à Canton; son voyage fut donc aussi inutile que dangereux. On ne sait comment expliquer la conduite des autorités du Japon; l'ordre du prince de Satzuma fut sans doute contraire au désir des étrangers; les officiers peut-être voulaient montrer du zèle et s'assurer des récompenses par un excès de sévérité qu'ils savaient devoir être approuvé et rétribué. Le peuple néanmoins accueillerait volontiers des missionnaires: c'est le gouvernement et non la nation qui tient obstinément fermée cette porte que l'Evangile s'ouvrira tôt ou tard. Un événement politique pourrait en peu de temps changer l'avenir du royaume.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SYRIE.

Mission américaine chez les Druses : leur état social et religieux.—Leur désir de devenir chrétiens.—Obstacles à la réalisation de ce vœu.—Grand mouvement parmi eux décrit dans le journal d'un missionnaire. —Mesures prises par le Conseil américain pour le seconder.

La presse a parlé d'un soulèvement des habitants du Liban contre l'autorité : quelque chose de plus remarquable et de plus réjouissant avait précédemment eu lieu parmi les Druses : un mouvement religieux que la dernière commotion n'aura pas détruit, nous l'espérons, et que nos lecteurs aimeront à connaître, dans les circonstances actuelles surtout. Un journal politique assure qu'à Alexandrie le bruit courait que les missionnaires anglais excitaient les Druses à la révolte. C'est le seul hommage rendu à leur zèle. On veut dire que les missionnaires secondent les vues du gouvernement de la Grande-Bretagne, en suscitant des embarras au Pacha. Le bruit est étrange de toutes les manières ; il faut ignorer profondément le caractère de tous les missionnaires protestants du monde, pour supposer qu'ils sont au service de la politique ; l'on ne sait sans doute pas non plus que les missionnaires qui instruisent les Druses ne sont pas Anglais, mais Américains. Certes il n'est pas de nation plus indifférente à la question d'Orient que les Etats-Unis, et l'on peut bien dire qu'il n'est pas d'hommes sur la terre moins préoccupés que les missionnaires du Liban des intérêts passagers

de la politique. Du reste, il leur importe peu d'être méconnus et calomniés ; pendant la guerre, ils priaient ; mais la paix venue, ils ont recommencé leur œuvre suspendue, et si leurs paroles sont écoutées et leurs travaux bénis, les Druses apprendront l'obéissance à l'homme par l'obéissance à Dieu, et justifieront par leur conduite fidèle et leur patience dans l'épreuve, les missionnaires, l'Evangile et eux-mêmes.

Les Druses forment une population particulière dans les montagnes du Liban et au sud de Damas. Ils professent la religion mahométane, mais sans y être bien fidèles, puisqu'ils passent pour hérétiques et le sont en effet, au point de vue du Koran. La secte naquit d'Hakem, calife d'Egypte et prince cruel ; mais elle prit son nom d'El Drusi, disciple zélé du calife. Les Druses croient que Hakem était la dixième incarnation de la divinité ; c'était à la fois la dernière et la plus importante. Ils lui rendent donc les honneurs divins. Ils ont toujours été attentifs à cacher la nature de leur religion ; elle paraît être un mélange de mahométisme, de paganisme et de christianisme. Quatre siècles et demi après la mort de son fondateur, cette secte fut soumise à un chef unique. Retirés dans les montagnes du Liban, les Druses restèrent pendant plusieurs siècles libres et indépendants, tandis que le despotisme tenait sous son joug les populations environnantes. Ils furent toujours guerriers, et ils formèrent, jusqu'en 1835, une province à moitié soumise de l'empire turc. Mais alors, Ibrahim Pacha parut à l'improviste devant leur capitale, à la tête de dix-huit mille hommes, et il les dépouilla de leurs armes qu'auparavant ils portaient toujours sur leurs personnes. Ils avaient donc perdu les avantages de leur position, et soumis comme tous les autres, et comme eux obligés d'obéir aveuglément aux lois, ils conservaient le regret de leur

ancienne indépendance, peut-être sans espoir de la recouvrer. Ils sont au nombre de soixante à soixante-dix mille individus, assez puissants autrefois pour inquiéter un souverain, mais trop faibles maintenant pour secouer son joug et braver ses armes.

Dès 1831, les missionnaires américains de Beyrout entrevirent la possibilité d'introduire l'Evangile au milieu de ce peuple. Déjà une femme Druse se rendait régulièrement auprès d'eux pour s'instruire des vérités de la religion chrétienne. Souvent, baignée de larmes, elle s'écriait que c'était bien la vérité qui lui était annoncée ; persévérante dans son désir de la connaître, elle l'étudiait encore lorsqu'elle fut atteinte d'une cruelle souffrance, dont elle mourut. De même, un homme âgé, un appui de la religion des Druses, initié dans ses mystères, et depuis longtemps observateur reconnu de ses coutumes, se rendit auprès des missionnaires, et après de longues disputes, abjura sa croyance, confessa son désir d'embrasser l'Evangile, et comme preuve de la sincérité de son vœu, apporta à ses nouveaux guides, pour en faire l'usage qu'ils voudraient, l'un de ses secrets livres de religion. Pendant un court séjour dans les montagnes, un missionnaire avait été officiellement invité à honorer de sa présence une assemblée religieuse des Druses ; le culte fini, on le pria de prendre la parole à son tour, de lire et d'expliquer une portion des Saintes Ecritures. Ainsi l'erreur allait au devant de la vérité et s'inclinait devant elle, et ainsi la superstition sentant et sa faiblesse et sa folie, demandait vaguement à l'Evangile sa force et ses lumières. Trop heureux de répondre à l'appel de l'ignorance, les missionnaires se rendaient de temps en temps dans les montagnes, tandis que, des montagnes elles-mêmes, descendaient souvent chez eux des Druses avides de leurs instructions. Ces relations du zèle avec la docilité se

multiplièrent d'année en année; en 1835, l'état des Druses offrit de nouveaux encouragements au dévouement des missionnaires. M. Bird et plusieurs de ses amis passèrent une partie de l'été au milieu des montagnes. Madame Dodge y ouvrit une école de filles; les Druses se rendaient à la prédication de l'Evangile, chaque dimanche. Ils paraissaient écouter avec intérêt et candeur, et ils lisaient le Nouveau-Testament avec beaucoup de plaisir. Quelques-uns d'entr'eux assistaient même au culte de famille célébré dans la maison du missionnaire en langue arabe. M. Smith visita huit ou neuf de leurs villages; plein de confiance en leur hospitalité bien connue des étrangers, il se présenta au milieu d'eux sans autre garantie que leur bonne foi, ni d'autre recommandation que son caractère de ministre de Christ. Il annonça partout l'Evangile à ce peuple intéressant; toujours écouté avec respect, il n'osait pourtant pas faire grand cas encore de ce premier encouragement, à cause du caractère des Druses peu franc par fois. Mais, du moins, il se convainquit qu'on pouvait avoir accès auprès d'eux, et qu'un vaste champ était ouvert au zèle missionnaire. Alors survint le désarmement des Druses par le vainqueur égyptien. Excité déjà auparavant, le mouvement religieux ne paraît donc pas déterminé par des vues purement humaines. Quoique ignorants et incapables de bien comprendre soit l'absurdité de leur religion, soit le sacré caractère de l'Evangile, les Druses peuvent être excités par des besoins vagues, un malaise, un vide du cœur et de la vie mal compris, et les premières impressions enfin de cette grâce qui amène quelquefois les hommes et les peuples à la foi, par de lents progrès et des voies inconnues.

Après le retour des missionnaires à Beyrout, un nombre considérable de Druses continuèrent à fréquenter le ser-

vice divin, les uns descendant de la montagne, et les autres venant des faubourgs de la ville pour se rendre ensemble dans la maison de Dieu. Plusieurs voulaient devenir protestants : une famille entr'autres de quatre-vingt-dix membres désirait embrasser la religion chrétienne ; mais les missionnaires, prudents dans leur zèle, crurent pénétrer le secret motif de ces demandes. Craignant que des considérations légitimes mais terrestres, n'y entrassent pour beaucoup, ils se refusèrent à recevoir dans le bercail des brebis étrangères qui voulaient y trouver un abri plutôt que le salut. On sait que presque tous les Musulmans deviennent soldats du Pacha. Pour se soustraire à cette nécessité que personne n'aime, que personne ne peut éviter, les Druses quelquefois peuvent souhaiter le nom de chrétiens protestants, car les infidèles sont beaucoup moins que les autres tourmentés par le pouvoir.

Un événement important signala le commencement de l'année 1836 : Un Druse avait, avec sa femme, embrassé la religion chrétienne. Arrêté par l'autorité, il fut jeté en prison comme malfaiteur. D'après la loi, il méritait la mort, car il avait trahi la religion du prophète. Malgré la perspective d'une mort violente, il demeura ferme dans la foi qu'il avait embrassée, et quand il fut traduit devant le tribunal qui devait décider de son sort, il fit une confession franche de ses sentiments. C'était le premier Druse repris par la justice pour cause de religion. Ceux qui, avant lui, avaient embrassé l'Evangile, n'avaient point été inquiétés dans la fidèle profession qu'ils en faisaient. Cependant on n'oubliait pas le prisonnier. Ses amis sollicitaient sa délivrance ; ils eurent le bonheur de l'obtenir après dix-sept jours de captivité. On apprit avec joie dans les montagnes qu'un Druse pourrait peut-être embrasser une religion conforme à ses sentiments, sans avoir

à craindre ni pour sa vie, ni pour ses biens. L'homme qui, le premier, dans ce pays, avait rendu courageusement témoignage à la vérité devant l'appareil d'un tribunal, fut reçu dans l'église par le sacrement du baptême avec sa femme et ses enfants : ce furent là les prémices du ministère évangélique des missionnaires américains. Ils n'étaient pas sans crainte pour l'avenir de leurs néophytes. Maintenant que, par la cérémonie solennelle et touchante de leur baptême, ils avaient fait un public outrage à la religion du prophète, et donné un caractère définitif de stabilité à leur nouvelle croyance, ces jeunes chrétiens pouvaient réveiller le ressentiment à peine calmé de l'autorité, et attirer sur eux l'effet d'une colère terrible en ses vengeances. D'ailleurs l'inflexible Koran voue à la mort tous ceux qui le désertent, et c'est cette loi sanguinaire qui arme le bras de l'autorité et effraie les courages mal affermis. Ainsi plusieurs chrétiens catholiques avaient, dans la crainte des châtiments, embrassé de nouveau le mahométisme après l'avoir répudié. Méhémet Ali leur permit de retourner à leur première détermination; mais le jour suivant ils furent mis en prison, et plus tard bannis. Les nouveaux convertis étaient fermes. Avertis de leur danger, ils paraissaient résolus à le braver. Le chef de la famille se disait prêt au martyre, et son courage dans la précédente épreuve montrant l'énergie de sa foi, faisait espérer de lui un fidèle confesseur de la vérité. Dieu voulut que ses serviteurs n'eussent pas épreuve sur épreuve, et il éloigna d'eux les dangers. Le frère et la femme du chef de cette famille chrétienne demandèrent aussi le baptême avec tant d'instance et de sincérité que les missionnaires se disposèrent à le leur administrer. Hélas! ils tremblent de leurs succès mêmes, et ils craignent d'attirer l'attention, les châtiments d'un impitoyable pouvoir. Ah! que leur joie serait plus grande et leurs progrès

plus rapides si les consciences étaient libres, et toutes les convictions respectées! Malgré tant d'obstacles, le mouvement qui avait commencé dès 1835 s'est communiqué d'individu à individu, de famille à famille, de village en village, de sorte qu'il se fait plus ou moins sentir dans tout le pays. Nous allons laisser le missionnaire qui l'a en partie provoqué et secondé, nous en décrire la marche et les principaux caractères.

6. *Septembre.* « Tant de Druses maintenant demandent une instruction chrétienne, et la demandent si instamment, qu'il me semble que nous devrions prendre des moyens pour les satisfaire de notre mieux. J'ai donc prié M. Hebard de se rendre à Beyrout pour me donner son avis sur nos devoirs envers ce peuple. Nous avons passé la journée en délibération et en prière; M. Nicolayson, de Jérusalem, était avec nous; il prend un vif intérêt aux Druses. Nous sommes de l'avis que le présent état de choses est un appel extraordinaire de la Providence, qui nous sollicite de travailler à leur conversion. Nous allons momentanément suspendre tous nos autres travaux pour consacrer à cette œuvre toutes nos pensées et tout notre temps. Au fait, je suis si souvent retenu par les visites qui me viennent de toutes les parties du Liban, qu'il ne me reste aucun moment à donner à mes autres devoirs.

7. « Le cheik S. de B., au centre des montagnes, est venu aujourd'hui me demander une instruction chrétienne, non-seulement pour lui, mais encore pour son père et ses frères, cheiks des montagnes. Il ne veut ni protection, ni argent, ni avantage terrestre d'aucune sorte, mais seulement une instruction religieuse. Il déclare, avec une grande apparence de sincérité, qu'il ne fait d'autre souhait que celui d'assurer le salut de son âme. A l'égard des superstitions de sa propre religion, il reconnaît qu'elles sont aussi fausses que fu-

nestes ; et il nous dit qu'ayant, trois années de suite, lu la Bible et jugé par elle les diverses sectes religieuses, il est resté convaincu qu'elles ont abandonné la Parole divine, et imposé aux hommes une multitude d'inventions destinées moins à assurer le bonheur du peuple qu'à accroître le pouvoir et les richesses des prêtres. Il parle avec une indignation toute particulière de la confession auriculaire et du pardon des péchés par des hommes. Il nous a prouvé par ce qu'il nous a dit des jeûnes, de l'invocation des Saints, du culte des images et autres cérémonies semblables, qu'il connaît ce qui sépare notre communion d'avec l'Eglise romaine; et il nous a montré par ses citations de la Bible, exactes et sages, qu'il la lit avec attention et la comprend bien.

9. « Ayant passé une grande partie de la journée d'hier en conversation avec les Druses, je fis la promesse à un cheik d'aller le voir dans les montagnes. Le soir je me mis en route avec ce dessein : je désirais aussi visiter les autres cheiks de ce village et des bourgs environnants, parce qu'ils se sont de même adressés à moi pour être instruits dans la foi chrétienne. Les représentants du Pape s'agitent vivement et emploient contre nous des raisonnements et des menaces. Je ne doute pas qu'ils ne réussissent à soulever une tempête d'opposition telle que peu d'hommes parmi ce pauvre peuple déçu, seront capables d'y résister. Cependant nous avons un vaste champ ouvert devant nous, et grand serait notre péché si nous négligions d'y jeter promptement la semence, tandis que la liberté nous en est accordée. Les cheiks ont assisté ce soir à un service arabe, et ont paru écouter la prédication de l'Evangile avec intérêt. Le cheik M. m'a dit que les catholiques les tourmentent constamment, mais que pour sa part, il ne se joindra jamais à eux, qu'il aimerait mieux vivre et mourir dans la religion de ses pères. Les

Druses, en effet, sont menacés de la colère d'un puissant émir, s'ils ne cessent de recevoir nos livres et n'interrompent tout rapport avec nous. Cette menace, hélas! on l'accomplira probablement. Oh! combien ne sont pas et nombreuses et sévères les épreuves auxquelles un homme est exposé dans ce pays, quand il soumet son cœur à la vérité! J'éprouve une vive sollicitude pour cette famille de jeunes et intéressants cheiks. A peine savent-ils ce qu'ils doivent faire. Ils m'ont parlé de leur position avec tant de franchise et de sentiment, que mon cœur s'intéresse à eux plus encore qu'au reste des Druses. Puisse le Seigneur, dans son infinie miséricorde, renouveler leurs âmes et conduire leurs pas dans la voie du salut!

10. « La plus grande partie de ma journée d'hier, et c'était un jour de repos, fut employée à converser avec les Druses de ce village. J'assistai à l'école du dimanche, tenue en arabe, et je reçus une agréable visite d'un prêtre grec. Il me dit qu'il n'est pas du nombre de ceux qui veulent agrandir l'église grecque par de nouveaux convertis; pour ce qui le concerne, il n'a nul souci de faire des prosélytes. C'est un vieillard, prêtre du village depuis trente-six ans. Hélas! la voie du salut est un secret aussi grand pour lui que pour un Indou; il est aussi mort à toute piété fervente, que les pierres de son église, que le peuple baise respectueusement comme si c'étaient les sacrés murs de la ville sainte.

12. « Je me rendis à B.'T, et je passai le jour à converser avec une grande famille de cheiks qui habitent le village. Ces cheiks sont les gouverneurs, sous la haute surveillance de l'émir, de toute cette partie du Liban. La plupart d'entre eux paraissent résolus à devenir chrétiens, à tout hasard. Ils connaissent bien peu encore cette religion qu'ils sont si empressés d'embrasser. La mère des cheiks d'A. est la femme du plus riche et du

plus puissant cheik de B.'T. Elle envoya par l'un de nous un mot à ses fils pour les encourager à devenir chrétiens, et pour approuver le plan qu'ils lui avaient soumis de placer leurs plus jeunes enfants dans notre collége.

« Ce jour a été un jour de grandes occupations. Plusieurs cheiks sont descendus des montagnes pour venir nous voir; ils désirent prendre des maisons dans la plaine, et y demeurer pour être instruits par nous. Ils ne veulent revenir dans les montagnes qu'instruits, reçus et baptisés. Dieu veuille me prêter son secours dans ces circonstances solennelles! A peine sais-je que répondre à de si pressantes demandes.

« Le soir Abd Allah de B.'H, est venu, avec plusieurs autres Druses, du plus haut point du Liban. Ils se donnent pour les envoyés de tous leurs villages, et doivent tout faire en leur nom. Ils nous prient instamment d'ouvrir des écoles, de construire une église chez eux, de les recevoir et de les baptiser sur-le-champ. J'ai employé toute la soirée à leur expliquer aussi simplement que je le pouvais les moyens de salut offerts par l'Evangile. Ils se sont retirés avec le projet de revenir dans une semaine, accompagnés de plusieurs de leurs amis. Ma langue se fatigue à annoncer l'Evangile, que d'ailleurs elle aime tant à prêcher. J'ai parlé tout le jour et toute la soirée jusque bien avant dans la nuit. J'ai eu beaucoup de monde à une réunion du soir. Le chef des Druses de Rass Beyrout, sa femme et ses enfants étaient présents. Ils semblent animés du même désir d'abandonner leur ancienne religion et de devenir *Engleese*, comme ils disent. Dieu veuille leur donner ce qu'encore ils ne désirent pas, ils ne comprennent pas même.

16. « *Jour de dimanche.* J'ai été très occupé, je me suis senti fatigué après avoir prêché en arabe et en anglais, conversé pendant l'intervalle des services avec des

Druses venus de différents villages, et fait une exposition des saintes Ecritures au service du soir. L'œuvre est déjà trop considérable pour que je puisse y suffire tout seul; j'ai donc prié deux de mes frères de venir à mon secours, et de m'aider pendant quelque temps.

18. « Après avoir passé une partie du jour avec des Druses dans ma maison, j'ai été en visiter d'autres, conformément à l'engagement que j'en avais pris. Ceux-ci vivent au cœur même du fanatisme maronite, et sont guettés par des moines à l'œil fin et au cœur cruel, qui fourmillent dans deux ou trois couvents des montagnes voisines. Nos amis Druses ont été menacés du bras séculier. Hélas! je crains que ces menaces ne soient pas vaines. L'émir du district est un violent bigot, et depuis longtemps un persécuteur impitoyable des convictions sincères. Cependant les Druses paraissent prêts à souffrir toutes choses plutôt que de suspendre leurs rapports avec nous. Mais quand je pense combien puissants et nombreux sont nos adversaires, et combien faibles nos amis; que je me dis en outre qu'ils ne sont encore que de pauvres païens sans connaissance ni crainte suffisantes de Dieu, enfin que nous ne pouvons pas les recevoir, puisqu'ils sont musulmans, dans notre église, comme les membres des sectes chrétiennes dans ce pays, je m'avoue avec douleur que nous n'avons que peu lieu de croire à leur persévérance dans la foi. Néanmoins, il est de notre devoir de prêcher la parole de Dieu en temps et hors de temps avec toute diligence, abandonnant aux soins du Seigneur, et l'avenir de nos amis, et le succès de notre ministère.

« Aujourd'hui j'ai passé une partie du jour en consultation et en prière avec le frère Hebard. Nous nous sommes sentis accablés du poids de notre extrême faiblesse. Nos réflexions nous ont amené à la triste, mais

inévitable conclusion que la vaste et blanche moisson déployée à nos yeux doit en grande partie périr, faute d'ouvriers. Sans suspendre entièrement les travaux constants de notre mission proprement dite, il nous est impossible de donner des soins suffisants à ces multitudes de Druses répandus sur le Liban. Ah! que ne sommes-nous secourus! Ne voulant pas abandonner les Druses, nous sommes décidés à les recevoir dans nos maisons pour les instruire autant que nos forces nous le permettront. Nous emploierons aussi des natifs convertis partout où ils pourront nous seconder avec avantage.

21. « Les Druses qui m'avaient promis de revenir dans huit jours sont arrivés aujourd'hui; j'ai passé avec eux l'après-midi et la soirée. Ils resteront quelques jours pour s'instruire. Veuille le Seigneur leur donner des cœurs disposés à recevoir avec douceur et amour la parole de Dieu!

22. « Ce jour a été consacré à mes hôtes. Ils ont pris des mesures avec les habitants de plusieurs villages pour se déclarer tous chrétiens dans le même moment. Ils espèrent que quand l'émir verra tant de cœurs animés du même désir, il n'exécutera pas ce plan de cruelle persécution dont ils ont été menacés. Ils me pressent beaucoup d'aller les visiter dans leurs villages; je ne vois pas comment je le pourrai. Il me faudrait une semaine, et je n'ai personne à laisser ici, pendant mon absence, pour recevoir les visites qui me viennent de toutes parts. J'ai pris un engagement conditionnel d'aller les voir à Andara pendant le cours de la semaine prochaine. Le cheik S. est encore revenu aujourd'hui accompagné de plusieurs de ses amis; il désire louer une maison ici et y rester pour s'instruire, aussi longtemps que je le jugerai moi-même convenable.

10 *Octobre.* « Tannous El Haddad et Tannous El

Kerem sont revenus d'un petit voyage dans les montagnes. Le mouvement excité parmi les Druses est le sujet de toutes les conversations. Une violente opposition se prépare. L'émir a envoyé chez les jeunes cheiks, et les a menacés de toute sa colère ; ils ne sont pas peu effrayés, et cela se comprend. Dieu seul connaît les résultats de cette crise. Déjà cependant les Druses sont divisés ; une partie d'entr'eux se sont rangés du côté de l'émir. Les familles elles-mêmes ne sont pas d'accord. Le fils s'élève contre le père et le père contre le fils. Le père de plusieurs jeunes cheiks semble vouloir rester ferme. Il déclare, dans son style oriental, qu'où qu'il aille, il emportera l'Evangile dans sa main droite ; que si l'émir la lui coupe, il le mettra dans la gauche ; que s'il lui coupe la main gauche, il le cachera dans sa bouche ; que s'il lui arrache la bouche, il le gardera dans son cœur. Cet homme est un beau vieillard, avec une grande barbe blanche qui lui donne un air vénérable. Son rang, son âge, son talent, tout concourt à rehausser son autorité et sa grande influence.

« Au lieu de continuer mon journal jour par jour, je me bornerai à dire que le mouvement excité parmi les Druses ne se ralentit pas, et que les visiteurs ne cessèrent de venir de toutes les parties du Liban dans ma maison, jusqu'au commencement de novembre dernier. L'hiver commença alors, et rendant les communications plus difficiles, nous empêcha de renouveler nos visites dans les montagnes. La saison a été fort humide et signalée par de fréquents orages. Néanmoins plusieurs Druses continuèrent à se rendre près de nous des villages les moins éloignés. Il est fort probable qu'au retour du printemps nos soins devront s'étendre à un grand nombre de personnes. La persécution dirigée contre les cheiks a été plus violente même que je ne l'avais cru. Nos amis se

voient forcés, à leur grand regret, d'interrompre leurs courses. Mais cette opposition peut être voulue par une miséricordieuse providence pour le bien de notre œuvre; nous pouvons enfin regarder autour de nous et faire des préparatifs pour déployer plus tard une plus grande et plus régulière activité. S'il n'y avait eu aucun relâchement dans les instances des Druses, nos travaux ordinaires eussent beaucoup souffert, et nous-mêmes, probablement, eussions succombé sous le poids de nos travaux, tandis qu'une petite partie seulement des Druses aurait eu part aux bienfaits de notre ministère. Pour répondre aux besoins qui vont se manifester, et donner à notre œuvre le développement que les circonstances commandent, il nous faudrait au moins deux missionnaires dont le ministère serait exclusivement consacré aux Druses : encore devraient-ils s'adjoindre tous les natifs convertis capables de les seconder dans leurs travaux. Pour nous, non-seulement nous manquions d'ouvriers, mais encore de fonds : de sorte que nous étions dans une grande gêne. A chaque demande d'ouvrir des écoles dans les villages qui désireraient devenir chrétiens, nous devions faire une réponse négative. A chaque prière de ce peuple intéressant d'admettre les enfants dans notre collége, nous devions répondre de même. Nous voulions louer deux maisons pour en faire des lieux de culte dans les deux plus grands villages des montagnes, mais les fonds nous manquaient aussi pour cela. Nous ne pouvions pas même beaucoup voyager. (1) Il

(1) Par suite de la crise commerciale qui, il y a quelques années, eut lieu dans les Etats-Unis, le Conseil américain pour les missions étrangères avait vu une grande diminution dans ses recettes, en même temps qu'un accroissement considérable dans ses dépenses; il avait donc dû fixer à chaque mission la somme qu'elle pourrait dépenser, et cette somme n'était pas toujours en rapport avec les besoins de l'œuvre.

(*Rédacteurs*).

était bien pénible, bien décourageant dans de pareilles circonstances, non pas seulement de nous trouver en si petit nombre, mais surtout, faibles comme nous étions, de sentir encore nos mains liées par un manque d'argent. Je passai plusieurs jours à chercher des moyens d'action, et je dus m'arrêter à la triste pensée que je ne pouvais pas disposer d'un dollar pour répondre à tant de besoins.

25 *Novembre.* « Les Druses qui étaient entrés dans l'église catholique ont tous été arrêtés il y a quelques jours par ordre du Pacha, et ils sont restés depuis lors en prison. Je viens d'apprendre que cinq d'entr'eux, désignés pour être soldats, ont été envoyés à Damas, et qu'on a permis aux autres de retourner dans leurs maisons. Cette circonstance est importante, elle montre que le Pacha ne veut pas tolérer la conversion des Druses au christianisme. Il n'a point encore inquiété nos convertis ; j'ai même appris, d'une manière assez certaine, qu'ils n'ont rien à craindre. Cependant nous sommes dans l'inquiétude, et nous ne cessons de prier Dieu de ramener le cœur de cet inflexible soldat vers des pensées de paix et d'amour. J'ai eu une longue conversation avec nos amis aujourd'hui ; ils paraissent résolus à aller en prison, à souffrir la mort, plutôt que de renier Christ. »

Il est assez difficile de porter un jugement exact sur ce mouvement religieux ; on a vu que, dans leur sage circonspection, les missionnaires hésitent à en concevoir les espérances qu'il semble devoir faire naître ; nous devons être aussi prudents qu'eux. Cependant en ne donnant que le moins d'importance possible à ce réveil des Druses, et en ne considérant leurs démarches que comme le signe d'un malaise social et d'un besoin d'amélioration dans leur condition politique, ne serait-il pas réjouissant de voir un peuple tout entier s'approcher de l'Evangile et

de ses ministres ? et la foi chrétienne qui connaît et l'amour de Dieu et la puissance des premiers besoins de l'homme, ne doit-elle pas espérer que les habitants du Liban trouveront dans le christianisme, avec les biens de la vie présente, qu'ils y cherchent, ceux de la vie à venir qu'ils n'y cherchent peut-être pas ? Mais il est de toute évidence qu'il y a parmi les Druses des âmes travaillées et chargées, qui demandent à la piété le salut, et aux missionnaires les moyens de l'obtenir. Celles qui attendent la persécution sans la craindre, celles qui l'endurent sans faillir, sont dans le royaume de Dieu, ou bien près d'y entrer.

Il était important de seconder, de diriger, de sanctifier cette agitation des Druses : politique, elle devait devenir morale ; morale, elle devait devenir chrétienne. Le Conseil américain a entendu le pressant appel de ses missionnaires ; il leur a envoyé des secours considérables ; il espère qu'en même temps qu'ils répondront aux besoins des Druses, ils pourront jeter dans un champ intéressant, non loin des montagnes, les fondements d'une œuvre dont plusieurs circonstances assurent le succès. Ici aussi les dispositions du peuple sont favorables, et celles de son premier pasteur, meilleures encore. C'est un vieillard décoré du titre d'évêque. Il distribue lui-même les livres qu'on lui envoie, mais il déplore amèrement le mauvais usage qu'il a fait du temps passé. « Quel fou, dit-il, quel fou n'ai-je pas été ! Ma jeunesse et mon âge mûr n'ont été employés à rien de bon. Maintenant que je suis vieux et aveugle, je commence à prendre plaisir dans le service de Dieu. Je désire faire du bien, répandre loin et près la parole de vie, supplier les hommes de la lire et de s'y soumettre, de placer leur espoir en Jésus-Christ (que son nom soit béni à toujours), et d'abandonner leurs vanités trompeuses. Mais vieux maintenant, je ne puis

pas faire beaucoup; je suis trop aveugle pour exécuter quoi que ce soit sans aide. Quand je pense, assis, à ma vie passée, à ma folie épouvantable, au peu de jours qui me restent pour travailler, je me lève précipitamment de ma chaise et je cours dans ma maison comme pour hâter mes efforts, pendant qu'un souffle de vie m'anime encore.»

Depuis quelques jours on a beaucoup parlé de l'insurrection qui a éclaté au Liban, et de l'énergie déployée chez les uns pour l'étouffer, chez les autres pour l'accroître. On explique cet événement de différentes manières : le lecteur n'aura pas de peine à se rendre compte de la guerre. Les Druses, toujours moins malheureux que les populations voisines, devaient supporter difficilement la gêne d'un gouvernement ombrageux, dur, sévère, terrible en ses châtiments. De l'aveu de tout le monde, tel était celui sous lequel ils gémissaient depuis plusieurs années. Ils ont donc pris les armes : nous ne savons s'ils y étaient sollicités par les ennemis de Méhémet Ali; mais nous sommes assurés qu'ils y étaient portés par leurs souffrances, et qu'il faut chercher dans leur triste condition la première cause de leur révolte. Nous déplorons cette guerre, mais nous en espérons d'heureux résultats. Il est fort probable que les Druses soumis déjà, seront respectés du gouvernement, et que pour ne pas compromettre à chaque instant la paix de ses états, Méhémet Ali allégera quelque peu le joug de son autorité, et se résoudra enfin à accorder à ses peuples la liberté, encore plus précieuse que les lumières.

M. Knibb dans une assemblée extraordinaire à Londres. — Paroles prononcées par deux nègres convertis. — Accusations contre les missionnaires baptistes de la Jamaïque. — Réponse de M. Knibb.

1ER ARTICLE.

Depuis qu'ils ont été affranchis, les nègres établis dans les colonies anglaises ont été, de la part de leurs ennemis, les objets de violentes attaques. Ces accusations ont circulé de journal en journal, de pays en pays, et il n'est presque personne aujourd'hui qui ne les connaisse. Mais ce qu'on ne connaît pas également et ce qu'il serait loyal néanmoins d'examiner aussi, ce sont les réponses nombreuses et positives qui ont été faites à ces bruits mensongers par des juges également respectables et bien informés. Leurs paroles, pour être celles de l'impartialité et de la charité, ne sont pas écoutées, et l'on semble ici n'attendre de vérité que de la partie intéressée. Nous ne voulons pas dire, assurément, que les missionnaires, soutiens des noirs, mais sans passion comme sans intérêt, amis des blancs aussi qui sont leurs frères, et dont le bonheur ne peut leur être indifférent, doivent et puissent justifier la conduite de tous les nouveaux enfants de la liberté. Leur témoignage ne va que jusqu'où va leur influence : c'est de leurs nombreux et fidèles troupeaux qu'ils parlent, et ils pourraient le faire avec orgueil, si l'orgueil se justifiait sur d'admirables succès. Quant aux nègres, en vérité pouvait-on ne pas s'attendre à quelque gêne, à quelque conflit en apportant dans leur vie une révolution si profonde? Si on avait ainsi changé l'état social d'un peuple civilisé, n'aurait-on pas eu des dangers plus grands à craindre, des maux plus grands à déplorer? N'est-ce pas une chose admirable que dans

plusieurs colonies à la fois et au sein d'hommes si longtemps maltraités, le plus grand et le plus prompt de tous les changements se soit opéré, sans commotions, sans troubles, et que ces nègres que l'on peignait ici comme des êtres stupides, là comme des monstres, se soient montrés si dignes de la liberté par leur joie mêlée de modération? Il est tel peuple, très fier de sa conduite et de celle de ses pères, qui ne fut pas toujours aussi sage, et ceux qui vont au loin chercher des sujets de blâme, ont grand tort; ils en trouveraient tout près d'eux d'aussi graves et de beaucoup plus étonnants. Au lieu de se plaindre des nègres, que ne leur donne-t-on les moyens de s'améliorer? et puisqu'il ne peut plus y avoir d'incertitude sur le choix, que ne fait-on usage de ceux qui sont déjà si utiles et si bénis? Mais veut-on le bien des nègres? Il serait doux de le croire; il est difficile de le penser. Ceux qui sont en contact avec eux, irrités de voir, avec leurs droits, leurs revenus diminués, pleins de regrets à la vue d'une société nouvelle qui grandit et se promet un avenir, cherchent à l'écraser et à rétablir de fait un esclavage qui ne peut plus avoir de nom. S'il y a quelque chose de plus odieux que l'esclavage, ce sont les efforts tentés pour le ramener, après qu'il a été flétri et détruit. Dans la grande colonie de la Jamaïque, les anciens maîtres d'esclaves ne négligent aucun moyen de faire rentrer dans une gêne insupportable cette population nègre que le vœu d'une grande nation a appelée à la liberté. La législature, par les lois qu'elle fait, soumet les nègres aux plus criantes injustices, en même temps qu'elle leur ôte tout moyen efficace de défense, en leur donnant des juges pris parmi leurs ennemis. Le nouveau gouverneur du pays favorise les vues des colons et augmente le mécontentement général. Un homme qui gémit profondément de ces nouvelles injustices d'un odieux

égoïsme, assure que si l'autorité donne suite aux lois tyranniques qu'elle se propose de faire publier, la population nègre se refusera à tout travail. Déjà elle s'agitait et s'apprêtait à demander au gouvernement anglais lui-même les droits consacrés par la liberté qui lui a été accordée, et dont une insatiable cupidité veut la dépouiller.

Qu'ont-ils donc fait, ces nègres contre lesquels on prend des mesures si sévères? Ont-ils usé de mauvais traitements contre leurs anciens maîtres? Cela se comprendrait, mais cela n'est pas. Ont-ils compromis l'ordre public et méprisé l'autorité? L'ordre ne fut jamais si général ni l'autorité si bien respectée. Sont-ils adonnés à des habitudes de vol, ou tellement paresseux qu'ils ne veuillent travailler ni pour autrui ni pour eux-mêmes? Les prisons sont vides et les familles nègres jouissent de quelque aisance, et c'est ici leur crime. Les biens que les anciens esclaves ont de plus, les colons croient les avoir de moins; il est impossible d'assigner d'autre cause à leurs plaintes. Avant de faire parler un missionnaire célèbre autant que fidèle, nous voulons qu'un homme qui certes n'est pas son ami, que le gouverneur de la Jamaïque confirme à l'avance la vérité de son langage. « Quant à l'aisance, dit le gouverneur, les nègres n'ont rien à envier de personne; et, à cet égard, la grande œuvre de leur affranchissement ne pouvait pas avoir de plus heureux résultats. Je suis très heureux d'ajouter que, sous beaucoup de rapports, ils paraissent mériter leur bonne fortune. Ils sont généralement rangés, sobres, éloignés du crime, considérablement améliorés dans leurs habitudes morales, assidus au culte public, attentifs à faire instruire leurs enfants, et bien disposés à payer les dépenses ordinaires. Ces améliorations inestimables dans leur caractère et dans leur conduite, en général, et les avantages qui en résultent pour la communauté, nous les

devons, sans aucun doute, jusqu'à un certain point, à leurs bonnes dispositions naturelles : toutefois je pense qu'il faut surtout les rapporter à l'heureuse influence de ces ministres de toute dénomination qui se sont consacrés à l'instruction morale et religieuse des nègres, ainsi qu'à l'éducation de leurs enfants. Les obligations que nous avons à tous ceux qui nous ont rendu cet immense service, sont incalculables. »

Le gouverneur ne comprend pas tous les missionnaires dans ses éloges et dans ses remercîments ; il en est dont il se plaint amèrement, qu'il accuse publiquement et officiellement : ce sont les missionnaires de la Société des missions baptistes. L'un des plus anciens et des plus remarquables d'entr'eux a cru devoir protester contre des accusations si graves et si peu méritées ; et comme d'autres circonstances encore rendaient sa présence nécessaire en Angleterre, il est venu expliquer sa conduite à ses amis, au public anglais, à toutes les églises chrétiennes. Heureusement il avait quelque chose de mieux à faire que de repousser des attaques sans fondement; il avait à parler des succès de son ministère, et du zèle admirable des nègres convertis.

C'est un privilége bien grand pour des missionnaires calomniés de pouvoir faire entendre la voix de la vérité et de la justice au milieu d'un pays qui écoute leurs paroles et qui croit à leur innocence : non pas qu'un besoin d'approbation puisse jamais se justifier dans un disciple de Jésus-Christ. Si la personne des missionnaires devait souffrir seule des attaques de la malveillance, il serait peu chrétien de les repousser, mais avec leur personne leur œuvre est calomniée, et c'est pour cela qu'on parle.

M. Knibb est fort connu en Angleterre, et toutes les fois que cet homme remarquable doit prendre la parole dans une assemblée publique, on accourt de toutes parts

pour l'entendre et l'admirer. Dernièrement, on annonça à Londres qu'il ferait un rapport général sur son œuvre, dans la grande salle d'Exeter-Hall. Bien longtemps à l'avance, toutes les places furent prises, et cet immense local fut même insuffisant; beaucoup de personnes durent se retirer sans avoir entendu le missionnaire dont les paroles devaient être si éloquentes et si chrétiennes. Le discours de M. Knibb fut écouté, nous ne dirons pas avec attention, mais avec toutes les marques de la joie la plus profonde, de l'enthousiasme le plus vif; souvent interrompu, applaudi, encouragé, remercié, l'orateur parla presque durant trois heures, et quand il eut fini, les plus cordiales félicitations l'accueillirent de toutes parts. Il eût été difficile à des chrétiens, ou même à des amis de l'humanité seulement, d'entendre un pareil discours sans sentir des émotions profondes s'emparer de leurs cœurs, et les remplir tantôt d'une joie douce, tantôt d'une amère tristesse, tantôt d'admiration pour l'Evangile et ses ministres, tantôt d'indignation pour la révoltante cruauté de l'égoïsme humain. Les faits rapportés dans cette journée mémorable sont si importants que nous les consignerons tous dans cette feuille, et que nous les soumettrons au lecteur comme les plus remarquables caractères de la lutte générale engagée depuis quelque temps entre la charité chrétienne d'un côté, et l'égoïsme du monde de l'autre, dans les champs divers de l'esclavage, que l'une cherche à détruire, et l'autre à maintenir. On ne trouvera pas toujours ici la forme exacte du discours de M. Knibb, que nous abrégerons ça et là, sans néanmoins en altérer le sens.

Il n'était pas venu seul en Angleterre : à côté de lui, sur l'estrade, deux nègres, confondus avec les plus respectables membres de l'assemblée, auraient par leur présence confirmé toutes ses paroles; mais sur l'invitation

du président, ils se levèrent et rendirent tour à tour témoignage à la puissance de l'Evangile, aux succès des missionnaires, aux bienfaits de la liberté. Voici d'abord leurs discours.

M. H. Beckford : « Je me réjouis de tout mon cœur de ce que Dieu a bien voulu me conduire dans cette partie du monde, dans ce pays de liberté où vous possédez l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ. Je vous présente les remercîments que vous avez mérités en nous envoyant l'Evangile pour nous faire passer des ténèbres à la lumière. L'Evangile a fait pour nous des choses admirables : il a délivré nos âmes de la misère, et brisé les chaînes dont nos corps étaient chargés. Vos travaux dans la Jamaïque n'ont pas été inutiles. Nous nous réjouissons de savoir que nous avons des amis si tendres ici ; et vous vous réjouirez à votre tour d'apprendre que, par votre moyen, des pécheurs endurcis plient maintenant le genoux, dans la Jamaïque, devant le Seigneur de gloire et implorent sa grâce. Pendant les deux dernières années, je n'ai pas vu un seul homme ou une seule femme dans le district où je demeure qui ne cherche le chemin du ciel : je n'ai pas rencontré un seul individu qui fût ivre. Les pauvres petits enfants qui, autrefois étaient chassés comme des bêtes dans les champs, aujourd'hui réunis par vos efforts dans les écoles, reçoivent une instruction qui les rend sages à salut. Nous n'oublions pas la contrée ténébreuse de nos pères : nous formerons des missionnaires dans la Jamaïque, afin que l'Afrique entende aussi la prédication de l Evangile, et afin que ses habitants cessent de se vendre et de se détruire les uns les autres. Ils sont dans les ténèbres et ils ont besoin de la lumière. Ma mère fut vendue, par son propre frère, pour un fusil, et ce fusil devait servir à mon oncle à tuer d'autres victimes. Le commerce d'esclaves ne sera

aboli que lorsque l'Afrique recevra l'Evangile ; mais, avec le secours de Dieu, nous voulons le lui envoyer. J'aimerais mieux subir tout autre châtiment que de retourner à l'esclavage. Je me rappelle qu'un jour je vis ma pauvre mère fouettée et ensuite mise dans les fers : je n'osai pas lui dire un seul mot, car j'eusse reçu des châtiments dix fois plus sévères. Nos chapelles furent autrefois détruites, mais nous en avons érigé d'autres trois fois plus grandes, et toutefois nous n'avons pas assez de place pour le peuple. Les chapelles agrandies, il y a un an, vont être agrandies de nouveau. Nous prions nos amis chrétiens d'envoyer plus d'ouvriers dans la moisson, et de nous procurer les Saintes-Ecritures. J'ai été un peu instruit par vos missionnaires, afin d'en instruire d'autres. J'ai cent dix enfants sous mes soins ; ils peuvent déjà lire, et ils apprennent à prier. J'espère recevoir de vous une plus grande instruction, et ainsi devenir capable de mieux instruire mes semblables. A mon départ, les enfants pleurèrent comme s'ils avaient voulu me noyer dans leurs larmes. »

M. Edouard Barrat : Il est intéressant de connaître cet homme. En 1832, les horreurs de l'esclavage avaient excité les nègres à l'insubordination et amené un état de révolte. Sur l'une des plantations, la frayeur des blancs fut telle, qu'ils prirent la fuite. Mais là se trouvait Barrat, et son influence sur ses compagnons était fort grande : loin d'en profiter pour son avantage et bien qu'il eût, pendant toute sa vie, gémi dans les liens d'un dur esclavage, il contint les mécontents et il maintint les nègres à l'œuvre pendant six semaines. Lorsque les blancs revinrent, ils reconnurent sa bonne conduite, et l'autorité, voulant récompenser sa fidélité, lui donna f. 250 ; son maître lui offrit la liberté : l'esclave était déjà âgé ; il avait un fils jeune encore et tendrement aimé,

c'est pour lui qu'il demanda et obtint la liberté. Il croyait passer ses derniers jours dans la servitude, mais l'acte d'émancipation vint lui apporter un bienfait dont il était bien digne. C'est ce vieillard respectable qui se présente avec tous les sentiments d'un homme libre, d'un père tendre, d'un chrétien dévoué, d'un diacre fidèle, devant une assemblée qui l'accueille avec enthousiasme, et à laquelle il dit, avec une joie bien sentie, ces touchantes paroles : « Je me réjouis et je bénis Dieu à votre sujet, faisant toujours mention de vous dans mes prières, à cause de la charité que vous avez montrée envers la Jamaïque. Dieu a entendu vos demandes et exaucé vos requêtes. Si seulement vous pouviez aller à la Jamaïque, cela rendrait vos cœurs bons. A huit heures, vous verriez les enfants accourir de toutes parts pour se rendre à l'école. Je me rappelle le temps où un homme noir n'osait pas toucher un morceau de papier. Avant l'arrivée de vos missionnaires, nous pensions que nous étions des bêtes, et que les blancs étaient des dieux : nous ne savions pas encore qu'il y a un Seigneur au-dessus d'eux. Vos missionnaires vinrent avec leurs vies dans leurs mains et ils les risquèrent pour nous. Les colons de la Jamaïque eussent aimé voir Satan aussi bien qu'eux; mais ceux-ci combattirent le bon combat, et ils ont vaincu. J'annonçai aux nègres que j'allais en Angleterre pour voir le peuple qui nous a envoyé la liberté, et je leur demandai ce qu'ils avaient à lui faire dire. Aussitôt, ils levèrent tous les mains, et s'écrièrent que je devais vous offrir leurs remercîments, et vous engager solennellement à envoyer aussi l'Evangile au pays de leurs pères, vous assurant qu'ils se tiendraient près de vous, qu'ils pousseraient à la roue. Ils disent qu'ils ne verront pas eux-mêmes le jour où les messagers de la bonne nouvelle iront en Afrique, mais que leurs enfants le verront. Les mères veulent apprendre à

leurs fils à porter l'Evangile dans ce pays. La langue ne peut pas dire ce que le cœur peut sentir. »

M. Knibb se leva, et, accueilli avec des cris d'enthousiasme, il dit : « C'est, je vous assure, avec des sentiments peu ordinaires de joie que je me trouve une fois encore dans Exeter-Hall. Ma pensée se reporte aux scènes dont j'étais entouré quand, il y a bientôt huit ans, je me tins, dans ce même lieu, en présence de mes frères et de mes sœurs, et demandai pour ceux qui me sont aussi chers que la vie elle-même, cette liberté que Dieu a accordée à toutes ses créatures, et le rétablissement de cet Evangile que l'esclavage s'était vainement efforcé de détruire. La sympathie qui alors me fut manifestée, le principe chrétien qui alors fut établi, arrivèrent bientôt avec toute leur force, avec tous leurs fruits, dans l'île d'où je viens : et aujourd'hui je n'ai plus à vous parler de chapelles détruites, d'hommes victimes d'un pouvoir despotique; je dois, au contraire, vous annoncer que la mère peut enfin considérer comme sien l'enfant qu'elle a mis au monde; que dans leur vie nouvelle, le mari et la femme goûtent les douceurs de ces relations que l'esclavage rendait impossibles; qu'ils peuvent paisiblement invoquer Dieu, maintenant qu'un maître dur ne les effraie plus de son sinistre aspect, et que des lois iniques ne les poursuivent plus de leurs cruels châtiments. Vous eûtes le privilége d'entendre de loin les bouches célébrer les bienfaits de la liberté; j'eus celui de contempler les premières manifestations de cette grande joie. Vous apprîtes que les fils et les filles affranchis de l'Afrique répondaient pleinement à l'attente de leurs généreux protecteurs; j'eus le bonheur de voir, dans le triomphe de la liberté, un progrès vers le triomphe de la croix, et la réalisation admirable des desseins miséricordieux de l'amour divin. Jamais, tant que je conserverai la mémoire, jamais je

n'oublierai le jour qui se leva pour les îles de l'ouest, quand, délivrées du joug de l'esclavage qui avait pesé sur elles de siècle en siècle, elles virent et pères et enfants rentrer dans l'entière possession des droits sacrés de leur nature, dont on les avait cruellement dépouillés. S'il y eut ce jour-là une circonstance qui fit sur moi plus d'impression que les autres, ce fut celle où environ cent mères vinrent à moi, avec leurs enfants sur les bras, et me dirent : « Ministre, prenez-les, ce sont vos enfants, vous les avez rendus libres. »

Je dois d'abord dire un mot des calomnies, des reproches qu'on prodigue aux agents de notre Société. Je me serais tu sur ce sujet, si le gouverneur actuel de la Jamaïque n'avait cru devoir répéter les attaques de nos ennemis. Il faut bien se justifier quand le parlement publie dans des documents officiels les accusations dirigées contre nous. Après quinze ans de pénibles travaux dans la Jamaïque, faut-il laisser un magistrat dire que des motifs politiques y avaient attiré les missionnaires baptistes? Si cette accusation est vraie, chassez-nous de votre mission ; si elle est fausse, que le gouverneur la retire. Je sais que le plus profond respect est dû à l'autorité; mais n'est-il pas aussi un respect qu'un chrétien se doit à lui-même? Et pour être respectée, l'autorité ne doit-elle pas aussi se rendre respectable? Dans un discours que nous adressâmes à Sir Lionel Smith, dont l'attachement à vos missionnaires est connu de tout le monde, nous dîmes en tout autant de termes qu'en demandant pour les nègres affranchis tous les droits civils et religieux, nous n'avions nullement entendu favoriser une tendance politique quelconque, mais que notre conduite avait été déterminée par la conviction profonde qu'en agissant d'une autre manière, nous eussions sacrifié les nobles tendances du christianisme à des convenances

mondaines, et honteusement acheté les funestes approbations d'une faction ennemie des intérêts de l'homme. Dans sa réponse, le respectable gouverneur parle ainsi de notre conduite. « En prenant le gouvernement de cette colonie, j'exprimai la confiance que m'inspiraient tous les missionnaires, par la pureté de leurs intentions et la loyauté de leurs principes. Vous avez été au delà de ce que j'attendais de votre ministère : vous avez élevé le nègre, de l'ignorance profonde de l'esclavage, au sentiment réfléchi des devoirs du christianisme; ils ont appris de vous cette patiente résignation dans la souffrance, qui a si visiblement contribué à la tranquillité générale. Bien qu'ils eussent à leur service une presse subventionnée et corrompue, et encore qu'ils missent, on peut le supposer du moins, confiance dans les dispositions des jurés de cette colonie, les ennemis de votre religion n'ont jamais osé prouver les accusations que leur malveillance a dirigées contre vous. Messieurs, elle est déjà écoulée la première année de liberté; où sont les fainéants ? où sont les scélérats? où sont les dangers des personnes et les attaques des propriétés? Plus de trois cent mille esclaves ont été élevés aux mêmes droits et à la même liberté, et pas un d'eux n'a commis ces crimes dont on les croyait tous capables. Leur conduite admirable dans une si grande crise est un glorieux triomphe de l'Evangile, et ceux qui les ont instruits de leurs devoirs, malgré les persécutions, les insultes et les dangers attachés au zèle, ont mérité le respect et l'estime des hommes bons et justes dans tous les pays chrétiens. »

Quelques jours après celui où ces loyales paroles furent prononcées, il a plu au nouveau gouverneur, avant d'avoir fait la connaissance de l'un ou l'autre de vos missionnaires, d'envoyer au gouvernement une dépêche officielle dans laquelle il les accuse tous d'être des agitateurs

politiques. Le gouverneur, s'il ne voulait pas se donner le temps de juger par lui-même, devait-il écouter seulement les clameurs de nos ennemis? Ne devait-il pas aussi consulter le témoignage de Sir Lionel Smith, celui du marquis de Sligo, celui encore du comte de Mulgrave, et voir si ces hommes éminents avaient eu tort ou raison de rendre un public hommage à la rectitude de notre conduite? Et parce qu'il ne plaira pas au nouveau gouverneur de retirer son accusation et d'avouer sa méprise, laisserez-vous une faible société de missionnaires, méprisés dans un pays étranger, hommes de cœur et non de fer, amis de la liberté et non fauteurs de l'esclavage, les laisserez-vous flétris sous l'accusation de compromettre aussi le bonheur du peuple qu'ils aiment? Mais nous sommes des hommes politiques, dit-on. Il faut s'entendre. Si défendre les faibles, si se tenir auprès des femmes abandonnées et ôter de dessus leurs cous meurtris les chaînes de l'esclavage; si prendre leurs enfants et les serrer contre notre cœur; si dire à la mère éplorée que le fils de ses entrailles lui appartient; si, contre d'injustes exigences, revendiquer, avec une énergie que rien ne peut abattre, les premiers droits de la liberté, en les sanctionnant de toute l'autorité de l'Evangile et de la Croix, c'est être politique, Messieurs, l'un des plus grands agitateurs politiques de l'Europe se tient devant vous. La dernière fois que je me trouvai ici, au milieu de la même assemblée, l'un de mes frères portait ce collier (l'orateur montre un grand collier en fer); mais par l'influence des « agitateurs politiques », ce collier est foulé aux pieds.» L'orateur le jette sur la plate-forme; le collier par sa chute cause un bruit qui se répand dans la vaste salle; toute l'assemblée manifeste une profonde émotion, et force l'orateur à se taire pendant quelques instants.

(La suite au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

Les sauvages demandant eux-mêmes les bienfaits du ministère évangélique.

« Il y a quatre ou cinq ans, dit un missionnaire, qu'un étranger vint chez moi. Il était monté sur un bœuf, et accompagné d'un ami qui voyageait de la même manière. J'étais devant la porte de sa maison quand l'étranger s'avança. Sans mot dire, il sauta à terre, vint à moi et me serra la main. Je lui dis : « Ami, d'où viens-tu ? » Il ne répondit pas. Je renouvelai ma question. « Je viens de bien loin ; j'ai fait un long voyage pour vous voir, pour vous voir, dis-je, vous-même. » Je pensai que l'étranger voulait peut-être parler de mon extérieur, qu'une longue barbe pouvait rendre extraordinaire pour lui (1). Il me dit encore après m'avoir regardé avec beaucoup de sérieux : « Il y a longtemps que je désirais de vous voir : J'ai beaucoup entendu parler de vous, et maintenant que je vous vois, mon cœur est blanc. Je le fis entrer dans ma maison; nous parlâmes des affaires du pays. Je sortis pour aller chercher une feuille d'impression que je devais corriger ; en rentrant je trouvai mon hôte absorbé dans ses pensées. Je lui demandai des nouvelles de son pays. « Nous n'avons rien de nouveau chez nous : tout y est comme au commencement. C'est ici le lieu des nouvelles ; j'apprends que toutes choses y sont changées. » Je lui indiquai un endroit pour y passer la nuit, et je lui fis annoncer par un enfant que je lui enverrais

(1) Le missionnaire, en effet, dont la taille était haute, la figure imposante, toute la personne remarquable, devait singulièrement plaire aux sauvages, grands admirateurs de ces sortes d'avantages.

(*Rédacteurs.*)

de la nourriture. L'enfant vint me dire que l'étranger s'était pourvu d'assez de nourriture. Je me dis à moi-même que, de tous les visiteurs, celui-ci était décidément le plus extraordinaire. Les multitudes de natifs qui étaient venus voir ma maison, et il y avait parmi eux des rois, des reines, des princes, des ducs, des nobles et des roturiers, étaient toujours arrivées affamées, et comptaient sans façon être nourries par moi; mais cet homme avait apporté de la nourriture et il voulait rester un jour ou deux. Dès le lendemain, il revint chez moi et s'assit. Nous causâmes pendant plusieurs heures de suite. Il m'inspirait un intérêt tout particulier, et le fait unique de sa discrétion ne pouvait que l'accroître. Il se disposa à me quitter le soir du second jour de son arrivée; il me dit, en se séparant de moi : « Ami, je vous ai vu; je retourne chez moi (la distance était de plus de quarante lieues) avec un cœur content. J'ai entendu les paroles de ta bouche, et tes paroles, je m'efforcerai de les garder dans mon cœur; mais je suis trop jeune, et je ne suis né que d'hier : ce n'est même qu'à présent que mes oreilles peuvent entendre ce qui a fait ce lieu un grand lieu, et ce peuple un grand peuple. » L'étranger voulait parler de l'influence de l'Evangile, dont les marques nombreuses avaient frappé ses yeux. Un mois plus tard, il me fit une nouvelle visite et reçut de nouvelles instructions. En me quittant, il soupirait, il pleurait, parce qu'il était obligé de s'en aller sans avoir pu remplir son cœur de joie; il avait déjà appris à mener deuil sur ses péchés. Il me dit : « O mon ami, visitez-moi; ô mon père, visitez mon peuple; venez, je vous prie : faites-nous une visite. » Je m'y engageai. Le temps fixé arriva. Je partis; je traversai des villes populeuses où j'annonçai l'Evangile à des milliers de sauvages : enfin je parvins au terme de mon voyage un samedi soir bien avant dans la nuit. J'avais devancé mon wagon. Au mo-

ment où j'entrai dans le village, jamais aucun missionnaire n'y avait été, le bruit courut que l'instituteur était arrivé. Je fus entouré, assiégé de monde; les jeunes gens, les vieillards, les mères, les enfants, chacun se réjouissait de voir l'étranger. Enfin, je parvins à serrer la main du chef; mais ce n'était pas une petite affaire d'arriver jusqu'à lui. Comme il était trop tard pour prêcher, je me retirai, vers minuit, pour me reposer pendant le reste de la nuit. Quand je me levai, le matin, et que j'ouvris ma tente, je trouvai, à mon grand étonnement, la population du village assemblée devant mon wagon, attendant avec impatience le moment où j'ouvrirais mes lèvres pour leur parler de Jésus. Je leur prêchai sur ces paroles : *La grâce de Dieu salutaire à tous les hommes a été manifestée* (1). Ils m'écoutèrent avec attention, et ils furent remplis d'admiration en m'entendant parler de l'amour de Dieu pour un monde déchu. Après la prédication, ils se séparèrent; mais une heure plus tard, ils revinrent tous, animés du même désir, et ils me prièrent de leur prêcher une seconde fois. Je leur dis que j'avais besoin de prendre quelque chose, parce que je n'avais pas encore déjeûné. L'un d'eux m'apporta immédiatement un vase plein de lait; mais ils attendirent que je leur prêchasse de nouveau, sans délai. Ils se tinrent donc debout, car ils n'avaient pas la pensée de s'asseoir, et l'on eût entendu le bruit d'une épingle tombant au milieu de cette multitude. Je leur parlai pendant une heure et demie. Le soir, la lune se leva sereine sur une autre assemblée à l'aspect noir, et ce fut à sa douce clarté que je lus mon texte et mes cantiques. Nous chantâmes les louanges de Sion devant la majesté de la nuit, et j'entretins mes auditeurs de la Création, de la Providence et de la Rédemption. Je pouvais entendre les soupirs

(1) Tite, II, 11.

profonds qui se mêlaient au bruit de ma voix, et discerner les larmes brillantes qui arrosaient ces faces noires. Et maintenant, au milieu de ce peuple, il existe une église chrétienne. Le chef qui était venu me voir est un monument vivant de l'amour et de la grâce de Christ; son frère est un instituteur indigène : plusieurs de ces indigènes peuvent lire, dans leur propre langue, les œuvres merveilleuses de Dieu.»

Un mariage dans les îles de la mer du Sud.

Le peuple qu'on aime le mieux à contempler n'est ni tout-à-fait sauvage, ni tout-à-fait civilisé: sauvage, il dégoûte par ses habitudes sans pudeur, civilisé, il fatigue par ses mœurs trop raffinées; il est entre ces deux états, et il conserve encore les charmes et la simplicité de la nature, en même temps qu'il reçoit de la civilisation ses meilleurs bienfaits. Cette époque est, dans la vie des peuples, ce qu'est dans la vie de l'homme celle où les premiers développements du cœur et de l'intelligence ôtent à l'enfance son ignorance et son incapacité, et donnent à ses sentiments plus d'élévation, à ses joies, plus de délicatesse. Alors ce qu'il y a de naturel dans la pensée, de libre dans les discours, de franc dans les procédés, de naïf dans la conduite, prête à l'existence soit de l'individu, soit d'une nation, un charme qui captive le cœur et l'imagination, mais aussi fugitif qu'agréable. Si c'est le christianisme qui a amené un peuple à cet état où la nature et la civilisation s'embellissent mutuellement, et si c'est son influence qu'on voit se réfléchir sur tous les objets indistinctement, il faut bien reconnaître sa puissance et avouer ses succès. Or, c'est à sa lumière, avec son aide, que les habitants des îles de la mer du Sud s'élèvent de leur état de dégrada-

tion à l'état d'hommes civilisés et chrétiens, et c'est cette phase de leur existence courte, mais attrayante, qu'il est intéressant d'étudier. Bornons-nous aujourd'hui à un trait, à un événement.

Le mariage chez tous les peuples est une chose importante; pour les chrétiens, c'est de plus une chose sainte. Epoque de bonheur, commencement d'une ère pleine de charmes dans la pensée de tout le monde, il donne lieu d'ordinaire à des fêtes, à des réjouissances publiques et particulières. Le christianisme ne défend pas les innocentes manifestations d'une joie légitime, et l'on ne doit par conséquent pas s'étonner de voir, entre princes, un mariage chrétien célébré avec quelque pompe et quelque éclat, si d'ailleurs tout est sérieux et saint, les vœux, les promesses, les intentions et la cérémonie qui les consacre.

Dans le courant de l'année dernière, un chef d'un rang distingué, s'unit donc, par les sacrés liens du mariage, à une jeune princesse. L'époux, en même temps que chef, est prédicateur local. Il avait passé plusieurs années aux îles Fidji. Au moment de se rendre à Tongatabou, dans les îles des Amis, le jeune chef entendit parler des charmes bien connus de la princesse Charlotte, fille du roi de Vavou. Il lui fit une visite, avec la secrète intention de demander sa main, si sa beauté répondait à la description qu'on en faisait ailleurs. L'attente du chef fut réalisée, et plus que réalisée probablement; il fit une démarche auprès de la princesse; celle-ci accepta sa proposition, satisfaite à son tour de la personne de l'étranger. Cette demande et cette réponse s'étaient faites par lettres, selon la coutume apportée dans le pays par le christianisme, qui crée ou ennoblit toutes les délicatesses du cœur. On ne doit pas oublier qu'avant l'arrivée des missionnaires, ni la lecture, ni l'écriture n'étaient connues des insulaires. A peine divulguée, la nouvelle du mariage occupa les es-

prits; les chefs de Tongatabou invitèrent dignement l'auguste père de la princesse à amener sa fille dans l'île pour s'y unir au jeune homme qu'elle avait choisi. Le roi de Vavou voulut se rendre au désir de ses amis. Dès-lors commencèrent autour de lui des préparatifs considérables pour le voyage projeté. Le père entendait honorer sa fille, son gendre et lui-même par un cortége digne de son rang. De son côté, le jeune chef de Tongatabou se voyait secondé dans son désir de fêter l'arrivée de son épouse et de son royal beau-père. Chrétiens et païens concouraient avec lui aux apprêts de la fête. Le 11 mai (1839), tandis que le soleil atteignait la moitié de sa course et éclairait de sa lumière la surface brillante des mers, à l'horison, confondue encore avec l'azur des vagues et l'azur des cieux, parut la flotte de Vavou, apportant les hôtes impatiemment attendus. Bientôt vingt-six canots se montrèrent distincts les uns des autres. Le bruit d'un tambour appela immédiatement le peuple, qui se hâta de préparer des boissons et de la nourriture pour les voyageurs déjà plus rapprochés de la côte. Grand bruit, grande agitation dans l'île: hommes, femmes, enfants accouraient de toutes parts pour voir la flotte étrangère. Quelques canots touchaient au rivage : celui qui portait la jeune princesse et son père était le premier et semblait commander aux autres. La scène fut vivante au contact des deux foules; de celle des canots, composée de cent trente personnes; de celle du rivage, beaucoup plus nombreuse. Aussitôt qu'ils eurent mis le pied dans l'île, le roi de Vavou, ses chefs, ses autres compagnons se rendirent dans la demeure du roi de Tongatabou pour s'y rafraîchir. Après eux venaient les femmes. Le vieux roi de l'île s'assit au centre de sa maison; les autres chefs se placèrent à ses côtés, les uns plus près, les autres plus loin, selon l'élévation de leur rang. Le peuple resta en face. Le soir, beau-

coup de curieux vinrent se confondre avec le peuple. Le lendemain, jour de repos, les missionnaires rassemblèrent en congrégations distinctes et nombreuses cette foule de natifs et d'étrangers, et ils leur annoncèrent solennellement l'Evangile. Parmi les prédicateurs du jour, le lecteur croirait-il que le roi de Vavou était l'un des plus fidèles et des plus éloquents? George tient à honneur de pouvoir servir d'organe au roi des rois, et dans cette circonstance, il prononça devant un grand auditoire un excellent discours. Dès le lundi, de magnifiques préparatifs se firent. Les missionnaires virent soixante porcs rôtis, outre plus de deux cents paniers d'autre nourriture. Le lendemain on devait célébrer la grande cérémonie du mariage. Il fallut agrandir la chapelle pour y admettre une partie de l'immense foule qui voulait voir les deux époux s'unir dans le sanctuaire. Lorsque les premières clartés du jour parurent à l'horizon, on commença à s'agiter, et bientôt tous les indigènes se rassemblèrent. Les femmes des chefs habillèrent la jeune princesse; d'autres personnes de distinction rendirent le même service au jeune chef. Vers les dix heures, à défaut de canon, un modeste tambour annonça que tout était prêt. Les missionnaires se rendirent à la chapelle: jamais ils n'avaient vu, au dedans, au dehors, une si vaste assemblée; chacun, comme on pense, y était avec ses plus beaux habits. Après quelques moments d'attente, on vit arriver les deux époux: la princesse marchait la première, selon la coutume de l'île. La cérémonie fut ouverte par le chant et par la prière. L'un des missionnaires rappela aux époux les devoirs du mariage; un autre lut la liturgie, et ajouta encore quelques paroles d'exhortation; l'assemblée entonna un second cantique; enfin le ministre officiant recommanda à Dieu, par une dernière prière, le bonheur, l'avenir des deux époux, désormais une seule chair. Jamais le ministère des missionnaires ne sanctifia

dans ce pays une aussi réjouissante cérémonie. Là, tout était chrétien, les époux, les parents, et les formes de l'alliance. Il y avait deux rois et deux reines, avec beaucoup de chefs de Tongatabou et des îles environnantes. Les païens pouvaient voir dans cet acte la puissance et la beauté du christianisme : et l'exemple de ce jeune couple, uni de sentiments, de caractère, de croyance, et heureux autant par la conformité des espérances que par celle des goûts, pouvait être pour eux une instruction, un moyen de salut. Les paroles chrétiennes du roi de Vavou, sa vie plus édifiante encore, la conversion des chefs qui l'accompagnaient, c'était encore une prédication, et peut-être la meilleure de toutes.

La jeune épouse, comme on l'a vu, est remarquable par sa beauté; tendrement attachée à son respectable père, elle en est la fidèle image. George prêcha plusieurs fois. Plus de cent prédicateurs indigènes étaient venus à la fête; ils rendirent aussi témoignage à l'Evangile. Les services religieux furent donc nombreux et bien suivis. Les visiteurs se conduisirent fort convenablement; on peut espérer un grand bien de cette fête chrétienne. Elle est elle-même un grand bien, assurément, et un phénomène très remarquable au milieu de ces îles naguère si ignorantes et si corrompues. Au lieu des guerres sanglantes de pays à pays, voici des alliances entre peuples sur lesquelles la religion appose son sceau auguste : et au lieu des orgies d'une joie sans charme ainsi que sans décence, voici des réjouissances auxquelles président les ministres du Seigneur, des noces où le Sauveur pourrait lui-même assister. Qu'on ne dise plus que les missionnaires sont ennemis des plaisirs innocents, et qu'une sombre piété bannit du milieu des peuples sauvages l'aimable gaîté de leurs mœurs. Les missionnaires ne combattent rien que les vices; quant aux joies légitimes, il les épurent par leurs enseignements,

et il les honorent de leur présence. Heureux du bonheur d'autrui, ils y sourient, ils y concourent, ils y participent; ce ne sont pas des hommes austères et sans cœur, ce sont des pères qui s'égaient des plaisirs des indigènes, comme de ceux de leurs propres enfants, et qui prennent la coupe de la joie pour la bénir et jamais pour la maudire. Et pourquoi seraient-ils ennemis de la joie eux qui savent d'où elle vient, et tout le prix qu'elle tire de l'amour qui l'envoie? Et pourquoi les chrétiens ne trouveraient-ils pas dans la vie plus de joie, et dans la joie plus de charmes que les hommes du monde? La joie, quand elle est chrétienne, n'est-elle pas l'hymne du cœur, et n'est-elle pas un hommage à l'amour divin? Pourquoi Dieu nous bénit-il, sinon pour nous rendre reconnaissants? et comment serions-nous reconnaissants si nous n'étions heureux? Pour nous, nous sommes bien persuadés que le chef de Tongatabou, que sa jeune épouse, que leur digne père ne se seraient pas autant réjouis du commun bienfait qui leur a été accordé, s'ils ne l'avaient reçu de la main de Dieu, attribué à son amour, rapporté à sa gloire: et quand nous voyons célébrer si chrétiennement une grande réjouissance, nous approuvons, de tout notre cœur, et ceux qui la bénissent et ceux qui l'ordonnent; et nous nous disons que le monde n'a qu'une chose à nous reprocher, c'est de nous réjouir mieux que lui.

L'Evangile empêchant la vengeance.

Le fait suivant a eu lieu sur la station de Weimate, dans la nouvelle Zélande. Un charpentier qui travaillait à la construction d'une chapelle, employa un natif à cultiver son jardin. Quand l'ouvrier eut fini son travail, il entra dans l'atelier du charpentier pour fixer le salaire qui lui était dû. Le charpentier, homme dur et insolent,

lui dit : « Sortez d'ici, nous n'avons pas besoin de gens de votre espèce. » L'ouvrier lui répondit : « Ne vous fâchez pas, je suis venu pour causer avec Benjamin. » « Je me fâcherai, » ajouta le charpentier avec hauteur ; et après quelques autres paroles dures, il en vint à des voies de fait, prit l'inoffensif cultivateur, qui n'entendait pourtant pas sortir de la sorte, et lui donna un coup de pied dans le côté. L'homme insulté n'opposa aucune résistance à ces mauvais traitements ; mais quand le charpentier y eut mis fin, il l'attaqua vivement, il le prit à la gorge, le tint d'une seule main comme s'il n'avait à faire qu'à un enfant, saisit en même temps un rabot fixé à l'extrémité d'un bâton de manière à former une espèce de doloire, et dit au charpentier en brandissant le dangereux instrument au-dessus de sa tête : « Maintenant vous voyez que votre vie est entre mes mains ; vous devrez la prolongation de vos jours à la prédication de l'Evangile ; vous sentez que mon bras est assez vigoureux pour vous tuer ; mon bras voudrait vous tuer, mais mon cœur ne le veut pas, parce que j'ai entendu les missionnaires prêcher l'Evangile. Si mon cœur était aussi ténébreux que lorsque je ne les avais pas encore entendus, je vous enlèverais la tête. » L'ouvrier se borna à ces paroles ; il ne rendit pas même au charpentier les coups qu'il en avait reçus ; seulement il se fit donner une couverture pour la punition de l'insulte.

L'Evangile annoncé dans une synagogue juive.

Les enfants d'Abraham, dispersés partout le monde, se trouvent en fort grand nombre sur les côtes de Malabar. Là, deux tribus de juifs, les uns blancs, les autres noirs, sont avidement engagées dans le commerce ; leurs moyens et leur but sont ceux de tous les Juifs, la fraude et le gain. A Cochin, en particulier, ils forment

une classe nombreuse ; ils ont une grande synagogue. Lorsqu'en 1835, l'évêque de Calcuta visita cette ville, ils voulurent, comme le reste des citoyens, faire honneur à l'illustre prélat. Ils vinrent donc au-devant de lui, en corps, avec des bougies immenses; en un mot, en grande cérémonie. Ils l'invitèrent à honorer de sa présence leur synagogue, où ils voulaient lui faire un discours d'apparât. Le prélat consentit à se rendre à la synagogue, mais à la condition qu'on prendrait un passage de l'Ancien-Testament pour sujet de l'allocution. On promit. L'évêque choisit la prophétie de Genèse XLIX. 10. « *Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que le Scilo vienne, et c'est à lui qu'appartient l'assemblée des peuples.* » Après une longue pause et des débats animés entre les rabbins, on reconnut qu'on ne pouvait tenir la promesse : « *C'était une chose dure; qui pouvait l'entendre?* » Toutefois il en eut trop coûté aux Juifs de paraître inconséquents ou impolis ; ils répondirent au prélat que bien qu'il ne leur convînt pas, à eux, de lui faire un discours sur ce sujet, ils seraient très heureux de connaître les sentiments de sa seigneurie sur le passage qu'elle avait indiqué. L'évêque n'hésita pas; il monta en chaire, et avec un missionnaire pour interprète et un millier de Juifs pour auditeurs, il prouva que ce Jésus que le peuple d'Israël avait autrefois haï et mis à mort, est véritablement son Messie et son roi. Il parla avec une grande force; il fut écouté avec une profonde attention. Plusieurs Indous et Mahométants se pressaient aux portes et aux fenêtres pour écouter aussi l'évangélique orateur. Son discours fut traduit et répandu parmi le peuple. Depuis les temps apostoliques peut être, jamais un docteur chrétien ne s'était assis dans la chaire de Moïse, en présence des enfants d'Israël.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE.— Journal de M. Pellissier, sous la date du 26 mars.

Danger de la station.—Interruption de l'œuvre.— L'innocence du missionnaire reconnue.—La station rentrée dans son état précédent d'ordre et de prospérité. Nouveau danger.—Extraits d'un journal de M. Gosselin.

Nous venons aujourd'hui donner à nos lecteurs les détails que nous leur avons promis sur la station de Béthulie. Le Comité a reçu de M. Pellissier lui-même le récit des épreuves qui lui ont été dispensées. Le Comité n'hésite pas à les faire connaitre à ses amis; il a besoin d'assurer à M. Pellissier, non-seulement sa sympathie, qui ne saurait être douteuse, mais encore celle de tous les soutiens de l'œuvre, qui sera aussi sincère et aussi vive. Nous devons rappeler d'abord dans quelles circonstances la station de Béthulie se trouvait depuis longtemps, pour mettre le lecteur à même de bien comprendre le récit de M. Pellissier.

Calédon (ancien nom de la station) n'était autrefois habité que par un nombre peu considérable de Bushmen. Ceux-ci en étaient les seuls propriétaires. La Société des

missions de Londres y avait entretenu des ouvriers; mais, peu encouragée dans ses travaux, elle les interrompit, et elle céda même la station à la Société des missions évangéliques de Paris sans conditions d'aucune sorte, et pour toujours. M. Pellissier s'y établit avec la double approbation des deux Sociétés missionnaires de Londres et de Paris. Son zèle y attira successivement plusieurs partis d'indigènes, et grâce à son influence et aux avantages reconnus de son ministère, la station se vit bientôt couverte de maisons comme elle l'est aujourd'hui. Non loin de Béthulie, à Philippolis, régnait à cette époque un homme prudent et sage. Le pressentiment d'une mort prochaine lui fit désirer de mettre ordre à ses affaires. Craignant que son successeur ne voulût envahir le terrain de Béthulie, il chercha à prévenir les prétextes d'une ambition fâcheuse. A cet effet il se rendit avec ses conseillers sur la station voisine pour fixer les limites respectives des deux états. Un mémoire fut écrit et signé de part et d'autre pour donner aux conventions faites l'autorité d'un fait légal et sanctionné. Le Comité a reçu une copie de ce mémoire, et il l'a ajoutée aux archives de la Société. Le successeur du chef de Philippolis a tout ensemble violé les droits de la justice et méprisé les dernières volontés de son respectable père. A peine assuré d'une autorité qu'il a violemment arrachée à son frère aîné, il a affiché des prétentions à la possession de Béthulie et d'autres pays encore; mais de Béthulie d'abord. Le missionnaire protesta, et Lepui de même. Le chef est faible de caractère; son ennemi le savait trop, il résolut de l'indisposer contre le missionnaire, et de soulever contre ce dernier la population entière; par là, il espérait forcer M. Pellissier à la retraite, et vaincre l'unique obstacle à la réalisation de ses vues. On va voir comment il réussit.

« Monsieur le Président et Messieurs,

Les alternatives par lesquelles nous avons passé ne nous ont pas permis d'interrompre un long silence; nous voulions connaître le dénouement des trames infernales qui devaient perdre votre établissement et son fondateur. Depuis trois ans que cette institution semble se débattre entre la vie et la mort, elle n'avait jamais été si près d'une ruine complète que pendant l'année qui vient de s'écouler. La crise a été terrible et, dans le premier moment, douteuse quant à son résultat; mais le Seigneur, après avoir caché pendant quelque temps sa face, a désarmé nos ennemis et fait triompher sa cause.

C'était lorsque nos adversaires semblaient se modérer et se calmer qu'ils ralliaient toutes leurs forces en silence, et préparaient clandestinement les armes scandaleuses qu'ils ont toujours employées et qui leur ont toujours réussi. Déjà trompés dans de précédentes tentatives où ils ont échoué, et condamnés par la nature même de leur projet à user de mauvais moyens, ils ont fait un dernier effort accompagné des plus odieuses calomnies.

Pendant que les Griquois, secondés par l'un des habitants de la station, conspiraient secrètement contre nous, nous vivions tranquilles et ne nous doutions de rien; nous étions même portés à croire que nos adversaires sommeillaient ou renonçaient à leurs prétentions sur le territoire de Béthulie. L'œuvre prospérait entre nos mains, par la grâce de Dieu, et des circonstances réjouissantes nous encourageaient à poursuivre nos travaux avec zèle et persévérance. L'école et le service divin, qui, au commencement de 1839, avaient langui à la suite des ravages exercés par la rougeole sur la station, avaient

été rouverts sous les auspices les plus favorables, et jetant avec une nouvelle ardeur la semence sur un champ qui semblait bien préparé, nous osions nous promettre une abondante moisson. Terrifiée par la main du Tout-Puissant, qui s'appesantissait sur elle, la jeunesse affluait à l'école. Le nombre des écoliers s'élevait quelquefois à plus de cent vingt. Egalement avertis de la brièveté de la vie, les autres indigènes semblaient prendre goût à la prédication de l'Evangile. Ils ne trouvaient pas assez de place dans le local destiné au service divin, et plusieurs d'entre eux devaient rester dehors. Du reste, nous ne voyions rien de répréhensible dans la conduite de la majorité des membres de l'église. Nous avions dix candidats au baptême, dont deux, déjà disparus du milieu de nous, semblent être morts au Seigneur.

Au milieu de ces circonstances prospères et encourageantes, nous nourrissions parmi nous, sans le savoir, un loup, un Judas, que nos ennemis avaient séduit et armé contre nous après avoir cherché la meilleure manière de s'en servir pour exécuter leurs desseins avec plus de succès. Adam Kok, connaissant le caractère ambitieux de Corasi, résolut donc de l'employer à détruire l'œuvre du Seigneur et à soumettre ce pays.

La Conférence, Messieurs, vous ayant fait un rapport détaillé sur tout ce qui s'est passé, je ne chercherai pas à me justifier; je crois mon innocence déjà pleinement prouvée, et ce que je pourrais dire serait superflu. »

M. Pellissier a parfaitement raison; mais nous devons, autant pour continuer le fil du récit que sa modestie a interrompu, que pour rendre témoignage à sa conduite toujours droite et chrétienne, dire un mot du rapport de la Conférence. Poussé par la plus irrésistible des passions, l'ambition, le traître Corasi, à qui M. Pellissier

témoignait une affection particulière, couvrit des plus noires calomnies le ministère, la conduite, le caractère de son bienfaiteur, et il parvint, secondé par les Griquois et plus encore par le père du mensonge, à séduire le chef, sa famille, jusqu'aux membres de l'église, la partie plus influente de la population, et dès lors il arrêta l'œuvre, persécuta son fondateur et voulut le forcer à s'éloigner. Cet être méprisable employa les moyens les plus infâmes pour supplanter le missionnaire, car il n'avait pas d'autre but ; et bien que ni lui même, ni personne ne pût croire à ces odieuses calomnies, la station était dans le trouble, notre missionnaire dans le danger, et son œuvre gravement compromise. C'est dans ces circonstances que la Conférence s'assembla, non pas pour s'assurer de l'innocence de M. Pellissier, dont elle était à l'avance bien assurée, mais pour pleurer avec lui, le consoler par sa sympathie et porter remède à des maux aussi graves. Afin d'ôter aux ennemis de M. Pellissier le prétexte d'une partialité quelconque elle s'adjoignit deux chrétiens respectables pour examiner avec eux ce triste état de choses. Il ne fut pas difficile de découvrir la perfidie de Corasi dans les preuves mêmes de sa justification, et l'on ne dut s'étonner que de l'impudence presque sans exemple de sa conduite et de ses paroles. La Conférence fut d'avis que M. Pellissier ne reculât pas devant la violente opposition de ses ennemis ; elle voulut que le missionnaire se mît noblement au-dessus des attaques de ses vils détracteurs, et vainquit leur plus dure résistance par une inébranlable fermeté mêlée de douceur. Nos amis béniront Dieu d'avoir inspiré cette résolution à la Conférence, et d'avoir donné à M. Pellissier la force de s'y soumettre.

Lorsque la Conférence, dit-il, eut terminé ses investigations, aidé du frère Gosselin, qu'elle m'avait

adjoint pour un temps indéterminé, je repris tous mes travaux, qui avaient été forcément suspendus pendant les jours de trouble ; mais ce ne fut pas pour longtemps. Notre foi devait encore être mise à l'épreuve pendant trois mois. Quand les indigènes commencèrent à se rendre tant à l'école qu'au service divin, Lepui, qui s'était soumis aux Griquois, reçut un ordre d'Adam Kok, portant qu'il devait empêcher tous ses sujets de se rendre à l'église et à l'école; de cette manière, ajoutait le chef de Philippolis, vous lasserez la patience du missionnaire et vous le forcerez enfin à quitter la station. Il promettait de lui envoyer un missionnaire dès que je serais parti. Lepui, trop faible pour résister à de telles insinuations, exécuta en tous points la volonté de son adversaire déguisé. Il convoqua tous les habitants de Béthulie en assemblée extraordinaire pour leur faire part des nouveaux avis qui venaient de lui être communiqués. Comme la majorité de la population se déclara contre un ordre aussi arbitraire, le chef défendit à tout le monde d'entrer soit dans l'école, soit dans la chapelle, et il menaça quiconque lui désobéirait de lui enlever tous ses biens. Le dimanche suivant, la cloche sonna comme d'habitude, mais une dixaine de personnes seulement échappèrent à la vigilance des gardes que Lepui avait placés sur toutes les avenues de la ville, et parvinrent à se rendre au service divin. Le second dimanche, la garde ayant été fortifiée, il fut impossible de bouger à tous ceux qui désiraient entendre la Parole de Dieu. Nous nous vîmes obligés de fermer la chapelle et de suspendre nos travaux missionnaires parmi les Béchuanas jusqu'à ce que la crise fût passée.

Toutefois, Messieurs, même dans ces temps malheureux, notre bouche n'est point demeurée fermée; nous avons pu faire quelque chose pour le Seigneur.

Cinquante Bastards à peu près, qui habitent les environs de Béthulie, continuèrent à se rendre régulièrement auprès de nous pour se faire instruire dans la voie du salut.

Vers la fin de décembre, tandis que les esprits commençaient à se fatiguer du désordre, les Griquois reçurent une lettre de M. le docteur Philip, dans laquelle ce dernier exhortait fortement Adam Kok à rétablir l'ordre à Béthulie. Voici comment il s'exprime (1) : « Je me réjouis d'apprendre que M. Pellisier a été justifié des accusations dirigées contre lui; je serais heureux d'apprendre également que la station rentre dans un état de prospérité et de paix. J'ai été affligé d'entendre de la bouche de M. Maeder que le chef béchuana est turbulent et qu'il parle de la station de Béthulie comme d'un lieu qui lui appartient. Vous savez, je présume, que cette station fut donnée par Stokenstrom comme une station missionnaire à la Société des missions de Londres; que si quelque peuple a des droits sur ce pays ce sont les Bushmen; que le chef béchuana n'est là que parce qu'on l'y souffre, et qu'il n'a pas l'ombre d'un droit même pour y habiter, sinon avec le consentement du missionnaire. Vous vous rappellerez aussi que la Société des missions de Londres céda tous ses droits sur cet établissement à la Société des missions évangéliques de Paris, et que si des moyens étaient employés pour troubler les agents de cette Société, je me verrais obligé d'implorer la protection du gouvernement de la colonie. Si les missionnaires français croyaient de leur devoir de quitter la station pour s'établir ailleurs, Béthulie retomberait naturellement

(1) M. Pellissier cite le texte anglais; nous le traduisons littéralement.

Rédacteurs.

entre les mains des agents de la Société des missions de Londres. Mais je ne puis pas souffrir que le chef ou son peuple exercent une autorité quelconque sur les missionnaires, comme si le pays leur appartenait. Je ne puis pas dire précisément si les informations de M. Maeder sont exactes, mais il n'y a aucun inconvénient à mettre le chef au fait de ces circonstances. Je dois donc vous prier de l'engager à informer le chef béchuana de l'état actuel des choses et de ce que je vous ai écrit sur ce sujet. Un mot d'Adam Kok arrangera tout. »

Lepui fut appelé à Philippolis par Adam Kok. Celui-ci retira ses ordres tyranniques et conseilla à Lepui de continuer à me considérer comme son missionnaire. Lepui se rendit volontiers à ce désir. De retour sur la station, il vint s'humilier devant moi et confesser ses torts, m'assurant qu'il avait été trompé par Corasi, qu'il ne croyait rien de tout ce dont on m'avait accusé, qu'il n'avait rien contre moi, qu'il désirait de tout son cœur de vivre en paix avec moi et de rentrer dans mes bonnes grâces. Il me demanda de vouloir bien continuer à instruire les habitants de la station et oublier leur conduite envers moi. Je lui répondis qu'aussi longtemps que je serais dans ce monde je ne pourrais oublier leurs mauvais traitements; mais que désirant me conformer en toutes choses à l'Evangile, je leur pardonnerais leurs injustices et leur annoncerais la Parole de Dieu aussi longtemps que mes directeurs me le permettraient. Cependant j'ajoutai que je ne rouvrirais pas la chapelle avant que le jugement porté contre mon adversaire n'eût été exécuté, c'est-à-dire avant que Corasi ne fût banni de cet endroit. Lepui sembla d'abord ne vouloir pas y consentir; non content de me voir pardonner au traître, il aurait aimé que je lui permisse aussi de rester sur la station. Lorsqu'il vit que je tenais à ce qu'il fût puni, il sortit de chez moi sans rien

conclure, et il alla consulter l'opinion de ses gens. Il les convoqua en conseil pour leur soumettre ma proposition. Ils furent tous d'avis qu'on accédât à mon désir et qu'on éloignât un homme qui avait fait tant de mal. En conséquence Lepui vint le 18 janvier réitérer sa requête et me prier de reprendre mes fonctions pastorales ; il me promit d'exiler Corasi après la moisson. A cette condition notre réconciliation s'opéra, et acte en fut dressé par-devant témoins. Le lendemain, jour de dimanche, la chapelle fut rouverte ; elle avait été fermée pendant près de trois mois. Ce fut avec bien du plaisir que nous la vîmes de nouveau remplie d'auditeurs. Dès le lundi l'école, rouverte aussi, fut fréquentée par la plupart de nos anciens écoliers.

Depuis ce moment l'œuvre semble marcher comme si aucun trouble n'avait eu lieu. Nous poursuivons nos instructions publiques et particulières comme auparavant. Cependant, la gravité des circonstances nous a obligés de mettre en vigueur la discipline ecclésiastique. Les candidats au baptême qui auraient dû être reçus l'année passée ne le seront qu'à la fin de celle-ci. La participation à la sainte cène a été interdite aux membres de l'église pendant deux mois. Moroagari, pour avoir été complice de Corasi, a été excommuniée jusqu'à ce qu'elle manifeste une repentance sincère de la faute grave qu'elle a commise. Avant d'avoir été retranchée du nombre des fidèles, elle a avoué qu'elle s'est laissé entraîner dans le mal par le diable, et qu'elle en éprouve une grande douleur au fond de son cœur. Mais comme le cœur de l'homme est rusé et désespérément malin, nous n'avons pas cru devoir ajouter foi à ses paroles sans avoir d'autres preuves de son repentir. Il me serait difficile de vous dire, Messieurs, quelle sorte de sentiments animait mon cœur quand je me retrouvai au milieu de

brebis égarées qui avaient, pendant quelque temps, abandonné leur berger, séduites par la crainte des hommes. Je pouvais à peine retenir mes larmes en pensant à l'instabilité des choses humaines.

Toutes nos épreuves ne sont pas encore finies. Tandis que j'étais occupé à vous faire le triste récit de mes peines, Lepui est arrivé de Philippolis, où il a assisté à une assemblée extraordinaire avec Adam Kok, Waterboer, chef de Griqua-Town, et Moroke, chef de Taba-Unchu. Ces chefs griquois poussent l'ambition jusqu'à vouloir dominer sur les autres tribus, afin de les dépouiller tyranniquement de ce qu'elles possèdent. Ils ont déclaré que leurs limites s'étendraient jusqu'à Cornet-spruit, c'est-à-dire presque jusqu'à Morija. Waterboer a dit à Lepui qu'il devait considérer Adam Kok comme son maître et lui payer tribut, puisqu'il habite sur ses terres. Lepui est mécontent et dit que si les Griquois veulent le rendre esclave il quittera le pays. De plus, Waterboer se propose de quitter Griqua-Town, sa capitale, pour venir se fixer dans nos quartiers avec tout son monde, ce qui ne manquera pas d'amener la guerre dans ces contrées.

Où en sommes-nous, Messieurs? On ne connaît guère en Europe les épreuves du missionnaire dans ce pays. On s'imagine que nous vivons parmi des êtres soumis et dociles; on se trompe beaucoup. Nous vivons au contraire avec des hommes semblables aux barbares du cinquième siècle. Ceux qui, ici, portent des vestes et des pantalons sont mille fois plus redoutables que les bêtes féroces du désert. Tels sont les Griquois qui cherchent à opprimer les missionnaires. S'il ne fallait pas passer par un état transitoire pour arriver à une condition plus parfaite, nous dirions que le plus vil paganisme est préférable à une demi-civilisation sans piété. Il y a plus

d'espérance d'un païen inconverti que d'un homme en partie civilisé, sans être chrétien. C'est ce que l'expérience de tous les jours nous apprend.

Essayer de vous dépeindre ce que j'ai eu à souffrir pendant plus de quatre mois de la part des Griquois et des habitants de cette station, serait une tâche au-dessus de mes forces. Je puis dire avec le Psalmiste : *Mes larmes m'ont servi de pain jour et nuit.* Que de soupirs n'avons-nous pas laissé s'échapper de nos cœurs en nous voyant à la merci d'hommes à qui nous avions cherché à faire du bien depuis notre arrivée dans ces contrées ! C'est dans les circonstances difficiles où je me suis trouvé que j'ai dû rendre grâce à Dieu d'avoir placé des frères si près de moi qu'ils ont pu s'absenter de leurs stations respectives pour venir consoler et secourir un collègue affligé. Frère Gosselin, qui vous est connu pour son dévouement à la cause du Seigneur, est encore ici. Il m'a aidé à combattre, et à porter le faix du jour. Il continuera à partager mes peines et mes travaux. Puissions-nous, après avoir semé avec larmes, moissonner avec chants de triomphe ! Ce que nous demandons journellement au Seigneur, c'est qu'il nous donne une pleine confiance en lui et nous inspire une soumission entière à sa volonté, afin que dans toutes les positions où il lui plaira de nous placer nous nous attendions à lui et portions la croix de Jésus-Christ sans murmure. En pensant à nous rappelez-vous toujours, Messieurs, que nous sommes dans un pays païen, et que nous avons un grand besoin de vos ferventes prières dans l'exercice de notre difficile et important ministère.

Recevez, etc.

J.-P. PELLISSIER.

Nous avons besoin de faire une remarque sur la der-

nière partie de la lettre qu'on vient de lire. Le nouveau danger qui menace Béthulie est moins grave que le premier. Le mal vient du dehors et ne surgit plus du dedans, et cette seule circonstance change le caractère de la nouvelle crise. Waterboer a deux ambitions, celle d'accroître son pouvoir et celle de passer pour chrétien. Peut-être celle-ci l'emportera-t-elle sur celle-là, et peut-être les protestations assurées du docteur Philip, la crainte d'une rupture avec lui et le gouvernement de la colonie arrêteront-elles, à défaut de plus nobles motifs, le chef des Griquois. Dieu veuille accorder enfin quelque repos à un missionnaire affligé, et faire lever des jours sereins sur une station malheureuse! Comment ne croirions-nous pas à son amour quand nous sommes encore tout étonnés de la délivrance qu'il nous a accordée? Attendons, dans l'humilité, en priant avec ardeur pour le missionnaire et son œuvre, attendons le bon plaisir de l'Eternel et un nouveau déploiement de sa charité inépuisable; prêts, du reste, à le bénir s'il nous exauce, et à adorer ses voies s'il ne nous exauce pas.

Nous publions comme appendice à la lettre de M. Pellissier une partie d'un journal de M. Gosselin renfermant, sur la vie et les travaux de ce fidèle ouvrier du Seigneur, des détails qui intéresseront nos lecteurs. M. Gosselin écrit de Béthulie sous la date du 3 janvier.

Messieurs et très honorés frères en Jésus-Christ notre commun Sauveur,

Au commencement des six derniers mois de l'année 1839 je me sentis porté à dire : Je ferai ceci, cela, j'avancerai les travaux à Thaba-Bossiou, et à la fin de l'année je pourrai me rendre à Morija et reprendre des travaux depuis longtemps suspendus. Mais j'ai appris à

dire avec saint Jacques : « Si le Seigneur le veut, et si nous vivons, nous ferons ceci ou cela.» Une pleine confiance en Dieu, avec l'assurance que toutes choses concourent au bien de ceux qui l'aiment, nous dispose à tous les événements et nous donne d'être joyeux avec ceux qui sont dans la joie et de pleurer avec ceux qui pleurent.

Le dernier journal que je vous ai envoyé se terminait au 14 juillet 1839.

Lundi 15. Fait l'enterrement d'un enfant d'un petit chef qui demeure au bas de la montagne de Thaba-Bossiou. Nous avons choisi un endroit pour le cimetière à quelque distance de la montagne. — *Mardi* 16. Parti avec une voiture et quelques hommes pour semer du blé, percé un réservoir pour recueillir les eaux d'une fontaine et abattu du bois à brûler. — *Samedi.* Rentré à la maison ; tout était fini. — *Dimanche* 21. Fait le culte du matin dans la chapelle; à dix heures, frère Casalis a tenu le service; à une heure j'ai fait le catéchisme, et à trois heures frère Casalis a célébré le dernier service.—*Lundi* 22. Je me suis trouvé indisposé. — *Mardi* 23. J'ai été chercher du bois pour cuire des briques.—*Vendredi* 26. Nous avons reçu une lettre de notre chère sœur madame Daumas, nous mandant que M. Daumas était très souffrant d'un rhumatisme, et qu'il serait bien aise de m'avoir auprès de lui; qu'il fallait le porter où on voulait l'avoir, et que je pourrais le remplacer pour la prédication.— *Samedi* 27. Je suis parti à une heure après midi, à cheval, et à huit heures du soir j'étais auprès de notre frère que j'ai trouvé très souffrant. — *Dimanche* 28. Tenu les deux services; la congrégation était très nombreuse.— *Mardi* 6 *août.* Notre frère étant mieux depuis quelques jours, m'a engagé à retourner à Thaba-Bossiou ; à six heures j'étais rentré à la maison.—*Mercredi* 7. Travaillé au jardin.

Dimanche 18. Nous avons eu une congrégation très nombreuse. Entlaloé a été baptisé. Beaucoup de larmes ont été répandues par un très grand nombre d'auditeurs. Le candidat était calme et ferme ; il a répondu à toutes les questions qui lui ont été adressées sans aucune crainte. Je lui avais demandé quelques jours auparavant s'il ne craignait pas de parler en public ; il m'avait répondu : « Ce n'est pas aux hommes que je vais parler, mais devant eux ; c'est à Dieu que je parlerai, c'est lui que je confesserai et Jésus-Christ mon Sauveur. »

. . . . . .

Lundi 16 *septembre*. Arrangé les voitures pour aller sur le Calédon couper du bois pour la chapelle. — *Mercredi* 18. Il a plu si fort que j'ai été obligé de laisser les voitures dans les champs.—*Samedi* 21. J'ai été chercher les voitures et je suis rentré le soir. — *Dimanche* 22. Ramasiatsana a été marié légitimement, après avoir rerenoncé à la polygamie. —*Jeudi* 26. Plusieurs personnes sont venues me parler de l'état de leurs âmes.—*Dimanche* 29. Trois services et une réunion le soir. — *Lundi* 30. Préparé plusieurs pièces de bois. — *Mardi* 1 *octobre*. Travaillé au jardin et fait un baquet pour porter du mortier.—*Mercredi* 2. Préparé du bois pour faire une échelle, et tenu la classe.—*Jeudi* 3. Cassé des rochers pour avoir des morceaux pour faire des encoignures.—*Vendredi* 4. Fait seize encoignures.—*Samedi* 5. Arrangé des pierres et tenu la classe. — *Dimanche* 6. Trois services. Il y avait près de deux cents personnes en dehors de la chapelle. — *Mardi* 8. A trois heures du matin un homme vint frapper à la porte ; j'était encore couché. Que demandez-vous, lui dis-je ? « Vous avez dit dimanche, répondit-il, que ceux qui étaient sujets de Jésus-Christ devaient le servir et le confesser devant les hommes. Je veux vous dire que je suis chrétien.» Je lui ai posé plusieurs

questions sur sa foi, et je ne doute point qu'il ne parle par l'esprit de Dieu. Je suis parti avec une voiture pour chercher du bois à brûler. — *Mercredi* 29. J'étais très fatigué; j'ai copié quelques traductions de la Bible pour nos gens et tenu la classe.—*Jeudi* 10. J'ai eu des entretiens avec plusieurs personnes qui me semblent chercher le Seigneur; le soir j'ai eu une réunion de quelques personnes.—*Dimanche* 20. J'ai prêché sur le commencement du premier chapitre du prophète Esaïe. Au service de l'après-midi, j'ai engagé tous ceux qui désiraient servir Dieu de tout leur cœur à se joindre à moi le lendemain, lundi 21, pour aller chercher des roseaux pour couvrir la chapelle. Quant à eux qui pourraient venir à regret, je leur ai conseillé de rester chez eux, parce que Dieu ne saurait avoir leur travail pour agréable . . . . . Dix hommes sont venus le matin et quatre nous ont rejoint, en tout quatorze.—*Jeudi* 24. J'ai reçu une lettre de la Conférence, qui me mande de me rendre au plus tôt à Béthulie au secours de notre cher frère persécuté. . . . . .

Lundi 28. Il a plu le matin. A une heure après midi je suis parti pour me rendre à Béthulie; je suis arrivé à Morija dans la nuit.—*Samedi* 2 *novembre*. A onze heures du matin je suis arrivé chez le frère Pellissier. — *Dimanche* 3. Quatre services; deux en hollandais et deux en sechuana.—*Lundi* 4. Sonné la cloche pour l'école, mais il n'est venu personne non plus que les jours suivants. . . . *Lundi* 11. J'ai été rendre visite à Lepui; je lui ai demandé pourquoi il ne venait ni au service ni à l'école; je n'ai pas voulu pousser trop loin mes questions, pour n'irriter personne. J'ai visité plusieurs petits chefs qui m'ont déclaré que tout ce qu'on avait dit de M. Pellissier était faux; que Corasi voulait se faire missionnaire, et que Leina voulait devenir chef en supplantant son frère Koro,

premier fils de Lepui. « Pourquoi ne venez-vous donc pas à l'église si vous ne croyez pas ce qu'on a dit ? » — « Lepui nous a fait dire que si nous allions à l'église il nous prendrait tout notre bétail ; c'est pourquoi nous restons à la maison. » — *Samedi* 16. J'ai été rendre visite au chef. Il y avait beaucoup de ses gens. Je leur ai parlé sérieusement de leurs âmes, de la puissance de Satan sur ceux qui, après avoir connu la vérité, retournaient à l'erreur; je les ai invités à la repentance. Mais c'est toujours le même endurcissement. Cependant, après que j'ai été parti, l'on nous a rapporté que plusieurs même des accusateurs ont demandé pourquoi on faisait tout ce bruit; ils ont ajouté qu'après tout ils n'en savaient rien et qu'ils étaient prêts à aller écouter l'Evangile. Corasi, Leina et Lepui s'y sont opposés et ont défendu d'aller à l'église. — *Dimanche* 17. Sonné la cloche. Beaucoup de monde descendait pour venir à l'église; mais Lepui s'est posté dans les chemins avec quelques hommes, et a obligé de rebrousser chemin tous ceux qui venaient, sauf une douzaine de personnes et trois petits chefs, qui ont échappé à sa surveillance. Voilà toute la congrégation du matin; après midi, personne. — *Lundi* 18. On a tenu conseil pour juger ceux qui sont venus à l'église le dimanche ; on n'a rien décidé à leur sujet ; mais le chef a renouvellé la menace que quiconque viendrait à l'église ou à l'école ne serait plus de ses gens, et Leina a ajouté que l'on mettrait à mort ceux qui y viendraient. Corasi a même dit devant plusieurs missionnaires qu'il n'était pas venu pour prêcher l'Evangile, mais l'adultère ! Il est bon de vous dire que depuis deux semaines les Batlapis ont recommencé leurs danses sauvages.

Mardi 19. J'ai été dans la ville et fait une allocution aux indigènes. « Que votre séducteur se présente, leur

ai-je dit, qu'il pose sa doctrine, et moi j'avancerai celle de mon Sauveur . . . . . Cessez de mal faire, apprenez à bien faire, convertissez-vous, et vous serez sauvés.»

Dimanche 24. Le matin, tandis que frère Pellissier tenait le service hollandais, j'ai été annoncer l'Evangile dans un village de Bassoutos; il y avait une cinquantaine de personnes. Je les ai invitées à venir quand elles entendraient la cloche; mais elles m'ont dit qu'elles en avaient reçu de Lepui la défense expresse, sous peine de perdre tout ce qu'elles possèdent. Voilà ce que peuvent faire quatre ou cinq malheureux qui n'ont aucun pouvoir pour faire le bien.—*Mercredi* 27. J'ai été dans la ville des Batlapis; ils m'ont dit qu'ils voulaient retourner dans leur pays.—*Jeudi* 28. A cinq heures du matin, madame Pellissier est accouchée heureusement d'une petite fille.—*Vendredi* 29. Nous avons appris que Lepui avait dit que quand le blé du frère Pellissier serait moissonné on le ferait partir.

Dimanche 1 *décembre.* Sonné la cloche pour le service. Les Batlapis sont descendus et se sont divisés en plusieurs groupes et ont gardé les chemins afin que personne ne vînt à l'église; personne n'est venu. — Une demi-heure après je me suis rendu dans un village de Bassoutos où j'ai eu une bonne congrégation. Après midi j'ai passé dans la ville des Batlapis; quelle ne fut pas ma surprise de voir que dans presque chaque maison on travaillait! Il y a quelques mois, pas une âme n'aurait osé travailler le dimanche; aujourd'hui l'on travaille et l'on danse! . . . Nous ne savons plus que faire; nous allons les laisser tranquilles pour quelques semaines. —*Lundi* 29. Lepui est parti pour Philippolis où l'appellent les Griquois; ils lui ont dit qu'après la moisson il fallait faire partir M. Pellissier; que s'il ne partait pas de bonne

volonté il fallait les appeller, et qu'eux-mêmes l'y obligeraient de force.

Lundi 16. Nous avons entendu dire que plusieurs sont très affligés de ce qu'ils ont fait, cependant nous n'en voyons encore aucune marque. Il nous semble que notre silence les porte plus à réfléchir sur leurs mauvaises actions que tous les discours qu'on a pu leur faire pour les ramener de leur égarement . . . Ils commencent à s'accuser l'un l'autre ; la division est entre eux. Plusieurs personnes cherchent à nous parler et à venir à la maison. Les femmes qui étaient membres de l'église viennent voir madame Pellissier et lui disent : « Nous voudrions bien venir à l'église, mais nos maris nous en empêchent. » — *Dimanche* 13. Nous avons eu une congrégation de Bastards d'une vingtaine de personnes. Voilà le nombre de nos auditeurs qui se comptaient auparavant par centaines ! Nous attendons avec patience et avec prière le jour où le Seigneur nous donnera un libre accès auprès d'un plus grand nombre d'âmes. Que Dieu veuille avoir pitié de ses enfants affligés et de ces milliers d'âmes qui périssent loin de lui !

Nous voilà à la fin du mois ; il n'y a encore aucun changement; les gens sont très tranquilles; nous n'entendons parler de rien . . . .

Ne nous oubliez pas, Messieurs et chers frères ; assiégez le trône de la grâce en faveur de vos pauvres missionnaires.

Recevez, Messieurs et chers frères, les vœux de votre dévoué ami et frère en Christ.

C. GOSSELIN, *Aide-Missionnaire.*

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SECOND ARTICLE. (*Voyez* page 309).

Suite du discours de M. Knibb. — Causes de la diminution des revenus dans la Jamaïque. — Générosité des nègres convertis. — Conduite générale des nègres affranchis. — Vues sur l'évangélisation et la civilisation de l'Afrique occidentale.

« La dernière fois que je me trouvai au milieu de vous je jurai sur l'autel de la miséricorde éternelle de ne jamais accorder de repos à ma vie que je n'eusse, avec la grâce de Dieu, brisé toutes les chaînes de mes frères. Et depuis que, dans plusieurs îles, mon vœu s'est accompli, j'en ai formé un autre aussi solennel. J'ai promis à Dieu que si vous nous soutenez de vos sympathies, de vos prières, de vos efforts, je ne me reposerai jamais que l'Amérique n'ait ôté de dessus elle la malédiction de l'esclavage, et que l'Afrique n'ait reçu les célestes bénédictions de l'amour de Christ. Et ici j'aborde un sujet qui fait battre mon cœur. J'ai à l'avance pensé à cette réunion solennelle avec la plus vive sollicitude, et j'en ai fait, je puis le dire, un constant sujet de ferventes prières. Depuis le moment où je suis monté sur le navire qui m'a ramené au milieu de vous, l'Afrique a été le premier objet de mes pensées, et son salut ma plus douce occupation. Je viens vous demander aujourd'hui si les réjouissantes promesses de la miséricorde divine, apportées dans l'Afrique par ses propres enfants, ne consoleraient pas son cœur et ne guériraient pas ses plaies. Permettez-moi de vous donner ici quelques renseignements sur l'état actuel des nègres de la Jamaïque. Ces détails sont cer-

tains, et l'inimitié la plus violente n'oserait en démentir un seul.

Je n'ignore pas qu'on assure, et cette fois on dit vrai, que depuis l'affranchissement il y a eu une diminution dans les revenus de la colonie; mais je crois qu'il suffit de bien connaître cette circonstance pour y voir un sujet de joie plutôt que de tristesse. Je voudrais bien savoir si ceux à qui l'histoire de l'Irlande est familière estiment heureux les habitants de ce pays parce qu'ils ne mangent pas les porcs qu'ils nourrissent. Je voudrais bien savoir aussi si leur bonheur se mesure sur la quantité des objets exportés du milieu d'eux dans les autres parties du monde. Je me serais abstenu de toute explication sur ce sujet si l'on n'avait pas confondu deux choses fort différentes, le chiffre des revenus et les dispositions des nègres, et si l'on n'avait pas conclu de la diminution des revenus à la paresse des Africains. Je suis heureux de pouvoir rapporter le témoignage d'un ami dont je ne partageais pas autrefois les vues sur l'émancipation, et qui parle ainsi des nègres : « Loin d'accuser nos ouvriers d'indolence, je suis disposé à blâmer chez eux un trop grand désir d'amasser de l'argent. Je ne connais pas parmi les membres de mon troupeau un seul nègre en bonne santé qui puisse être repris pour sa paresse. » Plusieurs circonstances expliquent la diminution des produits. Qu'on me dise si un fermier en Angleterre pourrait passer son temps aux danses de l'Opéra, employer pour surveiller ses terres trois domestiques, en donnant, chaque année, à l'un 500*l.* (f. 12,500); à l'autre, 300*l.* (f. 7,500); au dernier 70*l.* (f. 1,750), et puis attendre chaque année aussi plus de cent pour cent de revenu de ses propriétés négligées? Cela n'est possible sur aucun sol du monde, et désormais pas plus à la Jamaïque qu'ailleurs. On a formé le projet d'acca-

bler de nouveau les nègres ; nous nous y sommes opposés. Nous voulons prévenir le paupérisme, s'il est possible; que les chrétiens entendent ceci, et qu'ils admirent la puissance de la grâce ; qu'ils adorent le Dieu qui la donne. Il n'y a pas dans toute la Jamaïque un seul pauvre, membre des nombreux troupeaux confiés à nos soins ; et je n'ai pas le moindre doute qu'il n'en soit de même dans les églises des missionnaires de toutes les dénominations. Dans la paroisse que j'habite, il fut constaté dernièrement par une assemblée des directeurs, que depuis l'abolition de l'esclavage, le nombre des pauvres était doublé. Je savais la conséquence qu'on tirerait de ce fait. J'allai trouver un membre de l'assemblée, et je lui dis : « Vous nous avez fait connaître une partie de la vérité; maintenant dites-la moi tout entière : Combien de nègres y a-t-il parmi les pauvres qui furent autrefois esclaves ?» — « Ah ! il n'y en a aucun.» A cause de la culture presque exclusive du sucre dans la colonie, nous avons à envoyer à Cuba pour le bétail, en Amérique pour la farine, en Angleterre pour les pommes de terre. Mais faut-il croire que la Jamaïque ne sera jamais qu'une source de richesses pour autrui ? Ne se doit-elle rien à elle-même, et n'est-il pas permis à ses habitants de demander aussi quelque aisance pour eux ? Mais ce n'est pas tout ; plusieurs de nos frères noirs pensent qu'ils peuvent être maîtres aussi bien que domestiques. Il leur est venu l'idée qu'il vaut autant pour eux d'avoir un établissement qui leur appartienne, que de vivre sur les terres d'autrui et de courir le risque d'en être brusquement chassés au gré d'un inspecteur ivre. N'est-il pas bien merveilleux que ce projet leur paraisse meilleur, et n'est-il pas bien étonnant que les missionnaires baptistes après l'avoir conçu, l'aient proposé à leurs amis ? L'un des membres de mon église, qui avait été obligé de travailler pour son

maître jusqu'au jour de l'affranchissement, se créa une douce indépendance dès ce jour-là en prenant la direction de divers chemins publics. Il passa un contrat avec ses ouvriers, et il leur paya dix pences (vingt sous) par jour de plus que les hommes blancs n'eussent fait à sa place. Je lui aidai à faire ses comptes ; quand cet homme eut payé ses ouvriers, il trouva qu'il lui revenait à lui-même, du travail qu'il faisait faire, douze schellings par jour (f. 15). Eût-il donc été plus sage s'il avait péniblement travaillé pour un maître à un schelling par jour quand il pouvait en gagner douze en travaillant pour lui-même ? Lorsque les planteurs disent que les missionnaires baptistes fixent les gages ils mentent grossièrement. Ce ne sont pas les missionnaires, ce sont les planteurs eux-mêmes. Voici un avantage que nous avons tiré de l'apprentissage dont les bienfaits, d'ailleurs, furent si peu nombreux. L'apprentissage fit apprécier un certain nombre de nègres. Les maîtres eux-mêmes rendirent justice à leurs capacités ; c'était fixer leurs gages. Nous l'aperçumes dès lors. Que les planteurs nient ce fait s'ils le peuvent ; nous avons leurs paroles qui montrent la valeur du travail des nègres apprentis ; pouvait-on croire que rendus à la liberté, ceux-ci ne seraient pas capables des mêmes efforts, et dignes par conséquent des mêmes rétributions ? Fallait-il une grande sagacité pour comprendre que ce que le travail des nègres valait pendant l'apprentissage il le vaudrait après l'affranchissement ? Toutefois craignant que les nouveaux enfants de la liberté ne négligeassent les règles de la prudence, et craignant aussi qu'on n'eût trop élevé le prix des gages, j'entrai en pourparler avec les maîtres d'un établissement sur lequel mon frère Barrat a passé presque toute sa vie, et je réduisis avec eux le salaire des ouvriers aux deux tiers de la valeur qu'on lui avait assignée. Qu'on nie ce fait ; je le

donne pour un fait réel et connu de tous. Lorsque cet arrangement fut terminé, un individu se rendit au milieu des nègres pour y répandre le mécontentement; poussés par les malignes influences de quelques blancs, les nègres se rendirent auprès de moi pour me dire que j'avais fait un mauvais marché. J'étais si convaincu de l'équité de ma démarche que je les réunis pour leur dire ces simples paroles : « Vous trouvez que j'ai fait un mauvais marché; je sais que mon marché est bon; vous avez accepté une convention: à moins que vous n'y soyez fidèles, je n'interviendrai jamais dans aucune autre affaire. » Les nègres remplirent leurs engagements. Mais ce n'est pas tout : je réserve pour une autre occasion les preuves nombreuses d'une criante injustice de la part des planteurs. Pour le moment je me borne à dire que la grande cause de la diminution survenue dans les revenus de la colonie est la nouvelle vie des femmes et des enfants; des femmes qui animent de leur présence le foyer domestique, et des enfants qui passent leur temps dans les écoles. On nous accuse d'employer notre influence à éloigner le peuple du travail. Nous avons recommandé aux pères d'envoyer leurs enfants à nos écoles. Avons-nous eu tort ou raison? (L'assemblée s'écrie : « Vous avez eu raison ! ») N'est-il pas honorable aussi pour nos amis émancipés de laisser leurs femmes à la maison pour soigner les enfants? Nous ne mesurons pas le travail par les livres de sucre et par les tonneaux de rhum. Les balances où nous pesons la liberté et ses bienfaits sont beaucoup plus hautes et d'une tout autre nature. Nous voyons dans ce beau, dans cet admirable changement réalisé dernièrement à la Jamaïque, le développement de l'esprit humain ainsi que le doux épanchement de l'affection donnée et obtenue par les mêmes cœurs; et tandis que sous nos yeux grandit une classe d'hommes heureux de leur condition et

confiants dans l'avenir, nous nous inquiétons fort peu de savoir d'où le sucre est exporté en plus grande abondance. Mais il faut vous faire voir des triomphes plus grands et des scènes plus réjouissantes.

Plusieurs chrétiens pensaient, et cette crainte nous avait quelque peu saisis nous-mêmes, qu'une fois délivrés de leurs chaînes les nègres sans expérience ainsi que sans force oublieraient peut-être leurs devoirs par la jouissance de leurs droits, et que tout saints qu'ils sont, les préceptes de l'Evangile ne suffiraient peut-être pas pour les maintenir dans le chemin de salut où ils les avaient conduits. Eh bien! Messieurs, qu'est-il arrivé? Au commencement de l'apprentissage nos chapelles étaient en ruine et nos congrégations dispersées; mais tel est l'attachement des nègres à la maison de Dieu, et tel leur plaisir dans ses ordonnances, qu'au lieu où l'on comptait seulement onze chapelles, d'ailleurs petites, on voit aujourd'hui vingt églises beaucoup plus grandes. Chaque chapelle détruite par la persécution a, par la bénédiction divine, été remplacée par une autre chapelle deux fois plus vaste. Les frais occasionnés par ces constructions, et plus grandes, et plus nombreuses que les précédentes, ont été payés en grande partie par des dons volontaires. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer qu'il ne me faut plus que vos prières. Vous m'avez obligeamment soutenu aussi longtemps que nos frères ont gémi dans les liens de l'esclavage, mais du jour où ils furent libres ils prirent l'engagement de pourvoir à mon entretien, et ce leur a toujours été un doux privilége. On a trouvé ici un sujet d'accusation contre moi : Sir John Rose a remarqué à l'occasion de la plainte de nos adversaires qu'il serait à désirer que toutes les dénominations sussent faire comme ma paroisse, entretenir leurs pasteurs et construire leurs lieux de culte. Le fait est,

Messieurs, que depuis mon retour à la Jamaïque nous avons érigé trois chapelles, construit deux écoles, bâti une maison missionnaire adjacente à mon église. Les frais se sont élevés à 18,000*l.* (f. 450,000), et nous les avons tous payés. Vous vous réjouirez donc d'apprendre que c'est de mon église que je reçois mes honoraires. Les nègres me paient bien, et même trop bien, disent quelques chrétiens. Que voulez-vous ? nos fidèles n'ont pas sur ce point le même scrupule que d'autres. Ils ne pensent pas qu'un homme qui leur fait le sacrifice de sa vie soit trop richement récompensé quand il reçoit d'eux les secours et les consolations qu'ils sont si heureux de lui donner. Et puissent-ils garder longtemps ce sentiment, et puissent leurs ministres toujours en être dignes ! Mon église pourvoit aussi à l'entretien d'un second pasteur ; elle a besoin d'un troisième ministre, elle se chargera encore de ses honoraires. Nous avons en outre sept instituteurs et institutrices; nous avons envoyé 100*l.* (f. 2500) à la Société pour l'abolition de l'esclavage, et nous nous proposons de faire un semblable envoi chaque année, anssi longtemps que l'esclavage existera sur la terre. Enfin les membres de mon troupeau ont souscrit la somme de 250*l.* (f. 6,2500) pour payer mes dépenses. On dira peut-être que nos églises sont riches ; elles ne le sont certes pas : je ne pense pas que nous ayons six chrétiens qui possèdent 100*l.* (f. 2,500) chacun. Mais comment alors, ajoutera-t-on, peuvent-elles donner tant d'argent ? C'est qu'elles donnent toutes et gaiement. Voici comment nous nous y prenons pour provoquer les offrandes de nos fidèles : Le premier août de l'année passée je réunis le peuple ; je leur dis que je craignais que des lois funestes ne fussent projetées, que nous avions besoin d'un millier de livres, et que ce que nous avions

de mieux à faire c'était de les collecter d'abord, afin que si les lois en question étaient publiées je pusse aller en Angleterre et essayer de les faire abolir. Les nègres m'apportèrent 1,350*l.* (f. 33,750) en deux ou trois jours. Nous payâmes toutes nos dettes, et me voici, Messieurs, au milieu de vous aux frais de mon église. N'y a-t-il que moi dans cette heureuse position ? Dans peu d'années la plupart de nos missionnaires seront entretenus par leurs propres troupeaux.

Vous craigniez de nous voir perdre par l'affranchissement une partie de nos chrétiens ; voici ce qui en est : En 1831 nous avions vingt-quatre églises représentant dix mille huit cent trente-huit membres et dix mille candidats ; en 1839, malgré des morts nombreuses et de pénibles excommunications qui n'ont pourtant pas égalé les vôtres, le nombre de nos églises s'élevait à trente-neuf, celui de nos fidèles à vingt-quatre mille sept cent soixante-dix-sept, celui des nos candidats à vingt et un mille cent onze. La liberté, en dix années, a doublé les triomphes de la miséricorde divine. Durant l'esclavage, nous n'avions, pour toutes nos églises, qu'une ou deux écoles ; les lois empêchaient l'instruction de la génération naissante, et elles opposaient leur *veto* à toute amélioration des esprits. Maintenant nos écoles du jour sont fréquentées par cinq mille deux cent trois enfants, celles du soir par six cent quarante-cinq, celles du dimanche par neuf mille cent cinquante-neuf. Les autres missionnaires ont, sous ce rapport, les mêmes sujets d'encouragement. Toutefois il est à désirer que l'éducation des femmes soit poursuivie sur une plus grande échelle ; même l'instruction de la jeunesse n'a point encore exercé sur les esprits cette influence que nous voudrions voir ressentie par tous. C'est en quelque sorte par la foi qu'on aime les lu-

mières, et parce qu'on n'en a pas encore bien senti le prix, on ne les recherche pas avec toute l'ardeur désirable. J'espère que les amis qui, par les secours qu'ils nous ont déjà donnés dans cette branche de nos travaux ont si souvent réjoui mon cœur, voudront bien fonder des écoles supérieures à celles qui existent, et nous aider à instruire les filles de nos diacres, afin qu'à l'exemple des hommes, et animées du même zèle, elles aussi soient préparées à porter l'Evangile de Christ au pays de leurs pères.

C'est autant par leur conduite que par leur conversion que les nègres réjouissent nos cœurs. Il y a eu des cas de chute sans doute, mais ils ont été comparativement peu nombreux, et nous avons vu la puissance de la foi se manifester au sein des nos églises par les améliorations qu'elle y a produites. Et les améliorations sont faciles à constater; elles sont aussi évidentes que profondes. Nous supportons, ainsi que les frères Moraves, nos pauvres, et nous faisons bien. Non-seulement nous les délivrons des aiguillons de la faim, mais nous leur donnons le confortable. La diminution des crimes prouverait à elle seule l'abondance de nos bienfaits. Dans le district que j'habite et qu'habitent avec moi de grands « agitateurs baptistes » on compte cent vingt-cinq mille individus. Dix-neuf prévenus seulement se présentèrent devant la barre aux dernières assises ; mais voyons qui ils étaient : On y voyait six blancs ; trois nègres furent reconnus innocents; il n'y avait donc que dix nègres coupables parmi une si grande population ; pas une femme ne faisait partie du nombre des condamnés. Dans ma paroisse il y a trente mille habitants ; à la dernière session une seule personne fut citée devant les juges. Lorsqu'un homme estimable, M. Gurney, visita la prison de Falmouth, il n'y trouva qu'un prisonnier, et c'était un blanc. Et lorsque

j'allai moi-même au *treadmill* (1), car j'y ai été, Messieurs, et quelques personnes disent que je mériterais d'y aller toutes les jours; je demandai la permission de monter dessus, mais le directeur me dit : « M. Knibb, cela ne serait d'aucune utilité, le *treadmill* est rouillé et ne va plus. Depuis le premier août 1838 (jour de l'affranchissement), nous n'avons jamais pu rassembler assez de personnes pour le faire tourner, et il ne nous reste plus qu'à le détruire ». Puisse-t-on le faire, Messieurs ! Je me tenais auprès du chef de la paroisse, lorsqu'on le construisit. Le chef me dit : « Ne pensez-vous pas, M. Knibb, que nous améliorerons les habitudes du peuple par le *treadmill?* » — « Non, non, lui répliquai-je ; si vous avez quelques vieux goutteux, il pourra guérir leurs jambes.» Il n'entrait pas dans ma théologie que le mouvement d'un moulin pût apporter la moralité parmi le peuple. Dans la paroisse de sainte Anne, où habite un « grand agitateur » aussi, la prison a été fermée pour six mois, et le geôlier renvoyé jusqu'à nouvel ordre. La dernière fois que je vins en Angleterre, je vous racontai comment un diacre avait été fouetté pour avoir prié Dieu. J'ai passé près de la prison où eut lieu cette triste scène, je l'ai trouvée couverte d'épines ; inutile aujourd'hui, elle a aussi été fermée, et le geôlier a été congédié. Messieurs, les faits que je viens de rapporter ne sont-ils pas bien réjouissants ? n'y voyez-vous pas une réfutation puissante des objections de nos adversaires, une réponse sans réplique aux craintes de nos amis? Ne marquent-ils pas le progrès des nègres vers l'état d'hommes, et ne montrent-ils pas tous les avantages de la liberté sur l'escla-

(1) C'est une espèce de moulin dont le prisonnier doit provoquer et suivre le mouvement ; s'il s'arrête, il en reçoit des coups terribles. Cette punition est donc fort sévère.

vage? Que ces faits soient connus de l'Angleterre entière! je ne crains pas qu'on les démente. Avant mon départ de la Jamaïque je les ai fait annoncer publiquement, et j'ai défié la malveillance de les contester. Mes adversaires les avaient niés une semaine auparavant, mais quand je m'offris, par les journaux, pour en soutenir l'exactitude devant eux et devant tout le monde, ils me répondirent qu'ils n'avaient plus le temps de s'en occuper.

Lorsque, il y a huit ans, je me présentai au milieu de vous, je vous annonçai que le grand objet que j'avais en vue en travaillant à l'affranchissement de mes frères dans la Jamaïque, c'était l'introduction de l'Evangile de Jésus-Christ dans le pays de leurs pères. Si mes bien aimés frères et sœurs de la Jamaïque n'avaient pas les sentiments que je leur connais pour les habitants de l'Afrique, ce fait seul prouverait plus contre leur piété que toutes les calomnies qu'on a inventées pour montrer qu'elle n'a point de réalité. Vous n'avez aucune idée de l'intérêt qu'ils prennent à cet important sujet. Véritablement, comme l'a dit mon frère Barrat, rien que de les voir rendrait vos cœurs bons, et surtout viderait vos poches. Non-seulement ils donnent leur argent, mais ils désirent que des hommes pris du milieu d'eux soient préparés pour cette œuvre. L'Eglise chrétienne va apprendre une nouvelle chose, elle va voir ce que peuvent faire pour le succès d'une œuvre de foi des hommes qui ne savent que parler de Jésus-Christ. Sans doute il nous faut, dans quelques branches, des hommes cultivés; mais nous en avons de semblables à Edouard Barrat; ils sentent l'amour de Christ dans leurs cœurs, et ils peuvent en parler aux autres. Je suis plus que jamais convaincu que l'exposition simple de la doctrine de Christ, dans toute sa beauté et dans toute sa sainteté, est le grand moyen de

convertir le monde. Je me croirais coupable si j'accusais qui que ce soit dans l'œuvre missionnaire, mais nous devons tous reconnaître que le premier objet que nous ayons en vue c'est de rendre chaque membre de nos églises capable et de connaître l'amour de Dieu et de dire ce qu'il en éprouve. Ce sont des hommes tels que ceux que vous avez sous les yeux qui ont fait l'œuvre dans la Jamaïque; ils allaient annoncer l'Evangile de maison en maison, et ils ont, sans salaire et sans sollicitations, visité les parties les plus éloignées de l'île. Je ne dis pas qu'ils auraient pu se passer de nous, mais j'avais besoin de rendre témoignage à leur zèle et à leur bonne conduite. Nous avons soixante-quinze réunions de prière; elles ont lieu dans chaque église une fois par semaine. Me dira-t-on que mes frères doivent apprendre le grec et le latin avant d'aller en Afrique? Il serait bon peut-être qu'ils fussent accompagnés par un missionnaire qui connaîtrait ces langues; mais ils n'ont eux-mêmes aucun besoin de les étudier. Je dirai encore que nous avons plusieurs chrétiens qui savent ce que Barrat sait, ce que beaucoup de philosophes ne savent pas, et c'est que Jésus-Christ est mort pour sauver les pécheurs. Nos missionnaires remonteront le Niger et pénétreront dans des villages où nous n'aurions, nous, aucun accès. Croyez-vous que Dieu ne peut pas les bénir? Je sais qu'il le peut, je sais qu'il le veut, je sais qu'il l'a fait. Si vous voulez voir un missionnaire dans son véritable caractère, il faut vous dépouiller du vôtre. C'est un fait bien réjouissant que tandis que vous discutiez dans la salle de vos conférences sur la convenance d'envoyer dans un pays étranger de tels missionnaires, tandis que vous frémissiez à la pensée que le sanguinaire Africain ne les prît et ne les rendît une seconde fois esclaves, et que vous sembliez n'avoir souci

que du corps seulement, nos frères aient prévenu vos décisions et dédaigné vos craintes, entraînés par la profonde impulsion de leurs âmes. Un nègre a vendu ce qu'il possédait, et après s'être séparé de sa femme et s'être pourvu de quelques vêtements, il est parti pour le pays de ses pères. Le voilà aujourd'hui sur les lieux mêmes où il fut fait esclave; là il proclame le salut par le sang de l'agneau. Vous honorez les Williams et les Pearce, vous croyez voir autour de vous les ombres glorieuses des Carey et des Morison : oublierez-vous Keith, parce qu'il a la peau noire? (L'assemblée crie : « Non, non ! ») J'ai vu une lettre écrite par lui d'Afrique; elle est pleine de pensées réjouissantes. Ainsi, pendant que nous nous demandions ce qu'il convenait de faire, il a mis la main à l'œuvre, et seul sur la plage lointaine, mais protégé par Dieu, il a arboré l'étendard de la croix au milieu de peuples barbares. Un champ s'ouvre en Afrique, dont vous n'avez aucune idée, mais j'espère que vous irez le voir un jour et que vous bénirez l'œuvre admirable du Seigneur. Que Dieu en ait toute la gloire et toute la louange ! D'après une décision récente du gouvernement, les vaisseaux négriers qui, capturés, étaient conduits à Cuba, où les pauvres Africains devenaient encore esclaves, nous seront désormais envoyés à nous-mêmes. Dans une communication officielle, l'homme chargé par le gouvernement de surveiller le débarquement des nègres, me dit que si nous manquions d'indigènes pour apprendre la langue d'Afrique il me laisserait le choix de tous ceux qu'on transporterait dans la colonie. Croyez-vous que nous ayons attendu votre permission? Non, nous avons commencé notre œuvre sans délai. J'ai maintenant dans ma maison un jeune homme très intéressant de Gonna, situé sur les bords d'un lac d'Afrique. Il était occupé à vendre quelques marchandises sur le Niger

quand il fut pris et fait esclave. Il fut conduit à la baie de Montego. Il connaît toute la partie supérieure de cette grande rivière. Vous eussiez vu cet Africain qui, six mois auparavant, était dans les déserts de son pays natal, tenir sur ses genoux l'enfant d'un missionnaire pour apprendre de lui à prononcer les lettres A, B, C. Il était Mahométan de naissance et de profession, mais je suis persuadé que ses compatriotes ont adopté la religion du faux prophète, parce que les chrétiens ne leur en ont pas envoyé une meilleure. J'ai d'autres faits à mentionner encore. Ce n'est que l'autre jour que le fils de l'un des plus grands acheteurs d'esclaves en Afrique vint chez moi. C'est un jeune homme très intelligent et déjà converti. Il avait été envoyé par son père à Cuba dans un vaisseau négrier qui fut pris par une croisière anglaise. Devenu soldat, il entendit l'Evangile de la bouche de l'un des missionnaires, et bientôt il se montra chrétien décidé, et aujourd'hui il vous demande par ma bouche de l'envoyer en Afrique avec les autres missionnaires. « J'irai, me disait-il, j'irai dire à mon père de ne plus vendre les hommes. » Le précédent gouverneur était si convaincu que ce jeune homme est le fils du roi Bel, qu'il nous l'offrit pour le moment où nous pourrions le renvoyer dans son pays. Je rassemblai des Africains de l'église de Kinston, ceux qui prennent intérêt à l'évangélisation de leur patrie. Ils étaient de vingt à vingt-trois. A peine avais-je expliqué l'objet que j'avais en vue, que l'un des assistants se leva et me dit : « J'irai en Afrique comme votre soulier noir (votre aide indigne), si vous voulez me prendre! » — « Mais quand serez-vous prêt à partir? » — Demain. » — « Hélas! mes amis, vous seriez peut-être encore vendus comme esclaves, si vous retourniez dans votre pays. » — « Nous avons été esclaves pour les hommes, nous saurons l'être pour Christ! » Ce sont ces hommes, Mes-

sieurs, qui doivent aller; que vous les envoyiez ou non, ils iront. Mais ils vous aiment et ils désirent votre concours. Comme jusqu'ici ils ont reçu de votre piété tous les dons qu'ils possèdent, vous voudrez savoir ce qu'ils font maintenant. Nous avons jeté les fondements d'une petite académie. J'espère que nous n'y gâterons pas nos amis; je le crains par moments. M. Tinson emploie son temps à instruire six jeunes gens; les commencements de cette nouvelle œuvre sont de nature à exciter votre joie.

Si vous croyez, messieurs, mettre fin à l'horrible trafic de la traite des noirs par des mesures coercitives, vous donnez un démenti à votre religion, vous vous trompez vous-mêmes. Vous fortifiez cet odieux trafic par tous les moyens que vous employez pour le détruire; c'est ce que m'a dit un homme pieux qui a été sur les côtes d'Afrique. Pendant que vous discutez la question, il meurt des centaines d'hommes qui n'avaient pas d'autre désir que la civilisation de l'Afrique; il est péri cent officiers pour un seul missionnaire. Nous devons enfin nous avancer nous-mêmes avec nos armes chrétiennes, ou céder la place à ceux qui iront pour nous. Aussi longtemps que des motifs de prudence nous domineront seuls, nous attendrons en vain les bénédictions promises. Et puisque j'ai abordé ce sujet devant vous, je veux y attirer votre attention au nom de cinquante mille baptistes qui désirent que le pays de leurs pères reçoive l'Evangile. Et d'abord je m'adresse à vous, mes chers frères dans le ministère; je vous supplie de penser aux malheurs de l'Afrique; notre pays l'a volée, l'a pillée, l'a ravagée. Pendant les deux derniers siècles, il est abordé dans les seules Indes occidentales trente millions d'Africains arrachés à leur pays, à leurs biens, à leur bonheur. Comme il n'en reste plus qu'un demi-million en vie, l'argent dépensé pour ceux qui ont été tués paierait

la dette nationale. Si vous nous refusez l'indispensable concours que nous vous demandons, que deviendrez-vous au jour du jugement? Le champ est prêt et les hommes aussi. Vous me dites que vous n'avez pas l'argent que je vous demande; vous l'avez, et si vous ne le donnez pas, Dieu vous l'enlèvera. Nous ne demandons pas vos vies; nous sommes prêts à donner les nôtres. Allez au milieu de vos troupeaux; allez-y dans un esprit de prière. Dites-leur que nous voulons guérir les plaies de l'Afrique, que l'Afrique demande le beaume de Galaad et qu'il faut le lui envoyer. Me refuserez-vous, mes chers collègues, cette unique demande, l'introduction de l'Evangile en Afrique? Ne voulez-vous pas voir la force du Tout-Puissant et admirer la délivrance de l'Eternel? Vous ne connaîtrez les difficultés qu'en entrant dans le champ, il est inutile de s'asseoir ici pour en parler. Entrez dans le champ; vous les trouverez là, et Dieu vous aidera à les surmonter. Je m'adresse aussi à vous, diacres de nos églises; je demande le concours de votre influence et de vos prières. Je plaide la cause de deux cent millions d'Africains, presque tous entièrement privés de la connaissance de Christ. Je m'adresse encore à vous, membres des églises de ce pays; je ne dis rien au monde; il n'est pas besoin qu'il vienne toucher à notre arche pour nous aider à la porter. Je dis que les églises de Jésus-Christ peuvent le faire et doivent le faire. Aussi bien, commençons. Je m'engage, pour mon église, à fournir 1,000*l.* (f. 25,000), et je les recueillerai en une semaine. Je promets pour l'église de M. Dendy 500 ou 600*l.* (f. 12,500 ou 15,000), et elles seront collectées en deux jours. J'enverrai à la Jamaïque, et je suis sûr que nous aurons notre argent aussitôt que vous le vôtre. Que chaque chrétien, au lieu de donner une guinée (f. 26), en donne cinq (f. 130). Si vous êtes plus pauvres au bout de l'année nous vous

rendrons votre argent. Je m'adresse aux mères. Quelqu'un a dit que les mains qui balancent un berceau gouvernent le monde. J'eus autrefois une mère chérie; quand je partis pour la Jamaïque, elle me dit : « Williams, souvenez-vous que votre mère aimerait mieux entendre que vous avez été enseveli sous la mer, que d'apprendre que vous avez déshonoré la cause des missions.» Elle se faisait un honneur d'avoir un enfant mort et un autre vivant dans la Jamaïque. Oh ! mères chrétiennes, ne craignez pas de consacrer vos enfants à la même œuvre! N'appelez pas cela un sacrifice. Le seul sacrifice que j'aie jamais trouvé dans la vocation missionnaire, c'est la mort de mes chers enfants. J'avais un enfant, je l'amenai un jour auprès d'un vaisseau négrier, et je lui fis vouer une haine éternelle à l'esclavage; l'enfant promit de bon cœur, il me dit encore la semaine avant sa mort que s'il vivait il irait en Afrique. Je croyais que la coupe de mon bonheur était pleine; hélas ! l'ange du Seigneur vint m'enlever cet objet chéri. Si je fais un vœu pour les enfants qui me restent, c'est qu'ils puissent être missionnaires. J'aimerais mieux qu'ils mourussent en Afrique que de les voir prendre la place de l'illustre femme assise sur le trône de l'Angleterre. Je ne dis pas ceci pour recevoir de vains applaudissements, mais pour montrer l'étendue, la grandeur, le prix de l'œuvre missionnaire. Si j'avais dix mille vies, je les y consacrerais toutes. N'y a-t-il dans cette assemblée aucun jeune chrétien qui veuille se présenter à nous? Williams est dans les cieux; Pearce est dans les cieux; Goultart est dans les cieux avec toute l'armée missionnaire couronnée après la lutte. Ne voulez-vous pas entrer dans la lice ouverte devant vous? Vous aurez des épreuves, mais vous aurez des secours aussi. Souvenez-vous que si vous différez jusqu'à notre mort à nous envoyer des collaborateurs, il faudra

à nos successeurs bien du temps et bien des efforts pour arriver à cette maturité nécessaire au succès du ministère, et dont notre présence leur eût facilité l'acquisition. Aucun sentiment de vanité ne m'inspire ces paroles, je me sens appelé par un impérieux devoir à vous supplier de nous donner dix hommes à la fois, sans aucun délai. Nous en entretiendrons cinq dès leur arrivée, et je n'ai pas le moindre doute que dans deux ans nous ne soyons en état de les entretenir tous. Nous ne demandons jamais de l'argent pour les nouveaux ouvriers; les nègres nous offrent d'eux-mêmes celui dont nous disposons. J'espère que le Comité répondra à mon appel; il doit y répondre, car je n'accepterai aucun refus. »

Nous voulons prouver par un simple extrait d'un journal missionnaire que dans la Guyane anglaise les nègres affranchis apprécient comme à la Jamaïque les bienfaits du ministère évangélique, aiment la personne, le dévoûment de leurs pasteurs et cherchent, par leurs dons, à étendre aux autres peuples les bénédictions de l'Evangile de paix.

« A Orange Chapel, les nègres font vraiment des merveilles. Au commencement de l'année ils furent exhortés à se charger de toutes les dépenses occasionnées par la construction et l'entretien des chapelles, pour secourir de cette manière la Société des missions de Londres. On leur conseilla de mettre à part, pour le Seigneur, un samedi de chaque mois, et de lui consacrer le fruit du travail de ce jour. Cette idée a assez bien réussi, mais sans répondre tout-à-fait à mon attente. En examinant les comptes, j'ai néanmoins trouvé que les nègres ont donné, pendant les cinq derniers mois, 350*l.* (f. 8,750); et quoique je ne pense pas que leurs offrandes pendant les cinq premiers mois seront aussi abondantes, je n'ai

pas le moindre doute qu'à la fin de l'année nous ne puissions couvrir toutes nos dépenses sans recourir aux deniers de la Société. Les nègres m'ont en outre fourni assez d'argent pour acheter une voiture et un harnais de cheval. Dernièrement nous consacrâmes à la prière et à l'action de grâce le cinquième anniversaire de notre arrivée dans cette colonie. L'assemblée du matin fut nombreuse; celle de midi le fut davantage encore. Je prêchai sur ces paroles de l'apôtre : « J'éprouve une grande joie d'apprendre que mes enfants marchent dans la vérité! » Les esprits reçurent une grande impression des réflexions que je fis pour montrer quels étaient les enfants de l'apôtre, et quelles preuves ils donnaient de leur amour de la vérité.

Après le service du jeudi suivant, tous les diacres m'accompagnèrent à la maison; là, l'un d'eux me pria, au nom de l'église, d'accepter un sac d'argent qu'il tenait en sa main, comme une faible marque de leur affection et un léger souvenir des services que je leur ai rendus pendant les cinq années qui viennent de s'écouler. Tous m'exprimèrent les sentiments qui remplissaient leurs cœurs; je répondis à leurs paroles par d'abondantes larmes. C'était trop d'émotion pour moi, et même, dans ce moment, je pleure de joie en vous rappelant cette circonstance. Je n'essaierai pas de vous dépeindre mon étonnement quand, le lendemain, nous comptâmes l'argent, et trouvâmes qu'il s'élevait de 60 à 70*l.* (de f. 1,500 à 1,750). Presque la moitié des membres de mon troupeau sont des chrétiens fidèles, l'autre moitié est sur le seuil du royaume des cieux. Que toute gloire soit rendue au nom trois fois saint de Dieu, et tout honneur à l'agneau immolé pour nos péchés! »

(*La fin au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

Marque touchante d'attachement donnée à un missionnaire.

L'on a vu dans cette feuille (1) qu'un évêque chrétien fut appelé à monter, il y a quelque temps, dans la chaire de Moïse; voici un missionnaire évangélique qui fait un discours dans une église catholique sur l'invitation de son clergé. Parmi les preuves d'affection données quelquefois aux missionnaires protestants par les ministres d'une autre communion, on peut citer la suivante comme l'une des plus remarquables.

M. Pease, missionnaire américain dans l'île de Chypre, avait perdu un enfant. Les prêtres de la paroisse voulurent présider eux-mêmes aux funérailles. Complaisamment dociles au désir du missionnaire, ils renoncèrent à faire usage de la croix, des encensoirs et d'autres signes peu conformes à la parole de Dieu; ils s'avancèrent de la maison de deuil à l'église, à la tête du convoi, en chantant seulement des hymnes analogues à la circonstance. L'église était presque remplie de Grecs; quand le clergé eut interrompu son chant, que la bière fut déposée au milieu de l'enceinte et que le peuple se fut assis en silence, le missionnaire se leva et prononça un discours plein de force et de sentiment. « C'était un moment béni, dit-il lui même. Plusieurs personnes pleuraient, toutes prêtaient une profonde attention à nos paroles. Depuis mon

(1) V. page 319.

départ d'Amérique je n'avais jamais eu un auditoire aussi recueilli, aussi attentif, aussi grave. Quand je pensais que sous le poids de mon affliction je pouvais annoncer le glorieux Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ à mes bien aimés Grecs, dans une église grecque, avec la permission, sur l'invitation même des prêtres, je me trouvais honoré d'un privilége que je n'avais jamais osé espérer. Je crois même qu'aucun missionnaire protestant, sauf M. Hartley, n'a encore reçu une égale faveur. N'est-ce pas ici le temps où tout missionnaire sur les bords de la Méditerranée doit ceindre ses reins pour prêcher l'Evangile? Ce jour béni peut-il être loin? Je terminai mon discours par la prière, et j'eus soin d'implorer les bénédictions célestes sur l'archevêque, l'évêque et les prêtres de cette île. Ensuite nous nous rendîmes au bord de la tombe, et nous y déposâmes les restes de mon bien aimé enfant. Plusieurs personnes d'entre nos amis jetèrent, avec une pelle, de la terre sur la bière. Je remerciai en grec tous les assistants, et plus particulièrement les prêtres, de l'affection et de l'obligeance qu'ils nous avaient témoignées, à nous étrangers dans ce pays. Nous avions la sympathie de tous, nous pouvions la lire dans leurs yeux et sur leurs figures. Plusieurs étaient étonnés de la grandeur d'âme que j'avais, disaient-ils, montrée dans cette circonstance, en oubliant ma douleur pour leur annoncer l'Evangile. Ils pensaient que c'était moi seul qui portais le poids de mon affliction, ne sachant pas que la grâce de Dieu agissait en moi. »

Témoignage rendu par des indigènes aux bienfaits de l'Evangile.

Dans l'une des îles de la mer du Sud (1), il n'est pas rare d'entendre les indigènes exprimer ainsi leurs sentiments sur le changement qui s'est opéré en eux et autour d'eux : « Heureuse la génération actuelle ! Autrefois nous avions l'habitude de nous coucher le soir le cœur tremblant de crainte et nous disant à nous-même : Peut-être serai-je surpris avant demain matin par la massue de mon ennemi. Maintenant nous nous couchons sans crainte et nous dormons en paix. Que nos réunions sont agréables ! Jadis, quand nous nous assemblions, nos cœurs étaient remplis d'envie, de querelles, de colère, et nous nous concertions ensemble sur les moyens de faire la guerre et de voler. Aujourd'hui nous nous assemblons dans l'amour et dans la paix, comme une seule famille, pour adorer le vrai Dieu. Quelle chose douce que la compassion qui remplit nos cœurs ! Autrefois il n'y avait de compassion que sur nos lèvres. Nous exprimions de la compassion avec nos paroles, tandis que nos cœurs étaient pleins de haine et de meurtre. Nous savons maintenant ce qu'est la véritable compassion, et nous connaissons le bonheur qu'elle donne. » On a quelquefois accusé les missionnaires d'exagérer dans leurs rapports les bienfaits de leur ministère ; mais qu'ont-ils dit que les sauvages n'aient pas dit aussi, et avec beaucoup plus de force ?

---

(1) Tutuila, groupe des îles des navigateurs.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Béerséba, 27 avril 1840.

Cinquième rapport de la conférence des missionnaires français.—Discours de M. le président.—Rapports sur les stations.—Présentation d'un candidat.—Projets ambitieux des Boers et des Griquois.

« Les missionnaires français se sont réunis en conférence annuelle, à Béerséba, dans la dernière semaine du mois d'avril. Etaient présents : MM. Casalis, de Thaba-Bossiou; Arbousset, de Morija; Rolland, de Béerséba; Pellissier, de Béthulie.

Les séances de la conférence ont été ouvertes par une prière prononcée par M. Pellissier, et la lecture de l'instruction du Comité de Paris. Ensuite, M. le président s'est adressé à ses frères et collaborateurs comme suit :

Après l'affligeante épreuve qu'il a plu au Seigneur de nous dispenser l'année passée, félicitons-nous, chers frères, de nous voir de nouveau réunis dans des circonstances plus heureuses que celles où nous nous sommes trouvés à l'époque de notre assemblée extraordinaire, à Béthulie. L'épreuve cruelle sous laquelle notre bien-aimé frère a gémi pendant quelques mois, nous l'avons tous vivement partagée. Nous avons senti notre caractère

noirci par la langue des impies, et nous avons craint de voir notre œuvre paralysée par les puissances infernales. Offrons donc des actions de grâce au Seigneur pour les bienfaits qu'il nous a accordés en ne permettant pas que cette calamité durât longtemps, et en faisant tourner à la honte de nos ennemis les armes dirigées contre nous pour nous terrasser. Félicitons en même temps notre frère, dont la station commence à marcher comme par le passé, et dont l'honneur rétabli a été mis au-dessus de toute atteinte par la repentance et les aveux volontaires de ses adversaires. Cet obstacle, ainsi que plusieurs autres que nous avons rencontrés dans l'exercice de notre ministère, nous prouve que l'œuvre à laquelle nous avons consacré notre vie est l'une des plus difficiles, et qu'elle demande non-seulement les plus grands sacrifices extérieurs, mais aussi un renoncement complet à nous-mêmes. En Europe elle exige des dévouements, des combats contre l'égoïsme et l'apathie, toutes sortes de sacrifices excepté celui de l'honneur; en Afrique, des travaux, des efforts soutenus, un zèle ardent, une persévérance infatigable, tous les sacrifices, y compris celui de l'honneur. S'il le faut, nous ajouterons ce dernier sacrifice à celui de notre vie, pourvu que ce soit pour gagner des âmes à Christ.

Cependant si, d'un côté, notre œuvre demande de nous l'abnégation la plus complète et nous expose aux épreuves les plus poignantes, de l'autre, elle nous donne une joie pure et bien douce par les bénédictions, les succès dont le Seigneur, dans sa bonté, couronne nos faibles travaux. Les rapports sur nos diverses stations, que nous allons entendre, vont encore nous mettre à même de juger de l'état prospère de l'œuvre qui nous occupe. A l'appui de ce témoignage je citerai un seul fait, c'est l'accroissement de cette station. A l'époque de notre première conférence,

il y a cinq ans, qu'était Béerséba? Nous venions d'en trouver le nom, qui n'était encore connu que de nous : il n'y avait que quelques païens plongés dans le péché et dans l'ignorance. Tout le bien qui a été fait sur cet endroit ne pouvait alors être vu que de loin et par la foi. Ce n'est pas à moi à juger de ces progrès : vous pouvez en juger vous-mêmes en comparant l'état actuel de la station à son état primitif. Deux autres établissements ont depuis été fondés, Mékuatling et Thaba-Bossiou : Qui peut calculer le bien qui a déjà été fait sur ces deux stations?

Mais ce n'est pas nous seulement que nos travaux réjouissent, ils réjouissent aussi les églises du Seigneur en Europe. Il est bien doux pour nous de recevoir les encourageantes lettres que le vénérable Comité de Paris nous écrit de temps en temps : elles raniment notre zèle en nous apprenant la vive part que les églises de France prennent à tout ce qui nous arrive, ainsi que le profond intérêt qu'excite parmi elles le récit des moindres bénédictions que le Seigneur nous accorde. On nous l'a dit, chers frères, nos rapports vont réveiller le zèle de nos compatriotes, fournir quelque aliment à la vie et à la piété des chrétiens fidèles et combattre l'inertie des chrétiens endormis. Oui, ils sont allés, ils iront encore les réveiller, les faire contribuer à une si bonne œuvre, et les engager à chercher les trésors du ciel!

Ainsi, prenons courage, oublions le passé, pensons au bien que nous pouvons encore faire, à l'ordre de Jésus-Christ de prêcher l'Evangile, et à la récompense promise à ceux qui en amèneront plusieurs à la justice.»

Après cette allocution fraternelle, M. le président a invité M. Pellissier, de Béthulie, à lire son rapport sur l'état de la station qu'il dirige.

Béthulie.

Nous ne citerons pas ici le rapport de M. Pellissier, parce qu'il est consacré au récit de faits connus du lecteur (1). La conférence, après avoir arrêté d'écrire une lettre au chef Lepui pour lui mettre sous les yeux tout ce qu'il y a eu de criminel dans sa conduite, et l'exhorter à un sincère repentir; considérant que M. le docteur Philip a contribué à rétablir l'ordre à Béthulie, et qu'il peut exercer une certaine influence sur les Griquois à cause des avantages qui résultent pour ces derniers de leurs relations avec lui, est dans l'intention de lui adresser aussi une lettre pour le remercier de la part qu'il a prise à l'amélioration des choses à Béthulie, et le prier de vouloir bien s'employer auprès des Griquois de Philippolis pour leur signaler l'injustice de leurs prétentions sur Béthulie. Sachant que M. le docteur Philip, par un manque de connaissance des lieux, a toujours paru pallier les plans ambitieux des Griquois, nous voudrions, ajoutent les missionnaires, chercher à le convaincre aussi de l'influence que ceux-ci ont exercée dans les trames ourdies contre cet établissement, en lui donnant à cet effet toutes les preuves convaincantes que nous possédons de la vérité de ces faits.

M. Gosselin n'ayant été que momentanément adjoint à M. Pellissier, va être maintenant rappelé à son ancien poste; le missionnaire de Béthulie qui doit se retrouver seul dans un champ si difficile, a proposé à la conférence de réitérer au Comité de Paris la demande d'un aide missionnaire. La demande a été faite.

La conférence, déterminée à faire tout ce qui est en

---

(1) *Voyez* page 321 et suiv., et le dernier rapport annuel, à l'article Béthulie.

son pouvoir pour conserver l'indépendance de Béthulie, a également sanctionné la proposition d'y ériger une école de cinquante-six pieds de longueur sur quarante-deux de largeur, et décidé de la commencer dans trois mois si l'état de la station continue à être satisfaisant. Ce bâtiment servira aussi de chapelle. Voici les raisons de cette décision : 1. La chapelle actuelle est devenue beaucoup trop petite : elle pourra servir de demeure à un aide missionnaire. 2. Nous voulons ainsi montrer aux ennemis de Béthulie que nous entendons maintenir nos droits sur cette station. Ce bâtiment sera fait avec des briques cuites depuis long-temps et avec du bois du pays.

Béerséba.

Il résulte des faits mentionnés dans le rapport de M. Rolland, que cette station se trouve cette année encore dans un état prospère et encourageant. C'est en vain que l'ennemi des âmes a fait tous ses efforts pour ralentir la marche de l'œuvre. Les ruses et les artifices qu'il a employés n'ont déterminé qu'une vingtaine de familles à quitter l'endroit. Les quelques Barolongs, Bassoutos et Bastards qui ont quitté la station, avaient fait profession de religion. Avant de s'éloigner, ils se sont déclarés contre l'Evangile et ont tenté d'arrêter les effets de la parole de Dieu sur les autres, mais ils n'ont pu ébranler la masse de la population, qui est sous de sérieuses impressions. Un nombre de Bassoutos équivalant à celui qui a évacué la station est arrivé de la colonie et n'a pas tardé à manifester des sentiments de repentance et des signes de conversion. Ainsi la population de Béerséba est encore la même que l'année précédente.

Parmi les cinquante-quatre candidats mentionnés dans le dernier rapport de la conférence, se trouvaient neuf

Bastards qui, voyant qu'on différait leur baptême et que les Bassoutos les devançaient, ont renoncé au christianisme et sont partis sous prétexte qu'ils manquaient ici des choses nécessaires à la vie. En échange, les Bassoutos, à l'exception de trois, ont persévéré dans la foi et ont reçu le baptême le jour de la Pentecôte, après avoir subi un sévère examen devant le missionnaire et les membres de l'église. Depuis lors, ils se conduisent d'une manière digne de l'Evangile. Au commencement du mois d'août notre frère choisit parmi cent sept personnes cinquante-deux nouveaux aspirants qui fréquentaient les classes. Plusieurs d'entre eux avaient été à l'épreuve pendant deux ans et avaient donné des marques d'un changement réel en renonçant à la polygamie, à leurs anciennes coutumes, et en vivant conformément à la parole de Dieu. A l'examen l'un disait : « Ce qui m'est un garant de ma conversion c'est que ma conduite actuelle n'est plus comme celle d'autrefois : je désire recevoir le baptême d'eau, symbole de celui de l'Esprit dont Christ m'a baptisé.» Un autre ajoutait qu'il était parvenu à la connaissance de ses péchés par la parole de Dieu ; qu'il sentait qu'il était perdu, mais qu'en Jésus-Christ il avait trouvé le salut, qu'il avait été pardonné par son Sauveur qui avait porté la peine due à nos iniquités lorsqu'il mourut sur la croix. Un troisième disait qu'il avait reçu le pardon de ses péchés par la mort de Christ, que s'il n'était pas venu dans le monde nous serions tous perdus, vu que le Père ne pourrait pas nous pardonner sans l'expiation que Jésus-Christ a faite de nos iniquités. Un autre ajoutait que, parvenu à l'âge mûr, il confessait que le monde est impuissant pour sauver, et que Jésus-Christ seul l'avait retiré du feu. « C'est lui, continuait-il, qui m'a donné des yeux pour contempler ses œuvres ; tout mon désir est de m'unir plus étroitement à lui, de manger sa chair et de

boire son sang.» Un vieillard disait : « Je dormais sur le bord de l'abîme lorsque Christ me réveilla et me montra que j'étais perdu. J'ai vu le feu et j'ai tremblé, et, tout tremblant, je suis allé à Christ. Je crois maintenant qu'il est mort et ressuscité pour moi, car je le sens dans mon cœur.» C'est dans des termes à peu près analogues à ceux-là qu'ils ont tous rendu raison de l'espérance qui est en eux. En outre, la prédication de l'Evangile a été bénie pour plusieurs. Soixante et quinze personnes sont entrées dans les classes pendant l'année dernière pour apprendre à connaître leur Sauveur.

Quant aux membres de l'église de Béersèba, ils ne cessent de donner à leur pasteur la plus grande satisfaction par leur vie exemplaire et l'empressement qu'ils mettent à profiter de tous les moyens de grâce pour avancer dans la piété et dans la sanctification. Une collecte pour les missions a été faite parmi eux, qui s'est élevée à 1,019 fr. 94 cent. (1). Dans l'érection actuelle de l'école ils ne sont pas restés en arrière. Les hommes, de concert avec quelques Bastards qui sont sur la station, ont fait et brûlé vingt mille briques. Les femmes, de leur côté, ont tressé près de cent cinquante nattes pour placer sous le toit en guise de plafond. Les Barolongs ont aussi coopéré; ils ont coupé et charrié trois voitures de chevrons : plusieurs des Bassoutos en ont apporté sur l'épaule. Ce qui manque encore de bois et de joncs sera également fourni par eux; car ils ont compris que ce bâtiment est érigé pour le Seigneur, et que tous ceux qui aiment son service doivent y apporter leur pierre.

Comme preuve des progrès que les membres de l'Eglise font dans la connaissance de Dieu, nous ne ferons que citer les paroles de quelques-uns d'entre eux prononcées

---

(1) *Voyez* p. 243 et suiv.

dans une réunion préparatoire à la sainte Cène. Zachée, un des derniers baptisés, disait : « Une chose qui ne m'avait jamais frappé et que j'avais pourtant vue tant de fois me frappe aujourd'hui, c'est le pis de la vache. Comme la puissance et la sagesse de Dieu y paraissent ! Il pourvoit ainsi à l'aliment de tant de nations depuis la création du monde. Il fait croître l'herbe dont la vache se nourrit et change cette herbe en lait. » Une autre chose qui l'étonne ce sont les progrès du christianisme : il le compare à une rivière qui coule toujours et ne montre jamais ses dernières eaux. En remontant à sa source, des scènes nouvelles s'offrent à chaque instant à nos regards. L'arrangement des astres dans le firmament remplissait Philippe d'admiration. Il disait : « Rien ne prouve mieux l'existence du Dieu tout-puissant, que leur marche journalière et les changements qu'ils subissent. Certainement le pécheur sera sans excuse au jour du jugement ; car le Seigneur lui demandera si les astres, qu'il a placés dans l'étendue, ne lui ont pas dit qu'il était là. » Jean, durant la saison des pluies, a réfléchi sur la présence de Dieu en tous lieux. La foudre, qui a tué plusieurs personnes, est pour lui une preuve nouvelle de son existence. « Quand un corps de combattants, dit-il, veut gravir une montagne et que, du haut de cette montagne, une grêle de pierres tombe sur les guerriers, quel est le combattant qui doute qu'il y ait des gens sur le sommet ? Nous sommes en bas et Dieu est en haut. Quand on entend sa voix gronder dans les nues et que la foudre tombe autour de nous qui peut douter qu'il y ait un Dieu au ciel ? » Ntunya, sortant d'une maladie de deux mois, disait : « Je me réjouis aujourd'hui d'une joie nouvelle ; car le Seigneur m'a fait faire un pas de plus dans sa connaissance. Qu'il y ait un Dieu, un salut, c'est hors de doute ; mais il est difficile de parvenir au but. Nous avons connu nos

péchés, nous nous sommes repentis de nos fautes, et nous avons cru en Christ. C'est le premier pas. Il faut se détacher du monde et renoncer à soi-même. Nous faisons profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre ; mais vivons-nous comme tels? »

Sous le rapport de l'instruction, les progrès des écoliers n'ont pas été aussi marqués qu'on aurait pu le désirer. La rougeole, qui a exerçé ses ravages dans tout le pays, a forcé le missionnaire de cet endroit à fermer les écoles pendant trois mois. Ensuite les livres élémentaires étant venus à manquer il a fallu y suppléer, pour un temps, d'une manière imparfaite, par l'écriture à la main. L'école des enfants est fréquentée par cent trente écoliers, dont quelques-uns commencent à lire. Le nombre de ceux qui fréquentent l'école des adultes varie de deux cents à deux cent quarante, hors du temps des semailles, où beaucoup de gens sont occupés à soigner leurs blés. Il y a quelques personnes qui lisent assez bien et apprennent à écrire. Le goût pour la lecture augmente de jour en jour. Soixante et dix évangiles ont été vendus ou distribués pendant les trois derniers mois qui viennent de s'écouler. L'école de couture est suivie par une trentaine de jeunes filles, et plusieurs de celles qui en sont sorties sont à même aujourd'hui de faire leurs habillements ainsi que ceux de leurs familles.

Quant à l'œuvre matérielle, rien n'a été fait pendant les huit mois que M. Mœder a passés au Cap pour surveiller l'impression des livres que nous lui avions confiés. Avant de partir pour cette ville il acheva une des ailes de la maison missionnaire, contenant trois appartements : deux habités par l'artisan, et un destiné à servir de cuisine. Depuis que notre frère est de retour il a mis la main à l'œuvre avec zèle. Les murs de l'école sont à la

hauteur des poutres. Nous espérons qu'on pourra y entrer dans le courant de l'hiver.

La civilisation continue à faire des progrès. Plusieurs maisonnettes à l'européenne, en pieux et roseaux, ont été bâties. La plupart des habitants de la station se revêtent du produit des fabriques anglaises.

La conférence a sanctionné l'agrandissement de la maison missionnaire : ce travail consiste en deux chambres et un atelier.

Morija.

Durant le cours de l'année dernière, le Seigneur ne s'est point laissé sans témoignage sur ce lieu. L'œuvre à Morija a pris un essor beaucoup plus marqué qu'auparavant. Les Bassoutos ont sensiblement crû en reconnaissance et en piété. Rien de mieux observé que le sabbat : tous l'aiment et le sanctifient dans le sens propre du mot : d'où il résulte que les services sont toujours mieux suivis. Des villages voisins même on s'y rend en foule; il y a des gens, qui dans ce but ne font pas moins de sept à huit lieues. On ne danse plus; les mœurs s'adoucissent : même dans les choses communes de la vie la pensée religieuse semble prédominer. C'est ainsi qu'un homme disait en parlant des blés : « Autrefois nous remerciions nos aïeux quand la récolte était bonne, ou nous disions : Ce sont nos bras qui nous ont mérité ce que nous moissonnons. »

Le mariage de quelques couples a été béni dans l'église. Plusieurs personnes ont renoncé à la polygamie, au rite de la circoncision et au culte de leurs ancêtres. L'année passée on s'opposait à ce que l'on enterrât les morts à notre manière, mais cette année l'opposition a cessé. Le chef Magao a été solennellement enterré dans un cime-

tière. Cet homme était recommandable par sa sagesse et son amour naissant pour l'Evangile. Sa célébrité dans sa tribu était plutôt, il est vrai, fondée sur sa qualité d'honnête homme que sur ses nouveaux sentiments religieux. Pour nous, il doit en être autrement : il était grand s'il est vrai qu'il craignît Dieu. Or, à cet égard, nous pouvons dire que ses conversations avec son missionnaire, dans les visites pastorales que celui-ci lui fit pendant sa maladie, le satisfirent au-delà de toute attente. Moshesh, plusieurs autres chefs notables, ainsi que MM. Casalis et Arbousset assistèrent à ses funérailles. Quel glorieux triomphe pour le christianisme, si le culte des *Barimos* allait enfin cesser après quelques nouveaux coups qu'il reste à lui porter ! Les *Lingakas* et les *Barokas* ses dépositaires commencent à rester passablement tranquilles. Quoique l'été dernier les pluies aient été plus abondantes que d'ordinaire, ils n'ont reçu cependant aucune rémunération de la part des indigènes.

Donnons gloire et louange au Seigneur pour les triomphes déjà obtenus. C'est sa Parole qui opère les choses merveilleuses que nous contemplons de nos jours. Les gens de la station et de ses environs ne se lassent point de la lire, ni les ministres de Dieu de la leur expliquer. Les évangiles selon saint Marc et selon saint Jean ont été lus et étudiés et ne cessent de l'être. « Ce sont deux génisses de postérité,» disait l'un des natifs. Plusieurs femmes à Morija ont appris à coudre et à lire. Il en est même deux ou trois qui lisent aussi bien qu'aucun des jeunes gens. Les classes que la digne compagne de notre frère tient pour elles sont de jour en jour mieux suivies. Les catéchisations faites aux candidats sont également bien fréquentées, à l'exception toutefois de la classe externe. Cependant il n'y a pas moins d'une quarantaine de personnes des environs qui suivent des instructions régu-

lières. Quelques-unes d'entre elles donnent de grandes espérances. En général il y a progrès, même un progrès marqué, un goût d'instruction et un travail des consciences très encourageant parmi les habitants de l'endroit.

A Noël passé notre frère Arbousset eut le bonheur de baptiser Esaïe Léhéti, et à Pâques dernières Lydia Mamoussa, la digne épouse du chef Molapo. Ces deux néophytes sont ce que nous sommes par la grâce divine, de sincères disciples du Sauveur, des chrétiens heureux et bénis. Leur conversion a déjà porté de précieux fruits de foi, d'humilité, de zèle. Leurs expériences ne seraient désavouées par aucun ami de Jésus. « Quelquefois mon cœur est *humide* et quelquefois il est *sec*, disait Esaïe ; je souffre en voyant l'endurcissement de mes compatriotes ; je me sens pressé de leur parler de ce que j'éprouve, de ce que le Fils de Dieu a fait pour nous. J'aurai grande peine à m'en taire, moi, pauvre rien, moi, vil insecte, moi, ver de terre.» Quant à Mamoussa, elle ne tient pas un langage différent de celui-là ; quelques jours avant son admission dans l'Eglise elle disait en propres termes à notre frère : « Je me confie en notre Sauveur Jésus-Christ. Je n'ai pas plus de force qu'un enfant, mais le Seigneur est tout-puissant, il demeure dans mon cœur, il m'enseignera l'humilité. Si je crois ainsi être à lui c'est parce que je pense beaucoup à sa croix, que je suis tout joie lorsqu'on me parle de son amour pour nous. Quand dans la nuit je m'éveille, mon cœur chante intérieurement des cantiques. Mes songes enfin sont quelquefois très doux, mon esprit fréquemment s'envole au ciel.»

Dans le commencement de cette année, le missionnaire de Morija fit un voyage dans les montagnes bleues, où il eut des occasions journalières d'annoncer l'Evangile à des Bassoutos qui n'en avaient jamais entendu parler ;

aux Mantaetis, aux Malimos, ci-devant cannibales, aux Bamacacanas et aux Matlapatlapas. Toutes ces peuplades sont prêtes à recevoir des missionnaires, bien qu'elles ne sachent que par ouï-dire « ce que sont ces hommes si extraordinaires pour eux et qui ne ressemblent aux autres blancs que par la couleur de leur peau.»

Matériellement parlant, ce qui a été fait à Morija depuis notre dernière conférence se réduit à plusieurs améliorations apportées à la maison missionnaire. Les murs du jardin ont aussi été réparés et bien replâtrés.

Considérant l'urgent besoin d'une église sur cet endroit, à cause du nombreux auditoire auquel le missionnaire est obligé de prêcher l'Evangile en plein air, la conférence a sanctionné l'érection d'un temple proposé par notre frère; cet édifice sera érigé en pierre et en bois du pays. Les dimensions en sont de 80 pieds de longueur sur 20 de largeur. Il aura la forme d'un T. L'érection en sera confiée à M. Gosselin, qui vous est déjà connu par son dévouement à la cause du Seigneur.

Thaba-Bossiou.

Cet établissement a vu trois de ses enfants briser les liens du péché et se déclarer pour Jésus. Leurs noms sont Ntaloé, Ramaseatsane et Mosetsi. Ils ont prouvé la sincérité de leur conversion en passant des angoisses d'une conscience réveillée à la joie d'une âme assurée que son rachat a été opéré sur la croix, passage qui s'observe toujours chez ceux qui subissent cette nouvelle naissance sans laquelle on n'entre point dans le royaume des cieux.

Les œuvres, fruits et preuve de la foi, ont également démontré la réalité de la conversion de ces frères. Tous trois polygames, ils se sont conformés aux lois du mariage chrétien, ils ont attaqué avec un zèle calme et

réfléchi les superstitions et les usages idolâtres du pays; ils se font un devoir de ne point laisser écouler de jour sans faire quelque bien à leurs compatriotes. Les noms de baptême de ces fidèles sont Daniel, Abraham et Moïse.

Mokoniane, ce guerrier qui après avoir sauvé plusieurs fois la tribu des Bassoutos par sa valeur, s'était laissé aller à la séduire par de bizarres visions, paraît maintenant être un sincère disciple du Sauveur. Il a renvoyé cinq femmes et vit heureux avec la compagne de sa jeunesse, à laquelle il sera uni très prochainement d'après le rite chrétien. Son baptême ne pourra avoir lieu cependant qu'après qu'il aura passé par le temps d'examen que ses prédécesseurs ont subi. Les personnes qui savent que Mokoniane, après le chef lui-même, occupe le premier rang dans la nation, attendront sans doute de beaux fruits de sa décision, sans toutefois perdre de vue que le royaume des cieux ne vient pas avec éclat. On pourrait en outre citer les noms de deux ou trois femmes qui commencent à donner des preuves de conversion sincère.

Moshesh, loin de s'opposer aux manifestations des sentiments chrétiens, les sanctionne de son exemple en tant qu'il continue à être un des auditeurs les plus réguliers, un des meilleurs amis du missionnaire, et un strict observateur du dimanche. Cependant il est douloureux de devoir ajouter que jusqu'ici son cœur paraît demeurer étranger à l'influence régénératrice de l'Evangile.

Les auditeurs sont toujours très nombreux. Il est rare qu'il y ait moins de quatre cents personnes aux services. L'école donne à M. Casalis de la satisfaction; elle est présentement sous les soins de M. Dyke, son beau-frère, jeune chrétien plein de zèle qui désire faire quelque chose pour son Sauveur.

Un bon nombre des exemplaires des Evangiles et du choix des chapitres imprimés au Cap et pour lesquels

nous devons de sincères remercîments à notre frère Mæder, ont déjà été achetés par les membres du troupeau. Il est bien doux de les voir, comme les chrétiens de Bérée, chercher dans les saintes Ecritures les portions que le missionnaire leur explique du haut de la chaire.

Les travaux ont avancé, quoiqu'avec lenteur. Le culte est tenu à Thaba-Bossiou dans un local qui contient près de six cents personnes. Moshesh possède maintenant trois voitures. Il s'est fait bâtir sur la montagne, par des maçons anglais, une excellente maison en pierre sur le modèle de celle du missionnaire. Ce bâtiment lui a coûté 5000 fr. Ce n'est pas le chef seulement qui se civilise, mais aussi ses sujets dont plusieurs se sont procuré des habits européens.

Le pays a joui jusqu'à ce moment d'une paix parfaite. Cependant l'horizon politique semble se rembrunir. Les fermiers hollandais, vainqueurs de Dingaan, envahissent le pays des Mantaetis et se sont déjà établis vis-à-vis de la maison du missionnaire de cette tribu. Un défi menaçant a été envoyé par le chef des émigrants à Sékonyela. On entend dire sourdement que le plan des envahisseurs est de déposer tous les chefs du pays et de donner à chaque tribu un chef de leur propre choix, afin de s'asservir ainsi toute cette contrée. Il est difficile de dire où cela aboutira. La politique de Moshesh a jusqu'ici été des plus sages; mais les émigrants hollandais sont des hommes à vues étroites et égoïstes qui ne voient dans un homme de couleur, fût-il un Salomon, qu'une brute douée de la parole. D'un autre côté, les Griquois attirés par la beauté du pays des Bassoutos et jaloux du pouvoir de Moshesh et de ses immenses richesses, manifestent l'intention de s'emparer du district de l'Orange. Dieu règne! en lui est notre espoir; mais nous croyons qu'il convient d'instruire nos directeurs de cet état de choses, afin qu'ils soient

préparés à nous aider de leurs prières et de leurs conseils.

La bâtisse d'une maison de 45 pieds de longueur sur 20 de largeur a été sanctionnée par la conférence. Elle aura trois appartements, une cuisine, un entrepôt et une chambre disponible. Elle sera bâtie en pierre et les murs de séparation élevés en briques brûlées ; la charpente sera en bois d'olivier sauvage, écarri et scié. M. Casalis s'est entendu avec un maçon anglais qui se charge tant des matériaux que de l'érection du bâtiment.

La conférence a pris connaissance d'une lettre qui lui a été adressée par M. Hamilton Moore Dyke, beau-frère de M. Casalis. Ce jeune homme qui nous est personnellement connu et à la piété duquel nous pouvons tous rendre le meilleur témoignage, désire vouer sa vie à la cause des missions. Il a déja été employé comme catéchiste au Cap par la Société des Missions de Londres ; mais nous croyons qu'il doit aspirer à de plus hautes fonctions. Son éducation a été soignée ; il a été élevé à Londres dans un des meilleurs colléges. Il lit le français sans difficulté et sera bientôt à même de le parler couramment. Il lit également le latin de Cicéron et de Virgile, et quant au grec, il traduit les Evangiles sans trop de difficulté. Son âge (22 ans) lui permet de penser à pousser plus loin ses études.

Admirateur de notre Société, il a désiré être employé par elle et il offre de remplir les fonctions de catéchiste à Thaba-Bossiou, tandis que dans ses heures de loisir il continuerait ses études sous les soins de M. Casalis, qui déjà a commencé avec lui un cours d'exégèse, d'histoire ecclésiastique et de théologie.

La conférence considérant le nombre multiplié des travaux de M. Casalis, regarde comme une dispensation du Seigneur qu'un jeune homme d'un caractère aussi aimable et d'une piété aussi distinguée soit venu à son secours. Elle se félicite de ce que le Seigneur lui a mis au

cœur de s'unir à notre Société. Mais, convaincue qu'il ne lui appartient pas de prendre de résolution décisive à ce sujet, elle se borne à prier le Comité d'agréer la demande de M. Dyke. Elle pense que le salaire attaché aux fonctions d'aide missionnaire pourrait être alloué à celles de catéchiste.(1)

Mékuatling.

La conférence regrette beaucoup de n'avoir pas de rapport sur cet endroit à insérer dans le compte rendu général de la marche de l'œuvre du Seigneur sur nos différentes stations, qu'elle envoie au vénérable Comité de Paris. Des circonstances particulières et locales avaient obligé M. le président de convoquer la conférence à Béerséba avant de savoir si notre bien-aimé collaborateur était de retour de Motito où il était allé, avec sa famille, faire une visite à notre compagnon d'œuvre M. Lemue. Lorsque la lettre de convocation lui parvint, comme il ne faisait que d'arriver, et qu'il était encore tout fatigué de ce long voyage, il n'a pu nous honorer de sa présence, ni nous envoyer un rapport sur ses travaux missionnaires. Toutefois la conférence est informée par deux de ses membres qui, il n'y a pas longtemps, ont visité Mékuatling, que cette station marche bien sous le rapport matériel comme sous le rapport spirituel. En un mot, l'œuvre du Seigneur y fait des progrès marqués et encourageants.

Agréez, Messieurs, et très honorés frères, l'expression de la haute estime de vos tout dévoués en Christ,

S. ROLLAND, *président.* J.-P. PELLISSIER, *secrétaire.*
T. ARBOUSSET. E. CASALIS.

(1) Dans sa séance du 14 octobre, le Comité a accepté les offres de M. Dyke, et l'a admis au nombre des ouvriers de la Société.

(*Rédacteurs.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

(Dernier article. Voyez page 357.)

Fin du discours de M. Knibb; abus de l'esclavage dans quelques provinces des Etats-Unis, remarqués chez toutes les dénominations également.

On a vu, par les extraits que nous avons déjà cités des discours de M. Knibb, quelles riches et nombreuses bénédictions l'Evangile a apportées aux anciennes victimes de l'esclavage; le touchant concours que la reconnaissance des nègres veut accorder à l'Evangile pour l'aider à étendre son influence et à multiplier ses triomphes. Le zèle, un zèle ardent, dévoué, généreux, est le trait le plus saillant des Africains convertis. Avec quelle compassion ils parlent de leur pays rempli de ténèbres! Avec quelle ardeur ils désirent sa conversion! Avec quel empressement ils demandent à y concourir de leurs biens et de leurs personnes! A coup sûr chacun en conviendra: A notre place, avec nos moyens et nos lumières, les nègres travailleraient beaucoup plus et beaucoup mieux que nous: il y aurait dans leurs dons plus de générosité, et dans leurs travaux plus de dévouement. Ils sont même, comme hommes, plus honnêtes que beaucoup de nos compatriotes, et, comme chrétiens, plus fidèles que beaucoup de leurs frères. Dans quelle province de France faut-il fermer les prisons et renvoyer les geôliers, et dans quelle église voit-on des dons si considérables avec si peu de moyens? En présence de ces faits uniques dans l'histoire, n'y a-t-il pas de la stupidité à nier encore les bienfaits de la liberté, la puissance de l'Evangile, le dévouement de ses ministres, les droits des nègres à toutes nos

joies, leur aptitude aux lumières, à la moralité, à la religion, à tout ce qui rend le citoyen utile et l'homme vertueux : et toutefois l'esclavage trouve encore des apologistes. Hélas ! il en trouvera tant qu'il servira l'égoïsme, jusque dans un pays célèbre par son amour de la liberté et son attachement à la religion. Nous ne pensons pas qu'on puisse blamer la révélation d'aussi tristes abus, ni que la haute estime qu'on accorde aux vertus d'un peuple remarquable doive empêcher de reconnaître ses défauts, et de lui reprocher ses crimes quand il en commet. Nous citerons sans scrupule, quoique avec douleur, les dernières paroles de M. Knibb.

« Maintenant, Messieurs, j'aborde un sujet qui doit attirer l'attention des églises chrétiennes. J'apprends qu'il y a ici un Américain qui désire prendre la parole ; j'espère qu'il en aura l'entière liberté. Sur les faits que j'ai à vous communiquer, Messieurs, je ne crains les discours de personne. Il est temps d'examiner la conduite que nous devons tenir envers des églises dont les pasteurs et les fidèles vendent, achètent, volent, frappent, emprisonnent, tuent les nègres leurs semblables et les nôtres. Si ces choses sont vraies, elles doivent être connues; si elles sont fausses, elles doivent être réfutées. Nous sommes trop éclairés, Messieurs, pour nous en tenir aux vaines protestations des maîtres d'esclaves. Je dis que des meurtres, des crimes de toute espèce et de tout caractère sont ouvertement commis dans les églises d'Amérique. Je sais fort bien que cinq ou six des églises du Sud, avec leurs pasteurs, tiendraient à honneur de me pendre à un arbre à cause de mes opinions contraires à l'esclavage. On m'a annoncé même que dans le moment où je descendrais sur le rivage leurs mains se teindraient de mon sang. Les abolitionistes baptistes sont obligés de se réfugier à la Jamaïque pour échapper à la

vengeance de leurs compatriotes. (L'assemblée, dans un sentiment d'indignation, s'écrie : « Honte, honte ! ») L'autre jour encore, beaucoup de nos amis ont dû se sauver dans les Indes occidentales. L'Amérique, Messieurs, enchaîne la liberté et la souille du sang de ses captifs. Elle en détermine l'étendue par la couleur de ses habitants, et tandis qu'elle la demande pour tous et crie bien haut que tous y ont droit, elle tient nos frères et nos sœurs sous les fers, elle les lie, elle les accable de chaînes, elle déchire leur peau par ses fouets, après quoi elle prie le Dieu de miséricorde de convertir le monde.

« J'avoue, Messieurs, que les maîtres en Amérique, ces maîtres chrétiens, comme on dit, ne considèrent pas leurs esclaves comme des hommes, mais comme des bêtes. Je citerai ici une déclaration qui a été imprimée à New-York avec noms et date, et que tout ministre devrait lire dans ce pays. L'ouvrage où cette déclaration se trouve est intitulé, *l'esclavage américain tel qu'il existe.* L'Hon. Lewis Summers, dans un discours adressé aux législateurs de la Virginie et cité dans le *Richmond-Whig* du 26 janvier 1832, prononça les paroles suivantes : Quand, par les divines leçons du christianisme, il (le maître d'esclaves) est exhorté à faire à autrui ce qu'il voudrait qu'on lui fît à lui-même, il ne lui vient jamais la pensée qu'il faille comprendre le nègre dégradé parmi les membres de cette sainte communion. » Un autre Américain dit : « L'habitant du nord voit des hommes dans une bande de nègres ; mais le colon du sud en juge bien différemment. » Il suffirait de ses actes, Messieurs, pour le prouver ; car il est clair comme le jour que les esclaves en Amérique sont traités avec cruauté ; que les ministres de toutes les communions les reçoivent, les achètent, les vendent et cherchent tous à s'en jus-

tifier. Un ministre baptiste, dans la Caroline du Sud, battit son esclave jusqu'à le tuer, parce qu'il le croyait coupable d'un vol de soixante dollards. Jeune encore, l'esclave venait d'être acheté au prix de huit cents. Le procureur du roi, chez qui je demeurais alors, m'assura que le corps de la victime était tout meurtri et sanglant de la tête aux pieds. La femme du meutrier trouva l'argent perdu deux jours après l'événement. Elle même l'avait déplacé sans le savoir. J'étais présent à l'audience où le coupable dut rendre compte de sa conduite. Sa fille assura qu'au moment où il allait succomber sous les coups, l'esclave avait été délié et avait bu de l'eau froide. Le président annonça aux jurés que s'ils pensaient que les coups avaient produit la mort de l'esclave il fallait déclarer l'accusé coupable; mais que si leur opinion était que la victime avait succombé pour avoir bu de l'eau froide ils devaient déclarer le prévenu innocent. Les jurés le déclarèrent innocent.

«Dans la Virginie, un prédicateur presbytérien (chaque dénomination sera flétrie si elle le mérite), M. John M'Cue, liait très souvent ses esclaves le dimanche matin pour les battre; il les laissait liés, après les avoir châtiés, pendant qu'il se rendait à l'église, et y prêchait: puis il revenait chez lui, reprenait son fouet pour les frapper de nouveau. Ce fait, et d'autres plus blâmables, étaient connus de tous les membres de la congrégation et de tous les habitants du pays. Loin de se croire inexcusables, le pasteur et le troupeau soutenaient que ces châtiments étaient nécessaires au maintien des institutions domestiques. Mme Pence, du comté Rockingham, disait avec orgueil que personne dans le pays n'avait de si bonnes mains qu'elle pour battre une esclave. Elle avait coutume d'attacher ses jeunes esclaves à un poteau, dans la cour, le dimanche matin : là, elle les battait; après

avoir mis sur leurs plaies saignantes, pour les rendre plus douloureuses, le remède ordinaire des nègres, du sel, du poivre et du vinaigre, et les avoir laissées liées en ce triste état, elle se rendait directement à l'église, aussi grave dans son maintien qu'une religieuse rigide. Au retour elle les frappait encore si elle en avait le caprice. Je la questionnai un jour sur sa cruauté, et je lui dis : Mme Pence, comment pouvez-vous battre vos filles si publiquement, et troubler, par les cris que vous leur faites pousser, tout le voisinage, surtout le dimanche matin ? Sa réponse fut remarquable : écoutez-la, femmes sensibles ; et puis serrez la main d'un maître d'esclaves si vous l'osez. « Si je ne battais mes esclaves le dimanche je perdrais un jour de travail, tandis qu'en les battant le jour du repos leurs dos commencent à être mieux le lundi matin. » Si elle vit encore, cette femme est certainement membre de l'église de la localité ! Le révérend Staughton a souvent dit que quand il était à George Town, dans la Caroline du Sud, il pouvait deviner la conduite d'un maître d'esclaves par la manière dont il priait à la réunion. Si cet homme était bien avec ses esclaves ses paroles étaient aussi froides que la glace ; s'il en avait battu un elles étaient remplies de vie ; mais s'il avait laissé, après l'avoir bien battue, une esclave attachée à un poteau, dans la cave, avec la ferme résolution de revenir à la charge et de la châtier plus sévèrement, oh ! alors rien n'égalait son ardeur. Il est encore d'autres choses horribles que je veux vous dire : je le fais avec la conviction profonde que la connaissance de ces faits fera du bien. Il en coûte à mon cœur de signaler de si grands maux ; mais si je reculais devant ce devoir je ne mourrais pas en paix. Un prédicateur méthodiste, vous voyez que tout le monde est coupable, nommé William Whitby, et établi dans la Caroline du Sud, était,

par son mariage, entré en possession de quelques esclaves, en 1838. Obligé de changer de poste, il voulut transporter dans sa nouvelle habitation sa famille et ses esclaves. Ceux-ci s'opposaient beaucoup, pour ce qui les concernait, au projet de leur maître. L'un d'eux, afin d'échapper à la nécessité, prit la fuite dans les bois après avoir traversé un ruisseau. Le ministre de Jésus-Christ saisit son fusil et courut après l'esclave. Mouillé, le fusil ne fit point feu; mais le prédicateur courut dans le voisinage pour s'en procurer un second, avec l'intention de tuer l'esclave, comme il le dit lui-même. Heureusement il ne put ni le tuer, ni l'atteindre; mais il en fit charger un autre de chaînes pour l'empêcher de fuir comme le premier. Le révérend Charles Steward-Renshaw, de Quincy, assure que le pasteur et l'église possèdent des esclaves. Ils les traitent les uns bien, les autres mal. Il n'y avait ni physiquement, ni intellectuellement, ni moralement, aucune ombre de différence entre leurs esclaves et ceux de leurs voisins infidèles. Dans la cuisine d'un ministre de l'église deux esclaves vivaient ouvertement dans l'adultère. L'homme était membre de l'église et espérait, comme les autres, d'aller au ciel; la femme était la propriété du pasteur. Un ministre wesleyen avait été chercher une quantité de marchandises; au nombre de ces marchandises étaient cinq esclaves : il les vendit à la Nouvelle-Orléans. Il en acheta sept autres dans une autre ville; il les vendit de même. Au mois de mars dernier il revint à son poste pour y prêcher l'Evangile. Je frémis de vous citer des faits plus odieux encore; mais il faut bien, puis qu'ils sont vrais, les faire connaître. Le révérend Lewis, appartenant à notre dénomination, et vivant aux environs de Tramfort, avait un esclave qui prit la fuite; il fut ramené à son maître. Celui-ci lui fit des menaces pour cette tentative de fuite. Bien qu'effrayé,

l'esclave s'éloigna encore sur-le-champ ; ordre lui est donné de s'arrêter : il court, le ministre prend un fusil, le charge avec du petit plomb, tire sur l'esclave et l'abat sans le tuer. M. Lewis n'avait probablement pas eu le dessein de tuer l'esclave, car il lâcha le coup sur ses jambes; il assura aussi que c'était pour maintenir son autorité qu'il en était venu à cette mesure pénible : ce fait eut lieu le premier juillet 1838. Encore une citation, Messieurs, et je finis. Ils ne sont pas rares les exemples d'esclaves qui ont été fouettés jusqu'à la mort pour ne vouloir pas renier leur Sauveur. Sur une plantation de la Caroline du Sud, vivait un esclave d'une grande piété. Son maître n'était pas partisan de la religion, mais il n'avait pas laissé que d'observer sa supériorité bien marquée : je crois même qu'il appréciait assez l'heureuse influence de sa foi, pour ne pas le priver du peu d'avantages religieux mis à sa portée. Un jour il avait un planteur à sa table : celui-ci, comme tous les planteurs, assura que toute profession de religion parmi les esclaves était purement de l'hypocrisie. Le maître manifesta une opinion contraire, ajoutant qu'il avait un esclave qui mourrait plutôt que de renier son Sauveur. Le planteur de rire, le maître de soutenir l'assertion. Pour donner plus de force à ses arguments, il fit chercher l'esclave et lui ordonna, avec hauteur et sévérité, de renier sa foi en Christ. L'esclave demanda excuse, mais asssura qu'il mourrait plutôt que de renier le Rédempteur, dont le sang avait coulé pour la rémission de ses péchés. Le maître, après avoir vainement essayé de persuader l'esclave par des menaces, le fit horriblement fouetter. Le noble courage du patient ne pouvait être ébranlé ; il rejeta généreusement l'offre d'une immédiate délivrance aux dépends de son âme, et ce bienheureux martyr mourut des suites de ces atroces souffrances.» Il est impossible

de décrire l'effet que ce récit produit sur toute l'assemblée : un frémissement d'horreur la parcourt d'un bout à l'autre.

L'Américain qui avait demandé la parole n'était point un ennemi; il ne venait pas combattre, mais confirmer les énergiques paroles de M. Knibb. « Je crois, Messieurs, dit-il, que nous vivons dans des temps remarquables et que l'esprit de secte va être banni du monde. Je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion en voyant une assemblée de baptistes présidée par un Quaker. Si je n'avais pas été adversaire de l'esclavage, je le serais devenu aujourd'hui. Mais j'ai besoin de vous dire que nous n'avons point encore accompli notre œuvre. C'est bien ce qu'on appelle l'église en Amérique qui maintient l'esclavage; et comment en serait-il autrement, quand une congrégation de baptistes peut soumettre à une assemblée plus considérable la question suivante : Supposez qu'un mari et une femme soient séparés (1) et ne puissent pas parcourir la distance qui les éloigne l'un de l'autre : est-il permis au mari de prendre une autre femme, et est-il permis à la femme de s'unir à un autre mari? Allez, Messieurs, dans les rues de notre ville, demandez à l'homme le plus grossier si, dans le cas où un individu vivrait à Londres et sa femme à Bristol, il leur serait permis à l'un et à l'autre d'oublier leurs relations et d'en contracter d'autres : ne sera-t-il pas étonné de la question? Ce problème fut soumis à une assemblée générale des baptistes tenue en 1838. Les ministres et les anciens, solennellement convoqués, ne surent pas le résoudre; ils le proposèrent à un comité spécial; le comité décida à l'unanimité que les parties étaient libres de se remarier.

---

(1) Il s'agit d'esclaves, comme on le comprend bien.
Rédacteurs.

Ce sont là, Messieurs, des hommes qui se donnent pour ministres de Christ. Ils ont les sacrés oracles en leurs mains; ils lisent le Nouveau-Testament, et ils connaissent la divine institution et la loi spéciale du mariage. Quels furent leurs motifs? Il y en avait quatre. Et d'abord, aux yeux de Dieu, le mari était mort; ils auraient pu ajouter qu'il bénissait son nom, peut-être, et travaillait à son service; secondement, on empêchait les deux époux de tomber dans la tentation. Est-ce une église, Messieurs, qui parle de la sorte? Troisièmement, ils tomberaient sous la censure de l'église. Il vous faut savoir, Messieurs, que, dans l'Amérique du Sud, nos frères noirs sont ordinairement considérés comme du bétail, et sont foulés aux pieds dans la boue, mais, que quand le maître le veut, ils deviennent hommes et même chrétiens. Enfin le mari et la femme ne pouvaient avoir tort, parce que leurs maîtres avaient autorité sur eux et que ce que leurs maîtres voulaient était juste. Mes frères et mes sœurs baptistes, si vous ne combattez pas l'esclavage américain, votre silence sera de la cruauté, et le ciel vous en punira. Ce qui m'a surtout porté à demander la parole, c'est un fait qui a eu lieu à la Providence, dans l'île de Rhode. A une assemblée missionnaire tenue dans cette ville, assistait un ministre de Charleston; il fit un don de cinquante dollars (environ fr. 250). Les ministres, dans les états libres, ne sont que faiblement rétribués; c'est pourquoi ce don attira leur attention. Ils demandèrent au pasteur étranger comment il avait pu faire une si riche offrande. Ce qu'il répondit est horrible à dire. Avant de quitter sa maison il avait vendu un esclave pour 1,000 dollars (fr. 5,000), et il avait pris de cette somme cinquante dollars pour les mettre dans le tronc du Seigneur! N'avez-vous rien à faire, Messieurs; avec ceux qui demeurent avec moi de l'autre côté de l'eau? Ne devez-vous pas

rendre témoignage contre ceux qui apportent le prix du sang dans le trésor du Seigneur ? Oh ! que ne puis-je dire que les Quakers du moins sont innocents ! Sans doute je n'attaque aucune dénomination : ce que je rapporte, je le rapporte avec amour et sans colère; mais j'ai assisté à une assemblée annuelle de Quakers; plusieurs femmes de couleur étaient assises dans la galerie; elles voulaient assister au commencement même de la séance; deux ou trois messieurs bien habillés entrèrent aussi dans la salle : aussitôt un ancien se leva de son siége et chassa les femmes de la galerie, afin de donner des places à ces beaux messieurs. Cela est aussi l'esprit de l'esclavage. L'église presbytérienne ne se conduit pas mieux : l'on vient de vous dire que toutes sont coupables, et cela est la vérité. Avant de m'asseoir, je vous citerai un dernier fait. Ce fait a été raconté à New-York. Un homme fut admis dans plusieurs réunions religieuses, les unes publiques, les autres particulières. On le considérait comme un chrétien d'une grande expérience. On lui demanda s'il était membre de l'église presbytérienne : il l'était; et s'il y avait jamais communié : il se tut; il ne pouvait répondre, mais pressé de le faire, il dit : « Je n'y ai pas communié; » pourquoi? «Mon église ne possédait pas les vases sacrés qui servent à la célébration de la sainte Cène; on vendit un esclave, c'était mon frère; avec le prix de mon frère on acheta le calice, et je n'y ai jamais voulu boire.»

Tels sont les faits qui furent rapportés dans la mémorable journée du 12 mai; tel est l'état des nègres émancipés de la Jamaïque, et tel celui de leurs frères esclaves dans l'Amérique. Voilà aussi le contraste entre les véritables ministres de Jésus-Christ et ceux qui déshonorent également, par leur basse conduite, la religion et l'humanité. Maintenant quel cas faut-il faire du christianisme des maîtres d'esclaves, et quelle opinion se former

des objections des colons contre l'affranchissement des esclaves? Se peut-il qu'à côté de l'Amérique, malgré les entraves de la haine et les injustices des lois, une population, libre d'hier, croisse en piété, en lumières, en moralité, étonne par ses progrès ses ennemis eux-mêmes et force l'estime de tout le monde en rendant inutiles gardes et prisons, et en faisant, elle, par sa conduite et sa générosité, ce que ne firent jamais les populations civilisées; sans qu'un peuple ami de la liberté, des églises chrétiennes brisent les chaînes d'un odieux esclavage qui les déshonore plus encore qu'il ne les enrichit? Entre ces deux états de choses, les injustices criantes des Américains et l'affreuse misère de leurs victimes, le bonheur naissant des nègres de la Jamaïque et la noble intervention des missionnaires, leurs guides et leurs amis, peut-il y avoir deux avis, deux sentiments? Y a-t-il un homme assez aveugle ou assez prévenu pour ne pas reconnaître maintenant que l'esclave n'a qu'une cause, qu'une arme, qu'un soutien, à savoir de tous les égoïsmes le plus abject, et de toutes les cruautés, la plus atroce? Désormais aussi peut-on hésiter sur les moyens de rendre aux esclaves la liberté sans danger? Ne voit-on pas que, pour améliorer leur conduite, il faut améliorer leurs cœurs, et qu'ils seront citoyens honorables une fois chrétiens fidèles? Qui pourrait mieux que l'Amérique former à la piété, à la moralité, au bonheur, ces nègres qu'elle ravit à l'humanité et se sacrifie à elle-même? Hélas! elle est deux fois coupable : coupable du mal qu'elle fait, et coupable du bien qu'elle ne fait pas : d'autant plus digne de blâme aussi, qu'elle méconnaît l'esprit de la politique et les vœux de sa religion, et qu'elle nous montre l'égoïsme étouffant de la même main la liberté et la piété. Toutefois ne soyons pas injustes, et puisqu'il est si difficile en Amérique de soutenir les droits de la faiblesse et du malheur,

rendons hommage à ceux qui savent le faire aux dépends de leur réputation et au risque de leur vie, quand il le faut. L'esclavage trouve des adversaires dans les lieux où il règne, et l'on sait qu'il est profondément haï dans les états du nord. Puisse-t-il bientôt l'être ailleurs! Joignons nos prières à celles de nos frères d'Angleterre, pour en amener la prompte destruction en Amérique et partout.

Circonstances favorables à l'évangélisation des Juifs.— Résultats déjà obtenus.

L'Evangile annonce la conversion générale du peuple juif; mais il n'en précise pas l'époque, et ainsi, sur ce point comme sur tout autre, il laisse, à côté de la certitude du fait, un vague favorable à l'exercice de notre foi. Ceux qui, par l'étude des prophéties, cherchent la connaissance de l'avenir du monde et de l'Eglise, consument beaucoup de temps et de forces en travaux souvent stériles, quelquefois funestes : l'observation des faits est fort nécessaire ; elle sert de guide au zèle; mais l'activité est plus importante encore : elle en est l'exercice. En général, il vaut mieux hâter que préjuger l'accomplissement des prophéties. Celles-ci d'ailleurs tirent leur évidence de leur réalisation, et l'on n'est sûr de les bien comprendre que par l'événement même qu'elles réfléchissent, toujours un peu obscurément. Nous ne nous livrerons donc pas ici à l'examen peu utile de l'époque probable de la conversion des Juifs; laissant à Dieu la connaissance des temps, et toutefois obéissant à l'ordre de son Fils d'être attentif aux signes du temps, nous rappellerons en peu de mots plusieurs circonstances favorables à l'évangélisation de l'ancien peuple de Dieu.

Rendons justice à la charité chrétienne, elle n'avait jamais si bien compris son devoir à cet égard. Autrefois

on voulait aussi la conversion du peuple juif, on y travailla longtemps; mais par quels moyens honteux, cruels, barbares et surtout antichrétiens! Se convertir à une foi si inhumaine! embrasser une croyance armée du glaive, croire à un amour persécuteur, à un Sauveur tyran, à un dieu sans entrailles! Ne nous étonnons pas de la résistance du Juif après ces odieux essais de prosélytisme. Les sentiments et la conduite de l'Eglise sont, de nos jours, bien différents à son égard. Elle l'honore par l'intérêt qu'elle lui porte et les dons qu'elle lui fait; elle prend ses enfants pour les instruire, sa bible pour la lui rendre plus belle et moins chère; elle fonde des sociétés pour l'instruire et au besoin le défendre, et des cultes pour l'édifier. Elle donne et ne reçoit rien; son œuvre est si loyale et si désintéressée qu'il est impossible de ne pas connaître sa cause dans ses effets, et de ne pas la considérer comme le besoin et le fruit d'une charité noble et éclairée. Or nous pensons qu'elle détruira, si ses développements répondent à sa fin, les uns après les autres, tous les préjugés des Juifs : ce sera un progrès fort considérable; déjà les Juifs voient les vrais chrétiens sous un aspect nouveau, et il en est beaucoup qui ont appris à connaître le maître par les disciples.

Même leur émancipation politique, qui s'opère peu à peu dans les différents états chrétiens et parmi les peuples protestants surtout, pourra faciliter l'accès de l'Evangile au milieu d'eux. Désormais en communauté d'intérêts, de charges avec les chrétiens, mêlés à leurs occupations, admis à leurs plaisirs, formés aux mêmes habitudes, ils contracteront peu à peu leurs mœurs, leurs goûts, leurs idées; les traits de leur caractère primitif disparaîtront insensiblement, leur nationalité se perdra dans la nationalité générale, leurs croyances se modifieront avec leurs coutumes; si elles s'affaiblissent, ils tomberont dans l'in-

crédulité : de là ils ne remonteront jamais à leurs préjugés, ils iront au christianisme, auquel conduit fort directement l'incrédulité elle-même, comme toutes choses, du reste. Si elles se complètent, elles le feront au moyen de croyances évangéliques, et ainsi, de l'une et l'autre alternative, sortira également pour eux la piété chrétienne. Quelques personnes pensent peut-être que, dispersé sur toute la face de la terre, le peuple juif portera toujours un caractère particulier et sera un membre distinct de la famille humaine, conservé comme un monument de l'amour et de la justice de Dieu. Ces personnes même doivent reconnaître qu'on réussira d'autant mieux à évangéliser ce peuple, qu'on aura plus de prise sur lui, qu'on le trouvera plus près de soi, et qu'on pourra mieux lui faire connaître, avec les doctrines de l'Evangile, sa beauté morale réfléchie dans des cœurs sanctifiés, sa sainteté répandue dans toute la vie. C'est par ce double moyen que tombera enfin le mur séculaire élevé entre les deux peuples.

Il faut aussi tenir compte de la lassitude des Juifs; leur foi leur est à charge, elle n'est plus que de l'opiniâtreté. Leur attente a été bien longue; elle a été souvent trompée : il est difficile qu'elle ne s'affaiblisse pas. Croire encore à la venue du messie, y croire contre l'avis de tout le monde, y croire sans fruit, avec toujours moins de preuves, en présence des succès de l'Eglise chrétienne, de sa charité surtout, qui est son meilleur argument, et rappelle celle d'un adorable messie déjà venu, c'est quelque chose de bien extraordinaire, peut-être de bien rare même pour les Juifs. Cette difficulté s'accroîtra de jour en jour; le temps seul fera ici, pour changer les convictions et les désirs, beaucoup plus que nous-mêmes, et l'on peut espérer que la stérilité d'une attente sans objet, devenant chaque jour plus pénible, finira par lasser tout-

à-fait les cœurs et les laisser accessibles à des croyances nouvelles. Les rabbins de Constantinople avaient annoncé que, d'après leurs livres, le messie devait absolument paraître pendant le cours de la présente année. Plusieurs mois de leur année étaient déjà écoulés, mais aucun signe ne présageait encore l'arrivée du messie. Un rabbin instruit visitait quelquefois le missionnaire Goodell. La première question que celui-ci faisait au disciple de Moïse était celle-ci : « Eh bien ! est-il venu ?» — « Pas encore.» C'était toujours la réponse du rabbin. Mais un jour, les mains posées sur son cœur, il lui dit d'une voix calme et solennelle : « Si vous me demandez s'il est venu, je répondrai : il est venu. Si vous pouvez me montrer un lieu de sûreté, je vous amènerai demain dix mille Juifs qui feront la même confession.»

Il serait téméraire de porter un jugement quelconque sur l'avenir de l'Orient. L'on peut croire cependant que quelles que soient les suites d'une guerre qui semble inévitable, soit que la terre sainte appartienne à Méhémet-Ali ou à la Porte directement, les Juifs seront libres d'y revenir et d'y séjourner. Leur émancipation religieuse semble assurée dans tout l'Orient; elle ne le sera pas complètement d'abord, elle le deviendra peu à peu. Cette garantie est déjà dans les lois; il reste à la faire descendre dans les mœurs. L'influence européenne, de plus en plus prépondérante à Constantinople et à Alexandrie, y pourra contribuer. Ce lieu de sûreté, demandé par le rabbin, sera alors partout, et les Juifs pourront se convertir et par dix mille et par cent mille.

Tout cela est dans l'avenir et dans un avenir que les circonstances peuvent hâter ou retarder au gré de la volonté divine et contrairement à nos jugements et à nos vœux. La foi, en s'encourageant par les moyens d'influence que Dieu lui donne ou lui promet, doit agir sans

délai et puiser en elle-même ses plus grandes inspirations. Grâce à Dieu, l'Eglise chrétienne a déjà mis la main à l'œuvre. Nous avons dit qu'un caractère du réveil actuel c'est un zèle soutenu pour la conversion du peuple choisi : il est des hommes, des sociétés généreusement consacrés à cette œuvre. La société juive de Londres est l'une des plus actives et des plus utiles.

La recette totale de cette Société, pendant l'année 1838—1839, s'est élevée à 17,500 liv. sterl. (fr. 437,500). De cette somme, plus de 16,270 liv. sont entrées dans la caisse générale de la Société, et près de 1,230 liv. ont été destinées par les donateurs à la construction du temple évangélique de Jérusalem et à l'œuvre des missions dans cette ville.

Dans la Grande-Bretagne même on a répandu pendant l'année écoulée deux mille trois cent soixante-trois Bibles hébraïques, quatre cent onze Nouveaux-Testaments hébraïques, deux cent quatre-vingt-dix-sept exemplaires des prophètes, cinquante-un exemplaires de l'Ancien et du Nouveau-Testament réunis, trois cent cinquante-cinq Nouveaux-Testaments en syriaque, près de treize mille Traités, etc. Au mois de septembre 1838 fut achevée et stéréotypée l'édition revue du Nouveau-Testament hébraïque, tirée à cinq mille exemplaires. On a fait paraître aussi en hébreu une nouvelle édition de l'Ancien-Testament forte de neuf mille exemplaires. Les presses de la mission de Varsovie ont publié aux frais de la Société, entre autres livres, une édition de deux mille exemplaires d'Esaïe, aussi en hébreu, avec une traduction en langue juive polonaise.

Pendant la même année onze Israélites adultes et vingt-deux enfants de ce peuple ont été baptisés dans la chapelle épiscopale de Londres. Trois des adultes l'ont

été en langue hébraïque. Le registre de la chapelle mentionne en tout deux cent soixante-dix-sept baptêmes. Dans les écoles pour les Israélites se trouvent actuellement quarante-neuf garçons et vingt-neuf filles.

Le nombre total des enfants juifs qui ont reçu jusqu'ici une éducation chrétienne dans les écoles est de quatre cent huit, et beaucoup d'entre eux sont connus maintenant comme des personnes estimables, ou même comme de vrais chrétiens.

Monsieur le professeur Tholuck, de Halle, écrit qu'il regarde comme un fait incontestable que le nombre des prosélytes juifs des vingt dernières années dépasse celui de tous les siècles réunis qui nous séparent des temps primitifs de l'Eglise. L'université de Breslau compte trois professeurs nés Israélites et devenus chrétiens. L'un des ecclésiastiques de cette ville est aussi prosélyte. L'université de Halle possède cinq professeurs qui sont sortis du judaïsme. On peut citer des savants du premier ordre, tels que Néander, à Berlin, Branis, à Breslau, Stahl, à Erlangen, qui, nés Israélites, sont aujourd'hui disciples fidèles de notre Seigneur Jésus-Christ.

On assure qu'à Berlin se trouvent plus de sept cents Israélites baptisés. Monsieur Kunze, pasteur dans cette capitale, ami zélé d'Israël, annonçait il y a trois ans qu'il avait lui-même reçu dans l'Eglise chrétienne jusqu'à quatre-vingts Juifs. Monsieur le missionnaire Ayerst y a baptisé quarante adultes en moins de trois ans, et les registres du consistoire protestant de la même ville attestent que, dans l'espace de huit ans, trois cent vingt-six Israélites y ont reçu le saint baptême.

Le consistoire royal de Silésie informe les chrétiens que, de 1820 à 1834, les pasteurs protestants de ce pays ont baptisé trois cent quarante-sept Israélites, et que cent

quatre-vingts autres ont été reçus membres de l'Eglise catholique romaine. En 1835 il en fut baptisé trente, l'année suivante vingt-six (dont trois dans l'église catholique), et quarante-trois pendant l'année 1837.

Un rapport officiel de Kœnigsberg porte à deux cent trente-quatre le nombre des baptêmes d'Israélites qui ont eu lieu dans la province de Prusse proprement dite, de 1813 à 1837. Sur ce nombre, dix-sept ont été célébrés dans l'Eglise catholique.

Dans les dernières quinze années il a été baptisé dans tous les États de la monarchie prussienne mille huit cent quatre-vingt-huit Israélites. — Les missionnaires de Varsovie en ont reçu de leur côté cent trente dans l'Eglise chrétienne.

VARIÉTÉS.

Adresse des Indiens du Haut-Canada au gouverneur de cette province, et réponse de celui-ci.

La reine Victoria ayant envoyé de riches présents aux Indiens du Haut-Canada[1], qui, dans les deux dernières insurrections qui ont éclaté dans ce pays, sont demeurés fidèles au gouvernement britannique, ceux-ci lui en ont témoigné leur reconnaissance par une lettre adressée à Sir Poulett Thomson, gouverneur de cette province. Si cette lettre, à elle seule, prouve que les efforts des missionnaires n'ont pas été inutiles au milieu de ces indigènes, la réponse du gouverneur anglais montre, d'un

autre côté, que la piété chrétienne n'est pas incompatible avec une haute position sociale.

A notre grand-père, le gouverneur de l'Amérique britannique.

« Père, nous les enfants de notre grand'mère la reine qui habite au-delà de la grande mer salée, nous te souhaitons respectueusement, à ton arrivée dans le pays, paix et bonheur. Père, nous étions originairement les maîtres de cette contrée où tes enfants blancs sont venus bâtir leurs villes et leurs fermes. Père, notre peuple était autrefois nombreux, libre et heureux, en possession de ses forêts, de ses lacs et de ses rivières ; mais lorsque l'homme blanc vint dans notre pays, nos pères le prirent par la main et lui donnèrent du terrain pour y construire sa hutte. Depuis lors le blanc a débordé toujours davantage sur notre rivage, et maintenant il y est plus grand et plus puissant que tes enfants rouges.

Père, pendant bien des années l'eau de feu (l'eau de vie) et les autres maux qui nous ont été apportés, ont ruiné nos pères et les ont tués par milliers.

« Père, il y a à peine seize ans que les paroles du grand Esprit nous ont été prêchées par les missionnaires méthodistes ; nous avons ouvert nos oreilles, et le grand Esprit a ouvert nos cœurs à l'Evangile, et maintenant nous avons renoncé à nos vices, et nous cherchons à vivre comme de bons chrétiens et de bons cultivateurs. Nous avons des chapelles, des écoles, des maisons et des champs, et toutes ces choses réjouissent notre cœur.

« Père, nous te donnons l'assurance que nous sommes heureux de vivre sous la bonne et puissante protection du gouvernement anglais, qui nous a prouvé qu'il est l'ami

de l'homme rouge. Père, nous sommes heureux aussi de voir que la renommée de la noblesse d'âme des Anglais s'est répandue dans l'Est, et que plusieurs de nos frères rouges, qui vivent sur le territoire des Etats-Unis, ont manifesté le désir de venir et de s'établir sur les terres de notre grand'mère la reine.

« Père, nous élevons nos esprits vers le grand Esprit, vers le Tout-Puissant, pour qu'il bénisse tes entreprises, et pour que nos enfants, après nous, se lèvent aussi pour te bénir. Père, nous te serrons la main de tout notre cœur, nous, nos guerriers, nos femmes et nos enfants. C'est là tout ce que nous avions à te dire.

« Les chefs des tribus réunies dans la séance du Conseil le 24 janvier 1840.

Réponse de Sir Poulett Thomson aux hommes rouges.

« Mes enfants,

« Je suis heureux d'apprendre que vous êtes satisfaits du gouverneur choisi par notre grand'mère la reine. Quand la reine apprendra de quelles dispositions amicales vous êtes animés envers elle, son cœur en sera joyeux; car elle se rappelle les services que vous et vos pères vous avez rendus à ses pères, et elle ne pourra qu'être heureuse de savoir que vous demeurez fidèles aux sentiments de vos pères. Soyez assurés que l'oreille de la reine sera toujours ouverte aux requêtes de ses enfants indiens, et que sa main sera toujours prête à vous secourir.

« Mes enfants, j'apprends avec une grande joie que la Parole du grand Esprit, que l'on vous a prêchée, vous a appris déjà à éviter les esprits de feu et d'eau (les liqueurs

fortes). Vous faites bien d'aimer les hommes excellents qui se sont établis parmi vous pour vous apporter la connaissance de ce grand Etre que nous adorons tous, et auquel l'homme rouge n'est pas moins cher que l'homme blanc. Si vous suivez ces doctrines, vous ne pourrez manquer d'être heureux et de vivre en fidèles sujets de votre grand'mère la reine. Mes enfants, je vous dis adieu.»

Abolition de la taxe sur les pélerins de l'Inde.

« L'ami de l'Inde » publie sous la date du 12 mars 1840 une copie d'un projet de règlement qui vient d'être rédigé par le Conseil de législature, et ayant pour but l'abolition de la taxe des pélerins à Allahabad, Gya et Jaggernath. Le gouvernement a donc enfin tenu la promesse qu'il avait faite il y a sept ans d'abolir cet odieux impôt dans toute l'étendue de l'Inde britannique ; et la juste attente du public religieux en Angleterre et en Orient se trouve de cette façon pleinement réalisée. Il faut féliciter le gouvernement d'une grande nation de ne plus souiller le trésor de l'état en y faisant entrer un revenu prélevé sur d'affreuses superstitions, et d'avoir su venger sa dignité trop longtemps compromise. Jusqu'ici c'était en vain qu'il avait prétendu garder une stricte neutralité en matière religieuse; cette neutralité n'existait que de nom, car l'officier employé à collecter cette branche des impôts servait à identifier la cause des idoles avec celle de l'état, et à donner à celle-là une nouvelle force d'attraction qu'elle ne possède pas en réalité. Mais aujourd'hui l'acte proposé rompt à tout jamais l'alliance entre un

gouvernement éclairé et les rites d'une superstition dégradante, et le grand principe de neutralité, qui n'a été jusqu'ici mis à exécution qu'à l'égard de la propagation du christianisme, va désormais recevoir une application beaucoup plus générale et beaucoup plus impartiale.

Sans doute l'abolition de la taxe n'amènera pas un seul converti dans les rangs de l'Eglise chrétienne, et l'on pourrait penser même qu'elle donnera une nouvelle impulsion à l'idolâtrie en rendant ses pratiques moins dispendieuses. Mais d'un autre côté l'hindouisme, réduit à ses propres ressources, finira par tomber : l'appui qu'il trouvait dans l'autorité venant à lui manquer, et la sanction que lui donnait le gouvernement lui étant refusée, il lui faudra se soutenir uniquement par la vertu inhérente à sa nature. Or, dans l'arène ouverte maintenant à la lutte entre la vraie et la fausse religion, le triomphe n'est plus douteux, il ne peut appartenir qu'à l'Evangile.

Ajoutons à cela que l'abolition de l'impôt répandra promptement et au loin le bruit de la générosité britannique et établira de nouveaux liens entre les gouvernants et les gouvernés. La Société gagnera à ce nouvel ordre de choses, et la religion bien davantage encore. Félicitons donc et le gouvernement et l'Eglise des mesures sages et désintéressées qui viennent d'être proposées et qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à être adoptées et à recevoir force de loi.

NOUVELLES RÉCENTES.

Heureuse arrivée au Cap du Cape-Packet et de ses passagers.

Nous avons enfin la joie d'annoncer aux lecteurs de cette feuille l'heureuse arrivée, en Afrique, de M. et de Mme Pfrimmer, de M. Bouchaud, et de Mlle Benner. Nous manquons encore de détails sur leur traversée jusqu'au Cap et sur leurs plans ultérieurs; mais ce que nous savons c'est qu'à la fin de mai ils étaient tous en parfaite santé et se préparaient à entreprendre leur voyage dans l'intérieur du pays. Il y a là sans doute déjà des motifs suffisants de rendre grâces au Seigneur, qui jusqu'à présent les a protégés et bénis; et c'est ce que ne manqueront pas de faire, nous l'espérons, non-seulement leurs parents, mais encore leurs frères et amis.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.—Lettre de M. Lemue, sous la date du 25 février 1840.

Deuils domestiques.—Circonstances favorables à la fondation d'une station entre Motito et Mékuatling.—Traduction projetée du livre des Psaumes. — Deux nouveaux candidats au baptême.

Monsieur le Président et Messieurs,

« Il y a environ deux mois que notre cher frère Lauga vous annonçait la mort de sa fille unique. (1) A la suite de cette visitation, nos amis, qui étaient allés passer quelques jours à Kuruman, revinrent à Motito avec la petite fille de M. Edwards, agée de quatre ans. Elle fut bientôt attaquée du croup, et dans le court espace de deux jours cette maladie l'enleva à sa mère, qui n'eut pas même la consolation de lui fermer les yeux.

Son père, auquel nous avions envoyé un exprès arriva encore à temps pour assister aux derniers moments de sa fille mourante, et le soir de ce même jour il dut se remettre en route pour la reconduire sans vie à sa mère. Cette scène déchirante avait lieu tandis que Calédon (2)

---

(1) *Voy.* p 408.

(2) *Voy.*, sur la naissance de cet enfant, XIVe année, p. 334.

était aux portes de la mort. Six semaines de souffrances suivies d'une douloureuse agonie nous enlevèrent aussi notre fils unique, l'image de la douceur, de la tendresse et de la patience la plus parfaite. C'est le 26 janvier qu'il entra dans son repos et nous laissa dans le deuil. Ainsi nous quittent les objets de notre affection pour être transplantés dans une patrie meilleure. Ils s'envolent et nous échappent au moment où la nature voudrait les retenir et nous unir à eux par des liens indissolubles. O mort inexorable, tu es sourde à nos instances! Ainsi s'exécute encore tous les jours la sentence immuable prononcée contre le péché, à l'égard de ceux même qui n'ont point péché à la manière d'Adam; et, dans ces jours voilés de deuil, où toute la race humaine nous apparaît sous l'aspect d'un criminel condamné à la mort, il ne nous resterait en partage que le désespoir, si nous ne pouvions visiter le tombeau de Jésus-Christ ressuscité et y entendre cet oracle consolant : *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant?* Au bout de quelques années, cette parole que nous nous proposons de graver sur le tombeau de Calédon : *Il ne reviendra plus vers moi, mais moi j'irai vers lui*, aura aussi pour nous son accomplissement.

« Deux heures avant que notre cher fils rendît le dernier soupir, lorsque l'ange de la mort voltigeait déjà autour de sa couche, arriva une lettre de nos chers amis Daumas, datée de Taoun, résidence de Mahura, et dans laquelle ils nous annonçaient leur prochaine arrivée. Cette coïncidence nous émut, et nous ne pûmes nous empêcher de la considérer dans la suite comme ménagée par une sage et miséricordieuse Providence, pour adoucir notre douleur. Auparavant nous comptions trouver beaucoup de joie dans leur visite, mais après l'épreuve par laquelle nous venons de passer, nous y avons trouvé des

consolations. Nous bénissons Dieu d'avoir pu posséder nos amis quelque temps à Motito. Vous apprendrez avec plaisir qu'ils n'ont été que douze jours pour venir de Mékuatling ici, et que ce voyage a été très salutaire à la santé de nos amis. Ce ne sera pas le seul bien qui en résultera ; nous espérons que des communications vont s'établir entre les deux stations, au moyen des natifs, et que désormais nous pourrons correspondre avec quelque régularité. Voici un fait qui est bien propre à réjouir les chrétiens zélés qui s'intéressent aux missions, et qui montre jusqu'à quel point l'Evangile a déjà triomphé des antipathies et des haines nationales qui divisaient les tribus Béchuanas. Nos amis avaient avec eux des Bassoutos, des Batao et, entre autres, la fille de Moletsana, ce chef qui s'est rendu si malheureusement célèbre par ses guerres avec les habitants de ce pays : ainsi les vieilles rancunes s'éteignent, l'Evangile réunit ces mêmes gens qui se seraient assurément entretués s'ils avaient eu le malheur de se rencontrer sur le même chemin il y a quelques années ; et ils unissent maintenant leurs voix pour chanter des cantiques à la louange du Seigneur. Lorsque j'étais à Mékuatling, je vis le fils du fameux chef Mantaëti Sekonielé, qui fut battu et repoussé après un sanglant combat livré à une demi-lieue de Motito ; ce jeune homme, qui accompagnait alors M. Allison, son missionnaire, était vêtu à l'européenne, montait un beau cheval, savait lire et écrire, et parlait sensément de la Parole de Dieu.

« Nous avons été extrêmement réjouis d'apprendre que vous verriez avec plaisir la fondation d'une nouvelle station missionnaire entre Mékuatling et Motito. Le voyage que vient de faire notre cher frère Daumas nous le fait encore plus désirer. Taoun, qui se trouve sur la route, serait l'endroit convenable, eu égard à sa population, mais il n'y a aucune source, de sorte qu'un mis-

sionnaire ne pourrait pas s'y établir d'une manière permanente. Une bien belle porte semble s'ouvrir pour nous non loin de là. Les Korannas de la rivière Hart ou Kolong, dont je vous ai souvent parlé, sont venus nous voir dernièrement ; ils offrent de se fixer dans tel endroit qu'on leur indiquera, dès qu'un missionnaire leur sera envoyé. Ils ont sous eux un assez bon nombre de Béchuanas, et comprennent à peu près tous la langue de ces derniers. Douti, le jeune homme qu'ils ont autrefois envoyé chez nous pour y être instruit, a déjà commencé une école dans son village. C'est sous ces heureux auspices que s'ouvrirait cette mission; dans la douce espérance d'obtenir un prompt et glorieux succès, le frère Daumas et moi sommes d'avis d'engager la conférence à inviter M. Pfrimmer, que nous attendons incessamment, à se rendre à Motito pour visiter de là Mosheu, le chef Koranna, afin de chercher un emplacement conjointement avec le chef. Si, après avoir fait les démarches nécessaires et pris des renseignements sur le pays et ses habitants, M. Pfrimmer jugeait que le pays des Bassoutos offre plus de chances de succès, rien ne l'empêcherait de s'établir parmi ceux-ci.

« Grâce au Seigneur, l'œuvre des missions s'étend et se consolide chez les Béchuanas, et maintenant qu'un nombre considérable d'entre eux savent lire ou fréquentent les écoles, nous croyons qu'il est temps de leur mettre la Sainte-Ecriture entre les mains. Vous savez déjà que c'est pour répondre à ce besoin que M. Moffat s'occupe en ce moment de l'impression du Nouveau-Testament en séchuana. Lorsque je vis nos frères du Calédon, il y a un an, quelques-uns me conseillèrent d'entreprendre la traduction du livre des Psaumes, de ce livre si propre à nourrir la piété, et si fécond en consolations; et comme cette idée s'était emparée de moi depuis

longtemps, j'ai cru devoir commencer ce travail par la foi, dans la persuasion que vous viendrez à mon secours dès qu'il sera terminé. Je vous prie donc, Messieurs et très honorés frères, de soumettre ce projet au comité de la Société biblique française et étrangère, en le priant de vouloir bien se charger des frais d'impression que cette traduction occasionnera, et, s'il le sanctionne, ayez la bonté de me faire connaître sa décision le plus tôt possible. Peut-être notre frère Lauga, qui doit aller dans la colonie l'été prochain, pourrait-il se rendre au Cap à cet effet. Vous aurez dû remarquer que des sommes assez considérables ont été consacrées à l'achat de livres depuis la fondation de Motito; M. Daumas compte aussi sur sa station beaucoup de monde qui parlent le sérolong; et si Béthulie est conservée et une nouvelle station fondée chez les Korannas, il nous faudrait faire une édition de 1,000 à 1,500 exemplaires.

« Nos travaux et nos espérances de succès sont à peu près les mêmes que lorsque nous écrivions il y a trois mois. Nous avions, à cette époque, six candidats au baptême; depuis lors deux autres personnes paraissent avoir été salutairement touchées. Je m'étais proposé d'aller évangéliser les Barolongs qui sont à quatre journées au nord de Motito, mais la longue maladie de notre cher fils m'en a toujours empêché.

« Recevez, Messieurs et très honorés frères, l'assurance de l'affection chrétienne et cordiale de vos missionnaires de Motito, et en particulier de votre dévoué serviteur et frère en Christ.

« P. LEMUE. »

Extraits du journal de M. Lauga.

A la lettre qu'on vient de lire et qui donne un aperçu général de la station de Motito, nous joignons quelques

extraits du journal de M. Lauga, propres à la faire envisager sous différents aspects. Ce journal embrasse l'espace de quatre mois environ, du 26 juin au 9 novembre 1839.

« 29 *juin*. Aujourd'hui deux personnes sont venues pour s'entretenir avec moi sur l'état de leurs âmes, ce qui m'a fait grand plaisir. Consoler les âmes affligées est certainement la partie la plus douce de la tâche des missionnaires.

« *Dimanche* 21 *juillet*. J'ai été à Lattakou pour y prêcher; mais je n'ai pas eu chez Tlaganyana plus de satisfaction que la première fois. Le chef était absent, et personne n'a paru se soucier de se réunir lorsque j'ai dit d'appeler les gens pour le service. Alors je suis allé moi-même dans un certain nombre de maisons, et partout j'ai trouvé des personnes disposées à m'entendre. Quelques individus s'approchaient déjà du Kraal, lorsqu'un homme s'est levé tout furieux et a défendu à toutes les femmes d'entrer, aussi longtemps que le chef ne serait pas à la maison. Voyant cette opposition, je suis monté à cheval et je suis parti. J'ai tenu un petit service à une très petite distance de là, dans un village entièrement indépendant de Lattakou, et où tout le monde est venu m'écouter. Plus loin, j'ai eu deux autres services. En quittant le dernier de ces deux endroits, un homme m'a suivi à quelque distance, dans le but de me demander une vache, m'assurant qu'il se mourait de faim. Après lui avoir dit que je ne pouvais lui accorder sa demande, je lui ai parlé de l'état de son âme, plus alarmant encore que celui de son corps, à supposer que ce qu'il me disait fût vrai, qu'il n'avait rien pour pourvoir aux besoins de ce dernier. Merci, merci, merci, Monsieur, a-t-il dit, avant même que d'avoir bien entendu ce que je lui disais. Ce bon homme passe pour un sorcier parmi les Béchuanas.

« 26 *août*. Depuis plusieurs mois, j'éprouve des indispositions qui m'obligent souvent à demeurer inactif, cela m'afflige beaucoup. Je me suis appliqué un vésicatoire au bras gauche, qui me procurera, j'espère, quelque soulagement. J'ai taillé une partie de la petite vigne de M. Lemue. Ce travail devrait me rappeler que mon cœur a aussi besoin d'être émondé afin qu'il porte plus de fruits.

« 13 *octobre*. J'ai été étonné de voir aujourd'hui à l'église de nouvelles faces qu'on n'y aperçoit que très rarement : cela tient probablement à une abondante pluie que nous avons eue la nuit dernière. Plusieurs de nos gens, très superstitieux, croient que les missionnaires ont le pouvoir de faire descendre les pluies du ciel par le moyen de leurs prières. Dans les temps de sécheresse, il est des personnes qui viennent nous demander de prier beaucoup *Morimo le Jesu* (Dieu et Jésus), afin qu'il envoie de la pluie. On a beau leur représenter que Dieu ne trouve pas toujours bon d'exaucer nos prières, ils vous répètent sans cesse : Priez *Morimo le Jesu*.

« Le 20. C'était aujourd'hui mon tour d'aller à Lattakou. Lorsque j'ai dû parler pour la troisième fois, je ne m'y suis plus senti disposé. J'avais à peine commencé, que je désirais déjà avoir fini. Alors je me suis arrêté pour considérer cette mauvaise disposition de mon cœur. Je me suis élevé à Dieu par la prière, pour lui demander de me délivrer de cette tentation. Il a entendu ma prière et m'a donné de parler avec liberté et avec joie.

« 21. Ecarri du bois pour être scié en long.

« 22. Travaillé à faire une brouette.

« 24. Scié une partie de la journée.

« 25. Travaillé à la forge.

« 1er *novembre*. Commencé une grande porte à deux battants.

« *Dimanche* 3. Un nombreux auditoire remplissait la chapelle. J'ai parlé sur ces paroles : *Et cependant l'Eternel attend encore pour vous faire grâce, et il sera exalté en ayant pitié de vous.*

« Avant de terminer cette lettre, je dois vous faire part, Messieurs, d'une épreuve douloureuse par laquelle il a plu à notre Père céleste de nous faire passer. Nous venons de perdre notre chère enfant. Dieu nous l'a enlevée au moment où nous croyions que ce précieux dépôt, source de tant de jouissance et objet de tant de douce sollicitude, nous serait longtemps conservé ; mais le souverain dispensateur en a jugé autrement. Ses conseils nous sont cachés!... Notre petite Eugénie n'était âgée que de treize mois et quelques jours, et néanmoins elle était pour nous une petite compagne en réalité... Nous étions étonnés souvent de la trouver si développée, si raisonnable, et nous nous disions que cette enfant n'était pas faite pour cette terre. Aussi le vide qu'elle nous laisse est grand... Dieu seul peut le remplir... Notre chère enfant n'a été indisposée que deux ou trois jours, et nous ne nous doutions pas que son cas fût dangereux, lorsqu'elle fut subitement saisie par de violentes convulsions qui l'emportèrent dès la seconde crise. Dieu nous a soutenus dans cette grande affliction au delà même de notre attente. Nous avons toutefois bien à combattre encore contre notre chair toujours opposée à la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite. »

Etat des fonds de la Société.

Six mois se sont écoulés depuis que le Comité a rendu compte publiquement des travaux de la Société et de l'état de sa caisse. A l'époque de la dernière assemblée

générale, le 7 mai 1840, les fonds disponibles étaient de . . . . . fr. 40,094 22

Depuis lors les recettes se sont élevées à la somme de 11,855 87

Total des recettes au 15 novembre. . 51,950 09

Les dépenses, depuis la clôture des comptes en avril, ont été de 50,407 63

dont 36,479 fr. 50 c. ont été affectés à la mission du sud de l'Afrique et ont été tirés par les missionnaires de la Société, soit pour le paiement de leurs honoraires, soit pour les frais des stations. Il ne reste donc en caisse au 11 novembre 1840 que . . 1,542 46

Une pareille situation est grave ; mais elle s'explique facilement et elle n'a pas lieu de nous surprendre. Vers le milieu du mois de février dernier, la Société a envoyé en Afrique deux missionnaires et deux femmes de missionnaires, qui, depuis leur départ de France jusqu'à leur arrivée à Port-Elisabeth, dans la baie d'Algoa, où ils étaient encore en juillet dernier, ont exigé pour les frais de leur équipement et de leur voyage une dépense extraordinaire de plus de 18,000 francs. Il faut s'attendre à ce que cette somme déjà forte se grossira dans peu de temps de 6 à 7,000 francs; car les missionnaires arrivés à Port-Elisabeth n'étaient point rendus à leur destination et avaient encore à traverser le désert avec six waggons nécessaires pour transporter leurs personnes et leur bagage. Or, si l'on réfléchit 1° que ces 25,000 francs de surcroît de dépenses forment plus du tiers de la dépense totale de la Société, qui ne s'est élevée l'année dernière qu'à 72,375 fr. 29 cent.; 2° que les recettes de l'année qui vient de finir ont été de 7,613 fr. 51 cent. moins considérables que celles de l'année qui l'a précédée;

3° que l'avoir en caisse au 30 avril 1840 n'était que de 40,094 fr. 22 cent., tandis qu'il était de 50,329 fr. 34 c. au 25 avril 1839; 4° que les missionnaires en Afrique n'ont tiré sur la Société, pendant tout le cours de l'année dernière, que pour une somme de 36,342 fr. 15 cent., tandis que depuis le 30 avril dernier, c'est-à-dire dans l'espace de six mois seulement, ils ont déjà émis des traites pour la valeur de 36,479 fr. 50 cent. Si l'on prend, disons-nous, toutes ces circonstances en considération, on n'aura pas lieu d'être surpris de l'épuisement où est tombée, au commencement de l'hiver, la caisse de la Société. Cet état de choses est dû, comme on le voit, d'une part à l'accroissement des dépenses par l'envoi de nouveaux missionnaires, (1) de l'autre à ce que les recettes, au lieu de s'élever avec les dépenses, ont plutôt diminué qu'augmenté.

Nous le répétons encore, il ne reste en caisse au 11 novembre que la modique somme de 1,542 fr. 46 cent. pour subvenir à l'entretien de la mission en Afrique et à celui de la Maison des missions, qui compte aujourd'hui huit élèves, dont cinq au service et aux frais de la Société.

Si nous révélons à nos amis notre position véritable, ce n'est point pour les alarmer, car cette position n'a rien en soi d'alarmant; mais c'est pour qu'ils s'en souviennent à l'époque où ils sont dans l'habitude de nous envoyer leurs contributions annuelles. Ils sentiront le besoin de ne pas donner seulement pour l'année courante ce qu'ils ont donné pour l'année dernière, puisque cela serait de beaucoup insuffisant, mais de proportionner leurs contributions aux nécessités de l'œuvre chrétienne

---

(1) L'on a pu voir, dans la dernière livraison du Journal des Missions, page 376, que ce n'est pas la France seulement, mais l'Afrique qui donne de nouveaux ouvriers à notre Société.

qu'ils ont soutenue jusqu'à présent et pour laquelle ils ont montré une si vraie sympathie. En 1837 nous leur signalâmes un état de choses à peu près pareil à celui que nous portons à leur connaissance aujourd'hui (1); et en quatre mois 47,749 fr. 64 cent. entrèrent dans la caisse de la Société, dont 30,363 fr. 16 cent. de dons extraordinaires. Il ne faut pas, cette année, de moins grands efforts; car les besoins ne sont ni moins nombreux, ni moins pressants. Aussi aimons-nous à croire que la charité dont le propre est de croître et non de se relâcher, ne fera pas en 1840 moins qu'en 1837, et que nous aurons sous peu la joie d'annoncer aux amis de notre institution que le Seigneur a rempli et même surpassé notre juste attente.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

POLYNÉSIE.

ILES DES AMIS.—*Promulgation d'un nouveau code de lois. — Piété et libéralité du roi. — Assemblée des missions et collecte. — Un ouragan.*

Nos lecteurs connaissent déjà par ces feuilles le réveil étendu qui s'est manifesté depuis quelques années dans ces îles (2): le christianisme y réagit déjà sur la vie sociale et tend à la réformer. C'est ainsi que le 10 mars 1839 a eu lieu, dans l'île de Vavou, la promulgation d'un code

(1) *Voyez* XIIe année, page 289.
(2) *Voy.* XIVe année, p. 403.

de lois dont le temps et l'expérience avaient démontré la convenance et l'utilité. Ce jour-là, le roi et ses conseillers s'assemblèrent pour donner connaissance au peuple de la législation nouvelle et lui en expliquer le véritable esprit. Dès le bon matin, le prince prit place sur son siége, entouré des principaux chefs. Il commença par lire les lois nouvelles et par les commenter l'une après l'autre. Puis il en remit une copie à chacun des chefs, pour qu'il pût s'en servir dans l'exercice de ses fonctions. Cette solennité parut intéresser à un haut degré les indigènes réunis au nombre de quelques milles. On a lieu de croire qu'elle contribuera à la gloire de Dieu et à la prospérité du pays. Quatre juges ou magistrats qui doivent siéger une fois par mois ont été choisis pour connaître et décider des griefs qui pourraient s'élever parmi les indigènes, qui n'auront plus, comme par le passé, à se faire justice à eux-mêmes, mais qui devront porter leurs plaintes devant le tribunal institué pour en juger. Sans doute il est une foule de cas que ce code de lois n'a pu prévoir; mais un grand principe a été établi, et un grand but atteint. Justice sera désormais rendue au pauvre comme au riche, au serviteur comme à son maître. Voilà les progrès que fait sous l'influence du christianisme un peuple qui, il n'y a que quelques années, était encore plongé dans la barbarie. On ne lira pas sans intérêt ce document curieux qui atteste les progrès d'un peuple que le christianisme vient d'élever au rang des nations civilisées. L'original en a été envoyé en Angleterre avec une version anglaise dont nous donnons ici la traduction française littérale :

« Ce sont ici les noms du roi et des chefs formant le Conseil de Vavou Haafulahao :

George, roi.

Jobe Soakai, intendant ou gouverneur.
Osaiasi Veikune, principal juge ou magistrat.
Eliesa Kijikiji, juge.
Tiofilosi Kaianuanu, juge.

« Moi George, je fais connaître par le présent décret ces miennes intentions aux chefs et à mes sujets de toutes les parties de Haafulahao. Puissiez-vous être heureux!

« C'est par la grâce de Dieu, le maître des cieux et de la terre, que je m'adresse à vous. C'est lui qui est le roi des rois et le Seigneur des Seigneurs. Il fait tout ce qui lui plaît; il élève les uns, il renverse les autres; il est juste dans toutes ses voies; nous sommes tous l'œuvre de ses mains et le troupeau de sa pature; sa volonté est que nous soyons heureux. En conséquence, je dois vous faire connaître à tous, chefs et gouverneurs de ce peuple, ainsi qu'aux différents étrangers qui vivent dans mon pays, que les lois de cette île interdisent,

I.

« Le meurtre, le vol, l'adultère, la fornication et la vente des liqueurs fortes.

« Si quelqu'un transgresse ces lois, il sera soumis aux autorités établies pour juger du genre particulier de sa faute.

« Toute femme qui, par des blessures ou par l'usage des liqueurs ou par l'emploi de tout autre moyen, se sera fait avorter, sera appelée devant le tribunal du juge.

« Le juge examinera également le cas où un homme aurait mangé d'un poisson à coquilles ou de tel autre poisson dont la viande donne la mort, en n'ignorant pas les conséquences de cette action.

« Lorsqu'on aura trouvé mort le corps d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, sans que l'on sache ni le

moyen, ni l'auteur de leur mort, le juge en sera aussitôt informé; celui-ci désignera alors une maison où le cadavre devra être transporté. Puis il choisira trois hommes dans chacun des quatre villages les plus proches du lieu où le corps aura été trouvé. Ces douze personnes ainsi choisies s'assembleront avec le juge dans un lieu que celui-ci aura fixé à cet effet, et elles procéderont, de concert avec lui, à l'autopsie du cadavre et à l'examen de l'endroit où il a été rencontré. Après cela, elles retourneront à la maison, s'assiéront pour juger, et chacune d'elles émettra son opinion, comme en la présence de Dieu, sur la cause supposée de la mort de l'individu en question, savoir : si c'est par une visitation de Dieu ou par un meurtre qu'elles croient qu'il a été tué. Si le jury est d'avis qu'il y a eu meurtre, l'on prendra toutes les informations pour en découvrir l'auteur, et, si on le trouve, il sera mis en jugement et emprisonné en attendant les conséquences de son crime.

« N.B. Personne ne sera mis à mort sans le commandement exprès du roi.

« Tout homme qui aura levé contre un autre une massue ou tout autre instrument de mort, dans le but de le tuer, sera amené devant le juge, et un jugement sera passé sur lui.

II.

« Ma volonté est que tous mes sujets remplissent leurs devoirs de religion envers Dieu; qu'ils observent le Dimanche, en s'abstenant de toute occupation mondaine et de toute œuvre servile, en assistant à la prédication de la Parole de Dieu et en fréquentant le culte divin dans les lieux fixés pour cela (1).

(1) Si les dispositions contenues dans cet article ne sont que des re-

« Si un homme du port ou quelque marin appartenant à l'équipage d'un bâtiment quelconque, vient à la chapelle dans le but de se moquer et de troubler le service, s'il insulte le ministre ou la congrégation, il sera lié et condamné à une réclusion plus ou moins longue, suivant que le juge en aura déterminé la durée.

III.

« Ma volonté est que chaque chef administre son district et son district seulement; qu'ils montrent tous de l'amour aux sujets confiés à leurs soins; qu'ils les exhortent à être industrieux, à soutenir le gouvernement et à remplir leurs devoirs envers eux; qu'ils leur distribuent des terres à cultiver, afin qu'ils aient tous les moyens de vivre, d'entretenir leurs familles, de pourvoir à leur subsistance et de contribuer à la cause de Dieu.

IV.

« Ma volonté est que mon peuple vive en paix, sans querelle ni batterie, renonçant à la guerre et n'ayant d'autre désir que de servir le Dieu de paix en sincérité. Pour cela je désire que, vous chefs, vous accordiez un peu de temps à vos gens afin qu'ils travaillent pour eux-mêmes et pour vous quand vous le requerrez, en construisant vos canots, en plantant vos yams et vos bananiers, et en faisant toute autre chose pour laquelle vous pourriez réclamer leurs services. Mais je vous fais connaître que, dès à présent, il ne vous est plus permis de

---

commandations dictées par la piété du roi George, nous y souscrivons avec joie et nous en bénissons Dieu; si ce sont des lois, nous y voyons une atteinte portée à la liberté de conscience.

(*Rédacteurs.*)

marquer leurs bananiers pour votre usage, ou de leur enlever de force quelque article que ce soit, mais de leur laisser leur bien à leur propre disposition.

V.

« Enfin c'est ma volonté que les terres soient cultivées et plantées. Pour cette raison, je vous informe qu'il est contraire aux lois de faire sortir vos porcs de leurs étables ou de leurs enclos. Dans le cas où un cochon serait trouvé mangeant les yams ou détruisant les produits de la terre, le propriétaire du cochon doit en être aussitôt informé, afin qu'il fasse rentrer l'animal à l'étable ; il sera tenu aussi de donner un dédommagement pour le dégât commis.

« Dans le cas où le propriétaire ne veillerait pas à ce que son porc soit renfermé ou ne voudrait pas payer les dégâts faits par lui, si le porc est retrouvé dans les plantations il sera alors légal de tuer le porc, et la personne à laquelle appartient la plantation pourra le garder pour elle.

VI.

« Si un Anglais ou quelqu'autre étranger désire rester dans ce pays, on attend de lui qu'il obéisse aux lois et qu'il contribue (selon ses moyens) à soutenir le gouvernement en travaillant occasionnellement pour le roi, ou de toute autre manière. Aussi longtemps qu'il le fera, les lois de ce pays le protégeront lui et les siens contre toute insulte.

VII.

« J'attends de vous, chefs du peuple, que vous prêterez attention à mes paroles, que vous ferez connaître ces

lois à vos sujets, et que vous veillerez à ce qu'ils les mettent en pratique.

VIII.

« Pour l'arbitrage des petites et légères affaires, chaque chef les examinera et rendra la justice dans son propre district; mais, pour les fautes plus importantes, elles devront être portées à Mua en Neiafu.

« N.B. Le jour fixé pour juger les cas de désordre à Neiafu est le premier jeudi de chaque mois; il serait inutile de s'y rendre dans un autre temps.

« On s'attend à ce que, ce jour d'audience, les personnes suivantes seront présentes, savoir : Jobe Soakai, Osaiasi Veikune, Eliesa Kijikiji, et Tiofilosi Kaianuanu.

« N.B. Le roi sera présent et prendra sa part des affaires, s'il le juge convenable.

« Si une personne se laisse aller à débiter des liqueurs fortes, en contravention aux lois, elle paiera au roi une amende de 25 dollars, et on lui confisquera ses liqueurs. Si un homme, vivant à terre ou à bord d'un vaisseau, cause dans l'état d'ivresse quelque désordre, il sera pris et emprisonné; pour la première fois il paiera une amende de 6 dollars, laquelle amende sera doublée dans le cas où la faute serait récidivée.

« Si un homme, vivant à terre, engage un marin à abandonner son vaisseau, il paiera au roi une amende de 8 dollars. La personne qui aura manqué de faire connaître celle qui déserte le vaisseau paiera une amende proportionnée à la nature de l'offense.

« Si un homme abandonne sa femme et prend la fuite, celle-ci gardera ses plantations et toutes les autres propriétés qu'il aura laissées.

« Si une femme abandonne son mari, elle lui sera ra-

menée; et, dans le cas où elle ne voudrait pas rester avec lui, il ne lui sera pas permis d'épouser un autre homme du vivant de son mari.

« Il n'est permis ni de *tatatau*, ni de *kaukau*, ni d'accomplir quelqu'autre cérémonie idolâtre; si quelqu'un se rend coupable à cet égard, il sera jugé, punis et mis à l'amende pour l'avoir fait.

« Il est illégal de quitter l'île d'une manière clandestine, ainsi que de réduire en esclavage qui que ce soit.

« Il est également contraire aux lois de couper du bois sans en avoir obtenu la permission.»

Le roi George, déjà connu de nos lecteurs, continue à prêcher d'exemple et de paroles. Un jour, après la prière du soir, une femme vint de la part du roi chez le missionnaire Thomas, et lui remit un petit paquet qui renfermait dix souverains. Ce paquet était accompagné d'une petite note ayant pour but de l'informer que cette somme était un don du roi et de la reine, destiné à la Société des missions. C'était une vraie libéralité; car M. Thomas assure qu'il est persuadé que ces quelques souverains étaient les seuls que leurs majestés possédassent au monde. « Mon intention, a plus d'une fois répété le pieux George, est de ne pas amasser d'argent. »

Quelques jours après il assistait à une assemblée de mission tenue dans la chapelle Ebénézer, qui était comble. Après le chant et la prière, le roi prit place au fauteuil et adressa à l'assemblée un discours remarquable par le ton affectueux avec lequel il fut prononcé, et la vie qu'il respirait. Non-seulement il déclara adhérer au but que se proposait la Société, mais il fit connaître de plus sa ferme résolution de la soutenir de tout son pouvoir. Il exhorta tous les assistants à suivre son exemple, et il

avait quelque droit à parler de la sorte. Ses appels énergiques pénétrèrent les cœurs de ses auditeurs au nombre de plusieurs milles. On l'entendit s'écrier : « Si je désire « vivre, c'est uniquement pour servir la cause de Christ.» En entendant des paroles comme celles-là sortir d'une pareille bouche, l'on ne pouvait que se dire à soi-même : Il nous est bon de demeurer ici, et c'est ce que révélait suffisamment l'air de bonheur qui brillait sur les visages de tous les assistants.

Après avoir fini de parler, le roi se rassit, et le missionnaire Thomas prit la parole pour faire d'abord l'exposé des travaux de la Société mère, puis le rapport des opérations de la Société branche de Vavou pendant l'année qui venait de s'écouler. On ouvrit ensuite, en présence de toute l'assemblée, la boîte missionnaire qui se trouva renfermer 4*l.* 8 sch. Les petites sommes collectées dans l'assemblée s'élevèrent à 16*l.* 17 sch. 4 den. On y ajouta quelques dons et souscriptions qui formèrent en tout une recette de 39*l.* 16 sch. 2¼den. (995 francs). En outre, les indigènes firent des dons en nature, tels que porcs, volailles, arrow root, et en produits de leur industrie, comme hameçons, couvertures, nattes, paniers, etc., dont la valeur fut estimée une quinzaine de livres (environ 385 francs), somme énorme pour une petite population dont le roi ne possède que quelques souverains pour tout avoir ! La pauvreté du roi de Vavou doit-elle surprendre, quand on se rappelle que la reine de Tahiti n'a pu trouver ni dans son trésor propre, ni dans celui de son état, quelques milliers de francs impérieusement exigés d'elle par le commandant d'une frégate française, et quand l'on sait qu'il s'est fait dernièrement une collecte en Angleterre pour venir à l'aide de cette princesse opprimée ? Mais le plus souvent c'est là où le trésor est le plus exigu,

que le cœur est le plus large. La libéralité du roi George et de son peuple en est un nouvel exemple.

De ces scènes si douces et si paisibles, nous passons à un spectacle d'une autre nature. Dans la même île de Vavou, un terrible ouragan a fait, à la fin de l'année dernière, d'affreux ravages; c'était le troisième que les missionnaires éprouvaient dans l'espace de moins de trois ans. Cette fois-ci Tonga et les Habai y ont échappé. L'ouragan commença le 28 décembre 1839, vers le soir. Le missionnaire, sa femme et son petit enfant reposaient déjà, quand la tempête éclata. Comme leur maison, légèrement construite, avait déjà été ébranlée et endommagée par le précédent ouragan, ils craignaient à tout instant de la voir s'abîmer et les écraser sous son poids. Toute la famille, accrue des domestiques et de quelques indigènes qui s'étaient réfugiés dans son sein, s'était retirée dans une pièce à l'extrémité, servant de cabinet d'étude au missionnaire Brooks ; le toit, à moitié entr'ouvert, laissait la pluie pénétrer par torrents dans l'appartement; mais au milieu de ce bouleversement de la nature, un jeune enfant, couvert des habits de son père, dormait profondément sur le sein de sa nourrice. Un autre missionnaire, M. Thomas, avait été obligé de fuir avec son épouse et de se mettre à l'abri dans une autre demeure plus solidement bâtie. Le matin qui suivit cette nuit de désastres éclaira une scène de désolation. On pouvait à peine sortir de chez soi, à cause des décombres qui obstruaient les rues. La plus grande partie des habitations des naturels avaient été renversées, et toutes étaient plus ou moins endommagées ; les palissades des jardins étaient abattues, les arbres déracinés, toutes les plantations détruites. Il y avait là de quoi exercer la foi et la patience des missionnaires et de leurs chers troupeaux. Mais ils se plaisent à

rendre aux indigènes ce témoignage, qu'ils n'ont pas entendu sortir de leur bouche une seule expression de murmure. Au contraire, le soir de cette fatale journée, tout mouillés, fatigués et tremblants qu'ils étaient, on les entendit chanter, comme de coutume, leurs cantiques en l'honneur de celui qui règne dans les cieux et sur la terre. Le seul regret que le missionnaire ait exprimé, c'est la perte de trois mille exemplaires d'un catéchisme dont il venait de terminer l'impression : les feuilles de cet ouvrage, suspendues, pour y être séchées, dans un atelier dont les murs furent renversés, furent dispersées par le vent et détruites par la pluie et la boue. Du reste, ajoute-t-il, nous devons être très reconnaissants envers le Seigneur de ce que, au milieu de nos épreuves, il a gardé nos âmes dans sa paix; il est notre père et notre ami : par sa grâce nous pouvons supporter le naufrage de notre navire, et, assis sans crainte au plus fort de la tempête, nous pouvons répéter : Notre Père tient le gouvernail.

VINGT-CINQUIÈME RAPPORT DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE BALE.

La Société des missions de Bâle, l'une des plus anciennes du continent, compte de nombreux amis parmi nos lecteurs. Depuis long-temps connue en France par ses persévérants travaux et par ses fraternelles relations avec notre institution, elle se recommande d'elle-même à leur attention et à leur sympathie. C'est donc pour nous un devoir autant qu'un besoin de tracer de temps en temps, dans ces feuilles missionnaires, le tableau de ses opérations, et d'y enregistrer ses succès.

Lorsqu'en 1816, feu le digne et vénérable inspecteur

Blumhardt arriva à Bâle, amenant avec lui deux jeunes gens destinés à former le noyau de l'institut des missions, aucun des nombreux amis réunis à cette époque pour en jeter les bases ne soupçonnait que, dans l'espace de vingt-cinq ans, cent quarante messagers de la Bonne-Nouvelle sortiraient de cette maison pour s'en aller dans les différentes contrées du monde annoncer l'Evangile du salut. C'est pourtant ce qui a eu lieu, c'est-à-dire que chaque année six élèves bâlois environ sont allés grossir les rangs des serviteurs de Christ employés dans le monde païen à la grande moisson des âmes. De ces cent quarante missionnaires préparés dans la Maison des missions de Bâle, cinquante-cinq sont entrés au service de la Société des missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre, cinq au service de la Société des missions de Hollande, un au service de la Société pour la propagation de la connaissance chrétienne; deux se sont joints à la Société des missions de Londres; cinq se sont consacrés à la mission parmi les Juifs; vingt-deux ont travaillé parmi les colonies allemandes du sud de la Russie, cinq parmi les colons allemands du nord de l'Amérique; deux se sont alliés à d'autres Sociétés, et quarante-six ont été placés dans différentes stations de la Société de Bâle, soit en Perse, soit dans l'Inde, soit sur les côtes de l'Afrique occidentale; les autres, après avoir achevé leur temps de préparation dans l'institut, ont été recueillis dans le repos du Seigneur, avant même qu'ils eussent quitté le pays de leurs pères.

Si nous classons tous ces chers frères, d'après les contrées du monde où ils ont été activement employés, nous dirons que soixante-quinze d'entre eux ont répandu les semences de la vie éternelle en Asie et dans les îles environnantes, trente-cinq ont évangélisé en Afrique, dix-

neuf en Europe, dix en Amérique, et trois en Australie. Si nous défalquons maintenant de ce nombre trente-quatre missionnaires qui ont été rappelés par leur maître dans la patrie céleste, et treize autres que la maladie ou d'autres circonstances ont obligé de quitter la mission, il reste quatre-vingt-treize ministres de la Parole aujourd'hui à l'œuvre dans diverses parties du monde païen.

Jetons un coup d'œil rapide sur leurs travaux, et d'abord commençons par ceux de ces missionnaires qui travaillent sous la direction de Sociétés étrangères.

Nous commençons notre course par une petite île des Moluques nommée Kisser, où depuis vingt ans le missionnaire Baër fait une œuvre de foi et de patience. Le divin chef de l'Eglise l'a placé à la tête d'une église de mille quatre cent soixante-deux âmes, composée de païens convertis qu'il a pour mission de maintenir dans la lumière et la vie de la grâce, au milieu des ténèbres et de la mort du paganisme qui les environnent et qui tendent sans cesse à les envahir. Dans ses dernières communications, il parle de certains Démas, qui ont repris goût au monde, mais aussi de Nicodèmes, qui ne se lassent pas de venir trouver Jésus. Dans la Nouvelle-Hollande, sur un sol ingrat et au milieu de hordes tumultueuses et toujours errantes, travaillent les frères Handt et Gunther, et dans une autre station le frère Eipper, nouvellement arrivé dans ces parages. Appelés à instruire des hommes qui ne se rendent pas volontiers à l'évidence de la vérité et pour qui la réflexion et l'instruction, le travail et une vie sédentaire sont d'insupportables fardeaux, quel besoin n'ont pas ces chers frères de persévérance et d'amour ! Le missionnaire Haeberlin est de retour à Calcutta ; sa santé, une seconde fois ébranlée par une nouvelle crise de la maladie qui l'avait déjà enlevé précédemment à ses fonc-

tions, paraît se remettre, et l'on peut espérer qu'il pourra bientôt rentrer avec une ardeur nouvelle dans une sphère d'action qui embrasse l'Inde tout entière, puisqu'elle l'appelle à s'occuper spécialement de la diffusion des Saintes-Ecritures dans cette partie du monde. Dans la même ville se trouve aussi le cher Pfander, qui, pour le moment et en attendant qu'on lui ait assigné un autre champ de travail, surveille l'impression de Traités en langue persane composés par lui pour les Mahométans. A Kishnaghur, où nos lecteurs savent que dernièrement s'est manifesté un vaste et puissant réveil religieux au sein de la secte moitié hindoue, moitié mahométane, des Kurta-Bhoja (1), le frère Durr est devenu le chef spirituel de cinquante-cinq villages dont les habitants, nouvellement convertis, réclament tout son temps et toutes ses forces. Sa constitution épuisée semble se refuser à un ministère aussi laborieux, et pourtant il est la preuve vivante que la puissance du Seigneur s'accomplit dans l'infirmité de ses serviteurs. C'est dans cette belle moisson que le jeune frère Blumhardt, auparavant missionnaire en Abyssinie, et les deux frères Lipp et Krauss viennent d'arriver. Quel puissant stimulant à leur jeune ardeur qu'une station aussi bien préparée! Le frère Krückeberg appartient aussi à cette mission; mais les dernières nouvelles reçues de lui ne font guère espérer qu'il puisse avant long-temps s'y consacrer de nouveau. Malade à Singapore, où il est de retour de Macao, il attend que le Seigneur lui permette de remettre la main à une œuvre qui est chère à son cœur et qu'il lui tarde de poursuivre. Les frères Weitbrecht et Linke, placés à Burdwan, au cœur de l'idolâtrie hindoue, y sont toujours

(1) *Voyez* p. 134 et suiv.

activement employés, et éprouvent dans l'exercice de leur ministère la bénédiction de celui qui a promis que sa Parole ne retournerait pas à lui sans effet; à Bénarès les missionnaires Leupoldt et Schneider continuent à combattre contre la puissance des ténèbres, qui, plus que partout ailleurs, semble s'être affermie dans cette vaste cité, la métropole de l'hindouisme; et plus loin, dans la ville mahométane d'Agra, le frère Hörnle, sévèrement éprouvé, vient de trouver dans le frère Kreis un compagnon d'œuvre qui le consolera personnellement et lui allégera le poids de ses fonctions.

Au Sud de l'Inde, les frères Schaffter, Jac. Muller et Lechler poursuivent leur œuvre d'évangélisation au milieu des Tamuls. On sait qu'une grande querelle a divisé cette mission; espérons que l'amour chrétien finira par y rapprocher des esprits et des cœurs qui sont faits pour se comprendre et pour travailler à une même œuvre. Le frère Warth, stationné à Nasik, dans le pays des Mahrattes, est appelé à mener une vie de foi et de patience au milieu d'un peuple qui manifeste une opposition toujours plus décidée contre l'Evangile. Son compagnon d'œuvre, le missionnaire Menge, est dans ce moment en séjour à Londres.

Après leur expulsion de la partie Nord de l'Abyssinie, les frères Isenberg et Krapff ont dirigé leurs pas vers le Sud, et sont arrivés dans le pays de Schoa, où aucun héraut de l'Evangile n'avait pénétré avant eux, et dont le roi leur a fait l'accueil le plus amical. Porteur d'un trésor précieux, le missionnaire Isenberg est venu en Europe, et s'est rendu directement à Londres pour y livrer à l'impression le Nouveau-Testament traduit dans la langue du Tigré, et plusieurs autres livres d'instruction destinés à l'Abyssinie. En attendant son retour, Krapff a visité les tribus païennes des Gallas, qui habitent le Sud de l'A-

byssinie. Puisse-t-il être revenu sain et sauf de ce périlleux voyage, et en avoir rapporté un cœur plein d'espérance !

Les missionnaires Lieder et Kruse, qui depuis tant d'années prêchent Christ au Caire en Egypte, y consacrent toujours une bonne partie de leur temps et de leur activité à l'éducation d'enfants et de jeunes gens du pays, et il leur semble que l'aurore d'un nouveau jour commence à poindre pour l'Eglise des Coptes, depuis tant de siècles plongée dans le sommeil de la mort. Sur l'une des îles de la méditerranée, qui occupe une position si importante entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, à Malte, nous trouvons les frères Brenner et Weiss, auxquels est allé s'adjoindre dernièrement le missionnaire Gobat. Ce dernier travaille surtout à la traduction de la Bible arabe et à l'éducation de jeunes gens originaires de différents pays qui bordent les côtes de la Méditerranée. Le missionnaire Schlienz, qu'une grande maladie ramena l'automne dernier en Suisse et dans le Wurtemberg sa patrie, a recouvré la santé, grâce à Dieu, et est aussitôt reparti pour le Levant, où le rappelaient ses travaux nombreux et variés. Chaque année, des éditions considérables d'écrits religieux ou instructifs sortent des presses de Malte et se répandent en Turquie, en Grèce, en Egypte, dans le nord de l'Afrique, et même en Italie. Après un séjour à Livourne, le frère Ewald est allé reprendre son poste à Tunis, où il rend témoignage à Christ au milieu des enfants d'Israël. Tandis que le docteur Kork, affaibli par de longues souffrances, est obligé de se reposer à Athènes, les frères Hildner et Wolters continuent à être en bénédiction à la nation grecque au moyen des écoles qu'ils dirigent. Réjoui et encouragé à Smyrne par la conversion d'un médecin israélite, le missionnaire Jetter persévère dans l'exercice d'une vocation

souvent rendue difficile par les luttes auxquelles elle l'expose. Son compagnon d'œuvre, frère Fjellsledt, est en route pour la Syrie, où il va visiter les Druses du Liban, au milieu desquels l'on sait que s'est dernièrement fait remarquer un mouvement religieux qui n'est pas sans importance.

Si de l'Afrique nous dirigeons notre course à l'est de l'Europe, vers ces montagnes qui servent comme de transition entre l'Europe et l'Asie, nous trouvons plusieurs frères disséminés en Bessarabie, dans la Crimée, en deçà et au delà du Caucase et chez les Tartares. Le frère Doll est aumônier de division à Nicolajeff; le frère Fletnizer est premier pasteur à Odessa; le frère Foël remplit les fonctions de prévôt à Hochstaedt; le frère Gross exerce son ministère à Saratow, et le frère Hegele à Talewka. Tous prêchent la parole de la croix, qui est pour eux une consolation et un soutien dans les épreuves du ministère, et qui, chez plusieurs membres de leurs troupeaux, se manifeste comme la puissance de Dieu pour leur salut. Après de longues années d'un ministère fidèle, au milieu des Tartares des Steppes, des Kirguises des montagnes et des communautés chrétiennes de Karass, le frère Lang semble vouloir se repatrier; le frère Koenig, stationné à Béthanie, a vu dernièrement son Eglise s'accroître de mille âmes qui lui sont venues d'une colonie des bords du Wolga, et il a eu la joie de baptiser un jeune Turcoman. La foi des frères Bonwetsch, Hubner et Breitenbach, a été mise à une rude épreuve au milieu des Eglises protestantes de la Géorgie, dont la position ecclésiastique devient de plus en plus embarrassante; les deux derniers ont quitté ce pays pour se rendre en Bessarabie, et le premier acceptera probablement la place de premier pasteur à Tiflis, d'où il pourra plus efficacement soigner les intérêts des troupeaux protestants

disséminés dans le pays. Le cher frère Dittrich, stationné d'abord à Schuscha, puis premier pasteur à Tiflis, plus tard fixé à Gatschina, vient enfin d'accepter une place de pasteur à Moskou, où nous espérons qu'il pourra continuer la traduction de la Bible et travailler encore, comme il l'a déjà fait, pour le bien de l'Eglise arménienne. Le frère Boerling, qui s'est consacré jusqu'à présent à la mission parmi les Juifs, attend également une place à Saint-Pétersbourg, et le frère Judt travaille avec fruit à Pernan au milieu de ses jeunes orphelins.

Traversons maintenant l'Océan. Dans les îles des Indes-Occidentales quatre missionnaires sont témoins des heureux progrès que l'Evangile fait parmi les nègres affranchis des colonies, et ils sont heureux eux-mêmes d'y coopérer : ce sont les frères Sessing et Winkler, à la Jamaïque, Eckel et Muhlhauser, à la Trinité, et le frère Bernau, à la Guyane.

Plusieurs frères évangélisent, à titre de pasteurs plutôt que comme missionnaires, des communes allemandes établies sur différents points des Etats-Unis d'Amérique : parmi eux nous nommerons les frères Rieger et Ries, dont le premier a fait dernièrement un voyage en Europe, et dont le dernier a été, l'année passée, éprouvé par de graves maladies.

Nous dirons enfin qu'à Strasbourg le frère Hausmeister poursuit son œuvre de foi et de patience parmi les Juifs; que le frère Zaremba a quitté momentanément Schuscha pour cause de santé; qu'après un long séjour dans l'Inde, les missionnaires Winkler et Irion se trouvent actuellement dans leur patrie; que le missionnaire Sproëmberg a accepté une place à Berlin; que le missionnaire Haas vient d'être installé pasteur de la paroisse de Nozingen en Wurtemberg; que le missionnaire Muller attend à Bienne, dans le canton de Berne, un appel qui ne tardera

pas à lui parvenir, et que le frère Hohenhacker se propose de quitter prochainement son poste de Karass pour se repatrier.

Nous aurions maintenant à entretenir nos lecteurs des travaux de ceux des missionnaires de la Société de Bâle qui exercent leur ministère dans les stations fondées et entretenues par cette Société, et qui sont, à proprement parler, ses ouvriers, tandis que ceux dont il vient d'être fait mention exercent leur ministère sous la direction de Sociétés étrangères. Mais comme nous avons publié, il n'y a pas longtemps, un article assez étendu sur cette partie de ses opérations (1), nous nous bornerons ici à en esquisser les traits principaux et en donner les nouvelles les plus récentes. Dans la mission indienne du Canara, la Société de Bâle compte dix-huit missionnaires répartis dans les quatre stations de Houbly, Tellitscherry, Mangalore et Dharwar. A Mangalore, six à sept personnes ont demandé le baptême; vingt-neuf enfants indigènes reçoivent une instruction chrétienne, et dans l'école anglaise le nombre des élèves s'est élevé, l'année dernière, de seize à quarante. La prédication de l'Evangile et la distribution des Traités sont, dans cette station, de puissants moyens et des moyens bénis de glorifier le nom du Sauveur au milieu d'une population idolâtre. Encouragé par un employé du gouvernement anglais, le missionnaire Greiner fit, au mois de juin de l'année mil huit cent trente-neuf, un voyage de découverte dans les montagnes bleues pour y reconnaître la peuplade païenne des Todaver, qui, lui avait-on dit, mène une vie toute patriarcale; mais cette excursion missionnaire n'a pas eu de suite. A Dharwar, l'école des garçons compte vingt-cinq écoliers, et celle des filles neuf écolières. Le frère Hebich,

(1) *Voy.* XIVe année, p. 249 et suivantes.

de cette station, a employé sept mois de l'année dernière à voyager dans le Canara, qu'il a parcouru dans une grande partie de son étendue. A Houbly, deux Hindous, touchés salutairement par la prédication de l'Evangile, ont renoncé à l'idolâtrie et manifesté leur ferme résolution de servir le Dieu vivant. Dans la station de Tellitscherry, le frère Gundert prêche régulièrement l'Evangile dans sa maison et au bazar; sa connaissance de la langue malayalim lui a permis en outre de visiter les villes de Calicut, Mahé et Cananore, et de diriger l'école malayalim, qui compte de vingt à trente enfants, et celle des filles huit.

La mission fondée sur la côte occidentale de l'Afrique vient d'être suspendue par le retour du missionnaire Riis en Europe. Les pertes nombreuses que la Société a faites dans ce pays et les difficultés de toute sorte qui s'y opposent pour le moment au succès des travaux de ses missionnaires, paraissent avoir engagé le comité de Bâle à examiner de nouveau et de plus près la question de l'opportunité actuelle de la mission de la Côte-d'Or.

Il ne nous reste plus maintenant, pour terminer notre analyse du vingt-cinquième rapport de la Société des missions de Bâle, qu'à donner un aperçu de l'état de son institut et de celui de sa caisse. Des trente-cinq élèves qui se trouvaient au mois de juin mil huit cent trente-neuf dans la maison des missions de Bâle, deux sont allés en mission aux Indes-Orientales, deux à Sierra-Leone, sur la côte occidentale d'Afrique, quatre sont partis pour renforcer la mission du Canara, et deux ont quitté l'institut pour suivre d'autres carrières. Restaient donc vingt-cinq élèves dont le nombre a été porté à trente-quatre par l'admission de neuf nouveaux élèves choisis parmi un très grand nombre d'aspirants. En outre, une classe préparatoire compte douze jeunes

gens qui se disposent à remplir les premières places vacantes dans l'institut : de sorte que, dans le fait, la Société de Bâle fournit maintenant à quarante-six élèves les moyens d'aspirer au ministère de la Parole parmi les peuples païens.

Les recettes de la Société se sont élevées, pour l'exercice de 1839 à 1840, à 88,750 francs de Suisse, 31 rap. soit 133,125 francs de France. Les dépenses, pendant le même espace de temps, ont été de 102.037.77 francs de Suisse; soit 153,056 francs de France : ces dernières réparties comme suit :

I. *Dépenses ordinaires.*—Institut des missions, instruction des élèves, frais pendant leurs vacances, équipement des missionnaires partant. . .	29,792.	62
Entretien des bâtiments, ameublements, frais de bureau, ports, etc. . .	9,796.	94
II. *Dépenses extraordinaires.* — Achat d'une source d'eau, et construction d'une fontaine et de conduits destinés à faire circuler l'eau dans les différentes parties de la maison, etc. .	10,000.	
Voyage de cinq frères destinés à la mission de l'Inde, et séjour en Angleterre.	10,513.	75
Mission à Akropong.	4,483.	09
Mission de l'Inde.	37,451.	37
liv. de Suisse.	102,037.	77

VARIÉTÉS.

Mort de deux dames missionnaires.

Le chrétien qui, jaloux d'avancer sur la terre le règne de son Sauveur, s'en va, loin de sa patrie et de ses amis, annoncer l'Evangile aux païens, est exposé à de grandes épreuves, comme missionnaire et comme chrétien. Souvent l'on ne sait qui souffre le plus du zèle qui n'est pas compris, qui est persécuté, ou de l'affection qui perd son objet sur un sol éloigné et le laisse dans la solitude d'un désert ou sur la rive silencieuse d'un fleuve indifférent. Les deux dames dont nous désirons rapporter la mort touchante étaient jeunes l'une et l'autre ; tendrement unies à leurs maris, elles semblaient destinées à partager longtemps encore leurs peines et leurs combats ; l'une entrée dans l'œuvre s'y dévouait avec ardeur ; l'autre était prête à y entrer : toutes deux ont été moissonnées pleines de zèle, d'avenir, et, par leur mort prématurée, elles ont appris à leurs époux dans le deuil, elles nous apprennent à nous-mêmes que les personnes les plus nécessaires ne sont pas toujours celles que Dieu conserve, et que les fleurs qui, dans son jardin, répandent autour d'elles le plus de parfum, et brillent de plus d'éclat, sont celles que sa main cueille quelquefois de préférence pour les transporter dans la sainte Cité et les parer d'une beauté plus pure.

Madame Thomson était destinée à la mission américaine, dans l'île de Bornéo. Avant de pouvoir se vouer à l'évangélisation des païens, dans les possessions hollandaises des Indes-Orientales, les missionnaires étrangers

doivent séjourner un an à Batavia. C'est pendant son séjour dans cette île, que madame Thomson tomba malade et mourut. Voici sous quelles impressions sa mort a laissé son jeune mari. « Quand je pense, dit-il, aux vues de Dieu dans cette dispensation, je me sens rempli de consolation, pour ne pas dire de joie, au milieu de ma douleur. Le charme de ma vie m'a été enlevé d'un seul coup. Ce coup a été sévère, je le sens en mon cœur. Encore éloigné, il m'avait effrayé par la pensée seule de son approche; il m'a accablé de son poids lorsque j'en ai senti la rigueur, et maintenant encore je succombe presque quand je le rappelle à mon triste souvenir. Toutefois je sens que, mieux compris, il ne produirait pas cet effet. Il est, pour les chrétiens, une manière de considérer les diverses épreuves de leur vie, qui lui donne, à défaut d'un joyeux acquiescement, une humble soumission aux plus mystérieuses dispensations de la sagesse divine. C'est le Seigneur qui lui dit : Tiens-toi tranquille et reconnais que je suis Dieu. Et son enfant que fait-il ? Il reste muet en sa présence, et dit : « Je n'ai pas ouvert ma bouche, parceque c'est toi qui l'as fait. Voici, je ne suis qu'un être vil, que te répondrais-je? Je mettrai la main sur ma bouche.» La mort de madame Thomson est toute rayonnante des clartés d'une céleste lumière. Je sais où elle est allée. Arrivée à son dernier repos, pleine d'une gloire mortelle, elle est maintenant à la maison (*at home*). Elle est entrée triomphante au delà des portes éternelles de la cité céleste. Elle a pris sa place parmi les élus du Seigneur, désormais délivrée de la maladie et de la tristesse, de la peine et de la mort. Quand je pense à la gloire du sanctuaire des cieux, et que je me représente la foule des rachetés répandue autour du trône de l'agneau, vêtus de robes blanches et tenant en leurs mains les palmes de la victoire; quand j'écoute avec transport les sons

mélodieux qui s'échappent de leurs harpes d'or, et qu'au milieu du chœur céleste je découvre celle qu'avant tous les autres je désire y trouver, je sens que ce que je dis de ma joie n'est pas une illusion de la douleur, et que, pleinement réalisée, cette espérance deviendra un jour une vérité.»

M. Thomson écrivait ces lignes le 20 novembre dernier, et le 17 sa bien aimée épouse avait été transportée de la terre dans le ciel. Malade depuis quelque temps, elle ne parut en danger de mort que le 12 dans la soirée. Le médecin, consulté, exprima de grandes craintes. La malade elle-même voulut avoir son opinion ; quand elle connut les progrès rapides du mal, elle exprima humblement sa confiance en Dieu par Jésus-Christ son Sauveur. Pendant cette fatale soirée, les symptômes devinrent si graves que son époux affligé craignit un prompt dénouement. Seul avec la malade, il s'entretenait avec elle, durant le calme de la nuit, d'une séparation inévitable ; plus inquiet d'elle que de lui-même, il lui demanda si son danger troublait sa paix. « Vous savez, répondit la patiente, que j'ai vécu bien autrement que j'aurais dû le faire, que j'ai obéi au monde, et que j'ai fort peu travaillé pour la gloire de Dieu. Cependant j'espère qu'il aura pitié de moi pour l'amour de Jésus-Christ.» — « Bien, ma chère amie, ajouta M. Thomson, ceci est le fondement de l'espérance, même de ceux qui ont travaillé le plus et le mieux. Lorsque nous avons fait tout ce qui nous est commandé de faire, nous ne sommes encore que des serviteurs inutiles. Mais *c'est une chose certaine et digne d'être entièrement reçue que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.* Vous devez regarder à Jésus. »

Ce langage de l'affection et de la foi augmenta la pieuse résignation de la malade. Calme sur son lit de souffrance, elle s'abandonnait au tendre amour de son Sauveur. Le

lendemain son état empira, et on s'informa de nouveau, avec une affectueuse franchise, de la gravité de son mal. Sa bouche sourit dans le moment solennel; sa langue fut déliée; elle put avec facilité, avec douceur, avec joie, exprimer ses sentiments, ses espérances, et réjouir, charmer tous ceux qui l'entouraient par l'aspect de sa figure sereine, sa douce confiance en Dieu et sa conversation déjà empreinte de tout le calme des cieux. Elle dit qu'elle voyait s'approcher le dernier combat, combat terrible, mais pour lequel Dieu lui prêterait son puissant secours; elle cita le magnifique passage d'Esaïe : *Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et quand tu passeras par les fleuves, ils ne te noieront point; quand tu marcheras dans le feu tu ne seras point brûlé, et la flamme ne t'embrasera pas.* Puis elle se tourna vers son mari, profondément ému, et lui dit : « Je sais que votre lot sera plus dur que le mien, mais ne vous effrayez point : Dieu sera avec vous et vous soutiendra. » — « Oui, l'épreuve sera sévère, mais j'ai cette confiance en Dieu qu'il m'accordera les forces que vous me promettez. » — « Votre épreuve ne durera pas longtemps, vous me suivrez bientôt. » — « J'ai une question à vous faire ; je vous prie d'y répondre en n'exprimant que vos impressions actuelles. Vous avez quitté votre maison et votre patrie, vos parents et vos amis, tout ce que vous avez de plus cher sur la terre ? » « Oui, j'ai tout quitté, je l'espère, pour l'amour de Christ et de son Evangile. » — « Et vous êtes ici à mille milles de votre pays, près de mourir, peut-être à cause de votre séjour dans cette île, car quoique votre maladie ne nous paraisse pas produite par l'effet du climat, elle peut l'être néanmoins, jusqu'à un certain point; j'ai besoin de vous demander si vous vous repentez maintenant du parti que vous avez pris? » — « Oh non ! dit-elle, je ne m'en repens pas du tout. Dites à mes chers parents et à mes amis, que

je ne le regrette pas le moins du monde. Je suis seulement fâchée de n'avoir fait que si peu.»

L'état de madame Thomson parut s'améliorer, et une lueur d'espérance fut un moment laissée à son mari. Pour elle, tranquille, résignée à vivre ou à mourir, elle attendait patiemment la volonté de Dieu, n'éprouvant d'autre inquiétude que celle de pouvoir vivre pour le Seigneur si la santé lui était rendue, et mourir dans le Seigneur si son état s'aggravait, de manière à être au Seigneur, morte ou vivante. Elle avait néanmoins par moments des doutes et des inquiétudes. Sa préoccupation ordinaire était la considération *des choses qui sont en haut ;* elle la laissait voir souvent par les remarques qu'elle faisait sur divers sujets. Un matin, par exemple, une amie qui lui était tendrement attachée et n'abandonnait guère le chevet de son lit, lui présente un bouquet de fleurs. « Quelles belles fleurs ! dit-elle ; elles me rappellent ma patrie.» Puis les plaçant devant elle sur son lit, et les regardant encore, elle ajouta avec une douce joie : « Ces fleurs sont charmantes, mais combien plus brillantes ne seront-elles pas dans le Paradis ! »

A la suite de ce soulagement, qu'on avait pris pour des symptômes de guérison, la malade retomba tout à coup dans un état si grave, que l'on ne put plus se dissimuler qu'elle touchait à sa fin. On dut s'abstenir de lui parler pour lui laisser quelque repos. Dans la nuit du 16 au 17, madame Medhurst, qui veillait auprès de la couche mortelle, voyant la malade s'affaiblir et le dernier souffle de vie prêt à lui échapper, fit chercher M. Thomson pour prier auprès du lit de sa femme mourante. Celle-ci était tombée dans un profond sommeil, et elle ne se réveilla que quelques instants après. On lui proposa de prier; elle y consentit. « Cette maison d'argile, ajouta-t-elle, tombe, et les murs s'en écroulent.» Vers les quatre heures, elle dit

à madame Medhurst : « Je traverse le Jourdain, je suis au sein de ses eaux profondes; » son amie lui répondit : « Vous n'en serez point submergée; le Sauveur est avec vous ; son bâton et sa houlette vous soutiennent. » Ces douces et consolantes paroles furent les dernières qui frappèrent l'oreille de madame Thomson. Elle ne pouvait plus dire ce qui se passait dans son cœur; si elle l'avait pu, sans doute, elle eût rendu témoignage à la compatissante fidélité de Dieu, et tandis qu'elle descendait dans la vallée de la mort, seule avec sa foi, elle eût raconté comment dans ces ténèbres, dans ces angoisses, dans cet abîme, une main charitable la soutenait, la guidait vers la lumière et le repos des cieux, et combien dans ce Jourdain qu'elle traversait, si jeune encore et pourtant si fatiguée, il lui était doux de laisser toutes les souillures du péché, pour briller ensuite d'autant de sainteté que de gloire. Déjà privée de sentiment, elle languit plusieurs heures de suite entre la vie et la mort, entourée d'amis qui essayaient par leurs prières de soulager ses derniers moments. Lorsque ses forces furent épuisées, elle s'endormit doucement entre les bras du Sauveur, laissant comme une bénédiction, comme un parfum, le souvenir de sa patience et l'image paisible de sa mort calme et chrétienne. Ses funérailles eurent lieu le lendemain ; elles furent honorées de la présence des missionnaires, des ministres hollandais et de plusieurs étrangers. Son corps, déposé à côté de la dépouille mortelle d'une autre dame missionnaire, attend, dans le silence du tombeau, loin de la patrie et même de son époux affligé, la résurrection des justes.

Madame Houston travaillait avec son mari à l'œuvre du Seigneur dans la Grèce. Sa santé, dangereusement altérée, obligea son mari de l'accompagner à Athènes, où elle espérait trouver, dans une température plus douce, un moyen de guérison. Malheureusement son espoir ne se

réalisa pas. Elle dut s'embarquer pour Alexandrie; elle y resta cinq mois avec son mari. De là elle se rendit, par eau, au Caire, espérant toujours quelque bien pour sa santé du changement de climat. Hélas! ses forces diminuaient de jour en jour, et rien ne pouvait arrêter le progrès du mal. Enfin, près de succomber, le 18 novembre dernier elle fit appeler son époux; elle lui dit que sentant qu'elle allait bientôt le quitter elle voulait lui faire ses adieux, et donner, pendant qu'elle le pouvait, son dernier baiser à son cher enfant. Ses paroles trahissaient une grande émotion. Jeune épouse, jeune mère, elle voyait se rompre ce double lien qui l'attachait à deux objets chéris, se creuser ce double vide que la mort allait laisser dans le cœur de son mari et celui de son enfant. Après une prière prononcée par M. Houston, elle s'écria : «Précieux Jésus! toute mon espérance est en toi, tu m'accepteras, oui je sais que tu m'accepteras.» Toutefois, elle eut un moment d'inquiétude, il lui semblait qu'elle ne haïssait pas assez le péché pour être admise dans le sanctuaire du Dieu trois fois saint. Mais elle recouvra bientôt sa première confiance en Christ; et de ce moment un calme pur se répandit sur toute sa figure. Sa seule impatience était celle d'une prompte délivrance, manifestée par de vifs élans vers le ciel, et condamnée par elle-même comme un refus de souffrir. Lorsqu'elle apprit de son médecin que la vie se prolongerait probablement encore un jour ou deux, elle éprouva quelque tristesse; mais elle se reprit immédiatement et dit : « Combien ne suis-je pas impatiente! Priez Dieu de me rendre plus patiente.» Elle chargea son mari de dire à sa sœur, de sa part, de vivre pour Dieu et le ciel, et non pour ce monde, et de recommander aussi à tous ses amis missionnaires d'être diligents dans le service du Seigneur pour s'épargner de grands regrets sur leur lit de mort. Bientôt après, elle rendit le dernier sou-

pir, et mit en quelque sorte le sceau de la mort à ses dernières paroles.

Il n'y a point de cimetière protestant au Caire; le missionnaire dut faire transporter à Alexandrie le corps de sa bien-aimée compagne. Trois Arabes le chargèrent sur leurs têtes et se mirent en route par terre. M. Houston avec son enfant, tendre et précieux rejeton d'une tige séchée, monta sur un bâtiment qui devait descendre le Nil. Au moment de son embarquement, il vit à l'horizon le soleil se coucher : c'était une triste image de son épreuve; une lumière venait aussi de disparaître de sa vie décolorée, et elle ne devait plus se montrer à ses yeux que par delà le temps et la tombe. Le trajet fut rapide : c'était encore une figure de la brièveté de la vie : ces deux souvenirs se tempèrent l'un l'autre. C'est donc à Alexandrie, à côté des dépouilles mortelles d'un missionnaire décédé en 1822, que repose le corps de madame Houston. C'est de là, dit son mari, qu'au matin de la résurrection il sortira triomphant de la tombe avec ceux des chrétiens illustres qui jadis habitèrent ce pays. «*Et j'entendis*, ajoute le missionnaire, *j'entendis du ciel une voix qui disait : Heureux sont dès maintenant les morts qui meurent au Seigneur! Oui pour certain, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent.*» C'est pourquoi M. Houston se leva de devant son mort, comme autrefois Abraham, et alla sans délai, seul, reprendre ses travaux, un moment suspendus, pour les continuer avec un nouveau zèle jusqu'au jour où il pourra lui-même aussi se reposer dans le sein du Seigneur.

Ainsi donc deux dames missionnaires, jeunes toutes les deux, sorties du même pays, animées des mêmes désirs, consacrées à la même œuvre, mouraient au Seigneur presque en même temps, l'une au milieu de l'Egypte, l'autre plus loin que l'Asie; et maintenant leurs

dépouilles reposent, solitaires, au sein d'une île lointaine et sur les rives du Nil, tandis que leurs époux sèment avec larmes la semence divine dans le champ du monde. Ce fait a quelque chose de profondément touchant et instructif, quelque chose qui nous montre que ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus difficile dans la vie, ce n'est pas le renoncement prématuré et inutile aux joies pures du cœur, mais la piété qui les goûte aussi longtemps que Dieu les lui laisse, qui sait s'en passer quand Dieu les lui ôte, et qui, après plus encore qu'auparavant, se dévoue, se consacre, se sacrifie au service du Seigneur. Maintenant qu'ils ont eux-mêmes bu à la coupe de l'amertume, MM. Thomson et Houston seront plus compâtissants à la douleur d'autrui, plus pressants dans leurs exhortations, plus fidèles dans leur ministère. Comment en serait-il autrement quand ça été le vœu, la dernière volonté en quelque sorte de leurs bienheureuses épouses? L'une se réjouissait des sacrifices qu'elle avait faits, l'autre exhortait ses amis à un nouveau zèle; l'une et l'autre, missionnaires de désir et de fait, peut-être victimes de leur dévoûment, mourant loin de la patrie à cause du Seigneur, se plaignaient d'avoir fait si peu pour lui. Lecteurs, écoutez ces deux voix, elles s'adressent aussi à vous. Elles vous sont un encouragement, peut-être un reproche; elles doivent vous profiter, car elles vous rappellent deux choses également certaines, la fuite du temps et l'imperfection de votre obéissance.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING. — Extrait d'une lettre particulière de M. Daumas, du 1er juin 1840.

Progrès des natifs en l'absence du missionnaire. — Vexations exercées contre les Matébélés des environs de Mékuatling par des Bassoutos et des Korannas. — École. — Services religieux. — Catéchumènes.

(A défaut d'une lettre officielle adressée au Comité, nous communiquons à nos lecteurs une lettre particulière que le directeur de la maison des missions vient de recevoir de M. Daumas. On y verra que la station de Mékuatling est de nouveau exposée à de vives alarmes, et qu'elle réclame, ainsi que son cher missionnaire, les prières des amis de la Société. M. Daumas a écrit cette lettre au retour d'un voyage qu'il a fait avec sa famille à Motito pour y visiter son beau-frère et sa belle-sœur, M. et madame Lemue.)

« La station n'a pas souffert pendant notre absence. Frère Hagenbach, qui a fait des progrès assez sensibles dans la langue Sessouto a pu me remplacer et se charger des services, que j'ai eu la joie de trouver mieux suivis à mon retour qu'à mon départ. Ceci m'a rempli de reconnaissance envers notre bon Père céleste, qui a entendu nos prières à l'égard de cet endroit. Les natifs, tout en soignant leurs beaux champs de blé, avaient aussi pour-

suivi leurs travaux, et à notre arrivée nous eûmes le plaisir de voir plusieurs maisons en pierre bien finies, et d'autres prêtes à recevoir le toit. Dans ces sortes de travaux nous les avons encouragés et nous leur avons prêté des outils qu'ils ne sont pas encore à même de pouvoir se procurer. Ces maisons à l'européenne, bâties en ligne, présentent un coup d'œil charmant. Dernièrement nous les avons visitées avec M. Allison, missionnaire chez les Mantaetis, et nous avons été frappés l'un et l'autre de la propreté qui y règne (1).

« Vous savez que le district de Mékuatling est peuplé, non-seulement de Béchuanas-Bassoutos, mais encore d'un grand nombre de Matébélés. Comme ces derniers ont été terribles, et qu'ils furent une fois les dévastateurs de ces contrées et les oppresseurs de ses habitants, ils sont regardés en général par les Béchuanas avec une secrète haine; ceux-ci voudraient bien les voir évacuer le pays, quoiqu'ils demeurent fort tranquilles et qu'ils soient bien différents de ce que furent leurs pères. Leur chef se nomme Sépapou, fils d'un autre chef célèbre appelé Pacalita, qui fut massacré avec une grande partie de ses sujets par Matouana, chef Caffre, connu dans tout le pays à cause de son caractère cruel et de sa fin tragique (2). Sépapou était à cette époque fort jeune en-

---

(1) Au sujet de ces constructions, M. Hagenbach s'exprime comme suit : « Les natifs sont très occupés à bâtir des maisonnettes en pierre à l'européenne ; il y en a dix-neuf : cinq sont prêtes à recevoir le toit, et les autres sont entièrement achevées. La dimension qu'ils m'avaient demandée et que je leur ai tracée est de vingt pieds de long sur dix de large. Elles sont composées de deux chambres : dans la première se trouve une cheminée, et dans l'autre ils couchent. Tout cela a été bâti avec nos outils : c'est vous dire qu'ils sont usés en partie.

(*Rédacteurs.*)

(2) Il eut les yeux crevés par Chaka, frère de Dingan, et fut abandonné, dans les champs, dans ce triste état.

core, et comme son père était extrêmement aimé par ses guerriers, quelques-uns de ceux-ci le sauvèrent au péril de leur vie. Les sujets de Pacalita qui survécurent à la fureur de Matouana, se retirèrent dans les enfoncements des montagnes et formèrent à l'ombre des arbres de petits villages qu'ils habitèrent souvent au milieu des alarmes, car leurs ennemis étaient nombreux. Cependant, comme ils étaient inoffensifs et qu'ils s'occupaient beaucoup d'agriculture, ils demeurèrent en paix dans les efflanquements de la montagne de Mékuatling. C'est là que nous les avons visités et d'où ils sont venus à la station pour profiter des instructions qui y sont données. Sépapou était un des plus assidus; le dimanche matin, nous le voyions presque toujours arriver, accompagné d'un grand nombre de ses sujets. Il peut avoir environ 25 ans; il a la figure régulière et le teint très foncé; il y a dans toute sa personne quelque chose de noble, et l'expression de sa physionomie est d'une grande douceur. Ce fut un chef Mossouto appelé Ramatlaping, qui commença les hostilités avec les Caffres; sa conduite me rappelle singulièrement la fable du Loup et de l'Agneau. Il se plaignait toujours d'un petit chef Matébélé qui vivait non loin de lui dans un endroit beaucoup plus beau et plus fertile que le sien. Il l'accusa d'être sorcier, de détourner les nuages, d'attirer toute la pluie sur ses jardins et d'avoir fait mourir trois de ses gens. Sous ces prétextes frivoles et mensongers, le chef Mossouto tomba sur les Matébélés pendant la nuit, accompagné d'un grand nombre de Bushmen armés de leurs flèches empoisonnées et s'empara de tout le bétail que les malheureux Caffres possédaient. Un homme reçut un dard dans la poitrine. Les pauvres assiégés abandonnèrent leur village en flamme et vinrent se réfugier sur la station. Le lendemain, accompagné de quelques gens de la station, nous

allâmes visiter le kraal désolé et le pauvre blessé, qui souffrait cruellement. Je fis laver sa plaie et la pansai, après quoi je lui adressai quelques paroles et je fis la prière. Au bout de quelques jours, il n'était plus! Cette affaire fut portée devant Moshesh, qui condamna Ramatlaping à rendre le bétail sans lui imposer aucune punition pour son expédition injuste et le meurtre d'un pauvre homme inoffensif. Mais un malheur plus grand encore vient de fondre sur les mêmes Matélébés.

«Les Korannas qui se sont établis à l'extrémité septentrionale de Mékuatling, sous prétexte que les Caffres étaient les espions de Sékoniélé (1), avec lequel ils sont en mésintelligence, qu'ils leur volaient leurs chevaux et les menaient au chef des Mantaetis, sont tombés sur eux dernièrement, les ont dispersés à coup de fusil et se sont emparés de tout le bétail qu'ils possédaient. Le pauvre Sépapou, dans ces tristes circonstances, prit la fuite et se déroba ainsi à la poursuite de ses cruels et je crois de ses injustes ennemis. Le lendemain de l'attaque, il m'envoya un messager pour me faire connaître sa position et me demander quelques conseils; je l'engageai à se réfugier chez Moshesh en attendant que l'orage fût passé. Je me chargeai de soigner ceux de ses gens qui avaient pu être blessés. Je dois dire que pendant le combat, les bergers de la station vinrent donner l'alarme parmi ses habitants. Plusieurs allèrent à cheval pour voir ce que ce pouvait être; car ne connaissant pas la cause d'une telle attaque, ils pensaient que les Griquois mettaient à exécution leur projet de refouler au-delà du Calédon tous les natifs de ces quartiers. Mais les Korannas les rassurèrent à cet égard, et leur dirent que ce n'était pas à eux qu'ils en voulaient, mais aux Caffres. Si quelques-uns

(1). Chef des Mantaetis.

des natifs ne se sont pas conduits avec beaucoup de générosité, plusieurs de nos convertis ont réjoui nos cœurs par leur charité envers les Caffres. Jean Noya a joué un rôle des plus touchants dans cette circonstance. Il parla avec une grande fermeté aux Korannas en faveur des pauvres infortunés, mais ceux-ci ne voulurent point l'écouter. Dès le lendemain de bonne heure, il vint me dire qu'il allait voir combien il y avait de morts et de blessés. Il trouva sur la montagne deux cadavres qui étaient déjà entièrement dévorés par les vautours, et un homme ainsi que son enfant, dont l'un avait eu la jambe et l'autre la main fracassées. Ils étaient abandonnés et avaient passé une nuit froide sans une étincelle de feu. Jean Noya chercha du bois et leur en fit. Il vint de suite me trouver chez moi et me demander ce qu'il pouvait faire. Je lui conseillai de prendre le waggon et de les amener ici, ce qu'il fit en toute hâte. Dès-lors nous les eûmes à côté de nous, dans une maison indigène que je leur ai donnée. Nous remîmes la jambe au plus âgé, tandis qu'il fallut faire l'amputation du poignet au pauvre enfant. Je ne sais encore si nous pourrons les sauver. Un autre Caffre, qui avait reçu une balle dans la cuisse et que Jean a pris dans sa propre maison, est à peu près rétabli. Depuis l'attaque de Sépapou, les Korannas ont continué leurs déprédations; hier encore, un jeune homme vint me dire que son père avait reçu une balle dans la cuisse; je lui dis de se faire aider et de l'apporter ici, que nous le soignerions. Représentez-vous les alarmes dans lesquelles nous devons être lorsque nous entendons les décharges meurtrières des armes à feu, et que nous pensons que quelqu'indigène en est devenu la victime. Nous ne savons que croire; mais il nous semble que si Moshesh n'agit pas avec plus de fermeté que par le passé, nous ne serions pas étonnés de voir bientôt tout ce pays ravagé par la

guerre, et par conséquent cette station ruinée. Toutefois nous ne cessons d'espérer dans le Seigneur, qui peut faire tourner tout ceci à l'avancement de son règne et à la gloire de son saint nom.

« Depuis mon retour de Motito, j'ai repris la direction de l'école, et c'est une occupation qui me donne de doux encouragements. Plusieurs continuent à faire des progrès dans la lecture et dans l'écriture. Il y a quelque temps que je reçus quelques exemplaires des livres imprimés l'année dernière au Cap. Le jour qu'ils arrivèrent fut une fête pour plusieurs. Presque tous ceux qui fréquentent l'école vinrent considérer avec une joie inexprimable ces livres qu'ils se réjouissaient tant de posséder. Je ne pus même pas les garder à la maison; ils me furent enlevés. Il n'y a que quelques jours que je reçus des exemplaires des Evangiles; dès qu'on eut appris cette bonne nouvelle, ceux qui savent lire se rendirent chez nous et les achetèrent immédiatement. Quoique le goût pour la lecture ne s'étende pas aux villages des environs, nous espérons que peu à peu, si le Seigneur nous préserve de toute dévastation, l'influence des saints livres se fera sentir au loin et fera pénétrer dans beaucoup de cœurs le désir d'apprendre à lire.

« Les services religieux sont bien fréquentés, quoique nous soyons au moment de la moisson; la chapelle était avant-hier complètement remplie et l'auditoire fort attentif. Il semble que ces bruits de guerre, dont nous sommes entourés, excitent les indigènes à se rapprocher de Celui qui ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.

« Si plusieurs des catéchumènes ne marchent pas aussi bien que je le voudrais, (car je crains que beaucoup ne soient entraînés par imitation, et non par un sincère désir de se consacrer à Dieu), d'autres m'édifient et me font

espérer qu'ils n'ont pas reçu la parole du Seigneur en vain. Mais je ne me presse pas de les recevoir, car ceux qu'on a estimés fidèles succombent quelquefois à la moindre tentation. L'un des catéchumènes ne s'étant pas conduit comme il le devait, je lui ai interdit l'entrée de la classe. Ceci en l'humiliant l'a fait rentrer en lui-même. Il est venu l'autre jour me supplier avec larmes de le recevoir de nouveau, et me dire que tout son désir était de mieux faire à l'avenir. Je n'ai pas cru devoir résister à ses instances, et je l'ai exhorté fortement à être plus fidèle et plus sincère devant le Seigneur. J'espère que, dans ma prochaine lettre au Comité, je pourrai annoncer que quelques âmes ont été ajoutées à l'Eglise par le baptême, et qu'à ces jours d'alarmes ont succédé des moments plus tranquilles et plus heureux.

STATION DE WAGENMAKERS'VALLEY. — Extrait d'une lettre de M. Bisseux, du 1er juillet 1840.

« Le nombre des auditeurs de la Parole n'a ni augmenté ni diminué depuis l'époque où je vous ai envoyé le rapport de mes travaux (1). Quelquefois la chapelle est remplie le dimanche, non pas, il est vrai, uniquement de personnes qui y viennent par dévotion et pour y chercher le salut de leur âme, car celles-ci, comme partout ailleurs, sont en petit nombre; mais le filet de l'Evangile est tendu pour elles, et elles peuvent y être attirées. Si plusieurs de mes auditeurs ne fréquentent le culte que par curiosité, ou par tel autre motif, j'en connais d'autres qui sentent leurs besoins spirituels et qui ne manqueraient pas une seule prédication, parce qu'ils trouvent

(1) *Voyez* pages 170 et suiv.

dans l'Evangile de quoi satisfaire à ces besoins. Timides, petits à leurs yeux, humbles et craintifs, ils veulent d'abord cacher leurs émotions; ils sont disciples de Jésus, mais en secret, comme Nicodème et Joseph; cependant le temps arrive de se déclarer, et alors ils confessent qu'ils ont trouvé la perle de grand prix, et que maintenant leur plus grand désir est d'être admis dans l'Eglise de Christ et d'y jouir des priviléges accordés aux fidèles.

« J'ai recommencé la réunion du mardi soir, que j'avais discontinuée pendant les courtes soirées d'été. Le vendredi je donne une instruction religieuse aux personnes qui veulent se faire recevoir membres de l'Eglise : elles sont présentement au nombre de huit. Nous avons aussi quelquefois des réunions de chant; je tâche, de toutes manières, d'utiliser les longues soirées d'hiver, car pendant l'été les travaux agricoles empêchent la moitié de mes gens de suivre les réunions de la semaine.

« Je ne parlerai pas du culte pour les blancs, en partie, parce que comme je ne le tiens qu'une fois tous les quinze jours, il ne prend pas beaucoup de temps, et en partie, parce qu'il n'est pas fort fréquenté. Je n'ai jamais plus de trente auditeurs, et le plus souvent je n'ai que la moitié de ce nombre.

« Quarante individus reçoivent l'instruction dans l'école. Cinq jeunes femmes viennent de passer à la lecture; le nombre des personnes qui savent lire peut se monter à vingt; mais il faut dire que la plupart ont quitté l'école, et que malgré mon désir de les réunir en école du dimanche ou en classe biblique, je n'ai pas encore été en état de leur faire retirer du profit de l'art de la lecture qu'ils ont acquis. La plupart considèrent la lecture comme un but final, et non comme un moyen d'instruction. On vise seulement à pouvoir dire avec un peu d'orgueil « je sais lire. » Une autre chose, qui me cause souvent de la

peine, c'est que les parents retirent leurs enfants de l'école avant qu'ils sachent lire et même bien épeler. Ils louent leurs enfants à des colons qui ne permettent pas à ces pauvres petites créatures de venir à l'école ; ou bien aussi, il vient dans l'esprit de ces mêmes parents dont je parle, de quitter l'endroit où ils sont établis pour aller se mettre en service, eux et leur famille, dans un district ou il n'y a ni missionnaire, ni école pour leurs enfants. Reconnaître le prix d'une bonne éducation, voilà un progrès que nos affranchis ont encore à faire. On ne peut, après tout, s'étonner de cela, lorsqu'on réfléchit qu'en Europe des milliers de paysans ne sont pas plus avancés sous ce rapport. Je dirai enfin que l'école serait plus florissante si je n'étais pas seul pour la tenir. Je n'ai plus de secours à attendre des jeunes gens qui m'ont aidé pendant longtemps, car le dimanche, à l'heure de l'école, ils sont à l'église ; et ma femme qui partageait avec moi les occupations de l'école ne peut plus quitter la maison, parce que le soin de ses enfants et de son ménage (car elle n'a pas de domestique), réclame tout son temps. A défaut d'autres personnes je me sers des noirs eux-mêmes, et je fais des moniteurs de ceux qui sont le plus avancés ; mais j'ai bien souvent remarqué qu'un noir n'aime pas à être instruit par un noir.

« Il me semble, Messieurs, qu'il y a dans ma congrégation plusieurs âmes bien disposées pour le royaume des cieux; cette douce espérance m'attache un peu dans ce moment à Wagenmakers'valley. Puissé-je voir bientôt que Dieu a mes travaux pour agréables ! Puisse la divine semence, que souvent j'ai semée avec larmes dans un sol ingrat, germer enfin et porter son fruit ! Puisse-t-il venir le temps où je moissonnerai avec chant de triomphe ! Et quelle joie n'est-ce pas déjà, en attendant une plus abondante moisson, quelle joie n'est-ce pas pour un cœur

altéré du salut des âmes, de voir un pécheur inquiet sur son sort éternel, pleurer sur ses offenses et demander avec anxiété ce qu'il doit faire pour être sauvé ! Par la grâce de mon Dieu, j'ai pu dernièrement annoncer la bonne nouvelle du salut à quelques personnes ainsi disposées. L'une est un jeune homme qui vient assidûment à la chapelle, et que j'ai vu fondre en larmes pendant la prédication. Dimanche dernier, il m'apporta avec une figure toute rayonnante, trois schellings pour les missions, en me disant qu'à la fin de l'année il me donnerait encore une somme pareille. Si j'ajoute que ce noir est d'une conduite exemplaire et qu'il est très estimé de ses maîtres, ne peut-on pas espérer que lui aussi deviendra bientôt membre de mon église ? Une autre des personnes dont je veux parler est une négresse qui a vieilli en gardant un troupeau de chèvres dans un endroit où il n'y avait point de missionnaire. Elle n'avait jamais, avant qu'elle vînt ici, entendu une seule prédication ; mais depuis trois semaines son âme est tellement agitée, qu'elle ne conçoit pas ce qui lui est arrivé. « Ah ! Monsieur, me disait-elle, je n'ai de repos ni jour ni nuit ; un poids, un gros poids est sur mon cœur ; il demeure là, et rien ne peut l'ôter. » Quand je lui ai demandé si elle savait ce que c'était que ce poids, elle m'a de suite répondu : « Ce sont mes péchés. » Elle était émue jusqu'aux larmes en me parlant ; elle me suppliait de lui dire si son âme serait bientôt en repos. Je lui ai parlé de la rédemption, de la foi et de la prière, et je l'ai exhortée à assister tous les dimanches au culte. Quoiqu'elle ne comprenne pas tout ce qui s'y dit, attendu que la prédication est pour elle chose toute nouvelle, elle vient cependant régulièrement au temple ; après le service, je tâche toujours d'avoir un entretien particulier avec cette femme, qui n'a pas encore trouvé la paix, mais qui paraît la chercher sincèrement. Une autre femme,

qui est aussi sur l'âge, mais qui depuis quelque temps souhaite que je la baptise, a fait à ce qu'il me semble de grands progrès dans la connaissance d'elle-même. « Je suis vieille, me disait-elle un jour, est-ce que mon désir ne sera pas satisfait avant que je meure? Je n'en ai pas de plus ardent dans ce monde : je ne veux plus vivre que pour le Seigneur. » Un homme et une femme, dont j'ai béni le mariage, m'ont aussi manifesté, il y a quelques jours, leur intention de se faire baptiser et recevoir à la sainte Cène; ils sont déjà admis au nombre des candidats; j'espère surtout beaucoup du mari. Voilà ce que j'avais à dire, quant à la partie spirituelle de la mission à Wagenmakers'valley. Que Dieu comble nos vœux! Qu'il fasse même au-delà de nos espérances!

Heureuse coïncidence.

L'on se rappelle peut-être que, à l'arrivée de MM. Arbousset et Casalis en Afrique, il y a sept ans, le roi des Bassoutos, Moshesh, venait d'envoyer un député à la ville du Cap pour y chercher un missionnaire (1). Les missionnaires français, partis de Paris l'hiver dernier et qui ont débarqué à la ville du Cap le 2 mai 1840, ont mis le pied sur le sol de l'Afrique dans des circonstances tout aussi favorables; nous nous plaisons à voir dans cet heureux concours d'événements une direction de la providence gracieuse de notre Dieu. Voici ce que M. Pfrimmer nous marque dans une lettre datée de Port-Elisabeth, dans la baie d'Algoa, sous la date du 10 juillet 1840 :

« Frère Hagenbach m'a raconté que Mosheü, chef de

---

(1) *Voyez*, IXe année, page 7.

Korannas et de Batlapis, fixé à six journées environ de Mékuatling et à cinq journées à peu près de Motito, a envoyé, à plusieurs reprises, quelques-uns de ses gens auprès de M. Daumas pour lui demander un morouti (missionnaire) (1). Comme ce dernier, malgré son vif désir, n'a pu les satisfaire, ils ont au moins voulu emporter avec eux une certaine quantité d'évangiles en Sessouto pour servir à ceux d'entre eux qui comprennent et savent lire cette langue. Serait-il possible de méconnaître ici le doigt de Dieu, qui comme dans les jours de Pierre et de Corneille, envoie encore son ange destiné à exercer son ministère en faveur de ceux qui doivent avoir part à l'héritage du salut! Quel obstacle pourrait m'empêcher de me jeter dans les bras de ceux qui les tendent vers moi dès le matin et qui m'appellent à venir! Quelle prudence humaine, quels calculs, quelle sagesse d'homme auraient pu mieux réunir tous les intérêts, et ceux de la cause de Dieu et ceux de nos chers missionnaires! L'espace qui sépare M. Lemue du district de nos frères serait ainsi diminué de moitié, et il n'y aurait pas plus loin d'une station à l'autre, qu'il n'y a de Béerséba à Mékuatling. De cette manière le moyen de communication entre nos frères, si longtemps desiré, serait enfin fixé (2).

---

(1) Sur les facilités qui se présentent pour la fondation d'une station au milieu de cette peuplade. *Voyez*, page 404, et XIIIe année, p. 84.

(2) L'on sait que M. Hagenbach a découvert un chemin direct de Mékuatling à Motito. (*Voyez* page 164.) Non loin de la ligne que parcourt ce chemin, se trouve la résidence de Mosheü. Nous publierons, le mois prochain, le journal d'un voyage que vient de faire M. Daumas, en suivant cette nouvelle route; nous y joindrons la carte très bien dressée qui l'accompagne, et qui peut servir de précieux document pour la géographie inconnue de ce pays.

(*Rédacteurs.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

EGYPTE (1).

MISSION DU CAIRE ET D'ALEXANDRIE.

Progrès généraux. — Prédication de l'Evangile. — Le séminaire. — Ecole de filles. Ecole du dimanche. — Visite du ministre de l'instruction publique aux divers établissements des missionnaires. — Mouvement religieux parmi les Coptes, et projet d'une institution en faveur de leur église. — Conclusion.

Ce pays qui aujourd'hui attire si fort l'attention de l'Europe, sous le point de vue politique, ne mérite pas moins de fixer les regards du chrétien. Il s'y passe des choses, dans l'ordre moral, qui, quoique inaperçues des hommes du siècle, n'en ont pas moins d'importance aux yeux de l'Eglise. Nous extrayons, des feuilles anglaises, un résumé des opérations principales des missionnaires établis en Egypte depuis un grand nombre d'années.

Messieurs les missionnaires Krusé et Liéder, dans une lettre datée du Caire le 17 mars 1840, font un tableau véritablement encourageant des progrès de l'œuvre de Dieu dans cette mission. Le Seigneur paraît bénir leurs efforts. Après avoir éprouvé de cruelles anxiétés, ils recueillent maintenant le fruit de leur persévérance et de leurs ardentes prières. « Notre œuvre, écrivent-ils, se maintient à peu près dans le même état que l'année dernière. Sans pouvoir vous annoncer des progrès bien re-

(1) *Voyez* page 26 et suiv.

marquables, nous n'hésitons pas cependant à affirmer que, par la grâce de Dieu, les différentes parties de notre œuvre ont non-seulement suivi une marche ferme et constante, mais qu'elles sont en ce moment dans une situation plus prospère et plus satisfaisante que jamais.

« Le service divin, en anglais, se célèbre régulièrement chaque dimanche matin. Il y a peu d'Anglais dans cette ville; aussi notre congrégation est-elle peu considérable; cependant, lorsqu'il s'y trouve des voyageurs, nous avons quelquefois de trente à quarante auditeurs, sans comprendre dans ce nombre les professeurs et les élèves de l'institution. Nous avons lieu de croire que notre prédication ne demeure pas sans effet. Le jour de Noël, quatorze communiants, voyageurs pour la plupart, ont participé à la sainte Cène.

« Nous célébrons aussi le culte en arabe; mais nous ne pouvons compter sur une congrégation régulière : la plupart de nos auditeurs sont des écoliers, des domestiques, et quelques amis. Néanmoins, la parole de Dieu a été annoncée sans interruption et de diverses manières. Nous avons visité beaucoup de personnes, nous les avons encouragées à venir nous voir, et de cette manière nous croyons avoir fait beaucoup de bien. Les sujets ordinaires de nos entretiens sont la corruption de l'homme, le péché et ses suites, le salut par Jésus-Christ, la nécessité de l'œuvre du Saint-Esprit. Nous insistons sur la régénération du cœur, sur la différence entre l'esprit du monde et l'esprit des croyants, qui est l'Esprit de Dieu. Nous engageons nos auditeurs à demander ces grâces au Dieu de toute grâce, à celui qui justifie et qui sanctifie librement par sa miséricorde et par son Saint-Esprit quiconque recherche le salut. Nous avons la confiance que celui qui a commencé l'œuvre saura aussi l'achever. Nous évitons autant que possible la controverse, suivant la recommanda-

tion de saint Paul (2. Tim., II, 23.); et lorsque quelquefois nous y sommes amenés, nous prenons l'Ecriture sainte pour la règle de notre foi et de notre conduite. (2. Tim., III, 15-17.)

« Nos écoles sont en voie de progrès ; les maîtres s'acquittent fidèlement de leur devoir, et les élèves montrent toujours plus d'assiduité et plus d'ardeur dans leurs études. Voici quels sont nos divers établissements d'instruction.

Le séminaire. « Le séminaire compte maintenant dix pensionnaires, dont cinq sont mahométans, trois coptes et deux protestants. Dans le courant de l'année on a renvoyé deux élèves reconnus incapables de poursuivre leurs études. L'un était un jeune Anglais d'une constitution très délicate et sujet à de fréquentes ophtalmies. L'autre était un jeune Grec ayant peu de moyens et beaucoup de mauvais penchants. Le jeune Abyssinien qui nous donnait de si belles espérances a été emmené dans son pays par une troupe de voyageurs français; il a été remplacé par un jeune homme qui, en 1837 et 1838, avait accompagné M. Krapf en Abyssinie. Quoique plusieurs demandes nous aient été faites cette année, l'insuffisance de nos ressources ne nous a pas permis d'admettre de nouveaux élèves. Quelques-uns des aspirants sont entrés dans une école élémentaire avec l'intention d'être admis plus tard au séminaire. Outre nos dix pensionnaires, nous avons quatorze externes, dont cinq mahométans, trois grecs, un copte, un catholique romain, un arménien, un protestant et deux juifs. Cette année, nous avons perdu huit externes, et nous en avons admis douze. Nos élèves sont divisés en deux classes. La première est composée de onze élèves qui étudient, en langue arabe, le grand Catéchisme, l'Histoire sainte, la Grammaire, la Composition, la Géographie, l'Arithmétique, le Dessin, l'Histoire

universelle, l'Histoire ecclésiastique, le Chant. Ils reçoivent en outre, en anglais, des leçons de Calligraphie, de Grammaire, et s'exercent à la traduction de l'anglais en arabe, et réciproquement. La seconde classe est composée de treize élèves qui étudient en arabe le petit Catéchisme, l'Histoire biblique, les éléments de la Grammaire, le Calcul, la Calligraphie, et qui s'exercent à lire et à traduire le petit Livre élémentaire publié par la Société britannique et étrangère pour l'instruction élémentaire.

« Les élèves les plus âgés de la première division ont appris par cœur tous les catéchismes imprimés à Malte, et ont lu plusieurs fois la Bible en entier. Outre les lectures bibliques faites aux prières du soir et du matin, nos élèves se plaisent à lire la Bible en particulier, et à en comparer les diverses traductions. Ils ont souvent exprimé le désir d'en avoir un bon commentaire.

Ecole des garçons. « Cette école, qui s'est maintenue sur le même pied que l'année dernière, a admis quarante-six élèves, en remplacement des soixante qui ont terminé leurs études. Nous avons la confiance que l'instruction qu'ils y ont reçue portera ses fruits pour la vie présente et pour la vie à venir. Elle compte maintenant quatre-vingt-cinq élèves : dont soixante-cinq coptes, treize mahométans, cinq catholiques-romains, et deux arméniens. Le nombre moyen des élèves qui suivent les cours est de cinquante-sept. Les leçons durent de huit heures à midi, et de une heure à quatre. Les branches d'instruction sont : la lecture du Nouveau-Testament, l'Ecriture, l'Arithmétique, le Chant, la Langue copte, le Catéchisme chrétien, le Catéchisme de Watts. Quoique les élèves appartiennent pour la plupart aux classes inférieures de la société, et qu'ils aient peu de moyens, ils font cependant des progrès satisfaisants.

Ecole des filles. « Le système d'instruction est le même que pour l'école des garçons. Les élèves sont au nombre de cent quatorze, et appartiennent comme les garçons à diverses dénominations religieuses.

Ecole du dimanche. « Cette école est ordinairement dirigée par M. Liéder. Les élèves font des progrès encourageants dans les connaissances religieuses. Quoique les jeunes garçons aient moins de facilité que les filles, ils ont cependant une intelligence plus sûre, et un esprit plus porté à la réflexion. Ils écoutent avec beaucoup d'attention et de sérieux les explications qu'on leur donne sur l'Ecriture sainte, sur la nature corrompue de l'homme, sur le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ.

« Ainsi, plus de deux cents enfants des deux sexes, et appartenant à différentes dénominations religieuses, sont régulièrement instruits des vérités évangéliques, qui, semblables à un levain, feront sentir leur influence en régénérant et en transformant leurs âmes. Malgré les épreuves qui nous ont affligés dans les commencements de notre tâche, nous voyons cependant quelques fruits de nos travaux. Plusieurs de nos anciens élèves, appartenant à la classe pauvre, sont maintenant honorablement employés, et pourvoient aux besoins temporels de leurs familles. Ils sont aussi, au milieu des ténèbres qui les entourent, autant de lumières qui font briller les vérités de la foi. Ils s'efforcent de propager au dehors la divine semence qu'ils ont reçue dans leur cœur.

« Le gouvernement accorde à nos écoles une bienveillante protection. Dans le cours de cette année, nos élèves présents ont été exemptés des services publics, de même que ceux qui ont pu prouver par des certificats qu'ils ont autrefois fréquenté nos écoles. Il y a deux mois, un jeune homme vint nous prier de lui donner un certificat constatant qu'il avait suivi nos cours depuis 1828

jusqu'en 1833. Le gouvernement voulait se saisir de lui et l'envoyer dans la Haute-Egypte pour cultiver des terres que son père avait abandonnées il y a quinze ans. En produisant le certificat que nous lui donnâmes, il fut aussitôt exempt de toute molestation. Nous fûmes nous-mêmes surpris de ce résultat, en pouvant nous croire les objets d'une si éclatante protection.

« Nous sommes pénétrés de reconnaissance envers Dieu, qui a permis que malgré l'état d'agitation où se trouve ce pays nous ayons pu poursuivre paisiblement nos travaux sous la protection de l'autorité. Le ministre de l'instruction publique, Adam Bey, accompagné de quelques autres personnages, vint le 18 décembre visiter nos divers établissements d'éducation. Il fut surpris de voir des Chrétiens de différentes sectes, des Juifs, des Mahométans, soumis au même système d'instruction chrétienne, et vivant ensemble en bonne harmonie, comme s'ils n'avaient qu'une seule et même foi. Il examina soigneusement nos élèves et parut fort satisfait. Quelque temps après, Adam Bey nous envoya un effendi et un instituteur qui nous prièrent de leur faire voir une école lancastérienne, et de leur faire comprendre ce système d'instruction, parce que le gouvernement avait le projet d'établir une école semblable. Nous leur en expliquâmes tous les détails, et nous leur donnâmes un assortiment de nos livres élémentaires imprimés à Malte. Ils les acceptèrent en nous témoignant beaucoup de reconnaissance. Nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le passage suivant d'une lettre de M. Liéder, datée du Caire, du 18 janvier 1840. Il expose ainsi le projet d'une institution dont les avantages seraient incalculables pour l'église copte.

« Avant le départ du révérend docteur Duff et du révérend M. Grimshawe, je les conduisis avec notre frère

Krusé chez le patriarche copte, auquel je soumis le plan d'une institution que nous nous proposions d'établir pour l'éducation des prêtres de cette église. Cette institution devait admettre vingt-quatre diacres, c'est-à-dire deux de chacune des douze églises coptes du Caire et des environs, pour être instruits dans la connaissance de l'Ecriture sainte, dans les langues copte et arabe, dans la composition et la récitation des sermons, dans la littérature générale et l'histoire ecclésiastique. Le patriarche donna son approbation à ce plan : il se déclara le patron de cette institution, à la direction de laquelle doit concourir un comité composé d'un évêque copte, de trois prêtres et de six laïques de la même église. Cette composition du Comité a pour but de rassurer les membres de l'église copte sur la nature et l'objet de l'enseignement. Lorsque notre plan sera traduit, nous le ferons signer par les membres du Comité, et revêtir du sceau du patriarche. Comme notre société ne possède pas des ressources suffisantes pour pourvoir aux dépenses de cet établissement, M. Grimshawe a l'espoir d'obtenir, par l'intermédiaire de l'archevêque de Cantorbéry, les secours nécessaires de la part de la Société pour la propagation des connaissances chrétiennes ; il espère aussi obtenir des fonds suffisants pour faire traduire en arabe un commentaire sur le Nouveau-Testament, et quelques autres ouvrages d'édification. Veuille le Seigneur bénir ses efforts ! »

« La faveur que l'institution projetée trouve auprès de l'église copte n'a rien qui doive nous surprendre, si nous considérons les indices de réveil religieux que l'on remarque dans cette église.

« Nous sommes heureux de vous informer, dit M. Liéder, que notre prédication, jointe à la distribution des livres saints, a produit quelque mouvement chez les Coptes. Semblables aux ossements dont parle le pro-

phète Ezéchiel, ils commencent à sortir de leur sommeil de mort. Il se tient depuis quelques mois, dans les différents quartiers de la ville, des réunions religieuses où les Coptes vont s'édifier par la lecture de la parole de Dieu. Nous n'avons point assisté à ces réunions, mais nous savons qu'il y en a six, dont trois se tiennent dans le quartier que nous habitons. Voici comment s'est établie une de ces réunions. Un respectable mâllem (professeur), et quelques-uns de ses amis, résolurent de se réunir tous les soirs pour lire l'Ecriture sainte. Ils firent connaître leur projet, et eurent bientôt sur leur liste les noms de quarante de leurs coréligionnaires. Le patriarche leur accorda son autorisation et leur donna en outre une Bible. Ils louèrent un local convenable, et contribuèrent en commun à toutes les dépenses nécessaires. Ils nous demandèrent des Bibles et des Nouveaux-Testaments ; nous nous empressâmes de leur en donner, ainsi que d'autres ouvrages religieux sortis des presses de Malte. Ils ont établi quelques règlements : l'un d'eux porte que chaque membre présent inscrira son nom sur un livre, et marquera l'endroit où il en est resté de la lecture de la Bible, afin de s'assurer que chacun la lit en entier. Ces réunions ont excité l'émulation des chrétiens les plus pieux, qui ont témoigné le désir d'en instituer de semblables. Ce mouvement religieux, que nous n'aurions pas pu espérer il y a quelques années, nous inspire la confiance que l'Esprit du Seigneur achèvera ce qui est commencé. Nous recommandons à nos amis chrétiens de prier pour la propagation de l'Evangile en Egypte, et de demander à Dieu qu'il lui plaise de répandre son saint Esprit sur l'église copte, afin qu'elle devienne comme une cité bâtie sur une colline, et comme un flambeau destiné à éclairer le monde mahométan, jusqu'à ce que tout genou s'incline devant le nom de Jésus, et que toute langue confesse que

Christ est le Seigneur, la splendeur de Dieu le Père. »

Voici quelques nouveaux détails que nous fournit M. Liéder sur ces réunions pieuses.

« Une de ces réunions a déjà trois mois d'existence : la seconde fut formée le 16 janvier 1840. La dernière, composée de quarante membres, est ouverte à tous ceux qui veulent y assister. Je leur ai accordé, sur leur demande, dix Bibles, quatre Nouveaux-Testaments, quarante exemplaires de l'Histoire de l'Ancien-Testament, quarante du Catéchisme chrétien, et quarante Formulaires de prières. J'ai accepté avec joie l'invitation d'assister à leur réunion. Les Coptes déclarent que ces assemblées ne sont pas l'œuvre de l'homme, mais celle de Dieu. »

Les missionnaires terminent ainsi leur rapport annuel.

« Comme dans tout l'empire ottoman, l'Egypte est la contrée la plus favorable aux travaux des missionnaires, puisqu'ils y jouissent de la protection du gouvernement. Nous vous prions instamment de nous fournir les moyens d'étendre le cercle de nos opérations. Il y a en Egypte une population de plus de deux millions d'habitants, et nous ne sommes que deux missionnaires. Le champ est assez vaste pour en occuper douze ; mais nous nous contenterions pour le moment de la moitié de ce nombre. Deux d'entre eux seraient employés dans la Basse-Egypte, deux dans la Haute, et deux de plus au Caire, ville qui ne compte pas moins de deux cents mille habitants. Veuille le Seigneur avoir pitié de ce pays, et émouvoir en sa faveur le cœur de nos amis chrétiens ! Puisse-t-il leur inspirer l'esprit de supplication et de prière pour la résurrection de ces églises d'Orient, et pour le réveil de ces pauvres Mahométans ensevelis dans de si épaisses ténèbres ! Puisse-t-il inspirer plus de libéralité aux amis des missions ! Puisse-t-il surtout susciter des hommes capables, animés de sa grâce divine, pour venir seconder

nos efforts et hâter l'accomplissement des promesses ! La moisson est abondante et toute prête à être cueillie. « Ne nous lassons donc point en faisant le bien, car nous « moissonnerons en temps convenable si nous ne défail- « lons point. » Et lorsque le Seigneur aura couronné nos faibles efforts, lorsqu'il nous aura fait voir la réalisation de nos espérances pour cette contrée, nous en rendrons humblement grâce à ce Dieu tout-puissant à qui seul appartient la louange et la gloire aux siècles des siècles. Amen.

VARIÉTÉS.

Notice sur un Hindou converti.

Le récit qu'on va lire peut servir à faire connaître à nos lecteurs les épreuves, les obstacles et les alternatives d'espérance et de crainte de la vie missionnaire. Ils y verront combien il faut de fidélité et de renoncement chez l'homme de Dieu qui travaille à amener de leurs ténèbres à la lumière de l'Evangile, des idolâtres égarés et dépravés. Il y a sans doute dans la conversion d'un Hindou, et dans celle de Narsaidass en particulier, bien des imperfections à déplorer. Mais ces misères sont-elles particulières à l'œuvre des missions modernes ? N'en retrouve-t-on pas des traces dans les premiers âges du christianisme ? Les apôtres eux-mêmes n'ont-ils pas eu plus d'une plainte à faire à cet égard ? La piété moderne est-elle donc aussi exempte de taches et de défauts ? Et celui qui aura mis la main sur sa conscience pourra-t-il prendre la pierre et la jeter contre le païen dont nous

allons raconter la conversion, surtout s'il considère l'influence que l'idolâtrie avait exercée sur lui dès sa plus tendre enfance, les habitudes funestes qu'elle lui avait fait contracter, les liaisons dangereuses qu'elle lui avait fait former, l'atmosphère viciée qu'elle lui avait fait respirer, et les pernicieux exemples qu'elle lui avait mis sous les yeux? Envisagé sous ce point de vue, Narsaidass est un monument de la grâce divine, et il exalte par sa régénération et par sa mort le puissant et compâtissant Sauveur, qui ne brise point le roseau froissé et qui n'éteint point le lumignon fumant.

Narsaidass était né à Surate de parents Hindous qui appartenaient à la caste des cultivateurs; il avait vécu jusqu'à sa trente-septième année, selon le train du monde et d'après les rites religieux de ses ancêtres. La première fois que je le vis, écrit le révérend Alexandre Fyvie, missionnaire de la société de Londres à Surate, c'était à un service public qui se tenait pendant la semaine, dans la salle de l'école, vers la fin de l'année 1831. Je prêchais sur l'état de l'homme après la mort. Un de mes amis me l'amena après le service; lorsque je lui demandai ce qu'il pensait des vérités qu'il venait d'entendre, il me répondit franchement qu'elles pouvaient être très bonnes, mais qu'il avait encore de grands doutes à leur sujet. Cependant, peu à peu, son esprit parut s'éclairer, et vers la fin de septembre 1832, il était un des auditeurs les plus assidus de l'Evangile. Il déclara même, de son propre mouvement devant la congrégation, qu'il ne permettrait plus désormais qu'on travaillât le saint jour du dimanche dans sa maison. Malgré cela, à cette époque, je ne crois pas qu'il eût une juste idée de la grandeur et de la toute-puissance de l'Être infini, ni de son état de pécheur devant lui, non plus que du chemin qui conduit au salut par Jésus-Christ. Toutefois, il paraissait inquiet et com-

mença à avoir des doutes sur certaines opinions qu'il avait eues auparavant, et alla même jusqu'à confesser que le christianisme renfermait pour lui des preuves évidentes que la religion des Hindous ne pouvait présenter qu'en petit nombre. Ce qui le frappait surtout, et ce qui affaiblissait sa foi dans la religion de ses pères, c'était le caractère immoral des dieux des Hindous, tel qu'il est représenté dans les livres sacrés de sa nation. Mais l'orgueil de sa caste, la sagesse supposée de ses ancêtres, son entêtement naturel et son amour de la dispute, semblaient apporter de grands obstacles à ce qu'il embrassât complètement les humbles vérités de l'Evangile.

L'état de ma santé ayant nécessité un voyage à Londres, je le laissai, dans l'état d'âme que je viens de décrire, en octobre 1832, sous la surveillance de mon frère, qui me remplaça à Surate. Peu de temps avant mon départ j'avais traduit, dans la langue du pays, un petit écrit sur la religion des Hindous : mon frère lui en donna le manuscrit, il le lut plusieurs fois attentivement et fut bientôt convaincu que les preuves qu'on y donnait étaient sans réplique. Bientôt il l'emporta dans les excursions qu'il faisait fréquemment, le lut devant de nombreuses sociétés, en y ajoutant quelques observations et en déclarant que le christianisme était le don le plus excellent que Dieu eût fait à l'humanité.

Comme il fréquentait alors régulièrement le culte, et qu'il lisait assidûment la Bible et les Traités, ses progrès dans la connaissance des Ecritures devinrent, d'après ce que me dit mon frère, toujours plus marquants; mais ses efforts pour allier l'hindouisme au christianisme, la crainte de perdre sa caste, l'opposition de sa famille aussi bien que le désir insensé de devenir le chef d'une secte qui réunirait les deux religions, le tinrent pendant dix-huit mois environ dans une cruelle et triste irrésolution

qui démontra clairement que la grâce puissante du Sauveur pouvait seule transformer un païen si orgueilleux et si opiniâtre en un disciple humble et soumis de Jésus-Christ. Sous la puissance des vérités bibliques et par l'efficace de la grâce du Saint-Esprit, les forteresses qu'il avait élevées dans son cœur contre Jésus-Christ tombèrent l'une après l'autre; et en juillet 1834, il manifesta à mon frère sa pleine conviction des vérités du christianisme et l'espérance qu'il possédait d'avoir reçu Christ par la foi. Il exprima en même temps son désir bien ardent d'être baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et sa ferme résolution de vivre désormais en vrai disciple du Sauveur, moyennant l'assistance de la grâce divine, et quoiqu'il pût avoir à souffrir de la part du monde. Après avoir été instruit plus particulièrement touchant les devoirs que lui imposerait le baptême, sans que son désir eût varié, mon frère le baptisa dans sa maison en présence de nombreux témoins, et tôt après il consacra aussi ses deux enfants au Sauveur par la même cérémonie. Mais sa femme ne se laissa ébranler par aucun raisonnement à suivre l'exemple de son mari, et jusqu'à ce jour elle persiste dans son attachement aux superstitions de ses pères. Comme il avait pris l'habitude depuis un certain temps de faire le culte le soir et le matin avec sa famille et même avec ses domestiques, et qu'il ne permettait pas qu'aucun travail mercenaire se fît dans sa maison le jour du dimanche, mais qu'au contraire il exigeait que le jour du Seigneur fût tout entier consacré à son saint service, il eut après son baptême de nouvelles oppositions à essuyer; mais il se convainquit bientôt que tous ceux qui veulent vivre chrétiennement doivent s'attendre à la persécution de quelle manière que ce soit. Se trouvait-il dans quelqu'embarras, ou bien l'un ou l'autre des membres de sa famille était-il légèrement éprouvé, sa femme

et ses proches parents l'attribuaient aussitôt à son apostasie de la religion de ses pères : ses ouvriers même et tous les gens de sa caste le tourmentaient et allaient jusqu'à le montrer au doigt. Au milieu de bien des écarts et de bien des manquements, dus en partie à son ignorance et à ce qui lui restait encore de sa disposition naturelle à l'obstination, il avançait pourtant dans le chemin de la foi, et malgré toutes les oppositions qu'il avait à endurer, il parvenait souvent à vaincre le mal par le bien.

A mon retour d'Angleterre, vers la fin de 1835, il était généralement estimé pour sa bonne conduite, et surtout aimé et loué par les pauvres et les indigents à cause de sa charité, quoique quelques-unes de ses anciennes connaissances l'accablassent d'épithètes injurieuses. Les Bramines surtout, qui aussi longtemps qu'il était demeuré païen, avaient vécu à ses frais et qui se voyaient mis de côté maintenant, ne cessaient d'appeler la vengeance et la colère du ciel sur lui et sa famille. Il continua cependant à rechercher tout ce qui pouvait procurer le bien présent et éternel de ses compatriotes de toutes les classes : ce qu'il avait surtout à cœur c'était l'instruction religieuse de sa famille et de ses domestiques. Tous les dimanches nous tenions une assemblée religieuse dans une chambre de sa maison, particulièrement destinée à cet usage.

A la fin de 1836 sa famille et lui furent visités par bien des afflictions; mais l'esprit qu'il montra dans ses revers fut vraiment chrétien et édifiant. Sa charité envers les aveugles, les impotents, les malades, était très étendue, et sa générosité pour les malheureux qui en 1837 avaient souffert par suite d'incendies et d'inondations, dépassa de beaucoup toutes nos prévisions. Il distribuait des Traités, y ajoutait des explications, parlait en faveur de l'Evangile à Mélas et dans d'autres endroits publics, et sa mai-

son était devenue le rendez-vous général de tous ceux qui désiraient connaître la vérité, ainsi que le refuge des personnes poursuivies pour la cause de la justice et du bon droit.

Après son baptême, notre ami exprima en présence d'un grand nombre de témoins son ardent désir que, après sa mort, son corps fût enterré selon l'usage des chrétiens, et que pour aucun prétexte il ne fût brûlé, comme c'est la coutume chez les Hindous. Le sentiment de l'excellence du rite chrétien de la sépulture des morts, il ne le partageait pas seulement avec ceux des Hindous qui, depuis l'établissement de la mission dans ce pays, avaient montré plus ou moins d'attachement au christianisme, mais il fut le premier à donner l'exemple en faisant ensevelir tous les pauvres qui mouraient sur ses terres et qui n'avaient pas de parents pour réclamer leurs dépouilles mortelles, et en n'assistant jamais aux funérailles de ceux de ses parents qui moururent dans la croyance des Hindous, depuis qu'il avait embrassé le christianisme; car il avait trouvé dans les saintes Ecritures tant de faits qui prouvent que les corps des croyants ont été de tout temps rendus à la poussière, qu'il en avait conclu que c'était la volonté de Dieu que les dépouilles mortelles des disciples de Jésus fussent confiées au sépulcre, dans la ferme espérance que, « ce qui est semé corruptible, le Sauveur le ressuscitera incorruptible au dernier jour. »

Durant les cinq premiers mois de l'année 1839, il ne se montra pas aussi chrétien dans sa conduite qu'on aurait pu s'y attendre d'après sa profession antérieure. Autant que j'ai pu en juger, il n'abandonna pas la doctrine de l'Evangile; mais dans toute sa manière d'être on remarquait quelque chose de mondain, une sorte d'indifférence pour la parole de Dieu, et une disposition à rechercher les plaisirs du monde et les applaudissements de ses amis.

Ce relâchement dans sa conduite nous affligea profondément et nous engagea à l'avertir sérieusement des dangers qu'il courait, et à le conjurer d'éviter les piéges et les flatteries d'hommes qui, pour le perdre, prenaient les apparences et le langage de ses plus fidèles amis. Les fiançailles de son troisième fils, jeune enfant d'environ trois ans, avec la fille de riches parents hindous, plus jeune encore que lui, fut une des causes de cette triste déviation de la voie de la simplicité chrétienne. Sa femme avait vivement désiré d'obtenir son consentement à cette union, et non-seulement cela, mais elle aurait voulu qu'elle se célébrât avec pompe et suivant la coutume des Orientaux. Nous ne savons point s'il avait déjà donné l'assentiment demandé, lorsque, au commencement de juin, une circonstance survint qui servit à le retirer du sommeil léthargique dans lequel il paraissait plongé, et à lui montrer que « l'amour du monde est inimitié contre Dieu,» et que le sentier du devoir chrétien, quoique âpre et épineux, est la seule voie qui mène à la gloire, à l'honneur et à la vie éternelle.

A l'époque à peu près de son baptême, sa famille et lui avaient perdu les droits de leur caste, c'est-à-dire qu'ils ne prenaient plus aucune part ni aux réunions, ni aux affaires de leurs compatriotes, mais ils n'avaient point encore été expulsés formellement et publiquement. Sur ces entrefaites, il arriva que l'enfant d'un chrétien indigène mourut et fut enterré selon l'usage des chrétiens. La caste du frère de l'enfant, qui était la même que celle à laquelle appartenait Narsaidass, ne manqua pas d'employer toute son influence pour se rendre maîtresse du corps de l'enfant, afin qu'il fût brûlé; mais le père n'y voulut jamais consentir. Sa résistance excita leur animosité; ils tinrent des assemblées à ce sujet, et décidèrent la femme de Narsaidass à abandonner son mari, et à lui

signifier qu'elle ne le rejoindrait que lorsqu'il aurait renoncé au christianisme. Ils déclarèrent que Narsaidass, sa famille et tous les autres Hindous qui, comme lui, avaient embrassé le christianisme, étaient expulsés de leur caste, qu'il leur était défendu d'avoir aucune communication avec leurs compatriotes, et ils menacèrent de la même peine quiconque leur prêterait secours, posséderait un livre chrétien, ou entrerait dans une église chrétienne. Plusieurs des personnes qui avaient témoigné de l'estime pour Narsaidass et du respect pour le christianisme, se joignirent au parti ennemi, et ne cessèrent de le tourmenter, ainsi que tous les natifs qui prononçaient seulement le nom de Christ. Cette circonstance lui ouvrit les yeux, et quand il vit l'orage s'amonceler sur la tête de tous ceux qui faisaient profession d'aimer le nom du Seigneur, il leur ouvrit son cœur, sa main et sa maison. Depuis ce jour, il se montra revêtu et cuirassé de toutes les armes que nous présente l'Evangile; il encourageait les timides, avertissait ceux qui menaient une vie déréglée, visitait les malades, surtout avant la saison des pluies, distribuait des Traités et parlait souvent à une foule immense des expériences qu'il avait faites et de l'efficace de la parole de Dieu. Il détermina plusieurs personnes à assister à une prédication qui se faisait dans la chapelle des missions et quelquefois aussi dans sa maison; il croissait de jour en jour en fidélité et en renoncement au profit des pauvres, des malades et des mourants. Il cherchait à faire le bien; aucune fatigue ne lui paraissait trop pénible lorsqu'il s'agissait de soulager son prochain. En même temps ses conversations devenaient plus spirituelles, et toute sa conduite annonçait qu'il avait une profonde connaissance de la perversité de son propre cœur, des tentations de Satan et des piéges d'un monde méchant. L'on voyait aussi qu'il avait une vue claire du chemin qui

conduit au salut et qui prend son origine dans la grâce souveraine de Dieu, répandue sur nous par les mérites de son Fils, et appliquée à nos âmes par l'efficacité du Saint-Esprit. C'est avec plaisir qu'il s'étendait sur ces différents points dans ses conversations privées, et ses discours en public étaient d'ordinaire intéressants et appropriés aux besoins de ses auditeurs. Son caractère à cette époque avait quelque chose de doux et de suave, ce qui rendait son commerce infiniment agréable, et ce qui prouve clairement la rapidité avec laquelle il avait crû dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Vers le 20 septembre environ il prit la fièvre, et pendant les dix derniers jours du mois il se rendit plusieurs fois dans l'hôpital civil, et y reçut les secours qu'il demandait. Quoique très faible, il semblait être en voie de guérison, et nous n'avions aucune inquiétude sur sa santé. Le dimanche 29 septembre, il n'assista pas à la prédication faite à la chapelle des missions, mais au culte que l'on fit le soir dans sa maison, il parut très recueilli. Le 1er octobre nous apprîmes, par le moyen d'une personne qui avait des relations intimes avec sa famille, qu'il continuait à se trouver bien; mais le soir de ce même jour, il se sentit très mal, et pendant la nuit il commença à délirer. Le lendemain on me fit connaître la gravité de son état, et je m'empressai de me rendre auprès de lui; je trouvai que la fièvre était très violente, et que les discours du malade étaient incohérents. Comme le danger ne me paraissait pas extrême, je le quittai pour aller chercher un médecin; mais, avant que je fusse de retour, Narsaidass avait déjà expiré, et son corps avait été transporté dans la salle d'en bas, près de la porte d'entrée. Quoiqu'il eût été expulsé de sa caste à cause de la profession qu'il avait faite de l'Evangile, plusieurs personnes

de sa caste se hatèrent de venir chez lui, et s'apprêtaient déjà à brûler le cadavre selon leur coutume. Dans la rue il y avait un grand concours de monde; je priai sa femme de me laisser le soin des obsèques, afin qu'il fût enterré suivant l'usage des chrétiens et conformément à ses convictions bien connues; je lui promis que les funérailles de son mari seraient selon ses vœux et dignes de son rang. Je lui fis remarquer en outre, que puisque sa caste l'avait rejeté, elle n'avait plus rien à démêler avec lui. Là-dessus elle me fit une réponse évasive, et afin que la pauvre femme ne fût pas entraînée par moi, on l'emmena et je n'entendis plus parler d'elle. La foule s'irritait et me demandait de quitter la maison; je priai les assistants de se calmer et de laisser le cadavre un peu en repos, et qu'alors je m'entendrais avec eux amicalement, et comme il convenait entre honnêtes gens. Là-dessus plusieurs d'entre eux se rendirent dans une chambre de derrière, s'excitèrent eux-mêmes à la plus violente colère, et rentrèrent dans la chambre où était le défunt, en trépignant, en se frappant la poitrine, en poussant des cris, et en déclarant à qui voulait l'entendre que maintenant ils feraient tout ce qui leur plairait, et qu'ils répondaient sur leur vie des suites de leur démarche. Ils essayèrent de me jeter hors de la maison, mais voyant qu'ils ne pourraient rien faire sans employer la violence, quelques-uns d'entre eux m'attirèrent dans un coin et m'y retinrent pendant que les autres emportaient le corps. Aussitôt qu'ils virent que je ne pouvais plus agir, ils me remirent en liberté, et la foule se dirigea vers le lieu où l'on brûle les corps en suivant le cadavre qu'on emportait. Je me retirai profondément attristé, mais pourtant consolé par la conviction que la mort des saints est précieuse au Seigneur, quelque fâcheuses que puissent être les circonstances qui l'accompagnent. Oui, « bienheureux sont dès à présent les morts qui meurent au Seigneur! »

NOUVELLES RÉCENTES.

Continuation de la persécution contre les Chrétiens à Madagascar.

Les six chrétiens de Madagascar qui sont venus chercher un asile en Angleterre, continuent à jouir de la protection que ce pays leur accorde; mais ils hâtent de leurs prières le moment où il leur sera permis de retourner dans leur patrie et d'aller annoncer à leurs compatriotes la parole du salut. Ce jour paraît néanmoins plus éloigné que jamais. Les dernières communications de M. Jones, datées de l'île Maurice, 14 janvier, disent : « Les pauvres chrétiens de Madagascar sont toujours cruellement persécutés. La reine les fait poursuivre dans les déserts, les forêts et les cavernes; quand ils sont atteints, on les précipite dans une fosse, et on verse sur eux de l'eau bouillante. Les lettres qu'ils nous adressent sont vraiment déchirantes; mais nous ne pouvons rien faire pour eux. La plupart meurent de faim dans les retraites où ils sont traqués comme des bêtes féroces.

« La reine sévit plus cruellement que jamais contre l'Evangile et ses sectateurs; la porte est entièrement fermée aux travaux des missionnaires. Mais ces fidèles serviteurs de Dieu soutiennent avec foi leurs épreuves; ils sont persécutés, mais ils ne sont point abandonnés; ils sont abattus, mais ils ne sont point anéantis; et malgré la violence de la persécution, ajoute M. Jones, plusieurs nouveaux prosélites ont embrassé le christianisme. » Que les Eglises de Christ se souviennent de leurs frères dans les fers; qu'elles prient le Seigneur d'adoucir les cruelles dispositions de la reine de Madagascar, et de les changer en un amour maternel pour ces chrétiens qu'elle s'efforce maintenant de détruire !

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Pages

Afrique Méridionale. — *Station de Thaba-Bossiou.* — Journal de M. Casalis, daté du 15 avril 1839. — Opposition des Engakas aux progrès de l'Evangile. — Instruction religieuse particulière donnée à environ quarante natifs. — Noms de plusieurs Bassoutos réveillés..... 1

Station de Motito. — Journal de M. Lemue, sous la date du 21 septembre 1839. — Impression du missionnaire à son retour à Motito. — Précieuse assistance de M. Hagenbach. — Etat réjouissant de la station de Mékuatling. — Baptême de sept candidats et de deux enfants de missionnaires. — Progrès des autres stations. — Etat de Motito. — Vaste champ ouvert au nord de cette station. — Appel de M. Lemue... 41

Station de Thaba-Bossiou. — Journal de M. Casalis, sous la date du 5 septembre 1839. — Idolâtrie cachée, mais réelle, des Béchuanas. — La sépulture chrétienne établie à Thaba-Bossiou. — Résistance de plusieurs natifs. — Intervention du missionnaire. — Fermeté de Moshesh. — Résultats de la lutte. — Baptême d'Entlaloé, premier candidat admis dans l'Eglise..... 121

France. — *Paris.* — Deuils du Comité..... 129

Afrique Méridionale. — *Station de Mékuatling.* — Journal de M. Daumas, sous la date du 14 octobre 1839. — Baptême de sept candidats, leurs noms, et détails sur chacun d'eux. — Retour de M. Hagenbach. — La rougeole. — Visite de MM. Backhouse et Walker. — Maladie du missionnaire. — Etat encourageant de l'école et de la station..... 161

Station de Wagenmaker's-valley. — Extrait d'une lettre de M. Bisseux, sous la date du 26 décembre 1839. — Congrégation du missionnaire ; trois candidats au baptême ; célébration de huit mariages..... 170

France — Seizième assemblée générale de la Société des Missions Evangéliques de Paris..... 173

Afrique Méridionale. — *Station de Morija.* — Journal de M. Arbousset, sous la date du 5 novembre 1839. — Besoins religieux ; divers exemples de conversion ; paroles de plusieurs Bassoutos. — Impression de l'Ecriture sainte en idiome Sessouto..... 201

Station de Béerséba. — Journal de M. Rolland, sous la date du 10 décembre 1839. — Epreuves de la station et de la famille missionnaire. — Souscription des membres de l'Eglise à la Société des Missions Evangéliques de Paris. — Examen et baptême de quarante-deux candidats. — Baptême de trente-neuf enfants. — Admission de cinquante-deux nouveaux candidats..... 241

Pages

Afrique méridionale.—Station de Wagenmaher's-valley. — Extrait d'une lettre de M. Bisseux. — Les nègres souscrivant à l'œuvre des missions..... 255
Station de Béthulie. Heureuse issue d'une grande épreuve... 256
id. id. Journal de M. Pellissier, sous la date du 26 mars.—Dangers de la station.—Interruption de l'œuvre. — L'innocence du missionnaire reconnue. — La station rentrée dans son état précédent d'ordre et de prospérité. —Nouveau danger.—Extraits d'un journal de M. Gosselin. 321
Cinquième rapport de la Conférence des missionnaires français. — Discours de M. le Président. — Rapports sur les stations. — Présentation d'un candidat. — Projets ambitieux des Boers et des Griquois..... 361
Station de Motito. — Lettre de M. Lemue, sous la date du 25 février 1840. — Deuils domestiques. — Circonstances favorables à la fondation d'une station entre Motito et Mékuatling. — Traduction projetée du livre des Psaumes. — Deux nouveaux candidats au baptême..... 401
Extraits du journal de M. Lauga..... 405
France. — Etat des fonds de la Société..... 408
Afrique Méridionale. — Station de Mékuatling. — Extrait d'une lettre particulière de M. Daumas. — Progrès des natifs en l'absence du missionnaire. — Vexations exercées contre les Matébélés des environs de Mékuatling par des Bassoutos et des Korannas.—Ecole.—Services religieux. — Catéchumènes..... 444
Station de Vagenmaher's-valley. — Extrait d'une lettre de M. Bisseux..... 447
Heureuse coïncidence..... 454

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Turquie d'Asie. — Mission Américaine. — Voyage de M. Goodell à Trébizonde; description du pays; détails de mœurs et conversations avec les Mahométans.—Fanatisme des prêtres et des ermites grecs. — Etat de plusieurs âmes converties. 10
Egypte. — Progrès de la mission et des écoles; établissement d'une école au sein de la famille du vice-roi, et premiers succès de Miss Holiday..... 26
Afrique Occidentale. — Etat des colonies de Sierra-Léone et de Libérie. — Excursion missionnaire à l'île des Paintains. — Traduction des Saintes Ecritures par un jeune prince converti.—Souvenirs de John Newton. — Mission américaine au cap Palmas-Vues du Conseil américain sur l'extension de ses travaux. — Voyage d'exploration de M. Wilson le long de la côte. — Mission Wesleyenne à Cape-Coast. — Voyage de M. Freeman dans l'intérieur du pays. — Vaste champ ouvert devant les missionnaires..... 49
Inde au-delà du Gange. — Empire Birman. — Persécution contre les Karens; patience et fidélité de ces derniers; leur délivrance..... 63

Pages

Afrique Méridionale. — Rigueurs de la rougeole dans tout le pays, mortalité des chevaux, sécheresse et cherté des vivres. — Emancipation des esclaves. — Paix conclue entre Dingan et les fermiers.—Retour des missionnaires américains dans le champ de leurs travaux. — L'œuvre de Dieu dans les principales stations des frères de l'Unité : Hemel-en-Aarde, Gnadenthal, Silo et Kloksbosch..... 81

Amérique du Nord.— Mission américaine parmi les Indiens : idées religieuses des Indiens ; leurs danses et leurs coutumes barbares ; tristes effets de leurs guerres et de leur manière de vivre.—Opposition à l'œuvre missionnaire.—Quelques succès encourageants ; vie et mort édifiante d'un Indien converti. 95

Inde en-deçà du Gange. — Réveil à Kishnaghur. — Visite de l'évêque de Calcutta. — Examen, baptême, confirmation de plusieurs centaines de candidats. — Considérations sur ce mouvement extraordinaire..... 134

Asie Orientale. — L'œuvre des missions à Singapore, dans le royaume de Siam et en Chine..... 179

Afrique Méridionale. — Société des missions de Glascow, de Berlin, du Rhin, Baptiste et Episcopale de Londres ; Société des missions Wesleyennes ; détails sur quelques-unes de ses stations. — Discours de M. Moffat dans une assemblée extraordinaire à Londres..... 213

Société des missions de Londres.—Progrès général de l'œuvre. — Détails sur quelques stations. — Commencement d'une nouvelle mission chez les Bushmen et les Tamboukis. — Considérations générales sur l'œuvre des missions au sud de l'Afrique..... 258

Syrie. — Mission américaine chez les Druses : leur état social et religieux.— Leur désir de devenir chrétiens. — Obstacles à la réalisation de ce vœu.—Grand mouvement parmi eux décrit dans le journal d'un missionnaire.— Mesures prises par le Conseil américain pour le seconder..... 281

Angleterre. — M. Knibb dans une assemblée extraordinaire à Londres. — Paroles prononcées par deux nègres convertis. — Accusations contre les missionnaires baptistes de la Jamaïque. — Réponse de M. Knibb..... 298

Suite du discours de M. Knibb.—Causes de la diminution des revenus de la Jamaïque.—Générosité des nègres convertis. — Conduite générale des nègres affranchis.—Vues sur l'évangélisation et la civilisation de l'Afrique occidentale... 339

Fin du discours de M. Knibb. — Abus de l'esclavage dans quelques provinces des Etats-Unis, remarqués chez toutes les dénominations religieuses également..... 378

Circonstances favorables à l'évangélisation des Juifs ; résultats déjà obtenus..... 389

Polynésie. — *Ile des Amis.* — Promulgation d'un nouveau code de loi. — Piété et libéralité du roi. — Assemblée des missions et collecte. — Un ouragan..... 411

Vingt-cinquième rapport de la Société des missions de Bâle. 421

Egypte.—Mission du Caire et d'Alexandrie. — Progrès généraux. Prédication de l'Evangile. — Le séminaire.— Ecole du Dimanche. — Visite du ministre de l'instruction publique aux divers établissements des missionnaires. — Mouvement religieux parmi les Coptes, et projet d'une institution en faveur de leur Eglise.—Conclusion..... 453

VARIÉTÉS.

Pages
Le Buriat colporteur. 37
Considérations de M. Williams sur la formation des îles de la mer du Sud, et description préalable des beautés et des caractères physiques de ces îles. 67
Origine des habitants des îles de la mer du Sud ; caractères physiques des deux races dont ils se composent ; leurs capacités naturelles ; premiers développements de leur intelligence. 104
Le jeune homme converti par un Traité religieux négligemment reçu. 154
Témoignage du capitaine Harvey sur l'état de l'île de Tahiti.... 155
L'offrande du riche et la pite du pauvre. 157
Résultats généraux de l'œuvre des missions dans les différentes parties du monde où elle est entreprise. 191
Les îles Sandwich justifiées dans leurs rapports avec les missionnaires catholiques, par un témoin oculaire... 223
Un voyage au Japon ; but du voyage ; dangers des voyageurs ; leur retraite. 271
Les sauvages demandant eux-mêmes les bienfaits du ministère évangélique. 310
Un mariage dans les îles de la mer du Sud. 313
L'Evangile empêchant la vengeance. 318
L'Evangile annoncée dans une synagogue juive. 319
Marque touchante d'attachement donnée à un missionnaire.... 358
Témoignage rendu par des indigènes aux bienfaits de l'Evangile. 360
Adresse des Indiens du Haut-Canada au gouverneur de cette province, et réponse de celui-ci. 395
Abolition de la taxe sur les pélerins de l'Inde. 398
Mort de deux dames missionnaires. 432
Notice sur un Hindou converti. 462

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ de missionnaires français pour le sud de l'Afrique..... 79
Mort de MM. Williams et Harris. 159
Nouveaux détails sur la mort de MM. Harris et Williams..... 234
Heureuse arrivée au cap du Cape-Packet et de ses passagers.... 400
Continuation de la persécution contre les Chrétiens à Madagascar. 472

ERRATUM à la page 80.

For use in Library only

For use in Library only

I-7 v.15
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9756